Accessions
155,757

Shelf No.
G.3556.1

Barton Library. V.3

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTE-UNIME.

E VOLUME CONTIENT

FUNTINE, par BEAUCHAMPS.

NJVEAUX CONTES DE FÈES.

SAVOIR:

LA petiGrenouille Verte. Les Perroquets. Le Navire Volai Le prince Perinet ou l'origine des Pagodes. Iarnat Blanc & Noir. Le Buiſſon d'Épines fleurie Alphinge ou le Singe Vert. Kadour. Le Médec. de Satin. Le prince Arc-en-ciel.

LE LOUP ALLEUX ET BELLINETTE.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME TRENTE-UNIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

L.31

155757

May 1878

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LES Ouvrages qui compoſent cette continuation, & qui ſervent à rendre complette la collection des meilleurs Contes de fées, ne ſeront pas trouvés inférieurs à ceux qui ont été précédemment imprimés; ils ſont le fruit d'une recherche plus exacte; & pour trouver de quoi compoſer les ſix volumes que nous donnons au public, il nous a fallu dévorer l'ennui de la lecture d'une quantité conſidérable de Contes échappés aux premières recherches.

Les Auteurs de chacun de ceux que nous allons donner, ſont tous avantageuſement connus dans la république des lettres; mais leur réputation n'a pas ſuffi ſeule pour nous

déterminer; il n'eſt point de Conte que nous n'ayons lu avec attention, & ce n'eſt qu'après nous être aſſurés qu'ils pourroient être agréables au lecteur, que nous nous ſommes déterminés à en faire uſage.

Funeſtine, Conte de Fée par Beauchamps, a échappé aux premières recherches, & mérite, à toutes ſortes de titres, de trouver ici ſa place; ce Conte, à quelques longueurs près, eſt un de ceux qu'on lira avec le plus de plaiſir.

Pierre-François Godard de Beauchamps, né à Paris en 1689, décédé dans la même ville en 1761, eſt connu par pluſieurs pièces de théâtre qui ont joui de quelque ſuccès; mais ce qui lui a acquis le plus de réputation, eſt l'ouvrage intitulé *Recherches ſur les théâtres de la France*: il eſt auteur de

quelques romans, entr'autres, d'une traduction eſtimée du roman d'Iſmène & Iſménias, écrit en grec par Euſtathius, & du Conte de *Funeſtine*.

Nous croyons inutile de donner une analyſe de ce conte, on l'imprime ici dans ſon entier ; il a eu du ſuccès dans le temps, & nous croyons que ce ſuccès étoit mérité ; nous n'en connoiſſons néanmoins qu'une édition, celle faite chez Prault en 1737 ; les exemplaires en ſont rares & recherchés.

Nous ne connoiſſons pas l'Auteur du recueil que nous employons enſuite, intitulé *nouveau Recueil de Contes de Fées* : il renferme dix Contes qui ſont tous très-agréables & aſſez bien écrits. Ce Recueil a eu du ſuccès dans ſon origine ; il en a été fait deux éditions, l'une en 1718 & l'autre en 1731. Depuis, cet ouvrage eſt devenu rare

& recherché, & nous croyons qu'on nous saura gré de le reproduire ici.

Nous ne nommerons pas non plus l'Auteur des deux Contes qui terminent ce volume, le *Loup galleux* & *Bellinette* : on les a attribués d'abord à madame de Villeneuve, mais ils ont été inférés depuis dans un recueil intitulé, *cinq Contes de fées*, & attribués au comte de Caylus. Quoiqu'il en soit, il y a de la gaieté dans ces deux contes, & le ton qui y règne nous porte à croire qu'ils appartiennent aux charmans Auteurs des *Féeries nouvelles*, & du *recueil* de ces Messieurs.

FUNESTINE,

PREMIÈRE PARTIE.

FUNESTINE, princeſſe d'Auſtralie, vint au monde ſous la plus maligne conſtellation. Les fées qui préſidèrent à ſa naiſſance étoient toutes vieilles ou malfaiſantes ; elles ne la douèrent que de qualités haïſſables. Tremblemens de terre, phénomènes dans le ciel, tout ſeconda leur mauvaiſe humeur : une aurore boréale fit lire diſtinctement en lettres lumineuſes, ſi groſſes, qu'elles furent vues des quatre parties du monde, ces paroles terribles : *Tous les monſtres ne ſont pas en Afrique.* Le roi ſon père fut ſi épouvanté de ſa laideur, & des ſuites qu'elle pourroit avoir, que ne voulant pas donner à la reine le chagrin d'élever une créature ſi difforme, il la fit expoſer aux bêtes de ſa ménagerie. Les panthères & les tigres de notre continent ſont des agneaux au prix des animaux auſtraliens ; ſi par malheur il s'en échappe un ſeul de ſa loge, il dévaſte vingt lieues de pays en un quart d'heure. Le roi de Suède a moins tué de Moſcovites, qu'il ne

dévore d'hommes en un seul déjeûner. A l'aspect de la proie qu'on leur jette, its reculent effrayés.

L'année suivante, la reine à qui on avoit dit que sa première fille étoit morte en nourrice, accoucha d'une seconde. Elle étoit belle, comparée à sa sœur; mais elle n'avoit ni grâces ni gentillesses : c'étoit une de ces créatures humaines qui végètent, & de qui l'on ne dit ni bien ni mal. A-peu-près comme quantité d'autres que vous trouvez tous les jours aux spectacles, ou aux tuileries.

Le génie Clair-obscur parcouroit les airs. Il lut avec surprise l'inscription céleste. Par une curiosité heureuse pour Funestine, il voulut voir de quelle espèce étoit le monstre nouveau né. La jeune princesse, couchée par terre, jetoit des cris horribles, qui l'attirèrent dans la ménagerie. Il a dit depuis qu'à la vue d'un objet si hideux, il fut tenté de prendre la fuite. Un mouvement de compassion l'arrêta. Ce génie étoit un bon homme accoutumé à faire le bien, habitude dont on se défait plus difficilement que de celle de faire le mal, parce qu'on y trouve plus de plaisir, quoiqu'en disent les philosophes modernes qui prétendent connoître

le cœur, & qui se mêlent d'en donner des définitions métaphysiquement alambiquées. Il mit Funestine dans un pan de sa robe, & la porta dans son palais, à vingt mille lieues d'Australie ; elle fut confiée à des nourrices & à des gouvernantes, qui furent plus d'une fois sur le point de l'étrangler, tant elle étoit dégoutante & revêche. Au bout de trois mois elle eut des dents & des ongles, dont elle se servoit pour mordre les unes, ou pour égratigner les autres.

Il venoit de naître à Clair-obscur un fils aussi beau que Funestine étoit laide ; comme il étoit formé du sang d'une mortelle, & que les femmes des génies influent sur la nature & sur la destinée de leurs enfans, le petit prince fut soumis à tous les évènemens de l'espèce humaine, sujet à la mort, & condamné, malgré son ambition, à ne régner que sur les deux tiers de la terre : misérable partage, dont il se plaignit dans la suite avec autant d'amertume, que le fils de Philippe le fit dans son temps.

Le génie, par un caprice dont il auroit eu peine à rendre raison, se mit dans la tête d'unir un jour Funestine & Formose, (c'étoit le nom de son fils). Il n'eut garde de communiquer à personne un projet si

bizarre, on ſe ſeroit moqué de ſa majeſté élémentaire ; mais il prit ſecrettement toutes les meſures qui pouvoient le faire réuſſir, ou le rendre moins ridicule. Tel eſt l'empire de la raiſon ſur toutes les créatures, que les plus fantaſques & les plus deſpotiques dans leurs volontés, s'efforcent de leur donner un air de juſtice. Ce prince inſenſé, qui diſoit : qu'on me haïſſe, pourvu qu'on me craigne, expliquoit mal ſa penſée, il vouloit être craint & approuvé.

La mère de Formoſe ſe chargea de ſon éducation, elle avoit un frère, grand philoſophe, qui l'avoit initiée dès ſon enfance dans les myſtères les plus profonds de la cabale : elle s'étoit ſervie pendant ſa groſſeſſe des lumières qu'elle avoit acquiſes, pour empêcher les fées d'aſſiſter à la naiſſance de ſon fils ; elles en furent très-offenſées, mais elles avoient manqué le moment de lui faire du mal, & ce fut ſans retour.

L'un & l'autre s'appliquèrent tout entiers à former au jeune prince un caractère digne des grandes deſtinées qui l'attendoient, mais voyant que le ſuccès ne répondoit que médiocrement à leurs ſoins, ils eurent recours à un remède, qui auroit réuſſi, malgré tous les obſtacles, ſi, par une fatalité com-

mune à toutes les choſes d'ici bas, la tendreſſe mal-entendue de cette nouvelle Thétis n'en eût détruit, ou du moins rendu inutile toute l'efficacité. Beau ſujet de morale pour quelqu'eſprit réfléchiſſeur.

Dans la partie occidentale du mont Caucaſe, ſe trouve une vaſte caverne où les enfans de la terre s'étoient aſſemblés, lorſqu'ils formèrent le ſage projet d'eſcalader le ciel, & d'en chaſſer les dieux. Au fond de cette caverne prenoit ſa ſource un fleuve dont l'eau plus tranſparente & plus forte que celle des Barbades, avoit la vertu de diſſiper toutes les foibleſſes humaines, & de faire des héros de tous ceux qui s'y baignoient. Il falloit s'y rouler huit jours de ſuite ſur un ſable aigu qui, s'infinuant dans toute la capacité du corps, y formoit un nouveau ſang & de nouvelles chairs : l'épreuve étoit douloureuſe, mais infaillible.

Pendant une nuit obſcure, la reine tenant Formoſe ſur ſes genoux, monte avec le prince ſon frère ſur un char traîné par des tortues aériennes, auſſi vîtes que les terreſtres ſont lentes. Déjà toutes les cérémonies, ſcrupuleuſement obſervées, promettoient une heureuſe réuſſite. Déjà le frère & la ſœur ſe flattoient, l'un, d'avoir un

neveu, l'autre, un fils, qui alloit être l'ornement & les délices de l'univers. En effet, le prince avoit soutenu le bain fatal pendant sept jours, il en étoit sorti plus beau, plus vigoureux, & presque parfait. Les dieux, qui se rient des vaines espérances des mortels, l'attendoient au huitième. Tout sembloit achevé, lorsque Formose pousse des cris perçans dont la grotte & la montagne retentissent au loin. Sa mère alarmée court à lui, son frère fait de vains efforts pour la retenir; entraînée par une force supérieure, elle se précipite dans le fleuve, elle trouve son fils les yeux fermés, & sans mouvement; elle gémit, elle s'arrache les cheveux, elle le croit mort; pour s'en assurer, elle lui porte la main sur le cœur, dans le moment même que les deux derniers vices, qui s'y étoient concentrés, alloient en sortir. Son action arrêta leur fuite, & rien ne fut capable dans la suite de les en chasser entièrement. Trop heureuse de remporter son cher prince en bonne santé, elle fit peu d'attention à ce qui manquoit à son ouvrage; elle fut même assez aveuglée pour croire que ces deux vices qui devoient un jour défigurer l'excellence de ses autres qualités, paroîtroient des perfections, ou que

du moins ils seroient rachetés par tant de vertus, qu'ils échapperoient aux yeux les plus clairvoyans. Que de mères lui ressemblent ! On devine sans peine que je veux parler de l'orgueil & de l'amour des louanges, monstres qui semblent opposés, mais qui s'entretiennent & s'augmentent par la contradiction qui devroit les détruire. Comment concilier le mépris qu'on a pour les hommes, avec la passion d'en être loué ? Tel ne le comprend pas, qui peut en servir d'exemple.

La beauté de Formose se proportionnoit à son âge. De jour en jour elle devenoit plus ravissante. Sa pénétration & sa vivacité ne laissoient rien à faire à ses maîtres qui s'instruisoient eux-mêmes par ses questions ou par ses réponses. Faisoit-il ses exercices ? l'adresse, les grâces & la force voloient autour de lui. Tant de merveilles n'étoient faites ni pour son bonheur, ni pour celui du genre humain ; sa fierté croissoit avec ses talens ; elle n'eut bientôt plus de bornes ; ses flatteurs les plus outrés n'en pouvoient dissimuler l'excès. Ne lui rien demander, c'étoit lui manquer de respect ; recourir à sa protection, c'étoit se rendre importun. Peut-être étoit-il plus traitable lorsqu'on le

louoit? Non. Quoiqu'il aimât démesurément les louanges, par une bisarrerie inconcevable, les plus fines, les plus délicates le révoltoient; elles lui paroissoient grossières, insipides, indignes de lui. Les poëtes déconcertés, crurent que, s'il étoit insensible à leur encens, il seroit flatté par leurs satyres; ils en composèrent de toute espèce, & contre tout le monde. Bien en prit à quelques-uns de n'avoir point suivi le torrent. Le prince, plus juste encore que superbe, fit battre de verges les plus emportés, & envoya les autres travailler aux mines avec un œil de moins.

Plus accessible envers les étrangers, il se contraignoit pour les gagner, sauf à se dédommager lorsqu'il seroit leur maître. A l'égard de ses sujets, il les regardoit comme des esclaves nés pour obéir, à qui c'étoit faire grâce que de ne point leur ôter la vie, même injustement : ce mépris ne se bornoit point aux hommes. Le sexe en étoit aussi l'objet. Les femmes les plus charmantes, les plus vertueuses & les plus respectables, étoient, disoit-il, des pestes publiques contre lesquelles on ne pouvoit être trop en garde; son cœur ne lui parlant point en leur faveur, son esprit, aidé de sa mémoire, lui fourniss-

soit contr'elles les traits les plus piquans & les plus amers.

Le bon Clair-obscur, étonné du caractère de son fils, apprit avec chagrin que la reine en étoit la cause innocente : il l'en punit comme coupable, & la répudia : il fit à Formose quelques remontrances qui furent mal reçues. Ne voulant point l'aigrir, il le laissa vivre à sa fantaisie. Peut-être se flattoit-il que le temps adouciroit une humeur si altière ; peut-être même la regardoit-il comme une noble fierté qui, dans l'opinion des princes, est un sentiment sublime, & l'apanage le plus glorieux de leur naissance & de leur rang.

Formose eut à peine seize ans, qu'on le vit se disposer à la conquête du monde, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il vouloit punir les hommes d'avoir pénétré ses défauts, & d'oser en parler. Il est vrai qu'après ses conquêtes, lorsque l'âge eut fait place à la réflexion, il faisoit de fréquens retours sur lui-même, qui l'humilioient ; il tâchoit alors de faire oublier par ses bienfaits, par sa clémence & par sa justice, la dureté de ses premières mœurs ; il éprouva plus d'une fois avec douleur, qu'il est plus aisé d'aliéner le cœur des hommes, que de le rega-

gner; mais j'anticipe trop sur l'ordre des temps. Je reviens à Funestine.

Elle croissoit en laideur & en indocilité. On se demandoit les uns aux autres; que veut-on faire de ce monstre? Le génie seul, au grand étonnement de toute sa cour, l'aimoit, & redoubloit pour elle à chaque instant de soins & de tendresse. Il lisoit dans l'avenir, quoique d'une manière confuse; & voyant, ou croyant voir ce qui devoit être un jour, il s'affermissoit dans ses desseins.

Pour accoutumer Formose à la vue de Funestine, il les faisoit venir quelquefois dans l'appartement l'un de l'autre. Tentative infructueuse: le jeune prince jetoit les hauts cris, & fuyoit en pleurant. La princesse, de son côté, ne s'efforçoit de l'approcher que pour le pincer, ou pour lui arracher les cheveux. Une antipathie si marquée mettoit Clair-obscur au désespoir; mais il dissimuloit de son mieux.

Un nouvel incident lui fit encore plus de peine; il s'apperçut que la reine sa femme, qu'il aimoit alors passionnément, souffroit avec impatience ses attentions pour Funestine, & que, s'imaginant qu'elle étoit le fruit de quelqu'intrigue secrette, elle cherchoit à

ſe venger d'une rivale qu'elle ne connoiſſoit point, ſur l'objet qui lui retraçoit ſans-ceſſe l'infidélité de ſon mari. Des murmures ſecrets elle en vint aux plaintes ouvertes, & bientôt les menaces ſuccédèrent aux plaintes.

Il découvrit & diſſipa pluſieurs conſpirations, dont la dernière étoit la plus dangereuſe. La princeſſe, qui n'étoit flattée que de choſes bizarres, ne regardoit comme plaiſirs que ce qui n'en étoit pour perſonne. Un grand lac baignoit les murs du palais : ce lac étoit ſouvent agité. D'ordinaire elle choiſiſſoit pour s'y promener le temps où les vagues s'élevoient avec le plus de violence. Les eſclaves qui conduiſoient la chaloupe furent gagnés, par qui ? C'eſt-ce qu'on ignore ; le frère de la reine en fut accuſé ; mais il étoit trop habile, pour prendre ſi mal ſes meſures. Ils percèrent en pluſieurs endroits le petit bâtiment qui fut bientôt prêt à périr. Funeſtine vit avec des tranſports de rage que ſes femmes même, intimidées par le danger, préféroient, en ſe précipitant au milieu des flots, une mort certaine à un naufrage qui pouvoit ne pas arriver. La chaloupe preſque ſubmergée erroit à l'aventure entre des rochers eſcarpés, le mugiſſement des aquilons irrités, le fracas du tonnerre qui la cou-

vroit de soufre & de flammes, l'horreur de la nuit que la pâle lueur des éclaier rendoit plus affreuse, la mort même dont elle alloit être la proie, augmentoient sa fureur, & ne l'effrayoient pas. Cependant elle entroit à peine dans sa dixième année.

Il y avoit dans le cabinet de Clair-obscur un miroir merveilleux, auquel l'ouvrier, prévenu par la mort, n'avoit point eu le temps de mettre la dernière main. Ce miroir, quoiqu'imparfait, présentoit aux yeux une image de tout ce qui se passoit sur la terre; à la vérité, on ne pouvoit distinguer ni les lieux, ni les personnes; mais le génie y suppléoit par un grand usage du monde plutôt que par la force de son esprit: il vit une personne sur le point de faire naufrage qui regardoit le danger d'un œil intrépide. Toujours occupé de Funestine, il vole à son appartement, il la cherche, il en demande en vain des nouvelles à ses femmes qui se cachent, pleurent, & se taisent. Il ne doute plus que ce ne soit le cher objet de ses complaisances qui va perdre la vie. Il envoie à son secours le plus léger des zéphirs qui, redoublant d'agilité pour lui plaire, trouve la princesse sans connoissance, couchée sur une planche de la chaloupe brisée contr'un

écueil ; il l'arrache à la mort qui déjà la saisissoit, & la porte sur ses aîles dans le palais des événemens.

Ce palais étoit l'ouvrage de Clair-obscur, il l'avoit bâti pour Funestine, dès qu'il s'étoit apperçu qu'elle mettoit toute sa cour en combustion. Il y avoit à l'extrémité de ses états une isle déserte, d'environ sept cent trente-cinq lieues de circuit. Pour en rendre l'abord inaccessible, il élève tout autour un volume immense d'eau qui, condensée & durcie, paroissoit à la vue une montagne hérissée de glaçons. Il n'avoit laissé qu'un seul passage défendu par deux forteresses, qui servoient d'entrée & de sortie à un port, dont le bassin large & commode pouvoit contenir deux mille vaisseaux de cent pièces de canon.

Cela fait, il ordonne aux génies subalternes, qui le reconnoissoient pour leur souverain, d'y transporter de toutes les parties du monde ce qui peut la rendre agréable & fertile. Ils obéissent, & de-là vient que les différens cantons de la terre manquent encore aujourd'hui des choses dont ils les dépouillèrent alors. La nature étonnée voit croître des forêts & des prairies dans les lieux les plus arides; les précipices les plus affreux se

changent en campagnes délicieuſes, terminées par des vallons qui flattent la vue, coupées par des ruiſſeaux qui font l'ornement & la richeſſe des lieux qu'ils arroſent; des fleuves majeſtueux, qui ne débordent jamais, ſont couverts de vaiſſeaux qui portent par-tout l'abondance. Jamais la grêle ou les frimats n'y détruiſent inopinément l'eſpérance prochaine du laboureur avide; les ſaiſons ne s'y font ſentir que par leurs agrémens, nul froid dévorant, nul chaud exceſſif. L'air toujours ſerein, toujours tempéré, n'y eſt point ſujet à ces variations fâcheuſes & ſubites, qui cauſent les orages & les déſolations. Les langueurs accablantes, les maladies aiguës en ſont bannies, la mort eſt un terme qu'on n'y connoît point, on n'y ceſſeroit jamais de vivre, ſi l'on ne ſe mettoit dans la tête au bout de quelques ſiècles, qu'il eſt une vie plus voluptueuſe que celle qu'on abandonne. Les prêtres du pays n'ont point recours à de pieux artifices pour faire goûter leurs dogmes; la vérité qui les guide, les rend perſuaſifs, ils ſont déſintéreſſés, ils s'aiment les uns les autres.

Le centre de l'isle fut choiſi pour y conſtruire l'admirable édifice dont je vais m'efforcer de donner une idée. La deſcription que

j'en ferai, d'après un voyageur irréprochable, paroîtra peut-être au-dessus de la vraisemblance ; mais je prie le lecteur de ne point croire qu'il n'y a rien au-delà de ce qu'il comprend, ou de ce qu'il imagine. Accoutumés à ne voir que de petites choses, renfermés dans les bornes étroites d'une éducation proportionnée à la foiblesse de nos lumières, nous traitons d'imposture & de chimère tout ce qui ne tombe pas sous nos sens ; tels à-peu-près, dit un auteur Arabe, qu'un ciron qui n'auroit jamais vu d'éléphant, jugeroit sur sa propre petitesse, qu'il n'y a point dans l'univers de masse de chair si lourde & si spirituelle.

Une avenue longue & spacieuse, une pelouse fine & toujours verte, plantée de quatre rangs de cèdres, conduisoit sur une vaste esplanade pavée de jaspe oriental ; autour régnoit une balustrade d'agate onix : au-dessous, deux larges canaux, revêtus de porphire, offroient aux yeux des oiseaux de toute espèce, & des poissons de toute grosseur ; en face, s'élevoient neuf cours l'une sur l'autre, qui formoient une perspective dont le vestibule du palais étoit le point de vue.

On entroit dans la première par une grille

de bronze doré d'or moulu, posée sur un bas relief d'albâtre; elle étoit flanquée aux quatre coins de gros pavillons de marbre blanc, dont les toits étoient de plomb laminé doré à fond. Dans les aîles, du même marbre & de la même architecture, étoient au rez-de-chaussée deux grands corps de garde, & au-dessus, des chambres pour les soldats & pour les officiers de service; les premiers avoient de paye un diamant d'une once & deux marcs d'or par jour, les autres à proportion. Tous étoient nourris & entretenus d'armes, d'habits, & de linge. On renouveloit chaque année cette garde, composée de quatre mille hommes; on chassoit avec ignominie ceux qui s'étoient ruinés par le jeu, ou par d'autres dépenses; les bons ménagers étoient placés dans les finances, ou dans les places de guerre; ils avoient le choix.

La seconde, plus exhaussée que la première, mais à-peu-près de la même forme, étoit de lapis lazuli; elle servoit aux gardes du corps, au nombre de six mille, qui n'étoient point soudoyés. On auroit cru faire injure à des gentilshommes, tels qu'ils étoient, ou tels qu'ils se disoient tous, que de leur donner des gages: ils étoient à récompense,

récompense ; c'est-à-dire, qu'après deux ans, ceux qui vouloient se retirer, pouvoient le faire librement ; on leur donnoit des certificats les plus avantageux, vingt mille pièces d'or, un boisseau de diamans, & une terre bien bâtie, les chefs avoient des gouvernemens, des principautés & autant de femmes qu'ils vouloient en choisir dans les familles les plus illustres de l'isle, à qui l'état faisoit une dot d'un million de sultanins.

Dans la troisième, revêtue de turquoises & de topases enchassées avec art, étoient les écuries du palais, dans lesquelles on nourrissoit douze mille chevaux qui ne servoient qu'aux écuyers & aux pages. La princesse ne sortant jamais que dans un char attelé de licornes blanches, ou de loups cerviers : on ne la vit qu'une seule fois aller à la chasse, montée sur une martre zibeline, encore fut-elle si mécontente de son allure qu'elle la fit tuer devant elle.

Les dedans étoient d'un stuc merveilleux dont on a perdu le secret, & dont rien ne pouvoit ternir la blancheur. Le plafond, peint à fresque par les meilleurs maîtres, représentoit des chasses, des tournois, ou des combats de cavalerie. Les parquets, les

piliers, les lambris, les rateliers, & les mangeoires étoient de bois de ſandal; les brides, les ſelles & les harnois étoient enrichis de pierreries, les fers étoient d'or, les pelles, les fourches & les étrilles d'argent, & les licous treſſés d'or & de ſoie. Au-dehors étoient des abreuvoirs de granit, & des appartemens ſuperbes pour les écuyers & pour les pages; ces chevaux, turcs, arabes, danois, napolitains, ou perſans, ont été la tige de ces races célèbres dans l'hiſtoire dont quelques peuples conſervent encore la filiation.

La quatrième, de corail chargée de feuillages d'or fin, ſervoit aux officiers ſubalternes, tous vêtus d'habits d'écarlate brodés en argent, & ſi bien diſciplinés qu'il ne leur étoit permis de ſe faire entendre que par des ſignes.

La cinquième, d'airain de Corinthe, d'un travail ſupérieur à la matière, quoique la plus précieuſe de l'univers, étoit diſtribué en pluſieurs chambres, où l'on rendoit la juſtice dans le plus pompeux appareil; les marchandes affectueuſes n'y ſurfaiſoient point de moitié d'inutiles colifichets. Les libraires avides de gain n'y étourdiſſoient point les paſſans du titre empoulé d'une hiſtoriette

faſtidieuſe qu'un auteur affamé venoit de mettre au jour. Les plaideurs, choſe incroyable, y gardoient le ſilence en plein midi. Comme les procès ne duroient qu'une minute, & que les habitans de l'isle étoient ennemis de toute chicane, les juges ne s'aſſembloient que tous les quinze ans. Qu'on ne s'imagine pas cependant que ces juges fuſſent moins occupés, ils ſe paroient, ils inventoient des modes, & ils faiſoient des découpures.

Dans la ſixième, la plus ſimple de toutes, quoique de marbre vert campan, étoient les volières, dont les treillis étoient d'émeraudes & de ſaphirs.

La ſeptième, de nacre de perles incruſtée de rubis, étoit pour les dames d'honneur, & pour les femmes de chambre de la princeſſe; on comptoit quinze cent des premières, qui toutes avoient leur ménage compoſé de quatre cent domeſtiques, & treize mille des ſecondes, qui étoient ſervies, chacune, par trois muets & trois eunuques noirs.

C'étoit dans la huitième, toute d'aventurine, qu'étoient les différens oratoires du palais. Dans la principale chapelle étoit repréſenté ſous la figure d'un rhinoceros d'une

ſeule pierre d'aimant, Xiſiquinima, dieu tutélaire de l'isle, de la hauteur de ſeize pieds ; il y avoit dans les autres douze cent pagodes d'une coudée, d'un ſeul diamant.

La neuvième, ſéparée des huit autres par une baluſtrade d'or maſſif, dont chaque baluſtre étoit un génie habillé en cent ſuiſſe, étoit proprement la cour du palais ; le pavé étoit d'une moſaïque de toutes ſortes de pierres précieuſes, où Clair-obſcur avoit tracé dans des hiérogliphes l'hiſtoire de tous les temps : le plus curieux étoit une figure ſingulière ; regardée d'un certain ſens, elle repréſentoit un bouc avec des pieds de mulet, la tête d'un chat-huant, & la gueule d'un dogue affamé qui mordoit ceux mêmes qui lui donnoient à manger. Regardée ſous un autre point de vue, c'étoit un bonze japonnois, tenant d'une main un coq, & de l'autre un braſier d'où ſortoit une épaiſſe fumée.

Douze piliers d'améthiſte ſoutenoient un vaſte ſallon de criſtal de roche, dont les portes & les fenêtres étoient d'eſcarboucles. Ce ſallon ouvroit ſur deux grandes enfilades du même criſtal, meublées avec encore plus de goût que de luxe. A droite étoit l'appar-

tement de Funeſtine, compoſé de vingt pièces de plein pied, toutes garnies de glaces d'une ſeule pièce, & également ſéparées par des bordures de diamans. A gauche étoient ſes bains; comme elle aimoit les odeurs, les cuves & les meubles en étoient d'ambre gris. Je ne dois point oublier ſa bibliothèque, plus riche par la qualité que par le nombre des livres qui la compoſoient, quoiqu'il y en eût près de trois cent mille. Là, ſe trouvoient les originaux des ouvrages que devoient faire les d'Aulnoy, les Murat, les Durand, & tant d'autres, qui ſe ſont donné dans la ſuite le ridicule de les imiter; on y voit le portrait de tous ces auteurs : celles que j'ai nommées, étoient couronnées de rayons de lumière; ceux, dont je tais le nom, d'aîles de chauve-ſouris.

L'hiſtoriographe Albupipargamos, du journal duquel j'ai fidèlement extrait ce que je viens de rapporter, continue ainſi :

» A l'égard des jardins, ils me parurent ſi merveilleux, ſi ſurprenans, & ſi fort au-deſſus du palais, qu'ivre d'imagination, je n'imaginai pas même qu'on pût les décrire. Je ne dirai qu'un mot d'une fontaine de perles liquides de la plus belle eau du monde,

qui s'arrondiſſoient en tombant dans un baſſin de porcelaine de vieux japon. J'en vis charger trois cent vaiſſeaux, ſans que la ſource en fût affoiblie, ou diminuée.

» Ces jardins ſubſiſtoient encore du temps de Cyrus, qui s'y promena pluſieurs fois avec Araſpe. Je ne ſuis point étonné que l'auteur de ſes voyages n'en ait pas fait mention, il étoit trop ennemi du merveilleux pour en parler; mais je ſuis ſurpris qu'ils ayent échappé au ſublime Séthos ».

Funeſtine, à ſon réveil, jette de tous côtés des regards diſtraits & mépriſans; peu touchée des merveilles qui l'environnent, elle ſe contente de demander froidement ſi le palais où elle ſe trouve n'eſt point à elle, & ſi toutes les perſonnes qu'elle voit ne ſont pas faites pour lui obéir. Sa première dame d'honneur, s'affublant d'une longue cape de plumes de colibri, ſe met à genoux, & lui répond en bégayant, que maîtreſſe abſolue de leurs vies, elle pouvoit en diſpoſer à ſon gré comme de ſes jouets & de ſes poupées : que Clair-obſcur, non-ſeulement lui avoit donné le palais, & tous les tréſors qu'il renferme, mais encore.... Elle alloit enfiler un long diſcours, lorſque la princeſſe, qui ne les aimoit pas, la fit taire.

Qu'on me donne la premiere venue,
& qu'on se dépêche.

C. P. Marillier Del. N. Thomas Sculp.

Qu'on m'habille, je veux aller me promener. Celle qui devoit lui donner ses mules ne se trouve pas, & personne n'ose empiéter sur les droits de sa charge. Funestine impatiente se jette pieds nuds en bas du lit, & fait une glissade peu modeste : autre cérémoniel aussi impertinent, pour lui mettre un peu d'eau-de-vie de lavande sur une légère écorchure qu'elle s'étoit faite au coude. Ensuite on la prie humblement de choisir parmi vingt robes à peigner qu'on étale à sa vue l'une après l'autre. Qu'on me donne la première venue, dit-elle avec colère, & qu'on se dépêche. Alors on apporte une toilette, la même que les grâces avoient faite pour Vénus. Elle la renverse, ajoutant d'un air dépité, qu'elle ne veut point se coëffer, & qu'on est bien hardi de ne pas attendre ses ordres. Elle passe par une galerie, dans laquelle plusieurs ouvrières lui brodoient un ameublement; elle en trouve le goût détestable, les chasse, & fait jeter l'étoffe au feu. Descendue dans les jardins, une odeur de cédrats, & de bergamotes, délicieuse pour toute autre, la met hors d'elle-même. Elle fait venir le jardinier. Misérable, lui dit-elle, veux-tu me faire expirer? Qu'on arrache tout-à-l'heure ces

arbres que je déteſte, & qu'on mette à leur place des pots de tubéreuſes. Cet homme ſimple, mais habile dans ſon art, ne connoiſſant point le caractère de Funeſtine, lui repréſente modeſtement que l'odeur des tubéreuſes étoit encore plus forte que celle des cédrats, & qu'elle porteroit avec plus de violence à la tête de ſon alteſſe. Il eût mieux fait d'obéir que de répliquer. Je crois, dit-elle, qu'on me réſiſte? Qu'on enferme ce vieux radoteur dont la phyſionomie me déplaît. Elle fit d'autres changemens ſi biſarres, & donna des ordres ſi étranges, que ſi l'heure du dîner n'eût fini ſa promenade, elle auroit tout bouleverſé. Sa ſuite, quoique prévenue ſur ſon humeur par Clair-obſcur, ne laiſſa pas d'en être épouvantée. Elle paſſe bruſquement à travers d'une foule de courtiſans qu'elle ne daigne pas regarder, elle entre dans la ſalle à manger, & ſe jette avec précipitation dans un fauteuil placé près d'une table ſervie en vaiſſelle d'or, ouvrage du Germain de ce temps-là. Sa ſerviette à peine dépliée, elle découvre le premier plat qui lui tombe ſous la main, lève le couvercle d'un ſecond, d'un troiſième, & ſucceſſivement de tous ceux où elle peut atteindre; mais

n'y trouvant que du millet; eh quoi! s'écria-t-elle, se moque-t-on de moi, ou me prend-on pour un serin de canarie? Le maître-d'hôtel de quartier, ôtant de dessus sa tête un large chapeau d'écorce d'amandier couvert de sonnettes, attribut de sa charge, se prosterne en terre, & dit:

Très-débonnaire, très-tranquille & très-vertueuse souveraine, vos très-humbles sujets sont attentifs à leurs devoirs, & les sentimens de l'admiration respectueuse que leur inspirent les divines qualités de votre alteſſe, sont trop intimément gravés au fond de leurs cœurs, pour oser même concevoir la criminelle idée de lui déplaire. Le génie Clair-obscur voulant que ce palais fût pour vous une source féconde de délices, a pris soin d'en écarter tout ce qui pouvoit blesser votre délicateſſe; & craignant que l'odeur ou l'aspect d'une cuisine ne vous fît quelque peine, il en a banni le désagréable appareil; mais sa tendreſſe pour vous le rendant ingénieux, il a communiqué à ces grains, vils en apparence, la vertu de devenir des mets délicats, & les plus propres à flatter votre goût. Me puniſſe à vos yeux le grand, le terrible Xifiquinima, si j'en impose à votre alteſſe & qu'ainsi ne soit:

millet, changez-vous en méringues, en tartelettes, & en blanc-manger. Funeſtine les aimoit beaucoup, mais étourdie par le bruit que faiſoient les ſonnettes, & piquée au vif de n'avoir point deviné le myſtère qu'on venoit de lui expliquer, elle jette ſa ſerviette au nez du harangueur, & court ſe cacher dans l'endroit le plus reculé de ſon appartement.

On employa le reſte du jour à la calmer. La faim, plus perſuaſive que les diſcours les plus éloquens, lui fit entendre raiſon. Elle ſoupa ſans bouder, & ſans faire d'incartades. Pour la première fois de ſa vie elle parut avoir quelque plaiſir. Elle trouvoit ſi amuſante la métamorphoſe du millet, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de la renouveler. Jamais on n'avoit vu, jamais on n'a vu depuis tant de tartelettes & tant de méringues enſemble, & jamais elle n'en avoit tant mangé. Son médecin vint mal-à-propos troubler ſa joie par la grave obſervation que l'excès des meilleures choſes étoit nuiſible. Elle étoit extrême dans ſes paſſions, mais elle s'aimoit, & la crainte d'une indigeſtion fut capable de la contenir. Elle diſtribua même à ſes pages quatre cent baſſins de blanc-manger, & ſortit de table. Après

le ſouper elle joua au quinze, elle perdit de mauvaiſe grâce, paya de plus mauvaiſe grâce encore, & ſe coucha de fort méchante humeur.

Le premier jour & les ſuivans furent à-peu-près les mêmes. Que fait-on à la cour? On va, on vient, on manège, on joue, on ne fait rien, on s'ennuye.

Environnée des plus belles perſonnes, elle n'en étoit point jalouſe, parce que n'ayant aucune idée de laideur ni de beauté, lorſqu'elle ſe regardoit dans un miroir, ſe trouvant l'unique de ſon eſpèce, la bonne opinion qu'on a de ſoi-même lui faiſoit croire que ceux qui ne lui reſſembloient pas étoient des monſtres, & que pour elle ſeule, prodigue d'agrémens, la nature avoit épuiſé ſes tréſors. Combien voit-on tous les jours de Funeſtines qui, contentes d'elles-mêmes, étalent avec complaiſance une figure groteſque, où Calot auroit trouvé des modèles plus biſarres que ceux qui nous reſtent de lui?

Le temps approchoit où ſon illuſion devoit ſe diſſiper. Que ne m'eſt-il permis de dévoiler l'avenir, qui ſe découvre à moi dans l'inſtant! Le dieu qui m'éclaire me défend de communiquer ſes faveurs; obéiſ-

ſons à ſes mouvemens, & n'apprenons que par degrés aux mortels curieux la profondeur & l'économie de ſes deſſeins.

Il y avoit dans le palais un certain petit homme appelé Quart-d'heure, moitié courtiſan, moitié bel-eſprit, ſur-tout grand faiſeur de contes, qu'il embelliſſoit de toutes les fades mignardiſes qui lui paſſoient par la tête. Les femmes en étoient folles, elles le ſont de tout ce qui les amuſe; il étoit amoureux d'Imaé, jeune circaſſienne que Funeſtine aimoit autant qu'alors elle étoit capable d'aimer, c'eſt-à-dire, qu'elle la traitoit moins mal que ſes compagnes. C'étoit une de ces créatures privilègiées, que les dieux dans leur loiſir prennent quelquefois à tâche de rendre accomplies.

Quart-d'heure, voulant que l'amour ſervît ſon ambition, fit tant par ſes intrigues, que Funeſtine apprit ſon nom, & qu'elle voulut l'entendre. On le cherche, il arrive, on l'introduit dans le cabinet de la princeſſe. On prétend, lui dit-elle, que vous contez agréablement, commencez ſans préambule, afin que je puiſſe en juger. Quart-d'heure, après une profonde révérence, qu'il fit d'aſſez bonne grâce, prit un ſiège, car on ne conta

jamais debout, à moins de vouloir endormir ſes auditeurs, & commença de la ſorte.

Il y a dans une partie du monde un royaume, anciennement connu ſous le nom des Ulages (1), & maintenant ſous celui de Facner (2), pays qui, par ſes propres richeſſes, pourroit ſe paſſer de tous les autres; mais qui, par l'induſtrie de ſes habitans, porte ſon commerce juſqu'aux extrémités de la terre. Le genre d'hommes qui l'occupent deſcend de ces peuples belliqueux, dont la valeur fut ſi funeſte aux tyrans de l'univers. On les accuſe d'inconſtance; mais ce ne peut être tout au plus que dans leurs modes. Treize cent ans d'obéiſſance à leurs rois montrent aſſez qu'ils n'aiment pas le changement dans les choſes eſſentielles. Ils ſont braves, vifs, ſpirituels. Peut-être ont-ils dans le cœur un germe de ſupériorité qui ſe fait trop ſentir à leurs voiſins. Ce qui le rend l'objet de leur envie les rend en même-temps celui de leur imitation. Ils ne ſont jaloux que d'eux-mêmes; un eſprit de critique & de raffinement, auſſi nuiſible aux arts qu'aux lettres, s'eſt emparé de la nation.

(1) Gaules.
(2) France.

Celui qui dit le plus de mal des autres eſt celui qui trouve le plus de partiſans & de protecteurs. A cela près, ſi je n'étois point né ſujet de votre alteſſe, je voudrois l'être du monarque qui gouverne ces peuples heureux. C'eſt un jeune prince à qui l'on ne trouve de défauts que de n'en point avoir. Vertueux par tempérament & par religion, le vice eſt banni de ſa cour, parce qu'il eſt banni de ſon cœur, & que l'exemple du maître eſt une loi vivante qui ſe fait obſerver d'elle-même. Il vient de terminer glorieuſement une guerre qu'il n'avoit entrepriſe que pour affermir la paix. Des ſuccès ineſpérés ont couronné ſa modération, & lui ont rendu le cœur & l'eſtime de ſes ennemis, follement prévenus qu'un long repos avoit énervé le courage de ſes ſoldats, & détruit la ſagacité de ſes miniſtres. Eſt-il marié? demanda Funeſtine, en interrompant Quart-d'heure. Oui, madame, reprit-il, mais ſon fils unique, l'amour & l'eſpérance de ſon empire, eſt à-peu-près de l'âge de votre alteſſe. Pourquoi ne me vient-il pas voir, continua-t elle? Je doute qu'il ait un auſſi beau palais que le mien; je lui en donnerois la moitié, & aſſez de tréſors pour ſoumettre un jour toutes les nations qui n'obéiſſent pas à ſon père. Continuez.

Je n'ai rien dit à votre alteſſe des dames de Facner, elle les connoîtra par la ſuite de mon diſcours. La princeſſe Blanche-incarnate, qui eſt l'héroïne de mon hiſtoire, ſortoit à peine de l'enfance, que, victime de la politique, elle fut obligée de quitter ſa patrie pour aller faire le bonheur d'un royaume étranger. Je dois, madame, vous en donner une idée, pour vous faire voir quelle devoit être la félicité du prince à qui on la deſtinoit. Quart-d'heure, entraîné par ſa paſſion, regarde tendrement Imaé qui étoit préſente, & qu'il crut pouvoir peindre ſans que Funeſtine s'en apperçût; après un moment de ſilence, il pourſuit : à quatorze ans ſa taille étoit d'une fineſſe & d'une élégance qui ne laiſſoient rien à déſirer. Une douceur enchantereſſe qui tempéroit la vivacité de deux grands yeux noirs, dont l'éclat portoit dans les cœurs le trouble & l'admiration; un teint de lys & de roſes, à l'abri de la plus opiniâtre inſomnie, un nez façonné par les grâces, une bouche, ouvrage des mêmes grâces, qui ne s'ouvroit que pour faire voir des dents admirables, que pour dire des choſes ſpirituelles & obligeantes, dont un ſourire flatteur augmentoit le charme; une gorge, des bras, des mains..... Par mal-

heur ce portrait avoit trop de rapport à Imaé ; & trop peu à Funeſtine. Elle étoit donc laide, cette Blanche-incarnate, interrompit-elle avec émotion, puiſqu'elle reſſembloit ſi fort à mon eſclave ? Pardonnez-moi, madame, reprit étourdiment le conteur, c'étoit la plus belle perſonne du monde. Et vous oſez me le dire, ajouta-t-elle, en jetant ſur lui un regard de fureur ! Il ſentit alors toute ſon imprudence ; & craignant pour ſa vie & pour celle de ſa maîtreſſe, il eut recours aux larmes ; elles ne touchèrent point Funeſtine qui les fit enfermer tous deux ſéparément dans une priſon obſcure.

La malheureuſe princeſſe, livrée aux réflexions les plus amères, ne peut ſoutenir le poids de ſa douleur, elle s'abandonne au plus affreux déſeſpoir. Il eſt donc vrai, s'écrioit-elle, en ſe frappant le viſage, en ſe roulant par terre, il eſt donc vrai que je ſuis laide ! Je ſuis laide, & je le ſais ! Je ne m'étonne plus de l'horreur que j'inſpire à tous ceux qui me voyent. Leurs regards diſtraits & timides auroient dû me l'apprendre. Dieux cruels ! Faut-il que j'avoue qu'elle eſt juſte ! Faut-il que, peu ſatisfaits que ma laideur ſoit votre ouvrage, vous m'en faſſiez ſentir toute la difformité ! Jouiſſez de votre

haine, Funeſtine en eſt accablée. Que dis-je ? Elle s'eſt trompée, cette haine barbare, elle ne ſert qu'à redoubler la mienne pour vous. Alors, jetant par haſard les yeux ſur les glaces de ſon appartement, elle ſe voit, elle frémit, elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes tranſports, elle les briſe en mille morceaux : calmée en apparence par leur deſtruction, & ne trouvant plus d'objet ſur qui elle puiſſe exercer ſa fureur, elle va chercher dans le ſommeil qui fuit loin de ſes brûlantes paupières, un adouciſſement qu'elle ne devoit pas trouver, & que peut-être elle n'eſpéroit pas.

Le lendemain, elle fait venir ſes femmes ; elles entrent en tremblant, & reçoivent toutes à-la-fois l'ordre abſolu de ne jamais ſe montrer devant elle. Je ne veux plus, leur dit-elle, être ſervie que par mes écuyers & par mes pages, qu'on leur apprenne mes volontés, & qu'on me laiſſe.

Clair-obſcur lut dans ſon miroir ce qui ſe paſſoit dans le palais des événemens ; il y vint, répara le déſordre, & paſſa chez Funeſtine. Il la trouva dans cette douleur ſtupide, qui ſuccède aux grandes agitations. A la vue du génie, ſes larmes & ſes ſanglots recommencèrent avec plus de violence. Il épuiſa toute ſa rhétorique en vaines conſo-

lations, & en conseils encore plus inutiles ; elle étoit incapable de rien entendre : lasse de s'en prendre aux dieux qui lui refusent jusqu'à la mort, elle s'adresse au génie, & lui demande le supplice de Quart-d'heure & d'Imaé. Plus aigrie qu'humiliée par son refus, elle lui reproche qu'il est le funeste auteur de toutes ses disgraces, & ferme les yeux pour ne point le voir.

Peu s'en fallut que, fâché à son tour de la perte de son éloquence, & de l'injustice de cette petite Mégère, il ne détruisît le palais de fond en comble, & ne la reportât sur le champ en Australie. La bonté de son cœur lui fit changer de dessein, il savoit qu'on se repent presque toujours des résolutions précipitées, & qu'il ne faut recourir aux remèdes extrêmes, qu'après avoir employé tous les autres. A force de rêver aux plus efficaces, il lui vint une idée qui le flatta si fort, que, la regardant comme infaillible, il ne perdit point de temps à la réaliser.

Il aimoit au commencement du monde une jeune personne aussi charmante qu'ambitieuse ; plus touchée du pouvoir du génie que sensible à sa tendresse, elle n'avoit paru répondre à l'une que pour tirer parti de

l'autre. Dans un de ces momens imprévus où l'esprit d'une coquette fait adroitement employer le langage du cœur; je vous aime, lui dit-elle, & l'aveu de ma foiblesse ne vous a coûté que le desir d'en triompher. Je veux en vain m'occuper toute entière du bonheur de vous plaire; deux idées également fâcheuses me troublent & m'agitent. Je crains votre inconstance, parce que je crains la fin de mes charmes; je me plaindrois de votre peu de délicatesse, si l'on pouvoit se plaindre de ce qu'on adore. Vous pouvez rassurer votre amante, vous pouvez la rendre heureuse, & vous attendez qu'elle vous en prie! Clair-obscur, qui tout habile qu'il étoit, ou qu'il croyoit l'être, l'étoit moins que sa maîtresse, lui jura par le déluge, serment sacré parmi les génies, qu'il l'aimoit éperdûment, & qu'il étoit prêt de lui en donner toutes les preuves qu'elle voudroit exiger. Eh bien, dit-elle, sans lui donner le temps de la réflexion, faites-moi fée: vous voyez par cette demande que je songe plus à vous qu'à moi-même; votre félicité sera le prix du don que vous m'accorderez. Sûr de mon cœur, vous le serez de ma beauté. Le génie, pris pour dupe, fit de bonne grâce ce qu'il ne pouvoit refu-

ſer ; il y mit ſeulement une petite reſtriction mentale, dont elle ne ſongea point à prévenir l'effet. Quand on obtient plus qu'on n'eſpère, on regarde les choſes du ſeul côté qui flatte. Peu de temps après elle accoucha d'une petite fée qui fut mère, grand'mère & biſayeule d'une autre. Et de là ſont ſorties ces innombrables immortelles qui ont fait dans l'univers tant de merveilles en bien & en mal.

Clair-obſcur, par la réſerve dont j'ai parlé, étoit maître d'ôter, ou de conſerver aux fées, l'immortalité qu'il leur avoit accordée en la perſonne de ſa maîtreſſe : elles ignoroient ce privilège, lui-même l'avoit oublié, ou ne s'en étoit point ſervi, parce que juſqu'alors elles s'étoient rarement écartées de la reconnoiſſance qu'elles lui devoient. Il s'en ſouvint, & ne doutant point que l'eſpoir ou la crainte qu'il ſe promettoit d'employer à propos, ne les diſpoſât à concourir au changement de Funeſtine, il réſolut de les convoquer.

J'entends ici trois ou quatre de ces connoiſſeurs tranſcendans à qui rien n'échappe, & qui donnent le ton dans les ruelles de ces imbécilles précieuſes dont ils ſont les oracles, me faire une objection qu'ils croyent

sans replique. A quoi bon, s'écrieront-ils, en lisant cet endroit, à quoi bon l'auteur désœuvré de ce conte insipide fait-il recourir aux fées son benêt de génie ! Qui peut donner l'immortalité, peut désenlaidir une mortelle. Doucement, messieurs. Qui vous a dit que l'un est aussi facile que l'autre ? Que vous ai je dit moi-même ? que Clair-obscur avoit du pouvoir. Je m'en suis tenu là ; je n'en ai point fait un dieu, tout au plus je n'en ai fait qu'un dieu de l'Iliade. Vous faites bien voir que vous n'avez guères feuilleté le livre des destinées. Passez outre, mes négligences fourniront une plus vaste matière à votre critique, exercez-la tout à votre aise ; je vous permets d'en rire, je ne vous promets pas d'être plus exact. Etes-vous contens ? Non, vous ne l'êtes pas. Vous cherchez moins à nuire à l'ouvrage qu'à l'auteur. Votre malignité ne trouve point son compte avec moi, rien de suspect dans mes allégories, rien qui soit susceptible de siniſtres applications, rien dans mes portraits qui puisse blesser la religion, ou la délicatesse des grands que je respecte. Calomniez, je ne vous crains pas.

Quoiqu'il en soit, il leur fit ordonner, sous peine d'encourir son indignation, de se

rendre le même jour dans le palais des événemens : elles étoient alors toutes enſemble, parce que dans ce moment il ne ſe paſſoit rien dans le monde qui demandât leur préſence ; nulle reine prête d'accoucher, par conſéquent nul prince, nulle princeſſe à douer de bonnes ou de mauvaiſes qualités.

Elles ſe doutèrent du ſujet pour lequel on les mandoit. Fâchées d'une citation ſi impérieuſe, ſi précipitée, elles auroient bien voulu ne point obéir : ce fut leur première idée ; mais ne pouvant pas s'en diſpenſer, elles vinrent, après s'être mutuellement juré de ne rien accorder aux prières ni aux menaces du génie. Si l'on nous avoit conſultées, diſoient-elles, en traverſant les cours qu'elles critiquoient l'une après l'autre, cet édifice ne ſeroit pas ſi ridicule. Pour faire du grand, il ne ſuffit pas de prodiguer l'or & les pierreries, il faut de l'entente. Quel amas confus de beautés qui ſe nuiſent ! Quelle lourde architecture ! Quelle mauſſade diſtribution ! (Tout cela n'étoit point vrai ; mais elles étoient fâchées). Détruiſons tout-à-l'heure ce bâtiment qui nous choque, précipitons-en les ruines au fond de la mer. Il ne nous faut qu'un moment

pour en élever un nouveau, qui faſſe ſentir à notre tyran que notre goût répond à notre puiſſance. Elles alloient mettre la main à l'œuvre, lorſque Clair-obſcur, averti de leur arrivée, les fit entrer au conſeil. Le maître des cérémonies, revêtu d'une ſimarre de peau de caméléon, ouvre un gros régiſtre; les appelle toutes par leurs noms & par leurs attributs, & les place chacune ſelon ſon rang. On s'apperçut qu'il en manquoit deux des plus puiſſantes & des plus modérées. Comme elles ne demeuroient point dans l'empire des autres, & qu'on avoit oublié de les faire avertir, Clair-obſcur ne dit mot; il comptoit même ſi foiblement ſur la complaiſance des premières, qu'il fut bien-aiſe de ſe ménager une reſſource dans l'amitié de celles-ci. Trait de prudence que l'événement juſtifia dans la ſuite.

On entendit pendant une demi-heure un bourdonnement ſemblable à celui que font les abeilles qui ſortent de leurs ruches. Les huiſſiers eurent beau crier qu'on faſſe ſilence, on ne put en impoſer à ces cauſeuſes, qui ne ceſsèrent que lorſqu'elles furent laſſes de babiller.

Le génie, plus véhément que Démoſthène, plus diffus que Cicéron, leur dit: Je

ne me plains pas qu'irritées, sans-doute, contre la mère de Funestine, vous ayez vengé vos injures sur sa fille; vous ignoriez à sa naissance que je la destinerois un jour au prince Formose. Je me plains seulement que la connoissance de mes desseins sur cette princesse n'ait rien pris sur votre haine, & que jusqu'à présent vous n'ayez répandu sur elle aucun de ces dons favorables que vous prodiguez aillieurs sans choix & sans mesure. Je ne doute point que la démarche à laquelle je m'abaisse aujourd'hui ne vous fasse rentrer en vous-mêmes. Il y va de votre intérêt & de votre gloire, de ne point mécontenter un souverain à qui vous avez les obligations les plus essentielles, un souverain qui veut bien tenir à titre de grâce ce qu'il pourroit exiger comme un devoir. Ne m'obligez point, par votre ingratitude, ou par votre obstination, à me repentir de mes bienfaits. Que celles d'entre vous qui n'ont point contribué à la laideur & aux défauts de Funestine travaillent à les effacer. Je veux bien par condescendance pour les autres ne point les forcer à détruire leur ouvrage. Je fais plus, je leur pardonne en faveur des bien-intentionnées. Jugez toutes de ma bonté, par un discours si affectueux,

tueux. Je prie, je n'ordonne pas; pesez ce terme, sentez-en toute la force & séparons-nous bons amis.

A ces mots, il s'éleva dans l'assemblée un frémissement général, dont le Génie tira un mauvais augure. Une Fée aigre & précieuse marqua par un geste de la main qu'elle vouloit parler, on se tût pour l'écouter.

On nous assemble, dit-elle, à grand bruit. A quoi se termine la peine qu'on nous donne d'abandonner nos foyers? A des reproches, à des menaces. On va plus loin, on nous demande compte de l'usage que nous faisons de notre puissance. Entreprise inouïe, & dont ce jour fournit le premier exemple. Nous sommes libres. Voilà quelle pourroit être notre unique réponse. Mais afin qu'on ne nous accuse pas d'agir par caprice dans la dispensation de notre autorité, entrons dans le détail, & réfutons article par article le discours peu mesuré qu'on vient de nous faire. La princesse est laide, elle est haïssable, donc nous en sommes cause. Ne peut-elle sans nous être l'un & l'autre? Convenons cependant que nous nous sommes prises de haîne pour elle. Ce qui paroît une injustice à Clair-obscur, est un effet de notre sagesse. Nous savions que

ſa beauté porteroit par-tout le trouble & le déſeſpoir. Nous avons garanti mille infortunés d'une mort prématurée. Formoſe doit l'épouſer. Donc nous ſommes obligées de faire un miracle pour la rendre digne de lui. Peut-être ne l'eſt-elle que trop. Ce père, ſi prévenu pour ſon fils, ignore-t-il qu'il doit être la terreur de l'univers, & notre plus mortel ennemi? Nous connoît-il aſſez mal, pour imaginer que la crainte de lui déplaire nous force à rechercher ſes bonnes grâces? Qu'il apprenne, qu'inébranlables dans nos averſions & dans nos amitiés, elles ſont immortelles comme nous. Au reſte, ajouta-t-elle, en s'adreſſant au Génie, pour vous montrer que nous ſommes capables de généroſité, lorſqu'on ne veut point nous contraindre, nous vous offrons de ſervir votre tendreſſe pour Formoſe, en lui procurant une belle femme, puiſque vous voulez ſi fortement qu'il en ait une. Funeſtine a une ſœur, nous épuiſerons toute notre puiſſance pour la rendre accomplie. N'attendez rien de plus. L'effort que nous voulons bien nous faire eſt aſſez grand pour n'en point exiger d'autre. Voyez.....

Non, interrompit Clair-obſcur enflammé de colère, non, je ne change point mes

arrangemens, ce seroit recevoir la loi, quand je puis la donner. Croyez-moi, n'abusez point de ma douceur, si une fois... Il vouloit ne point achever par bonté de cœur; mais une risée insultante émût sa bile. Je sens que je me fâche, continua-t-il, prenez-y garde, je vous avertis que ma colère aura des suites terribles. Je veux bien encore vous accorder deux minutes, profitez-en pour prendre une résolution plus raisonnable, après quoi je n'écoute plus rien.

Il n'est pas besoin d'une plus longue délibération, répartit une jeune étourdie, en badinant avec son éventail, vous ne voulez rien changer dans vos idées, nous ne voulons rien changer dans les nôtres, & pour vous faire voir combien nous sommes peu susceptibles de crainte ou d'inconstance, je vous déclare, au nom de mes compagnes, que Funestine restera laide, parce que vous souhaitez qu'elle cesse de l'être, & que Rêveuse, sa sœur, à laquelle vous ne vous intéressez point, est déjà la plus belle personne du monde. L'arrêt que je viens de prononcer est irrévocable. La fée n'ignoroit point qu'il y avoit un moyen d'embellir l'ame & le corps de Funestine; mais elle eut la malice de n'en point parler.

Elle se flattoit même d'avoir le temps d'y mettre un obstacle invincible.

Cette impertinente harangue fut universellement applaudie. Clair-obscur y fit une réponse à laquelle cette tumultueuse assemblée ne s'attendoit pas. Hé bien, s'écria-t-il hors de lui-même, puisque la persuasion ne peut amollir l'inflexibilité de votre haine, il faut recourir à la vengeance. Tremblez, ingrates, la foudre va partir. Je vous avois gratifiées du don précieux de l'immortalité, je vous en prive : allez loin de mes yeux jouir de votre folle indépendance, & du plaisir de mal faire, ce ne sera pas pour long-temps, je vous dévoue à la mort, & à toutes les frayeurs qu'elle inspire.

L'assemblée rompue, les fées retournèrent chez elles, plus satisfaites d'avoir bravé le génie, qu'alarmées de ses menaces qu'elles regardoient moins comme l'effet de son pouvoir, que comme l'expression d'un vain ressentiment. La mort de quelques-unes dissipa l'erreur des autres; mais leur entière destruction étoit réservée à Formose.

Clair-obscur, mortifié du peu de succès de son entreprise, partit sans revoir Funestine. Qu'auroit-il pu lui dire ? Un mouvement de curiosité lui fit prendre la route

d'Auſtralie, il trouva la cour dans les premiers tranſports de l'admiration & de la jalouſie que cauſoit le changement qui venoit de ſe faire dans la perſonne de Rêveuſe. Il la vit, & ne put réſiſter à tant de charmes ; il eut beau ſe dire que ſa beauté merveilleuſe étoit un préſent de ſes ennemies, il ne l'en trouva ni moins belle, ni moins ſéduiſante. Le génie, comme on a pu le remarquer, n'avoit guère plus d'eſprit que de bon ſens. L'amour détruiſit l'un, & n'augmenta point l'autre. Il voulut ſur le champ découvrir ſa paſſion ; la timidité lui ferma la bouche, les regards & les ſoupirs ne lui ſervirent de rien. Rêveuſe ne s'en apperçut point. Il fut deux jours à s'enhardir. Enfin il parla, ſans être interrompu, mais ſans obtenir de réponſe. La nonchalante princeſſe rêvoit profondément en brodant une manchette, il épuiſa tous les beaux ſentimens qu'il avoit vu dans les brochures modernes. Les mots de tendreſſe, de conſtance, de rigueur, de mépris & de déſeſpoir furent déplacés & confondus. Rêveuſe, qui ne comprenoit rien à ce langage, le regardoit avec diſtraction, répondoit de travers, & ſourioit, ſans connoître le prix d'un ſourire.

Laissons-le s'oublier auprès de Rêveuse, & retournons au palais des événemens. Funestine, instruite de ce qui s'étoit passé entre les fées & Clair-obscur, en fut irritée : bientôt la colère fit place à l'indignation ; de jour en jour elle paroissoit moins agitée, moins aigre, moins furieuse. Il y avoit de certains momens où l'on eût dit qu'elle n'étoit plus sensible à sa laideur. Ce calme n'étoit point un effort de raison, mais une suite d'épuisement. Les douleurs les plus excessives ont leur période, elles s'affoiblissent d'elles-mêmes ; elles deviennent supportables. Consultez les gens heureux, examinez ce qui se passe dans leur cœur, lorsque la bonne fortune les enivre, ils frémissent à l'idée seule de son inconstance, ils ne pourroient la supporter sans mourir ; les a-t-elle abandonnés ? ils se plaignent, il est vrai, mais ils ne meurent point. Le temps agit sur eux d'une manière imperceptible, les regrets inutiles sont moins fréquens, ils cessent, la sensibilité se dissipe, on se tourne sur d'autres objets. Les moins fermes s'accommodent enfin à leur état, quelqu'affreux qu'il puisse être.

Telle étoit la situation de Funestine, lorsqu'un nouveau genre de persécution

réveilla son impatience & sa mauvaise humeur. Cette petite fée, qui avoit parlé la dernière dans le conseil, s'avisa, pour éclaircir ses doutes, de prendre la figure d'une mouche. Opiniâtrément attachée à la triste princesse, elle voloit, sans lui donner de relâche, sur ses mains, sur sa gorge ou sur son visage. Le jour se passoit à la chasser, & à la voir revenir. La nuit, cachée dans ses rideaux, elle l'effrayoit par des songes funestes, dont l'horreur ne s'évanouissoit point à son réveil. Cherchoit-elle à se rendormir? Un bourdement importun la forçoit d'abandonner son lit, & la poursuivoit dans tous les recoins de sa chambre. Supplice, qui ne paroîtra léger qu'à ceux qui ne l'auront point éprouvé.

Mes lecteurs me reprochent sans-doute que je la laisse languir trop long-temps : touchés de l'excès de ses maux, ils souhaitent d'en voir la fin, satisfaisons leur impatience, puisqu'il ne m'a pas été possible de la prévenir. Je les prie cependant de me permettre une petite digression, qui m'est nécessaire, pour commencer ma seconde partie.

FUNESTINE.

SECONDE PARTIE.

On se plaint tous les jours du trop grand nombre de livres futiles qui inondent la ville & les provinces, on a raison de s'en plaindre. Que renferment-ils pour la plupart? Des riens allongés en plusieurs parties, des idées vagues, des intrigues rebattues, où l'imagination manque autant que le jugement, & dont la lecture n'a rien qui dédommage du temps qu'on perd à les parcourir. On néglige l'instructif pour l'agréable. Qu'en arrive-t-il? On reste ignorant; & l'on s'ennuye. Il faut moins s'en prendre aux auteurs, qu'au goût général. Tel ne fait que des bagatelles, qui seroit capable de faire d'excellentes choses; mais il veut être lu, peut-être aussi veut-il vivre. Un ouvrage sérieux n'est guère connu que de son auteur; les seules frivolités sont à la mode, le sexe les aime & les dévore, le petit maître les apprend & les débite, le magistrat en fait son étude, le guerrier s'en délasse, le philosophe..... j'ai honte de le

dire, le philosophe s'en amuse. Je suis entraîné par le torrent, je fais un conte de fée. Je le donne, sauf à ne pas attendre qu'on me blâme, en me blâmant moi même le premier. Revenons.

Il y a vers les quarante-neuf degrès de latitude méridionale, un pays délicieux qu'on nomme Thyas. Là, dans un palais bâti sur une éminence, font leur demeure les deux fées dont j'ai parlé plus haut. L'une est Vertu, l'autre, Imagination; unies par les liens charmans de l'amitié la plus tendre, elles passent leurs jours à s'aimer & à se le dire.

Vertu joint aux grâces d'une physionomie flatteuse & spirituelle, la douceur du caractère & la solidité des sentimens; on se prévient pour elle à la première vue. On l'adore & l'on ne cesse jamais de l'adorer, quand on la connoît. Trop modeste pour tirer avantage de mille qualités brillantes qui frappent tout le monde, elle paroît les ignorer. La bonté de son cœur, qui ne s'est jamais démentie, égale ou surpasse la justesse & l'étendue de son esprit: sensible, mais courageuse, elle a su de bonne heure se fortifier contre tous les foibles de son sexe; inébranlable dans les épreuves les

plus accablantes, la fortune ne peut rien contre elle. Ses amis l'admirent, & n'oſent la louer, leurs intérêts lui ſont chers, leurs plaiſirs ſont les ſiens. Telle eſt Vertu; je me trompe, je n'ai qu'ébauché ſon portrait.

Imagination a pour elle ces dehors brillans qui éblouiſſent, on ne l'approche point ſans émotion, on ne la regarde point ſans danger, elle fait éprouver tout le pouvoir du je ne ſais quoi. Les ſons mélodieux de ſa voix paſſent rapidement des oreilles au cœur de ceux qui l'écoutent; généreuſe & compatiſſante, elle n'attend pas qu'on la ſollicite; être malheureux, c'eſt avoir droit à ſes bienfaits; conte-t-elle la plus frivole hiſtoriette, les riens dans ſa bouche deviennent des choſes, elle attache autant qu'elle amuſe, les termes heureux, qui ſeuls peuvent rendre ſa penſée, ſe préſentent & s'arrangent d'eux-mêmes. Qui jugeroit d'elle ſans l'avoir examinée, la croiroit amoureuſe de l'impoſſible; il eſt vrai que ſa vivacité la porte au merveilleux, mais la raiſon la ramène toujours au ſimple. Belle, ſans faire uſage de ſa beauté, l'amour qui ne la quitte point, s'arrête dans ſes yeux, leur éloquence eſt trompeuſe. Son cœur n'eſt jamais de moitié des deſirs qu'ils font naître; mais ce

qu'elle poſsède éminemment, c'eſt le talent rare de l'imitation, elle ſe transforme en ceux qu'elle imite, on les voit, ce ſont eux-mêmes ; elle ne s'en ſert jamais que dans les bagatelles, loin de bleſſer perſonne, les originaux ſe reconnoiſſent en riant dans leurs copies.

Pendant une de ces délicieuſes nuits d'été, qui l'emportent ſur l'éclat du plus beau jour, elles ſe promenoient ſeules ſur une terraſſe plantée d'orangers, au bas de laquelle coule en ſerpentant le plus beau fleuve du monde. Vertu s'étoit arrêtée, & la regardoit ſans parler. A quoi rêvez-vous, lui demanda ſon amie ? J'admire, lui répondit-elle, les accidens de lumière que produiſent les rayons de la lune, l'effet m'en paroît admirable ; vous ſavez que j'aime ces ſortes d'objets, & que je m'en occupe avec plaiſir. N'y a-t-il point de danger, reprit Imagination, de s'y trop arrêter ? On paſſe d'une idée à une autre, on va plus loin qu'on ne voudroit, & ſouvent, lorſqu'on revient à ſoi-même, on eſt ſurpris de ſe trouver moins ſenſible pour les choſes qu'on voit, que pour celles qu'on ne voit pas. J'ignore, dit Vertu, ce qu'a de dangereux la vue d'une rivière ; nous en ſommes éloignées ;

si j'étois sur un bateau, je suis timide, j'avoue que le calme qui règne ne me rassureroit pas, mais.... Elle vous rend rêveuse, poursuivit Imagination, & c'est beaucoup. Vous me faites une guerre injuste, reprit Vertu, pourquoi me reprochez-vous une rêverie imaginaire? Me soupçonnez-vous?.... Non, poursuivit encore Imagination, je ne vous soupçonne point de foiblesse; mais je ne vous cache pas qu'il y a long-temps que je fais violence à ma curiosité, je brûle de connoître le fond de votre cœur. Votre mérite vous a fait mille adorateurs, aucun ne vous a-t-il paru digne du plus foible retour? Vertu peut être sensible sans crime, quel que soit votre choix, il ne vous fera point rougir. Parlez, je ne cherche à m'en instruire que pour l'approuver, nommez-moi votre vainqueur, vous ferez deux heureux à-la-fois, votre amie & votre amant. Je sais, répondit Vertu, qu'il y a des engagemens qu'on peut prendre sans offenser son devoir, je sais qu'il y en a que ce devoir autorise, & qu'il justifie; mais je ne suis point dans le cas; on me croit sévère, peut-être le suis-je en effet. Les hommes ne se livrent guère à l'amour, quand ils ne voyent pas l'espérance à sa suite. On

m'a rendu des soins, à qui n'en rend-on pas? On m'a juré quelquefois une constance à l'épreuve de tous les obstacles que je lui pourrois opposer. On cherchoit à me tromper, ou l'on se trompoit soi-même. La retraite des plus empressés ne m'a point surprise, j'étois trop indifférente, trop en garde contre les hommes pour regretter leurs hommages. Ils n'intéressoient ni mon cœur, ni mon amour propre. Mais vous, charmante Imagination, objet du culte & des vœux de tout ce qui respire; que vous auriez de choses à m'apprendre, si votre confiance égaloit mon amitié! Vous allez voir, lui répondit-elle en l'embrassant, que je suis plus sincère, ou moins raisonnable que vous. Il y a peu de génies qui n'ayent soupiré pour moi; née vive & curieuse, je les recevois avec complaisance; mais sans mystère. J'en avois quelquefois dix ou douze dans ma chambre, c'étoit la volière de madame d'Ussé, je profitois de leurs talens & de leurs lumières; mon esprit s'éclairoit, sans qu'il en coûtât rien à mon cœur. Maîtresse alors de mes sentimens, je traitois ces rivaux avec une égalité qui suspendoit leur inquiétude & leur jalousie; le plaisir de me voir, la crainte de s'en priver

par un éclat indiscret, entretenoit entr'eux une opinion apparente dont je ne me donnois pas la peine d'approfondir la sincérité. Ce genre de vie avoit ses agrémens, mais il avoit ses vides; je l'abandonnai, sans croire que je dusse jamais le regretter, je me faisois illusion; je me repentis bientôt de mon inconstance; & sans vous, aimable Vertu, je m'en repentirois encore.

Il y avoit à la cour de mon père une jeune personne, appelée Nouveauté. Je fis connoissance avec elle : la sympathie nous épargna le soin de nous étudier; nous nous goûtâmes dès que nous nous vîmes, & nous devînmes inséparables. Nous étions convenues de nous confier sans réserve toutes les idées qui nous passeroient par la tête. Les plus singulières, les plus bizarres nous paroissoient les plus amusantes, & pour ainsi dire, les seules qui pussent nous amuser. Nouveauté, toujours ingénieuse, toujours occupée du desir de me plaire, sembloit se reproduire à chaque instant. Que de feu! Que de saillies! Que de projets! C'étoit un Prothée qui prenoit mille formes différentes. Elle avoit une amie dont elle me dit tant de bien que je ne lui donnai point de repos qu'elle ne me l'eût amenée.

Fabuleuſe, c'eſt ſon nom, auſſi prévenue pour moi que je l'étois pour elle, répondit à mes empreſſemens. Je la vois entrer dans ma chambre, je vole au-devant d'elle, je la careſſe, je l'admire, je me félicite. Nouveauté ne l'avoit point flattée, elle poſsède ce qu'a de plus ſéduiſant l'art d'inventer & de bien dire ; les grâces préſident à tous ſes diſcours ; on ne peut ſe laſſer de l'entendre : les fictions les plus incroyables prennent dans ſes mains un air de vraiſemblance qui manque quelquefois à la vérité même. Le commerce enjoué de ces deux filles charmantes me fit oublier tous mes ſoupirans, ils voulurent ſe plaindre, je ne les écoutai point. Les reproches les plus juſtes nous fatiguent, quand ils touchent aux plaiſirs que nous goûtons ailleurs. L'amour.....

Imagination, s'interrompant tout-d'un-coup, ſe mit à rêver ; puis reprenant la parole, non, Funeſtine, s'écria-t-elle, vous ne ſerez pas toujours malheureuſe, la rigueur de votre ſort m'attendrit, & la haine de vos ennemis me révolte. Voulez-vous, pourſuit-elle, en s'adreſſant à Vertu, ſurpriſe de cette ſubite apoſtrophe, voulez-vous m'aider à faire une action digne de vous & de moi ?

Allons arracher la princeſſe d'Auſtralie à ſes malheurs & à ſes imperfections. Je vous conterai ſon hiſtoire en chemin, votre ſecours me répond du ſuccès de mes idées. Vertu, qui n'a jamais laiſſé échapper l'occaſion d'être utile aux malheureux, ſaiſit avec plaiſir celle qui ſe préſente, elles montent enſemble dans un char de coque de ver à ſoie, tiré par deux aigues marines, & partent.

Pendant qu'elles ſe rendent au palais des événemens, Rêveuſe, importunée par Clair-obſcur, ſortit enfin de ſa léthargie; mais ce fut pour lui dire naïvement, qu'elle ne vouloit ni aimer, ni être aimée. Le génie, qui ne l'en crut pas, ſe répandit en nouvelles proteſtations; elle lui impoſa ſilence avec une hauteur dont il fut déconcerté; ſon indolence n'étoit qu'apparente; lorſque quelque paſſion la remuoit, ce n'étoit plus la même perſonne, on découvroit en elle beaucoup d'eſprit & beaucoup de fermeté. Honteux d'une paſſion ſi déplacée, il en ſentit tout le ridicule, & revint chez lui pour dire adieu à ſon fils, qu'il trouva occupé de ſes préparatifs; il aſſiſta à la revue de ſes troupes, par complaiſance, car il n'étoit pas guerrier; elles étoient peu

nombreuſes, mais leſtes & bien diſciplinées. Prince, lui dit-il, lorſque tout fut diſpoſé pour ſon départ, vous allez ſervir de modèle à tous ceux qui dans la ſuite voudront s'ériger en conquérans; vous régnerez ſur la plus grande partie de l'univers, que votre bonté vous gagne le cœur de ceux que vous aurez ſoumis par la force de vos armes. Je profiterai, répondit Formoſe, des conſeils de modération dont vous m'honorez. Je ſonge, ajouta Clair-obſcur, aux périls qui menacent vos jours, raſſurez ma tendreſſe alarmée, recevez ces armes, elles ſont à l'épreuve du canon & de la foudre. Hé quoi, répartit le prince, indigné de la foibleſſe du génie, vous tremblez autant pour moi que le ſoleil trembla pour Phaëton? Qu'avons-nous de commun? Je rends grâces aux dieux, d'avoir un père immortel; mais je ſuis charmé de ne le pas être, gardez vos funeſtes préſens. De quel prix eſt une vie qu'on expoſe impunément? Il faut ſavoir qu'on peut mourir à chaque inſtant, pour affronter la mort avec honneur. Je ne veux devoir mes ſuccès qu'à mon courage & qu'à la valeur de mes ſoldats.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

A ce trait d'érudition, Clair-obſcur n'eut

rien à dire, il embraſſe ſon fils, ils ſe ſéparent, il le ſuit des yeux, & le perd dans l'éloignement.

Après le départ de Formoſe, Clair-obſcur courut conſulter ſon miroir; il n'y trouva que des objets ſi brouillés, que malgré ſa vaſte pénétration, il s'imagina lire une énigme du mercure : ce qui le troubla plus que tout le reſte, fut la vue de deux jeunes perſonnes prêtes à deſcendre dans ſon isle favorite. Sa tendreſſe pour Funeſtine lui fit craindre que ce ne fuſſent des fées qui profitoient de ſon abſence pour lui nuire, ou pour l'enlever. Découragé par tant d'obſtacles qu'il n'avoit pu vaincre, il ne ſavoit plus quel parti prendre. L'idée d'Imagination & de Vertu fit renaître l'eſpérance dans ſon cœur. Sans perdre de temps, il vole à leur palais : il apprend qu'elles ſont parties pour celui des événemens, il les ſuit à tire d'aîles, c'étoit le génie du monde qui faiſoit le plus de chemin. Il arrive à propos pour leur donner la main à la deſcente de leur char. Tout eſſoufflé de ſa courſe, il leur dit qu'il ne doutoit plus du bonheur de Funeſtine, puiſqu'elles paroiſſoient s'y intéreſſer ; elles lui répondirent qu'elles feroient de leur mieux pour y contribuer, mais qu'il

falloit prendre des mesures pour réussir. Le génie, qui n'étoit point heureux en conseils, auroit bien voulu ne point courir l'événement de celui-ci. Imagination parla la première, elle se chargea de l'esprit de la princesse. Vertu se chargea de son cœur, mais elle dit qu'elle avoit besoin d'être aidée par Docilité. Docilité ! interrompit Clair-obscur, j'en ai souvent entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue. Les jeunes gens la craignent, les hommes la mépriſent, je crois qu'elle n'est plus dans le monde. C'est mon affaire de la trouver, continua-t-elle, je m'offre de l'aller chercher. Et moi, dit le génie, je m'offre de vous accompagner, vous allez peut-être loin, quand on voyage seul, on s'ennuye. La fée le remercia poliment, & lui conseilla de bâtir, pendant son absence, une petite maison où Funestine, moins distraite par la diversité des objets, seroit plus capable d'attention & de recueillement. Il goûta si fort la sagesse de cette proposition, qu'il fit faire par de nouveaux architectes un bâtiment simple, mais si commode, qu'il n'y avoit rien à y critiquer.

Vertu prit la route des régions hyperborées. Là vivoit Docilité parmi quelques illustres malheureux, qui, ne présumant rien

d'eux-mêmes, soutenoient sans murmurer le renversement de leur fortune, & l'injustice de leurs persécutions.

En passant au-dessus d'une cabane, elle vit un jeune homme qui, d'un air modeste & tranquille, cultivoit des légumes que son industrie avoit préservés des rigueurs du climat. Elle prit la figure d'un vieillard, & l'aborda. Mon fils, lui dit-elle, je cherche Docilité, n'est-elle point avec vous? Hélas! répondit le solitaire, elle a fait quelque temps toute la consolation de ma vie; mais je l'ai perdue, & je n'espère plus qu'elle revienne. Pourquoi vous a-t-elle quitté, reprit Vertu? Par ma faute, ajouta le jeune homme en retenant ses larmes; mais vous avez sans-doute besoin de repos. Voilà, mon père, poursuivit-il, en montrant sa cabane, le seul palais que je puisse vous offrir, honorez-le de votre présence, & daignez-y recevoir un repas frugal, tel que me le permet ma fortune présente. Vertu le suivit, elle mangea, ou fit semblant de manger des fruits qu'il lui présenta dans une corbeille de jonc; pendant qu'elle admiroit l'arrangement & la propreté de sa cellule, où tout se ressentoit du bon esprit du maître, il étoit surpris de la douceur & de la majesté

de son hôte ; il le regardoit en soupirant, il s'attendrissoit, il n'étoit plus en état de résister à son cœur. Vertu remarqua son trouble, & lui dit : Vous n'étiez pas fait pour le genre de vie que vous menez ; tout annonce en vous une éducation digne d'une grande naissance ; une disgrace non méritée vous a sans doute conduit dans cette solitude, vous avez cru vous y mettre à couvert de la malice des hommes perfides. Ne vous êtes-vous point trompé ? N'entre-t-il point dans cette retraite précipitée autant de dépit que de raison ? Ne me déguisez point vos chagrins : peut-être serai-je assez heureux pour en adoucir l'amertume.

Quelque déguisement qu'emprunte Vertu, son pouvoir est toujours le même, on en sent l'effet par la confiance qu'elle inspire. Le jeune homme lui répondit : je suis né dans le royaume de Camor, Ulibec est mon nom ; je descends des premiers souverains qui régnèrent dans les Indes. Avantage trop frivole pour m'en glorifier. Un homme nouveau, soutenu par le crime & par la fortune, s'empara du trône de mes ancêtres, ils furent contraints de chercher un asyle dans une terre étrangère. Leurs sujets, depuis quatre siècles, gémissent sous

la tyrannie, & n'ont pu s'en affranchir. Mon père, se conformant à son état, vint s'établir à Camor. Le roi, père de celui ci, soutenoit depuis quelques années une guerre fâcheuse contre ses voisins : trois batailles perdues, & d'autres disgraces encore plus funestes, avoient ouvert à ses ennemis ses provinces dévastées. Fiers de leurs succès & de ses malheurs, ils menaçoient de mettre le siège devant sa capitale. Mon père trouva le moyen de les désunir, il les battit séparément, & les força de consentir à la paix.

Une des prémières charges du royaume fut le prix de ses services, il m'élevoit dans la vue de me la remettre un jour, & n'étoit occupé que du soin de m'en rendre digne. Ufebor, (1) mon beau-frère, avoit quatre ans plus que moi ; cette différence n'en mettoit point dans nos sentimens ; je l'avois aimé dès mon enfance, il répondoit à mon amitié, j'en étois d'autant plus flatté, que je le croyois vertueux, & que j'aspirois à le devenir. Ma sœur étoit aimable, elle augmentoit par sa douceur l'agrément d'une union qui paroissoit hors d'atteinte. De si belles apparences n'avoient rien de

(1) Fourbe.

ſolide ; mon père mourut trop-tôt pour elle & pour moi, nous ſentîmes cette perte dans toute ſon étendue ; nous lui donnâmes des pleurs & des regrets dont rien ne devoit tarir la ſource ; les dieux y avoient attaché la fin de notre bonheur. Ufebor, pour me tirer de mon abattement, vint me faire ſonger à ma fortune, il me dit que je devois ſolliciter la charge de mon père. A ce nom chéri mes larmes coulèrent avec plus d'abondance. Je n'ai que vingt ans, lui répondis-je ; cette charge demande des détails, elle veut de l'expérience, je ne me ſens pas capable d'en remplir les devoirs, ne m'expoſez pas à un refus qui me fermeroit l'entrée à d'autres grâces, ſi j'ai quelque jour aſſez de vertus pour en mériter ; il me fit honte d'un ſentiment dans lequel il y avoit, diſoit-il, plus de défiance que de vraie modeſtie, il ajouta qu'il alloit, malgré moi, travailler à ſoutenir l'éclat de ma maiſon. L'innocence n'eſt point ſoupçonneuſe, je le remerciai de ſon zèle, je lui confiai mes intérêts. Il avoit des amis, il étoit connu du roi, il demanda la charge pour lui-même, & l'obtint : il couronna ſa mauvaiſe foi par une nouvelle perfidie. Le roi, me dit-il, vous a trouvé trop jeune,

il m'a revêtu de votre charge jusqu'à ce que vous soyez en état de l'exercer. Plus satisfait de vous la rendre, mon cher Ulibec, que de la posséder, je le presserai d'accepter ma démission en votre faveur, le plutôt qu'il me sera possible. Séduit par cette fausse sincérité, je vivois tranquille; mes amis me disoient quelquefois qu'Ufebor me trompoit; je l'aimois, j'étois prévenu, je ne pouvois les croire. J'ouvris enfin les yeux; mais il n'étoit plus temps.

Il avoit autant d'esprit que d'ambition, sa charge le mettoit à portée de parler souvent au roi, il connut ses foibles, il sut en profiter. Sa faveur & son crédit devinrent immenses. Il régnoit sous le nom de son maître; on murmuroit de toutes parts d'une fortune si rapide, j'étois le seul qui m'en réjouissois encore. Je ne fus pas long-temps à me repentir de la bonne opinion que j'avois de sa sagesse. Sous prétexte qu'il étoit accablé du poids des affaires, il ne me donnoit, pour ainsi dire, audience qu'en public, je ne lui parlois plus que dans la foule des courtisans qui l'environnoient. Tel est leur caractère, ils détestent par goût les favoris, ils les adorent par intérêt. Le roi lui-même, qui d'abord m'avoit fait voir de

la bonté, ne me recevoit plus qu'avec froideur. Tout cela m'alarmoit; je confiois mes inquiétudes à ma sœur, elle les adouciſſoit, ſans les approuver; calmez-vous, mon frère, me diſoit-elle, mon mari vous aime, il eſt incapable de vous abandonner, ou de vous trahir; vous vous reprocheriez un jour de l'avoir condamné ſur de vaines apparences. Son amitié la rendoit perſuaſive, je lui ſacrifiois mes défiances.

La première dignité du royaume vint à vaquer, Ufebor la fit joindre à ſes autres titres. L'occaſion me parut favorable, je lui parlai. Vous aurez bientôt votre charge, me dit-il sèchement; je vous permets de la demander au roi; je ſentis toute l'amertume d'une expreſſion ſi peu meſurée; mais je n'eus pas le temps de lui répondre, il paſſa dans ſon cabinet, & la porte m'en fut interdite; je retournai chez moi, troublé, ſaiſi, moins affligé cependant de la perte de ma fortune, que de l'ingratitude de mon beau-frère. A peine étois-je rentré qu'on m'apprit que ma charge venoit d'être donnée à un autre. J'étois préparé à cet événement. Je ne l'étois pas à un billet qu'on me rendit un moment après; il ne contenoit que ces quatre mots. » Vous êtes ſuſ-

pect, on en veut à votre liberté, peut-être même à votre vie, hâtez-vous de mettre en sûreté l'une & l'autre ».

L'avis partoit d'une main trop chère pour n'en pas faire uſage : j'étois innocent ; mais on ne l'eſt pas avec les rois quand ils veulent nous trouver coupables. Pour épargner une injuſtice à celui de Camor, je ramaſſai les triſtes débris de mon héritage, & je vins me cacher dans ce déſert, j'y paſſai deux années dans un calme qui rempliſſoit mon cœur. Docilité ne m'abandonnoit pas ; aidé par ſa préſence, ſoutenu par ſes conſeils, j'éprouvai que le vrai bonheur conſiſte à ſe rendre maître de ſes deſirs & de ſes réflexions.

Docilité crut ma conſtance au-deſſus des événemens, elle m'inſtruiſit des cauſes de ma diſgrace, elle m'apprit les nouveaux crimes & la chûte d'Ufebor depuis mon abſence. J'avois ſupporté ſa noirceur, je la lui avois pardonnée, parce que j'en étois le ſeul objet, je ne fus plus capable de me contenir quand je ſus que d'autres en étoient les victimes : je m'oubliai juſqu'à murmurer contre les dieux ; je tombai dans le découragement. Docilité fit de vains efforts pour me ramener, je ne l'écoutai plus, elle me

devint insupportable, je la forçai de me quitter, & je ne me trouvai moins malheureux, que lorsque sa présence ne contraignit plus mes larmes ni mes plaintes.

Vertu connoissoit trop le cœur humain pour aigrir Ulibec par des reproches sévères; elle ménagea sa foiblesse, elle flatta sa douleur, & n'en blâma que l'excès. Quand on fait aimer au malade les remèdes qu'on lui donne, on avance sa guérison. Enfin elle agit avec tant de dextérité sur l'esprit de son hôte, qu'elle l'engagea de continuer de la sorte.

J'adorois Algée, sœur du roi de Camor, elle est belle, elle est vertueuse, dispensez-moi d'entrer dans un plus grand détail, il me replongeroit dans mon premier égarement. Je ne m'apperçus de l'impression qu'elle avoit faite sur moi, que lorsque je ne fus plus en état de l'effacer. Ma défaite étoit trop glorieuse pour chercher encore à combattre. Que l'amour est timide dans un cœur qui commence à le sentir! Tout lui paroît des obstacles, tout l'arrête, il se défie de soi-même, il craint de déplaire; il veut éteindre ses feux, & les augmente par la contrainte qu'il s'impose, il s'obstine à cacher un secret qu'il brûle de découvrir.

Rarement l'espérance l'emporte sur le respect. J'évitois la princesse, je n'osois ni la regarder, ni lui parler, je languissois, je mourois. Ma circonspection eut un succès auquel je ne m'attendois pas. Algée en fut surprise, elle en démêla le motif, elle se fit un crime de sa pénétration, elle voulut m'en punir, elle n'en eut pas la force; je me taisois, j'étois respectueux : étoit-ce l'offenser? Heureux sans le savoir, je m'observois avec tant d'exactitude que, dans le temps où j'étois le plus passionné, je passois pour l'homme de la cour le plus indifférent. Ma passion croissoit dans le silence, la princesse jouissoit de son triomphe sans exposer sa gloire. Une année se passa de la sorte; la fortune fut jalouse de mon bonheur, si pourtant c'est un bonheur que d'aimer sans espoir.

Cimure, roi d'Ichionie, prince aimable & de grande espérance, venoit de succéder à son père : son royaume est si voisin de celui de Camor, que ces rois sont continuellement en guerre pour en étendre, ou pour en conserver les limites. Cimure, dont les droits paroissoient les plus apparens, voulut terminer une querelle qui se renouveloit sans-cesse : il fit demander Algée, offrant en faveur de

ce mariage de se désister de ses prétentions, & de s'en tenir à ce qui seroit décidé dans le conseil même de Camor. Une proposition si avantageuse ne trouva point de contradicteurs. Algée, traitée par son frère comme reine d'Ichionie, reçut les complimens de toute la cour. La joie universelle devoit être pour moi le sujet le plus cruel de tristesse & de désespoir ; cependant l'intérêt de mon amour fut le moins fort ; je me réjouis sincèrement d'un hymen qui alloit me rendre malheureux, parce que je crus qu'il feroit le bonheur de la princesse que j'adorois.

J'étois un soir dans les jardins du palais ; Algée s'y promenoit seule avec une de ses filles. Le son de sa voix me tira de la profonde rêverie où j'étois enseveli. Je prêtai l'oreille par un mouvement involontaire. J'ignorois que j'étois le sujet d'une conversation que je ne devois jamais entendre. Oui, disoit-elle, je partirai sans qu'Ulibec sache que je le regrette, laisse-moi la douceur d'imaginer que je me suis trompée sur ses sentimens, j'ai besoin de son indifférence pour le chasser de mon cœur, ne me rappelle rien qui puisse entretenir une foiblesse dont je suis prête à triompher. Je le dois pour mon repos & pour ma gloire. Allons,

poursuivit-elle, il est temps de nous retirer. Je la vis rentrer dans son appartement, & je restai dans un trouble qui ne me permit pas de démêler si je devois me louer ou me plaindre de la fortune.

Ufebor n'avoit fait semblant d'approuver le mariage de la princesse de Camor, que pour tromper son maître, & le roi d'Ichionie. Aveuglé par l'ambition, séduit par l'amour, il méditoit la perfidie la plus horrible; il commença par former des difficultés qui retardèrent le départ d'Algée; il chicana sur chaque article du traité de paix, ce qu'il avoit accordé la veille, il le refusoit le lendemain. Il n'étoit facile à passer des bagatelles, que pour faire des propositions déraisonnables, qu'il auroit même été fâché d'obtenir. Cimure s'impatienta, ses plaintes furent négligées, on en vint à une rupture ouverte, on leva des troupes, on se battit, on ne décida rien. J'avoue que moins soumis à ma destinée depuis que je savois que je n'étois point haï, je cherchai le roi d'Ichionie, pour lui disputer Algée; c'étoit une extravagance d'amant. Il étoit alors aussi malheureux que moi. Je le joignis. Nous commençâmes un combat qui n'eût peut-être fini que par la mort de l'un ou de l'autre; un gros de

cavalerie m'enveloppa. Cimure, persuadé que je ne l'avois attaqué que par un sentiment de gloire, eut la générosité de me tirer de leurs mains & de me renvoyer.

Ma disgrace suivit de près cette révolution. Ufebor m'avoit trahi, ma présence lui reprochoit son crime, on hait ceux qu'on persécute injustement, peut-être même qu'éclairé par son amour, il avoit pénétré mes sentimens pour Algée. Quelle que fût la cause de sa malice, il dit au roi de Camor, avec une douceur feinte, qu'il étoit au désespoir de m'accuser; mais qu'un ministre fidelle n'écoutoit ni le sang, ni l'amitié, quand il s'agissoit de la vie de son souverain. Ulibec, ajouta-t-il, oubliant ce qu'il vous doit, & ce qu'il se doit à lui-même, conspire avec vos ennemis contre votre personne; alors il produisit des lettres supposées, que j'écrivois à Cimure; elles contenoient une conjuration si bien circonstanciée, que ce prince foible, qui ne voyoit que par les yeux de son favori, crut reconnoître mon écriture, & me condamna sans m'entendre. Sa tendresse pour sa sœur me sauva de la honte du supplice, il n'avoit rien de caché pour elle, il lui apprit mon crime. Algée n'osa me justifier,

mais convaincue de mon innocence, elle m'écrivit le billet dont je vous ai parlé.

Peu de jours après Ufebor répudia sa femme, sous prétexte qu'elle étoit sœur d'un proscrit, elle fut reléguée dans les montagnes de Camor parmi des hommes grossiers; elle y vit privée de toutes choses, & sans autres secours que ceux qu'elle trouve dans la charité de ces barbares plus humains que son mari.

Le succès de tant de crimes n'étoit qu'un encouragement au dernier. Ufebor aimoit Algée depuis long-temps. Trop habile pour se déclarer mal-à-propos, il avoit caché sa passion sous des dehors trompeurs d'attachement & de respect. La princesse étoit l'asyle des malheureux, elle voyoit avec plaisir qu'au premier mot qu'elle disoit en leur faveur, Ufebor s'empressoit à finir leurs peines; elle ignoroit que ses vertus apparentes étoient des crimes réels.

Il ne changea de conduite que lorsqu'il crut pouvoir compter sur les mesures qu'il avoit prises. Quelles étoient ces horribles mesures! Les voici.

Le roi de Camor entroit à peine dans sa quarantième année, mais les plaisirs, le luxe & l'oisiveté l'avoient vieilli avant le temps.

Enfermé dans ſon palais, il languiſſoit dans les bras de ſes maîtreſſes. Son corps & ſon eſprit s'affoibliſſoient tous les jours. Ufebor profitant de ſon inapplication, s'étoit rendu maître de toutes les affaires du royaume; mais par une politique rafinée il affectoit de le fatiguer par le détail ennuyeux des moindres minuties. Qu'on eſt à plaindre d'être roi, diſoit-il un jour à ſon favori, ſi l'on ne peut regner qu'aux dépens de ſon repos! Délivrez-moi d'un poids qui m'accable, & qui me déſeſpère. Je vous ai remis toute mon autorité, je ſuis tout prêt de vous remettre encore ma couronne. Je veux, pourſuivit-il, pour cimenter les droits que je vous cède, que vous partagiez ceux de ma ſœur; regnez enſemble, & déſormais ne me voyez l'un & l'autre que pour me parler de fêtes ou d'amuſemens.

Il refuſa tant de grâces avec une feinte modeſtie; mais le roi lui dit qu'il vouloit être obéi pour la dernière fois, & ſigna des ordres pour aſſembler les états qui ſeuls pouvoient autoriſer ſon abdication, & lui nommer un ſucceſſeur.

Ufebor aſſuré de ce côté-là ne douta plus du ſuccès de ſon entrepriſe. Tous les ſujets de ſon maître étoient ſes créatures. Ce fut

alors que ceſſant de ſe contraindre avec Algée, il eut la hardieſſe de parler d'amour. Indignée de ſon inſolence, elle lui répondit avec une hauteur capable de déconcerter tout autre qu'Ufebor qui naturellement fier, & ſe croyant déjà ſouverain, lui dit ſans s'émouvoir qu'elle pouvoit choiſir entre le trône ou l'exil.

Un diſcours ſi extraordinaire lui fit naître des ſoupçons qu'elle voulut approfondir. Les plus grands crimes ſont les moins impénétrables, il faut pour leur exécution ſe confier à trop de perſonnes pour n'en pas expoſer le ſecret. Un geſte myſtérieux, un mot échappé, une ſimple démarche, tout ſert à le trahir, & d'ailleurs l'intérêt ou le remords ſont preſque toujours des infidelles. Algée apprit le danger qui la menaçoit; elle courut chez le roi qui refuſa de la voir. Son courage ne l'abandonna point dans une conjoncture ſi délicate, ſa vertu lui avoit fait des amis, ſa prudence ſut les mettre en œuvre.

On ouvrit les états. Le roi vint appuyé ſur ſon favori, la princeſſe le ſuivoit. Il dit en peu de mots; que ſa ſanté ne lui permettant plus de vaquer au gouvernement de ſon royaume, il abdiquoit la couronne

en faveur d'Algée, à condition qu'elle épouseroit Ufebor, & qu'il règneroit conjointement avec elle. Ufebor prenant la parole, combattit foiblement le discours de son maître. La princesse parlant à son tour, pria le roi de ne point abandonner des peuples dont il étoit adoré : vous pouvez, lui dit-elle, vous faire soulager par des hommes habiles & vertueux, qui n'auront en vue que votre gloire & le bien de vos sujets. A l'égard d'Ufebor, il fait depuis trop long-temps un coupable usage de votre faveur, il est temps de dévoiler ses artifices, & de punir ses crimes.

Ufebor frémit de colère, il se lève, & veut l'interrompre. Le silence & l'indignation de l'assemblée l'étonnent, il lit sa perte dans les yeux de ses amis mêmes. Il se trouble, il pâlit, il tremble, & ce lâche, qui deux jours auparavant osoit aspirer à la main d'Algée, embrasse ses genoux pour lui demander grâce de la vie. La justice avoit fermé son ame à la pitié. Il fut accusé, convaincu des forfaits les plus odieux, dépouillé de ses charges, & précipité au fond de la mer.

L'imbécille roi de Camor, témoin d'un événement si peu attendu, n'en marqua ni surprise ni tristesse. On offrit la couronne à

sa sœur, elle refusa de l'accepter, mais elle eut soin qu'on établit des conseils pour décider les grandes affaires, & pour réformer les abus qui s'étoient introduits sous un ministère violent. On admira sa modération, on la combla de louanges, on se sépara.

Voilà, poursuivit Ulibec, ce que m'apprit Docilité, & voilà mon père, où se termine ma déplorable histoire. Algée est heureuse, c'est une consolation pour moi de le savoir, mais je sens que malgré mon innocence elle ne me rappellera jamais; elle a sans-doute épousé Cimure, elle sait que je l'adore, je serai la victime de ses scrupules. Je ne la verrai plus. Meurs, infortuné Ulibec, il n'y a plus d'Algée pour toi.

Docilité ne l'avoit quitté que pour l'éprouver, elle revint; Vertu fut charmée de son retour, & la pria de ne plus l'abandonner. Pendant que les deux immortelles s'occupoient à le consoler, elles entendirent un courier qui demandoit à grand bruit la cabane d'Ulibec, auquel il avoit, disoit-il, à rendre une lettre de la reine de Camor. D'Algée! s'écria Ulibec, dieux! Songe-t-elle encore à moi? Oui, seigneur, répondit le courier, lui présentant à genoux des tablet-

tes qu'il tira de ſon ſein. Elles contenoient ce qui ſuit.

Algée, reine de Camor, au vertueux Ulibec.

« La juſtice eſt le premier devoir des ſou-» verains, je la rends à votre innocence ; » revenez, Ulibec, vos perſécuteurs ſont » morts ; Algée règne, vous ſavez qu'elle » aime le mérite & la vertu ».

Tout ce qu'une ame tendre & paſſionnée peut éprouver de délices & de raviſſement, Ulibec le ſentit à la lecture de cette lettre. Algée ne m'a point oublié, diſoit-il avec tranſport ; Algée aime la vertu. Que ne vous dois-je point, mon père ? Vous avez ſauvé la mienne du naufrage, ſans vous je ne ſerois plus digne de paroître devant la reine de Camor. Tout-à-coup, par un retour de défiance, ordinaire à ceux qui aiment, il retomboit dans ſes premières inquiétudes, il doutoit de ſon bonheur, il craignoit celui de Cimure. De grâce, dit-il au courier, apprenez-moi ce que fait Algée ; je ſuis informé de tout ce qui a précédé la tenue des états, commencez votre récit à la diſgrace d'Ufebor. Cet homme, à qui la reine avoit ordonné de ne rien cacher à Ulibec, le ſatisfit en ces termes :

Après la découverte & la punition des crimes d'Ufebor, le calme & l'ordre se rétablirent dans toutes les parties du royaume. La princesse, qui s'étoit réservé la dispensation des grâces, usa de clémence envers les coupables; le repos de l'état ne coûta de sang à personne. Le roi, prenant des sentimens dignes de lui, se redonnoit aux affaires, il assistoit aux conseils, & vouloit, disoit-il, se mettre à la tête de ses troupes: en un mot, il commençoit à régner. Ce changement n'eut point de suites: entraîné par son penchant ou par sa foiblesse, il disparut. Nous apprîmes sa mort presqu'aussitôt que sa maladie; le peuple, toujours extrême, disoit hautement qu'elle étoit l'effet d'un poison lent qu'Ufebor lui avoit donné. Quoiqu'il en soit, on lui fit de magnifiques obsèques. La princesse a été portée sur le trône par tous les vœux de la nation. Sa sagesse & sa bonté s'étendent à tout, on l'aime, on la respecte. Heureux les peuples qui peuvent aimer & respecter leurs maîtres!

Votre sœur a été le premier objet de l'attention de la reine; mais, seigneur, elle a cru ne devoir point encore paroître à la cour; elle s'est retirée dans une ville qui

eſt ſur votre paſſage, vous pourrez la voir en vous en retournant.

Cimure n'eſt point encore marié. Le plus grand ſeigneur d'Ichionie eſt venu complimenter la reine ſur ſon avénement à la couronne. Ce n'étoit qu'un prétexte, le mariage d'Algée avec ce prince étoit le véritable motif de cette ambaſſade. Les temps étoient changés: elle lui dit ſans détour qu'elle avoit obéi à ſon frère, parce qu'alors elle étoit ſujette; mais que la princeſſe de Camor devenue reine, ne pouvoit diſpoſer de ſa perſonne ſans le conſentement de ſes peuples, dont ce ſeroit mal payer le zèle & la fidélité que de les ſoumettre à une domination étrangère. Monſieur l'ambaſſadeur, ajouta-t-elle, cet obſtacle ne diminue point mon eſtime pour votre maître; je vous prie de l'en aſſurer, & de lui dire que je compte vivre avec lui en bonne intelligence.

Cependant, pour ne rien négliger, la reine s'eſt miſe en état de prévenir les ſuites de ce refus; tout étoit tranquille, lorſqu'elle m'a fait partir pour vous chercher; je vous trouve, ſeigneur, & je loue les dieux du ſuccès de mon voyage, je ne m'arrêterai pas à vous répéter tout ce qu'on dit à Camor; cela n'eſt point de ma commiſſion; mais je puis vous

assurer que, quels que soient sur vous les desseins de la reine, elle sera obéie aveuglément.

A peine eut-il cessé de parler, que Vertu, quittant la figure de vieillard, parut dans tous ses charmes. Docilité l'embrasse, Ulibec se prosterne & l'adore. Venez, lui dit-elle, je veux vous présenter moi-même à la reine de Camor. Ils arrivent. Algée reçut Ulibec en souveraine, c'est-à-dire, sans marquer trop d'empressement, & sans affecter trop de froideur. L'amour, arrêté par la présence de Vertu, garda toutes les bienséances; mais il ne perdit rien de ses droits.

Dès qu'elle eut assuré le bonheur de ces illustres amans, elle pria Docilité de l'accompagner, & revint auprès de Funestine. Disons en peu de mots ce qui s'étoit passé dans le palais des événemens.

La princesse s'occupoit à se garantir des poursuites de la fée Mouche, lorsque Clair-obscur vint lui présenter Imagination : elle les reçut comme elle recevoit tous ceux qui venoient lui rendre visite, c'est-à-dire, sans les regarder ni l'un ni l'autre. Ou délivrez-moi, dit-elle brusquement au génie, de cette mouche importune, ou je vais me jeter par la fenêtre. Il eut peur qu'elle ne tînt parole,

& fit pour la prendre plusieurs tentatives si mal-adroites, qu'il en coûta quelques meurtrissures à l'impatiente princesse, qui lui jeta à la tête tout ce qu'elle trouva sous sa main. Imagination ne put s'empêcher de sourire; mais voyant que la querelle commençoit à s'échauffer, elle fit signe à Clair-obscur de se retirer. Il faut avouer, dit-il en sortant, que voilà une maussade petite créature.

Restées seules, Imagination lui dit avec douceur, que l'emportement est une chose affreuse dans une personne; Funestine étoit peu faite aux remontrances; elle voulut répondre avec fierté, mais retenue par un pouvoir invisible, elle s'arrête, les yeux attachés sur Imagination, dont l'air majestueux & flatteur lui cause des mouvemens qu'elle n'avoit point encore éprouvés. La fée s'en apperçut, & pour achever de la gagner, elle guêta la cruelle mouche qui continuoit de la lutiner; elle la saisit, & l'immola sur-le-champ. Eh! qui êtes vous, lui demanda Funestine d'un ton de surprise & de reconnoissance? Vous me donnez des conseils qui ne me révoltent point, vous me rendez attentive, sensible, & vous débutez avec moi par un service que je n'oublierai jamais. Quel dieu vous envoie à mon

ſecours ? N'en êtes-vous point un vous-même ? Elle lui répondit : je ſuis Imagination, je viens vous demander votre amitié, & vous offrir tout ce qui dépend de la mienne. Vous êtes Imagination, répliqua la princeſſe avec dépit ? Vous n'êtes donc point mon amie, & je ne puis être la vôtre. Mon ſort eſt d'être biſarre & malheureuſe : je commençois à me prévenir pour vous ſans vous aimer, quand je ſais qui vous êtes. Je ſuis laide, je n'ai que des idées triſtes, je ne puis en avoir d'autres, n'aigriſſez point les maux que je ſouffre par l'image de ceux que je dois ſouffrir un jour. Je ne ſuis que trop ingénieuſe à me tourmenter. Le plus grand bien qui puiſſe m'arriver, c'eſt de ne point penſer, ou de ne rien ſentir ; laiſſez-moi, s'il eſt poſſible, oublier que je fais autant d'horreur aux autres que je m'en fais à moi-même, portez ailleurs les charmes de vos illuſions, leur douceur n'eſt point faite pour une infortunée qui craint tout, & qui ne doit rien eſpérer. Née fille d'un grand roi, ma vue le rend barbare, il m'expoſe à des bêtes ſauvages. Clair-obſcur, que ne me laiſſoit-il dévorer ! Clair-obſcur, par une pitié cruelle, m'arrache à la mort. Il s'efforce de corriger l'influence qui me perſécute, ſes

soins & son pouvoir sont inutiles, rien n'en peut vaincre la malignité, les dieux ont épuisé sur moi toute leur colère. Je suis injuste, fâcheuse, intraitable, tout me déplaît, tout m'irrite. Formose, qu'on me destine, est l'objet de ma haine, je suis l'objet de la sienne, le faste de ce palais m'importune, je l'ai rempli de mes extravagances, chaque instant de ma vie est une nouvelle disgrace.

Tout m'afflige, me nuit & conspire à me nuire.

Cet aveu sincère de mes défauts vous étonne; il m'étonne moi-même : pourquoi vous l'ai-je fait, puisqu'il doit me rendre plus malheureuse ? Le calme trompeur qui suspend ma violence, va bientôt se dissiper & l'augmenter; oui, je sens plus vivement que jamais que je suis haïssable; pour comble de maux, je sens que je ne puis rien faire pour cesser de l'être. Fuyez, Imagination, & s'il est vrai que vous soyez sensible aux peines de Funestine, envoyez-lui par pitié la mort ou la stupidité.

Imagination fut touchée d'un discours qui marquoit moins de fureur que d'attendrissement. Non, lui dit-elle, en essuyant ses larmes, vous n'êtes point aussi malheureuse que vous croyez l'être, cessez de me crain-

dre, & de vous déſeſpérer. Au lieu d'accuſer les dieux d'injuſtice vous devez leur rendre des grâces. Calmez-vous, & ne m'interrompez point. Vous avez de l'eſprit, ce don ſeul vaut tous ceux qui ſemblent vous manquer. Commencez à vous en ſervir. Modérez cette impétuoſité qui fait votre ſupplice & celui des autres. Songez, pour adoucir vos regrets, que cette beauté, dont la privation vous met de ſi mauvaiſe humeur, eſt une chimère qui dépend du haſard ou de l'opinion. Ceſſez de regarder comme le ſouverain bien un avantage que vous n'avez pu vous donner, & que vous ne pourriez conſerver. Mais dites-moi, Funeſtine, en quoi faites-vous conſiſter cette beauté, qui eſt l'objet de tous vos déſirs? Avouez que vous la placez toute entière dans un certain arrangement de traits, dans je ne ſais quel éclat qui vous a frappée dans Imaé? Vous n'en avez point d'idée plus diſtincte. Sortez d'erreur. Il en eſt une autre plus précieuſe, plus déſirable; qu'on peut acquérir, & qu'on ne perd jamais. Elle eſt au-dedans de vous, travaillez à la développer; elle ſe laiſſe trouver quand on la cherche, elle aime à ſe communiquer; il ne faut pour la fixer que de la douceur, que de la ſimplicité; elle

élève les sentimens ; elle perfectionne les talens, & les met dans tout leur jour ; elle fait passer de la justesse d'esprit à la droiture du cœur. Je ne puis que vous montrer le chemin qui conduit à son temple, Vertu vous en ouvrira le sanctuaire ; si vous suivez ses conseils, attendez tout des dieux, & de vous-même ; je ne vous révèle point l'avenir, mais je vous promets de vous occuper d'objets agréables, & de porter vos vues sur ce qui peut vous flatter aussi loin qu'elles pourront s'étendre.

Ce discours fit une si vive impression sur Funestine, qu'elle étoit comme hors d'elle-même. On ne passe point sans agitation d'un état à un autre ; la joie imprévue affecte autant que la douleur, la sienne étoit remplie de trouble & d'inquiétude, elle regardoit Imagination, elle en détournoit les yeux ; elle soupiroit, elle lui baisoit les mains avec transport, elle vouloit lui marquer sa reconnoissance, elle ne trouvoit point de termes pour l'exprimer ; ses pensées se confondoient, elles ressembloient aux rêves d'un malade. Imagination s'applaudissoit des mouvemens que sa présence excitoit dans l'ame de Funestine, elle voyoit avec plaisir toute l'étendue de sa sensibilité ; quand elle eut assez joui

de ſon triomphe, elle la rendit à elle-même. La princeſſe lui dit alors: vous avez commencé mon bonheur, achevez votre ouvrage; faites-moi connoître cette Vertu dont je ne ſais encore que le nom, mais pour laquelle je me ſens autant d'empreſſement que vous m'avez inſpiré de tendreſſe pour vous. Imagination loua ſon impatience, & promit de la ſatisfaire, ſans lui dire le jour; elle avoit ſes vues.

L'auteur que je traduits, s'écrie en cet endroit. Trop heureuſe Funeſtine! vous n'avez plus de retour fâcheux à craindre, vos maux vont finir, le calme dont vous jouiſſez n'eſt qu'une foible image du bonheur que l'avenir vous prépare.

Un ſonge myſtérieux l'occupa toute la nuit, elle n'étoit point encore éveillée, quand Imagination, la tirant par le bras, l'avertit qu'il étoit temps de ſe rendre auprès de Vertu. Divine fée, lui dit la princeſſe, je ſuis prête à vous ſuivre; mais, s'il eſt vrai, comme je n'en doute pas, que rien ne vous ſoit caché, joignez à tous les bienfaits que j'ai déjà reçus de vous, la complaiſance de m'exprimer le ſens d'un rêve trop bien ſuivi pour n'être qu'une illuſion.

Le ſommeil, que je ne connoiſſois plus,

revint dès que vous m'eûtes quittée. On dit que les idées du jour se retracent pendant la nuit, rien de semblable ne m'est arrivé. Quelque présente que vous fussiez à mon cœur, je vous avois oubliée. A peine étois-je endormie, que je me trouvai dans une vallée si profonde que ma vue ne pouvoit atteindre au sommet des montagnes qui m'environnoient: je marchois sur des fleurs qui m'étoient inconnues, je n'en avois jamais vu de semblables, elles parfumoient l'air, & l'embellissoient; j'en fis une guirlande, elles perdoient leurs couleurs, elles se fanoient à mesure que je les arrangeois; cependant je ne sentois pas moins de plaisir à m'en parer. J'étois dans un chemin qui conduisoit à un fleuve que je voyois dans l'éloignement, je le suivis; une voix que j'entendis derrière moi, me cria; Funestine, arrêtez, vous allez trouver des monstres dont vous serez dévorée, je vous offre un asile contr'eux; un mouvement involontaire me fit tourner la tête: dieux! que vis-je? un dragon qui me poursuivoit, ses sifflemens horribles me glacèrent de frayeur, un bruit épouvantable l'augmenta, je me mis à fuir de toutes mes forces, j'arrivai hors d'haleine au bord du fleuve, j'y trou-

vai un petit bateau dans lequel je me jetai ; il y avoit une femme d'une phyſionomie équivoque, je la priai de me paſſer de l'autre côté, la perfide fit ſemblant d'y conſentir ; mais elle m'enveloppa de filets preſqu'imperceptibles, qui me ſerroient ſi étroitement que je ne pouvois remuer : elle me remit à terre ; elle diſparut, & revint ſuivie d'une foule de monſtres de toute eſpèce qu'elle animoit contre moi, je crus que j'allois en être la proie, la mort me parut inévitable, je l'attendis, ſans m'abaiſſer à prier mon ennemie, & ſans qu'il m'échappât un ſoupir. L'affreux dragon ouvroit déjà la gueule pour m'engloutir : j'étois dans cet état, lorſqu'un oiſeau du plus beau plumage du monde vint becqueter mes liens ; je reſtois immobile, ſans ſonger même à le ſeconder ; il vint à bout de les rompre, & s'envola ſur un arbre ; j'avois un arc & des flèches, je m'en ſervis, le dragon fut ma première victime, tous mes coups portoient, les monſtres étoient moins ardens à m'attaquer ; mais j'épuiſai mon carquois ſans pouvoir les détruire ; le bel oiſeau vint encore à mon ſecours, il leur crevoit les yeux à coups de bec, enfin ils prirent la fuite. Je fis à mon libérateur des remerciemens que

je

je m'efforçois de proportionner au ſervice qu'il venoit de me rendre ; au lieu de me répondre, il me prit ſur ſes aîles, & me tranſporta d'un vol rapide ſur une de ces montagnes dont je vous ai parlé. C'eſt là, Funeſtine, me dit-il, en me montrant un temple ſitué ſur une montagne encore plus haute ; c'eſt-là que vous devez chercher la fin de vos peines, je ne puis vous y conduire. Vous ne pouvez m'y conduire, lui répondis-je en ſoupirant, qui m'aidera donc à me débarraſſer des ronces épaiſſes qui m'environnent ? Nul chemin ne s'offre à mes regards ; je périrai dans ce déſert. Hélas ! je le vis s'envoler, je ſentis toute la bizarrerie, toute la rigueur de ma deſtinée qui ne m'avoit délivrée d'un danger que pour m'expoſer à un autre. Mon courage s'affoiblit ; incertaine de ce que je devois faire, je m'apperçus que je traînois encore un reſte de mes liens, je m'en débarraſſai ; ma fermeté prit le deſſus, je franchis les obſtacles, j'arrivai à l'enceinte du temple, le viſage meurtri, les mains & les pieds tout en ſang ; je ſouffrois des douleurs inexprimables, je pleurois amèrement, je ne pouvois plus me ſoutenir, je me couchai ſous un arbre, ſon ombre m'avoit raffraichie, je commençois à reſpirer, mes forces étoient

revenues, je me levai pour frapper à la porte, lorsqu'une jeune personne admirablement belle vint m'arrêter ; je la regardois de cet air pénétré, qui marque si bien le plaisir qu'on ressent, je me trouvois si laide auprès d'elle, que j'étois surprise qu'elle ne fût point choquée de ma laideur, je lui en savois gré, je n'étois plus maîtresse de mon cœur, il m'échappoit.

Où allez-vous ? me demanda-t-elle, d'un ton de voix dont la douceur augmentoit encore le pouvoir de ses charmes. Déesse, lui répondis-je, car, mes yeux ne me trompent point, vous êtes une divinité, je vais dans le temple voisin chercher un remède au trouble qui m'agite. Donnez-vous en bien de garde, reprit-elle, la déesse qu'on y adore, est une prude sauvage, d'un accès difficile, & d'un commerce fâcheux. Vous ne parviendrez à son sanctuaire qu'après les épreuves les plus rudes, quand vous y serez parvenue, elle vous traitera comme une esclave ; sans moi vous alliez faire une imprudence qui eût empoisonné le reste de vos jours : rendez grâce à votre bon génie, c'est lui qui m'envoye à votre secours ; venez dans mon palais, vous y trouverez le vrai bonheur. Je l'écoutois avec plaisir, mais je

n'osois la croire. Je me rappelois le discours de mon fidèle oiseau, je lui avois trop d'obligation, pour le soupçonner d'avoir voulu me tromper, cependant je ne résistois que foiblement, je me sentois entraînée. Une femme de la suite de l'inconnue, presque aussi charmante que sa maîtresse, m'offrit une robe galante, mes habits étoient dans un trop grand désordre pour la refuser. J'étois prête à m'en revêtir, lorsque deux prêtresses sortirent du temple. L'une portoit un voile, qui la cachoit entièrement, l'autre, d'une beauté mâle, montroit dans sa démarche une force au-dessus de son sexe; elles avoient des fouets armés de pointes de fer, dont elles frappèrent impitoyablement la maîtresse & la suivante. Emue de compassion, je blâmois en moi-même une si grande inhumanité. Jugez de ma surprise, ces femmes, dont les charmes m'avoient séduite, me parurent alors des squelettes hideux & décharnés, dont la laideur me fait encore frémir. Quand elles eurent pris la fuite, les prêtresses me donnèrent la main sans me parler, elles m'introduisirent dans l'enceinte, elles écartèrent un nombre infini de spectres effrayans qui me fermoient le passage; ils disparoissoient, ils revenoient, enfin ils s'é-

vanouirent. J'entrai dans un ſentier ſi étroit, ſi ſcabreux que, ſans un ſecours ſurnaturel, je ſerois tombée mille fois dans des précipices qui le bordoient à droite & à gauche. J'en ſortis. J'arrivai ſans accident au bas du temple; on y montoit par tant de degrés, ils étoient ſi gliſſans, que je doutai du ſuccès de mon entrepriſe. Un homme couché par terre augmenta ma défiance; la triſteſſe & la langueur étoient peintes ſur ſon viſage. Eſpérez-vous, me dit-il d'une voix mal articulée, jeune & foible comme vous l'êtes, vaincre des difficultés qui m'ont rebuté? Vous y ſuccomberez. Que mon exemple vous apprenne à meſurer vos forces; croyez-moi, retournez ſur vos pas. Ce conſeil timide m'arrêta quelque temps; mais un deſir de gloire me fit paſſer outre. J'eſſuyai tant de fatigues, tant de contradictions dans cette marche pénible, que je crus y avoir employé une année entière. La porte du temple étoit fermée, je frappai doucement, on ne me répondit point, je redoublai mes coups, je ne vis perſonne, je m'armai de patience; j'invoquai la déeſſe, je joignis les larmes aux prières; enfin, après une longue attente, la porte s'ouvrit d'elle-même. Les dedans du temple ont autant de magnificence que les

dehors ont de simplicité. Il est orné de grands tableaux qui représentent des allégories mystérieuses. Je les considérois avec attention, sans pouvoir en pénétrer le sens. Un vieillard assis sur un globe voulut me l'expliquer. Je ne l'écoutai point. Le sanctuaire s'offrit à mes yeux, j'y courus avec ardeur; mais je n'étois pas encore à la fin de mes épreuves. Une femme éclatante de lumière me prit par la main, elle me fit passer dans une chambre voisine, on m'ôta mes habits, on me plongea dans une cuve pleine d'une liqueur si forte & si spiritueuse, que je n'en pus soutenir l'effet, un feu dévorant me consumoit, je crus qu'une flèche me perçoit le cœur, je perdis connoissance; vous êtes venue; je me suis réveillée.

Ce rêve, dit Imagination, n'aura bientôt plus d'obscurité pour vous. Je veux vous laisser le plaisir de vous y reconnoître; si cependant il en échappoit quelques traits à votre pénétration, Docilité vous découvrira ses rapports avec la situation où vous êtes. C'est elle, entre les mains de qui je vais vous remettre quelques jours, c'est elle qui doit vous présenter à Vertu. Eh quoi! lui demanda Funestine, vous allez donc m'abandonner? Vous n'avez plus besoin de

moi, lui répondit Imagination, vous supportez le préſent, vous eſpérez bien de l'avenir, vos inquiétudes ſont diſſipées, les objets agréables ont pris leur place, le récit que je viens d'entendre me fait voir toute la juſteſſe de votre eſprit, mon pouvoir ne s'étend point au-delà de ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai fait entrevoir le bonheur, Vertu ſeule peut vous le procurer. Adieu, Funeſtine. Quand vous ſerez heureuſe, c'eſt-à-dire, quand vous ſerez parfaite, ne m'oubliez pas. Vertu eſt mon amie, les progrès qu'elle fera dans votre cœur ne doivent point effacer les impreſſions que j'ai faites ſur votre eſprit. Ce n'eſt point aſſez d'être vertueuſe, il faut être aimable; on n'eſt l'un & l'autre que par le bon uſage qu'on fait de ſon eſprit & de ſon cœur. Alors, ſans attendre ſa réponſe, elle la conduiſit dans la maiſon que Clair-obſcur lui avoit préparée. Là, point de meubles ſomptueux, point de glaces, tout y étoit propre, mais ſimple. Funeſtine avoit quitté ſans répugnance le palais des événemens, elle n'en ſentit point à la vue de ſa nouvelle demeure. Docilité vint la recevoir, & la mena dans ſon appartement.

Imagination courut embraſſer Vertu, la

joie de se revoir fut égale ; après les premiers transports, elles se rendirent compte mutuellement, l'une, du succès de son voyage, des aventures, des infortunes, & du bonheur d'Ulibec & d'Algée ; l'autre, de l'heureux changement de Funestine. Vertu lui dit : quand Docilité me l'aura amenée, elle m'occupera toute entière. Profitons du loisir où nous sommes. Vous avez interrompu le récit de ce qui vous regarde dans l'endroit le plus intéressant, je vous prie de le reprendre. Imagination ne pouvoit rien refuser à son amie. C'est elle qui va parler.

Je vous ai entretenue de mes dissipations, je vais vous entretenir de mes foiblesses. Fabuleuse avoit un frère dont elle ne cessoit de me parler, elle me faisoit remarquer des rapports si singuliers entre nos humeurs & nos caractères, que, dans le temps que je la soupçonnois d'exagération, je sentois un désir violent de le connoître. Ce frère s'appelle Extrême. Il faisoit alors ses premières armes avec le prince Formose, dont les exploits sont parvenus sans-doute jusqu'à vous. Ils avoient conçu à la première vue l'un pour l'autre cette estime que fait naître le mérite supérieur par-tout où il se trouve.

Leur amitié dura peu. Comme ils marchoient du même pas dans la carrière de la gloire, ils passèrent de l'émulation à la jalousie, elle devint si vive qu'ils furent obligés de se séparer. Extrême revint; la renommée l'avoit annoncé comme un prodige, il ne la démentit point. Il parut comme un de ces phénomènes lumineux qu'on s'empresse d'aller voir, & qui font le sujet de toutes les conversations. Les grâces personnelles, le sublime de l'esprit & des sentimens, tout ce qui compose l'homme aimable, l'homme à la mode; tel étoit Extrême; c'est du moins ainsi qu'en parloient les femmes même qui ne l'avoient point vu. C'étoit du bel air de le connoître, & de l'avoir eu chez soi; point de réputation, de mérite, ou de beauté qu'à ce prix là. Ce ne furent pendant quelque temps que manèges, qu'agaceries pour l'attirer; il étoit la terreur des maris & des amans heureux. Les petits-maîtres les plus confians n'osoient paroître devant lui. Je l'avois vu dans un de ces cercles tumultueux dont les personnes de mon rang ne peuvent se débarrasser. Ce n'étoit de sa part qu'une visite de cérémonie; cependant il dit tant de choses brillantes, & d'une manière si fine, qu'il me sembla qu'il ne les disoit que pour moi. J'en fus flattée,

je m'efforçai d'y répondre, je ne sais si je réussis ; mais je crus m'appercevoir que l'admiration se partageoit entre nous. Le désir de plaire est si naturel dans une jeune personne, qu'elle ne songe pas même à s'en garantir. Nous nous séparâmes prévenus l'un pour l'autre, & dans l'impatience de nous revoir. Sa sœur me rendit compte de ses sentimens, je ne lui cachai point les miens. Quand il trouva l'occasion de me parler, il s'en servit avec cette noble assurance que n'ont point les hommes ordinaires. Sa déclaration étoit trop flatteuse, trop délicate pour en paroître offensée, je n'usai point avec lui de ces rafinemens d'amour-propre, qui se déguise sous les dehors d'une fierté apparente, dans le temps qu'il se livre en secret au plaisir que lui cause son triomphe ; je n'affectai point ces tons de colère & de mépris que le cœur désavoue presque toujours ; mais je mesurai de telle sorte ma réponse & ma conduite, que l'amour & le devoir n'eurent point à se plaindre. Je passe légèrement sur les douceurs d'une union formée par la sympathie, entretenue par le mystère, augmentée par l'espérance. Extrême m'avoit juré tant de fois une fidélité inviolable, j'étois de mon côté si disposée à le croire, que j'allois me servir

du pouvoir absolu que j'ai sur l'esprit de mon père, pour l'engager à faire mon bonheur en faisant le sien. Hélas ! ma chère Vertu, j'étois le jouet de l'amour & de la perfidie.

J'avois exigé d'Extrême qu'il me verroit peu souvent, je craignois l'éclat d'une passion ouverte, je m'étois donnée si long-temps pour une indifférente, que je voulois qu'on ignorât, s'il étoit possible, que je ne l'étois plus. Il gémissoit de cette contrainte, il s'en plaignoit tendrement, mais il obéissoit. J'étois charmée de sa complaisance, je ne lisois pas dans son cœur. Par quelle fatalité cruelle faut-il qu'on ne puisse être de bonne foi sans être trahie ! Cet amant, que je croyois incapable de dissimulation, me trompoit, dans le moment même qu'il me paroissoit le plus sincère. J'appris son inconstance par un homme si merveilleux que je ne puis me dispenser de vous en donner une idée. Sa naissance est illustre, son mérite au-dessus de ses emplois. La vieillesse a fortifié son esprit, & n'a point affoibli son corps ; on ne juge de son âge que par son expérience : il est savant sans ostentation, accessible sans familiarité, ferme sans rudesse, sage sans amertume, il est l'ame des conseils, & fait les délices de la société. Mon père, qu'il a

élevé, le regarde comme le sien ; il m'avoit vu naître, & m'avoit aimée dès mon enfance, il cultivoit mon esprit par tout ce qu'il croyoit capable de l'embellir, il me donnoit sur ma conduite des conseils, qui eussent fait ma gloire & mon bonheur si je les avois suivis. J'étois trop vive alors pour en profiter ; le temps seul pouvoit m'en faire connoître le prix. Cependant son zèle & sa douceur, qui s'augmentoient au lieu de se démentir, m'inspirèrent pour lui la tendresse la plus respectueuse.

Un jour, me trouvant seule ; princesse, me dit-il, je vais vous déplaire, mais je vous prie de me sacrifier votre ressentiment. J'ai trop d'usage du monde, je vous suis trop attaché pour me tromper sur ce qui vous regarde ; je ménagerai votre délicatesse, mais je ne vous flatterai pas. Vous aimez Extrême, il sait que vous l'aimez. Cet aveu devoit-il vous échapper ? Je veux croire qu'on ne raisonne point avec son cœur, c'est ainsi du moins qu'on excuse sa foiblesse, mais si l'on ne peut s'empêcher d'aimer, on peut s'empêcher de le dire, on le doit surtout, quand le devoir n'a point parlé le premier. Les qualités brillantes d'Extrême vous ont séduite, vous l'avez cru digne de vous

plaire, parce qu'il vous plaisoit. Vous avez fait une faute dont vous êtes punie, vous avez flatté sa vanité, une autre a touché son cœur. Dans le moment que je vous parle, il est aux pieds de votre rivale. N'exigez point de moi que je vous la nomme, je me reproche la douleur que je vous cause, & je ne veux point l'aigrir. Il tira de sa poche une lettre qu'il me remit, & me laissa dans un saisissement que je ne puis vous exprimer. Je devois m'en tenir à ce que je venois d'apprendre, déchirer cette lettre sans la lire, mépriser Extrême, & travailler à me guérir. Je pris un parti tout opposé, je doutai de mon malheur, je lus avec avidité cette lettre fatale, je pleurai, je me plaignis d'Extrême, & je ne cessai point de l'aimer.

J'envoyai chercher Fabuleuse, je lui contai mon aventure, j'examinai tous ses mouvemens, je ne lui trouvai que de la surprise. Est-il possible, lui dis-je, que vous ne connoissiez point celle qu'on me préfère, & que vous ne soyiez point de moitié pour me trahir ? Elle détruisit mes soupçons d'un air ingénu, que je cessai de la soupçonner ; mais lorsqu'elle voulut excuser son frère, je

l'interrompis. Tenez, lui dis-je, & voyez si vous pouvez le justifier.

Quoi ! vous redoutez les charmes d'Imagination ? (Ce sont les termes de la lettre). Vous vous rendez peu de justice ; elle a de l'esprit, elle est amusante, mais qu'est-ce que tout cela au prix de ce que vous êtes ? Je ne la vois que par bienséance, & que pour ménager notre secret. Faut-il cesser de la voir, faut-il le faire avec éclat ? Parlez, vous serez obéie. Je ne connois de mouvemens que ceux que vous m'inspirez. Le cœur d'Extrême est à vous. Il vous adore, il vous adorera toujours.

Cette lecture redoubla l'étonnement & l'indignation de Fabuleuse ; elle blâma son frère, elle me jura qu'elle ignoroit le nom de ma rivale, elle me promit, pour me convaincre de sa bonne foi, qu'elle alloit mettre tout en œuvre pour la découvrir.

Je n'eus pas besoin de son secours ; une amante qu'on trompe devient clairvoyante. Il y avoit depuis quelque temps à la cour une jeune étourdie, dont le caractère & la figure faisoient grand bruit ; elle s'étoit annoncée pour une grande princesse ; elle en affectoit les manières ; elle en exigeoit les respects ; elle en soutenoit la dépense. Ce-

pendant, perſonne ne la connoiſſoit ; elle ne parloit que de ſes alliances, que de ſes prétentions ſur tous les états du monde, dont les ſouverains étoient, diſoit-elle, ſes parens ou ſes adorateurs ; elle ne diſoit que des choſes incroyables ; elle ne contoit que des aventures inouïes, dont elle avoit été l'héroïne ou le témoin. Elle n'avoit point de naturel dans l'eſprit, point de juſteſſe dans l'expreſſion ; ſes goûts étoient biſarres, ſes idées extraordinaires, ſes ſentimens outrés ; elle étoit prodigue, ſans être libérale ; elle donnoit ſans diſcernement, & refuſoit par caprice ; elle accabloit les miniſtres de projets qui n'étoient que des viſions ridicules ; elle inventoit tous les jours des modes extravagantes. Ses habits étoient ſinguliers, ſans être galans ; elle étoit parée à l'excès, & jamais bien miſe. Sa taille étoit grande, ſans cette élégance qui en fait le charme. On pouvoit dire, en la regardant, voilà une perſonne bien faite ; mais on ſentoit qu'elle laiſſoit quelque choſe à déſirer : ſa beauté frappoit d'abord ; mais elle n'avoit rien de réel, & ne ſoutenoit point l'examen ; ſes traits, pris ſéparément, étoient admirables ; mais leur enſemble n'avoit point ce je ne ſais quoi de piquant &

de flatteur auquel on ne peut réſiſter ; elle avoit de grands yeux, dont elle ne ſavoit point régler les mouvemens ; elle s'étudioit à leur donner un air de douceur & de tendreſſe, qui dégénéroit en langueur ou en étourderie. Elle s'appeloit Chimère. Elle m'avoit fait des avances d'amitié que j'avois reçues froidement, parce que dès la première vue je m'étois ſenti pour elle une ſecrète antipathie, que je ne m'étois pas donné la peine de ſurmonter : elle fit ſemblant de ne s'en point appercevoir ; mais elle étoit trop vindicative pour garder des meſures. On m'avertit qu'elle s'écartoit du reſpect qui m'étoit dû, que tantôt elle me donnoit des louanges dont le ton ironique étoit une vraie ſatyre, que d'autres fois elle me menaçoit ouvertement de ſe venger du mépris injurieux que j'avois pour elle. Je fus offenſée de ſon indiſcrétion. Extrême entra dans mon reſſentiment, il s'offrit de lui en impoſer ; je ne voulus point qu'il entrât dans cette querelle, je me contentai de faire dire à cette folle que je n'étois point d'humeur à ſouffrir ſes extravagances.

Elle alloit en trop d'endroits pour qu'il me fût poſſible de l'éviter. Un jour d'appartement, elle vint chez la reine ma mère

plus bisarrement habillée qu'elle ne l'avoit encore été ; mais comme il n'y a rien de si déraisonnable qui ne trouve des partisans, on se récria sur le goût & sur l'entente de son ajustement. Après quelques discours vagues, dans lesquels je remarquai qu'elle cherchoit à me piquer, la conversation tomba sur les différens caractères d'esprits. Je m'étois déclarée pour ceux qui, sages dans leur vivacité, s'attachent plus à la retenir qu'à lui donner carrière ; qui, circonspects dans leurs pensées, ne cherchent point à briller aux dépens de la raison & du bon sens ; qui, simples dans leurs expressions, évitent avec le même soin l'enflure & la sécheresse du style, & qui, s'entendant eux-mêmes lorsqu'ils écrivent, sont entendus de tous ceux qui les lisent. Pour moi, dit Chimère, je les compare à des esclaves timides qui, pouvant rompre leurs fers, n'ont pas la force de le vouloir ; scrupuleusement renfermés dans les bornes étroites d'une froide vraisemblance, ou d'une triste exactitude, l'ennui qui les inspire se répand sur tout ce qu'ils touchent, & glace tous ceux qui les approchent. J'en connois d'autres, & ce sont les seuls que j'aime, qui, toujours ennemis de la contrainte,

s'élèvent au merveilleux par des routes inconnues ; ils prennent un noble essor ; ils s'abandonnent avec hardiesse aux mouvemens qui les agitent ; ils craignent moins de se perdre que de ramper. Avec eux, on se sent transporter hors de soi-même, on vole à leur suite sur les aîles du plaisir & de l'admiration. Elle soutint son avis par des raisonnemens si pompeux, si subtils, mais si étranges, que j'avois peine à comprendre qu'on pût allier tant d'égarement avec tant d'esprit. Le reste de l'assemblée en jugea différemment ; ce fut à qui l'applaudiroit. Fabuleuse même suivit le torrent ; son frère lui donna des louanges si fines, mais si excessives, que je les pris pour des plaisanteries ; elle les paya d'un regard, dans lequel il entroit autre chose que de la reconnoissance ; ce regard, qui découvroit le fonds de leur cœur, ne m'échappa point, & me causa la plus vive douleur que j'aie jamais ressentie. Je revins chez moi, je gémis, je versai des larmes, j'éprouvai ce qu'ont de plus cruel les mouvemens les plus opposés ; ils se succédoient avec rapidité ; je succombois sous leur violence ; mes maux s'aigrissoient par les remèdes qui devoient les soulager. La raison, le dépit,

l'amour propre, tout fut inutile : je croyois voir Extrême, je lui parlois, je lui faisois des reproches. Bientôt je me le représentois aux pieds de ma rivale, cette vue faisoit couler dans mon cœur un froid poison qui m'ôtoit jusqu'au sentiment; un instant après je me rassurois sur l'extravagance de Chimère ; je me flattois que la passion d'Extrême pour elle ne seroit qu'une erreur passagère. Cette idée ramenoit l'espérance ; j'étois assez folle & assez ennemie de ma gloire pour m'y arrêter. J'évitois avec soin la vue de cet homme admirable, dont je vous ai parlé ; je redoutois la sagesse de ses discours, & la fermeté de ses conseils ; lorsque j'étois obligée de l'entendre, je baissois les yeux, je soupirois, & je ne répondois rien.

Fabuleuse craignant que je ne lui fisse un crime de l'infidélité de son frère, ou peut-être, imitant son inconstance, avoit cessé de me voir, je l'avois perdue. Extrême & Chimère ne gardoient plus de ménagement, on ne parloit que de leurs amours ; ils donnoient tous les jours des scènes qui m'affligeoient. La bienséance ne me permettant pas d'y paroître sensible, je me contraignois; mais je ne paroissois en public

que quand mes pleurs étoient épuisés. Cet état étoit trop violent pour le soutenir, je tombai, je fus en danger, je vis la mort de près, je ne tremblai point à son aspect; elle ne fit que se montrer, je guéris. On m'apprit alors qu'Extrême & Chimère avoient disparu tout-d'un-coup. La langueur du corps se communique à l'esprit; ce dernier coup, au lieu de m'accabler, me rendit une espèce de calme, dont je me croyois incapable.

Nouveauté, que j'avois négligée, voulut reprendre dans mon cœur sa première place, je la reçus bien; mais elle put s'appercevoir que tout m'étoit indifférent. Une année se passa de la sorte; j'entendis parler de vos charmes & de votre puissance, je vins me jeter dans vos bras; vous m'accueillîtes avec bonté; vos exemples & vos conseils ont rendu la paix à mon cœur, vous le possédez, ne vous lassez point d'y régner.

La nuit commençoit à faire place..... Je suis obligé d'interrompre cette histoire, parce que le reste du manuscrit est d'une autre main, & que les caractères m'en sont inconnus. Je présume que l'auteur, prévenu par la mort, n'a pu l'achever; & selon toutes les apparences quelque gimnosophiste

indien, plus vieux qu'Homère de quelques olympiades, l'a continuée pour s'immortaliſer. On va me dire que je me ſers ici d'une mauvaiſe fineſſe qui revient tous les jours. Quand cela ſeroit, l'imitation n'eſt-elle pas une belle choſe? Demandez à tout faiſeur de contes, qui commence à perdre haleine, à tout éditeur qui produit des ouvrages ſuppoſés, s'ils ne ſe trouvent pas bien de cet innocent artifice? Où ſeroit l'équité de me défendre ce qu'on leur permet?

Le ſavant que j'ai conſulté vient de me dire que la ſuite du manuſcrit eſt en langue malabare; ce mot m'a fait craindre que le ſtyle ne reſſemblât à celui des princeſſes de ce nom, & qu'on ne pût en rien faire. Il m'a raſſuré ſur cet article. On jugera par ſa traduction, à laquelle je ne change rien, s'il ſuffit d'entendre le malabar pour plaire aux lecteurs.

FUNESTINE,

TROISIÈME PARTIE.

DOCILITÉ ménagea Funeſtine pour gagner ſa confiance ; elle craignit de la révolter par des inſtructions déplacées. Quand elle eut étudié ſon caractère, elle eut le plaiſir de voir qu'il ne falloit que lui montrer le bien, pour le lui faire aimer. Princeſſe, lui dit-elle alors, vous entrez dans une carrière pénible, il faut vous défaire de vos préjugés, triompher de votre humeur, & vaincre vos paſſions. L'entrepriſe eſt grande, elle n'eſt pas au-deſſus de vos forces. Il eſt rare qu'on apprenne aux perſonnes de votre rang ce que c'eſt que la véritable grandeur ; une gouvernante impérieuſe leur en donne de fauſſes idées. Elles ſe croyent tout permis, parce qu'elles ne voyent autour d'elles que des flatteurs qui les trompent, ou des eſclaves qui les craignent. On leur parle beaucoup des prérogatives de leur naiſſance, on ne leur dit point que plus elle eſt élevée, plus elle impoſe d'obligations. Les vertus communes la déparent, elle n'en admet

que d'épurées, que de ſublimes, & ces dernières ſeules vous conviennent. Que la diſcrétion regle vos diſcours, que la ſageſſe préſide à vos actions, c'eſt dans cet heureux mêlange que conſiſte cette gloire ſolide qui ne paſſe jamais. Soyez douce, non de cette douceur de tempérament, qui dégénère en indolence; mais de cette douceur active, réfléchie, qui ne ſe dément point & qui fait notre bonheur en faiſant cetui des autres. Soyez compatiſſante: on gagne plus de cœurs par la bonté que par les bienfaits; c'eſt moins le refus qui nous fâche que la manière de refuſer. On ne peut pas toujours donner, on peut toujours le vouloir, & faire ſentir qu'on le déſire. Ne craignez point que votre affabilité faſſe oublier ce que vous êtes; on reſpecte tout ce qui ſe fait aimer. La diſſimulation ne ſert de rien aux princes, le courtiſan éclairé les étudie, & les pénètre; on peut quelquefois leur attribuer des défauts imaginaires, mais on ne leur diſpute jamais leurs vertus, quand elles ſont réelles. Si vous n'êtes vertueuſe qu'en apparence, vous n'acquerrez point cette eſtime délicate qui fait tout le charme de la vie: les hommes redoutent la vérité pour eux-mêmes, ils la cherchent, ils l'adorent par-tout ailleurs; ſi

le menſonge les éblouit ; ce n'eſt que pour un inſtant.

Sans la bonté des dieux, qui veille ſur vous, l'amitié mal-entendue de Clair-obſcur vous perdoit ; vous n'auriez été célèbre que par vos défauts. Le plus grand de tous c'eſt l'humeur, ce monſtre qui naît avec nous, qui, foible dans les enfans, ſe manifeſte par les cris & les pleurs, qui, devenu plus fort, ſe ſoulève & s'échappe comme un torrent impétueux qui porte par-tout le ravage & l'horreur ; il n'eſt arrêté ni par la raiſon, ni par le devoir ; ennemi des bienſéances, il n'en garde avec perſonne ; il n'écoute ni conſeils, ni menaces ; il défigure, il rend haïſſables les meilleures qualités ; il empoiſonne les plaiſirs, il diſperſe les amis, il écarte la fortune, tout l'aigrit, rien ne l'appaiſe, tout le combat, rien ne le détruit ; ſa fureur s'étend juſqu'aux choſes inſenſibles. Ne me dites point que la vôtre étoit l'effet de votre laideur, vous en ſuiviez les mouvemens avant de ſavoir que vous étiez laide. Je ſais que par le pouvoir d'imagination les accès en ſont moins fréquens, moins fâcheux ; mais elle ne vous a montré juſqu'ici que des images riantes ſur leſquelles votre eſprit ſe promène agréablement. Ce calme

ne fut-il qu'extérieur est déjà quelque chose; mais le plus difficile reste à faire. Ecoutez-moi, vous vous examinerez après; prenez garde surtout à vous faire illusion. Défiez-vous de la fausse Honte. Pour vous mettre en état de vous en défendre, je vais vous la faire connoître. Elle affecte les dehors de la modestie; timide, elle marche les yeux baissés; paresseuse, elle s'arrête au moindre obstacle; elle entend si peu ses avantages, qu'elle se rend ridicule par la crainte de le paroître, elle est si malhabile qu'elle se trompe seule dans le moment qu'elle s'imagine tromper tout le monde. Elle n'a jamais pu faire qu'une dupe, c'est l'amour-propre, qu'elle aveugle en l'humiliant, qu'elle décrédite en lui persuadant qu'elle n'agit que pour ses intérêts; son froid poison est d'autant plus dangereux, qu'il s'insinue sans violence, & qu'il engourdit toutes les facultés de l'ame. Secouez son joug; n'oser approfondir ses défauts, n'oser les avouer, ou ne les avouer qu'en rougissant, c'est les aimer, c'est ne vouloir point en guérir.

Je passe à l'essentiel. Vous avez à déraciner de votre cœur la dureté, la jalousie, la haine & la vengeance: c'est ici, Funestine, que vous ne devez plus regarder en arrière,

arrière ; sacrifiez-vous de bonne grâce, votre gloire & votre félicité dépendent de ce sacrifice. Nos passions nous sont chères, parce qu'elles sont nées avec nous, & qu'elles sont, pour ainsi dire, une partie de nous-mêmes ; il est si naturel, si commode de se livrer à ce qui flatte, qu'on ne s'avise presque jamais d'examiner les principes & les effets de ses mouvemens. Ce qu'il vous en coûtera pour combattre les vôtres n'est rien au prix des avantages que vous procurera leur défaite.

La dureté part d'un fond d'orgueil & de mépris que rien ne peut autoriser. Les dieux sont élevés sur votre tête infiniment plus que vous ne l'êtes sur celle des autres hommes, prenez-les pour modèles, ils nous aiment & ne nous méprisent pas.

La jalousie est un sentiment de nous-même d'autant plus déshonorant, qu'il nous force à reconnoître dans ceux à qui nous portons envie, une supériorité de talens & de lumières qui nous manque ; elle agite, tourmente, afflige ceux qui la ressentent, & ne change rien au mérite ni à la fortune de ceux qui la font naître ; on se laisse aller à ces impressions, on s'en laisse dominer, parce qu'on ne se rend point justice ; plus

on a, plus on veut avoir, plus on se plaint de n'avoir pas assez; les plus mal partagés sont presque toujours les moins déraisonnables. Cette jalousie, dont je vous inspire de l'horreur, est si basse, si abjecte, qu'on n'ose prononcer son nom quand on parle de soi.

La haine est un monstre bizarre, qu'on n'appaise ni par les hommages, ni par les sacrifices; elle persécute ceux qui la servent, elle respecte ceux qui la méprisent. Il est si pénible, si honteux de haïr, que la haine est elle-même son supplice & son bourreau; ne croyez pas qu'elle ait besoin de raisons ou de prétextes pour exercer sa fureur, c'est une frénésie de caprice ou de tempérament, aussi n'est-elle le partage que des petites ames.

Je ne m'arrêterai point à vous peindre la vengeance; quelqu'horrible que pût être le portrait que je vous en ferois, il n'approcheroit point de l'idée que vous devez vous en faire; elle est de toutes les passions celle qui dégrade le plus l'excellence de l'homme, par malheur elle est celle qui le flatte le plus, parce qu'elle ne s'offre à lui que comme le sentiment généreux d'un cœur noble, incapable de souffrir une injure.

Quelque groſſière que ſoit l'illuſion, elle n'eſt que trop accréditée, même parmi votre ſexe; on dit que les dieux ſe la ſont réſervée; la maxime eſt impie. Les dieux ne ſe vengent pas; ſe venger, c'eſt rendre le mal qu'on a reçu.

Il y a d'autres paſſions; grâces aux dieux, vous ne les connoiſſez pas encore. Vertu les empêchera d'approcher de vous, je ne vous ai dit toutes ces choſes qu'afin qu'elle vous trouve préparée à la recevoir; elle ne s'arrête point aux diſcours; elle ne veut, elle n'aime que les actions. Quand il ſeroit vrai, ce que je n'oſe préſumer, que mes conſeils auroient effacé juſqu'à la trace de vos défauts, ce ne ſeroit qu'un foible commencement; c'eſt peu de ne point faire le mal, ſi l'on ne pratique le bien, ſi l'on n'aime à le pratiquer. Vous vous troublez, Funeſtine!

La princeſſe l'avoit écoutée ſans impatience : tout-d'un-coup elle parut ſaiſie d'un trouble, qui paſſa de ſon cœur dans ſes yeux & ſur ſon viſage. L'humeur, prête à céder, faiſoit un dernier effort. Qu'il en coûte pour détruire les premières impreſſions de l'habitude! Le combat fut pénible, la victoire douteuſe, enfin la raiſon prit le

dessus. Ah ! s'écria-t-elle, mon rêve s'accomplit, & je n'ai plus besoin qu'on me l'explique. Quel est ce rève? demanda Docilité. Vous voulez m'éprouver, reprit Funestine, rien n'est caché aux immortelles. Cependant je vais vous obéir. Alors elle répéta mot à mot le rêve dont on a parlé. Quel sens lui donnez-vous ? dit Docilité. Il me semble, poursuivit la princesse, que cette profonde vallée est l'enfance, à qui tous les objets paroissent des montagnes ; ces fleurs qui se fanent en sont les amusemens ; cette voix est l'instruction ; ce dragon est l'humeur ; ce fleuve est le passage à un état moins frivole ; cette femme perfide est l'habitude, qui se fait aider par les passions ; cet arc, ces flèches sont les livres, les exemples, les conseils ; cet oiseau est l'imagination ; ce temple est celui de la vertu : le reste s'entend de lui-même ; ces deux femmes si belles en apparence sont la volupté & la coquetterie; ces prêtresses qui les frappent à coups de fouet, sont la pudeur & la fermeté ; cet homme couché par terre est le découragement ; ces spectres sont les préjugés; ces degrés sont les épreuves; cette porte du temple fermée, qui ne s'ouvre qu'après une longue attente,

montre qu'on n'y peut entrer que par la perſévérance : ces emblêmes ſont les attributs & les myſtères de la vertu, que le temps, figuré par ce vieillard, peut ſeul faire comprendre ; cette ardeur, que je ſentis à la vue du ſanctuaire, eſt l'inſpiration ; cette femme éclatante de lumière eſt la raiſon ; & c'eſt vous, divine Docilité, qui, perçant mon cœur avec une flèche de feu, l'avez purifié, pour le rendre digne de Vertu.

Inviſiblement préſente à cet entretien, la déeſſe fut ſi touchée des ſentimens de Funeſtine qu'elle ſe montra tout-d'un-coup. Moins ſurpriſe de ce prodige que frappée de l'éclat qui l'environne, elle ſe jette à ſes genoux, elle les ſerre avec tranſport, elle les arroſe de ſes larmes, elle ſoupire, elle gémit, elle ſe tait. Ce ſilence éloquent eut ſon effet. Vertu la relève, l'embraſſe & jette ſur elle un regard qui pénètre juſqu'au fond de ſon cœur. Dès ce moment les monſtres qui l'aſſiégeoient cédent en frémiſſant la place à la déeſſe qui s'en met en poſſeſſion. Ce changement eſt ſuivi d'un autre encore plus merveilleux. La beauté déchire le voile dont elle étoit offuſquée, elle brille ſur le viſage de Funeſtine, elle a repris tous ſes droits.

Les deux déeſſes jugèrent à propos de lui cacher ſa nouvelle métamorphoſe. Elles craignirent qu'une joie exceſſive ne fît une révolution trop ſubite dans une ame qui n'étoit point accoutumée à ces tranſports ; peut-être auſſi voulurent-elles attendre qu'elle fût capable de juger des choſes aſſez ſainement, pour ne pas regarder la beauté comme le ſouverain bien ; elles donnèrent ordre à tous ceux qui l'approchoient de ne point parler : elles furent obéies.

Funeſtine ſe trouva dans un calme d'eſprit dont la douceur ſe communiquoit à ſes diſcours & à ſes actions ; en garde contr'elle-même, le ſouvenir du paſſé la rendoit attentive ſur le préſent, & timide ſur l'avenir. Ses domeſtiques l'adoroient, ſes maîtres étoient charmés de ſa grâce & de ſes progrès : cependant ils la ſervoient mal, & la grondoient, à la vérité, malgré eux ; mais Vertu s'en ſervoit pour l'éprouver. L'étourderie des uns, la mauvaiſe humeur des autres ne dérangeoient point ſa tranquillité. Je leur ai donné l'exemple, diſoit-elle, ils ſe dédommagent de mes injuſtices & de mon indocilité, je n'ai point à m'en plaindre. A ce mot d'injuſtice, elle pouſſe un profond ſoupir. O dieux ! qu'ai-je fait ? Le

malheureux Quart-d'heure, la plus malheureuse Imaé languiſſent dans une obſcure priſon, & je ne travaille point à les mettre en liberté ! Que penſera de moi Vertu ? Que puis-je en penſer moi-même ? Elle la vit entrer dans ſa chambre, elle courut au-devant d'elle, & lui dit : Quart-d'heure.... Imaé.... j'ai prévenu vos intentions, lui répondit-elle, ils ſont libres, je vous les amène, traitez-les avec bonté. Vertu ſeule, reprit la princeſſe, pouvoit réparer les imprudences de Funeſtine, elle s'en repent, mais ſans vous elle n'en auroit qu'un vain repentir. C'eſt à eux à me pardonner. Qu'Imaé ceſſe de me craindre, je me ſens diſpoſée à l'aimer, elle ne m'a point fait ſentir ma laideur, je ſerois bien injuſte de lui faire un crime de ſa beauté. Quart-d'heure parut en tremblant, il n'eſt pas donné à tous faiſeurs de contes de ſortir de priſon plus fiers qu'ils n'y ſont entrés. Il changea ſagement d'occupations, Formoſe prit ſoin de ſa fortune, & l'enrichit ſans l'élever. Pour Imaé, attachée à Funeſtine par ſympathie & par reconnoiſſance, elle ne voulut ni ſe marier, ni la quitter, au grand regret de Quart-d'heure & de mille autres qui la trouvoient auſſi aimable que lui.

Quelques jours après, Vertu vint chez Funeſtine. La manière dont vous avez reçu la jeune Imaé, lui dit-elle, me fait juger que vous ne ſerez pas fâchée de voir la princeſſe Rêveuſe, c'eſt une ſœur charmante qui mérite votre tendreſſe, je ne m'oppoſe point à celle que le ſang & la raiſon autoriſent, vous pouvez l'aimer, je vous le recommande même. Imagination eſt allée la chercher, elle ſera bientôt ici; mais parlons d'autre choſe. Comment vous trouvez-vous de votre ſituation? Hélas! répondit la reconnoiſſante princeſſe, elle eſt plus douce & plus gracieuſe mille fois que je ne le mérite, ou que je n'aurois oſé l'eſpérer. Je ne reſpire, je n'exiſte que depuis que je vous connois : avant vous je n'étois pas. Cette réponſe, reprit Vertu, mérite ſa récompenſe, je ne ſonge qu'à vous rendre heureuſe, vous commencez à l'être par vous-même, je ne veux pas que les choſes extérieures contrarient votre félicité. Vos domeſtiques ſeront plus ſoumis, plus attentifs, & vos maîtres ne vous gronderont plus. Continuez à m'aimer; vous verrez que je ne néglige point les intérêts de mes amis.

Rêveuſe avoit un fond de caractère ex-

cellent, il ne lui manquoit qu'un peu de vivacité, ce qui ne paroît pas un défaut aux amans des beautés indolentes qui font de la langueur une quatrième grâce. Imagination se prit de bienveillance pour cette princesse, elle lui communiqua quelques étincelles de ce feu divin qui éclaire & qui vivifie. L'effet en fut prompt. Rêveuse vint à se connoître, & fit un si bon usage de cette connoissance, qu'il y eut pendant quelque temps peu de princesses dans l'univers qui eussent osé lui rien disputer.

On l'annonce, elle entre. A sa vue Funestine sentit une secrète émotion, mouvement naturel & pardonnable dans une jeune personne qui se croit laide, qui voit sa cadette étaler à ses yeux tout ce que la parure, tout ce que la beauté peuvent avoir de plus séduisant. Ce trouble involontaire ne dura qu'un instant, elle eut le courage d'en triompher & de courir les bras ouverts au-devant de sa sœur. Elle lui dit des choses si tendres, si naïves, qu'il n'y eut que du sentiment, & point d'esprit dans cette réception.

Rêveuse de son côté, forcée de se taire sur les charmes de son aînée, dont elle ne pouvoit soutenir l'éclat, paroissoit interdite;

elle ne pouvoit concilier ce qu'elle voyoit avec l'idée qu'elle s'en étoit faite ; moins maîtresse de ses passions que Funestine, elle ne put défendre son cœur d'un petit trait de jalousie. Qu'elle est touchante ! qu'elle a de grâces ! disoit-elle en elle-même. Simplément mise, elle se doit toute sa beauté ! Que ne suis-je l'aînée, si l'aînesse donne tant d'avantages ! Funestine remarqua son embarras, sans en deviner le motif. Ma sœur, lui dit-elle, je vous fais peur ; si mes sentimens, si votre amitié ne vous font pas oublier que je suis laide, vous ne pourrez me souffrir. Une bonté si ingénue fit rougir Rêveuse de sa foiblesse ; mais elle ne fit rien pour la dissiper : elle étoit fille, & Vertu n'avoit point été sa maîtresse.

Cependant Clair-obscur, inquiet du sort de la princesse d'Australie, consulte son miroir ; il y revient à plusieurs reprises, il en essuye la glace, il le tourne de tous côtés, il se frotte les yeux, & ne trouve point ce qu'il cherche. Le même objet s'y présente opiniâtrément ; c'est une jeune personne parfaitement belle. Cela ne convenoit point à Funestine, & cela l'impatientoit. Il se peut bien faire, disoit-il, qu'Imagination & Vertu l'aient rendue moins revêche, mais

qu'elles l'aient rendue belle, cela passe leur puissance, je ne suis pas assez simple pour le croire.

Pour se tirer d'inquiétude, il prit le chemin de son isle, un des ressorts de son char rompit à la hauteur de Cythère. Il descendit, & pendant qu'on les raccommodoit, il fut se promener dans les jardins ; il trouva l'amour qui s'amusoit à aiguiser ses flèches sur une pierre teinte du sang des cœurs qu'elles avoient blessés. Vous êtes bien désœuvré, lui dit-il, si vous voulez faire un petit voyage avec moi, je vous donnerai de l'occupation, & je vous ferai voir un palais, qui ne vous paroîtra pas de mauvais goût. J'aime une princesse : j'entends que je la veux faire épouser à mon fils ; elle a de l'esprit, mais elle est indocile, je vous avertis encore qu'elle n'est pas jolie, cependant je me suis mis dans la tête d'en faire ma bru : je me suis donné beaucoup de peine pour la rendre supportable, jusqu'ici je n'ai pas eu grand succès. On dit merveilles de votre pouvoir, autrefois j'en savois quelque chose, mais je me suis délivré de vos peines & de vos plaisirs. Ecrivez sur une de vos flèches le nom de Formose, écrivez sur une autre le nom de

Funeſtine, & ſervez-vous en pour les bleſſer mutuellement. Où ſont-ils, demanda l'Amour ? L'un, reprit Clair-obſcur, bataille quelque part, l'autre eſt dans le palais des événemens. Commençons par la princeſſe, c'eſt le plus preſſé : je l'ai remiſe entre les mains d'Imagination & de Vertu, mais vous ferez plus en deux minutes qu'elles n'ont peut-être fait juſqu'à préſent. En vérité, dit l'Amour, vous n'y ſongez pas, ſeigneur Génie, paſſe encore pour Imagination, elle eſt mon amie, mais Vertu ne peut me ſouffrir ; elle me querellera, je ne ſuis pas endurant, je m'emporterai. Bon, bon, répliqua Clair-obſcur, vous vous arrangerez avec elle, il n'y a que façon de s'y prendre ; en tout cas, nous n'avons qu'à lui cacher notre marche. Allons donc, dit l'Amour, je ne ſais point refuſer ; mais j'augure mal de l'entrepriſe.

Arrivés au palais des événemens, le Génie lui dit : comment trouvez-vous tout ceci ? L'Amour moins difficile que les fées en parut content. Funeſtine, pourſuivit-il, eſt dans la petite maiſon que vous voyez devant nous, je vais prendre langue, & je reviens ſur mes pas vous rendre compte de mes découvertes. Il pénétra juſqu'à la cham-

bre de la princeſſe, & n'y trouva qu'Imaé endormie. L'occaſion étoit favorable, il l'enlève. Et vîte! Amour, s'écria-t-il, en accourant, & vîte! Il y fait bon; prenez, pour vous introduire, la reſſemblance de cette dormeuſe, elle eſt la favorite & la confidente de Funeſtine. Je ne ſuis point heureux en déguiſemens, répondit l'Amour, je me ſouviens d'avoir fait un aſſez mince perſonnage ſous les traits d'Aſcagne & d'Eucharis, je crains même très-fort pour un auteur de ma connoiſſance qui m'a fait prendre le nom & la figure d'une certaine Aglaure, dans une comédie qu'il prépare au public. N'importe, je veux bien encore tenter l'aventure. Comment me trouvez-vous? Si reſſemblant, que je confonds la véritable & la fauſſe Imaé. Prenez garde au moins de bleſſer Funeſtine pour un autre que pour Formoſe, & faites de votre mieux pour lui donner un peu de beauté.

L'Amour introduit dans la chambre de la princeſſe, la vit rentrer avec Rêveuſe: il les trouva ſi belles toutes deux, qu'il crut que ni l'une ni l'autre n'étoit Funeſtine, ou que le Génie l'avoit trompé. Pendant qu'il cherche à s'éclaircir, Funeſtine le prenant pour Imaé, vient le baiſer. Rêveuſe le careſſe

à son tour. Le perfide sourit, & voulant se faire aimer lui-même, il oublie Formose, & ne s'occupe qu'à leur plaire. Son incertitude sur le choix sauva les deux sœurs.

Le Génie, après ce grand trait de prudence, rencontra Vertu qui l'instruisit de ce qu'elle avoit fait pour Funestine. Quand me mènerez-vous chez-elle, lui dit-il? Tout-à-l'heure, reprit Vertu, mais il faut auparavant me promettre que vous ne marquerez aucune surprise, & que vous ne lui direz rien sur sa beauté. Je consens à tout ce que vous voudrez, répondit Clair-obscur, mais je vous avoue que je n'entends pas trop bien ce que vous me dites de sa beauté. N'est-elle plus laide? Vous en jugerez, ajouta-t-elle, suivez-moi.

Funestine le reçut d'un air de noblesse & de douceur auquel il ne s'attendoit pas. Je vous ai tant d'obligations, lui dit-elle, que je ne sais comment vous exprimer ma reconnoissance, mes paroles en affoibliroient la vivacité, ma conduite seule peut vous en faire voir toute l'étendue; heureuse, si elle efface mes premières imprudences. Le Génie, moins attentif à ce discours, qu'ébloui par l'éclat dont il est frappé, reste immobile; ce n'est point la crainte de désobliger Vertu,

qui l'empêche de parler, c'eſt l'admiration. Il admireroit encore, ſi la déeſſe, craignant quelqu'indiſcrétion de ſa part, n'eût dit à Funeſtine que ſes maîtres l'attendoient. Clair-obſcur voyant que la fauſſe Imaé ſuivoit ſa maîtreſſe, lui fit des ſignes d'intelligence, qu'elle feignit de ne point entendre.

Etes-vous content de moi? lui dit-elle, quand ils furent ſeuls. Comment? répondit-il, je ſuis enthouſiaſmé. Pour vous faire voir que je ne ſuis pas ingrat, voulez-vous mon isle? Je vous la donne & tout ce qu'elle contient. Je l'avoue, je ne vous croyois pas ſi habile; cela ſent le prodige, c'en eſt un véritable. Si je ſavois votre ſecret, j'aime ſi fort les belles perſonnes, qu'il n'y en auroit plus de laides dans le monde; mais eſt-il bien poſſible que Funeſtine ne ſache pas ce qu'elle eſt? Une fille qui eſt belle, & qui ne s'en doute pas! Il n'y a qu'elle au monde de cette eſpèce. Je ne m'oppoſe point à vos idées; mais il me ſemble que cette ignorance la prive du plus grand plaiſir de ſa vie. La laiſſerez-vous encore long-temps ſans l'inſtruire de vos bienfaits? Sera-ce mon fils qui l'en inſtruira?

Vertu, ſans répondre à ces frivoles queſtions, lui demanda ce que faiſoit le prince

Formoſe. C'eſt un franc étourdi, lui dit-il, qui fait tout à ſa tête, il n'a voulu ni de mes conſeils, ni de mes ſecours, je le crois attaché à une place qu'il ſe flattoit de prendre d'aſſaut, j'ai grand peur qu'il ne ſoit obligé d'en lever le ſiège. Ne vous inquiétez point, reprit Vertu, tout ira bien; allez lui dire que je le prie, lorſque la ville ſera rendue, de venir me trouver dans le palais des événemens. Il faut ſonger à lui faire épouſer Funeſtine; ſi vous n'avez point changé d'avis ſur ce mariage, je compte que vous voudrez bien vous en rapporter à moi. De tout mon cœur, répliqua le génie, je cours le chercher, & je vous l'amène.

Il ſe diſpoſoit à partir, lorſqu'il vit paroître Rêveuſe. O dieux! s'écria-t-il, que vois-je? Que le dépit eſt foible contre une vue ſi charmante! Princeſſe... Vertu, pour interrompre un diſcours qui lui déplaiſoit, envoya Rêveuſe auprès de ſa ſœur, elle fit la révérence, & s'éloigna. Vous êtes bien méchante, dit Clair-obſcur, de m'avoir ôté ſitôt le plaiſir de la voir & de lui parler, je me ſentois aſſez d'eſprit pour lui plaire, & aſſez d'amour pour la toucher.

Vertu lui répondit: je ne vous ferai point de longs reproches ſur l'imprudence de vos

sentimens, vous ne doutez pas que je ne les condamne, & pour peu qu'il vous reste de raison vous devez vous-même les condamner. Que vous a fait la reine pour la répudier ? J'exige de vous que vous repreniez pour elle la tendresse qu'elle mérite ; je veux vous réunir, c'est le seul prix que je mets aux services que je vous ai rendus. Clair-obscur hésita ; mais quand Vertu veut fortement quelque chose, elle sait se faire obéir. Il promit tout ; & n'osa manquer de parole.

L'amour ne se déterminoit point. Ses flèches étoient toutes dans son carquois. L'aînée est la plus belle, disoit-il, mais Vertu défend son cœur, & je n'aime pas les difficultés, je veux m'en tenir à la cadette ; il est vrai que sa beauté toute éclatante qu'elle est n'a point ce charme que je cherche, & qui m'arrête quand je le trouve. Eh bien, je ne l'aimerai qu'un instant.

Malgré cette indécision, son pouvoir agissoit sur les deux sœurs ; l'amour incertain, l'amour irrésolu, n'est pas moins l'amour, sa présence est toujours dangereuse. Funestine devint distraite, moins appliquée à ses exercices, moins tranquille. Vertu remarqua ce changement, elle en fut étonnée. Elle

l'examine, elle l'interroge. La princeſſe convient, ſans s'excuſer, qu'elle éprouve des mouvemens dont elle ignore la cauſe, & que ſa langueur s'augmente d'heure en heure. La fauſſe Imaé prêtoit malicieuſement l'oreille à ce diſcours. Vertu la regarde, rien n'échappe à ſa pénétration, elle reconnoît l'auteur du déſordre, elle le tire à part, & lui dit. Avez-vous cru me tromper ſous ce déguiſement? Pourquoi venez-vous traverſer mon ouvrage? Ne ſavez-vous pas que les cœurs que je protège ne ſont point de votre reſſort; je vous rendrai bientôt maître de celui de Funeſtine: mais attendez que je vous appelle, vous ne gagnerez rien à prévenir mes arrangemens. Allez, Amour, je ne vous ferai point attendre, quand je vous établis quelque part, rien ne vous chaſſe.

Je pourrois, lui répondit-il, vous diſputer le terrein; mais je ne veux pas qu'il ſoit dit que nous ne ſommes jamais d'accord, je vous cède de bonne grâce. En parlant de la ſorte, il reprit ſes traits, il parut beau, même aux yeux de Vertu. C'eſt dommage lui dit-elle, que vous n'ayez pour vous que l'apparence. Vous voilà, pourſuivit-il, vous êtes toujours prête à me décrier, mais je ne ſuis point aujourd'hui d'humeur à me fâcher:

adieu, ſongez à nos conditions. J'y compte, car vous n'êtes pas menteuſe; comme vous ne ſavez guère mes allures, je vous enverrai Zéphire. Quand vous aurez beſoin de moi, vous lui donnerez vos ordres.

Clair-obſcur, entêté de ſon projet, rôdoit autour du palais des événemens. Rien ne me preſſe, diſoit-il, d'aller trouver mon fils, & je trouverai toujours aſſez-tôt ma femme, ſachons, avant de partir, ce qu'aura fait l'Amour, je ſerois charmé de porter à Formoſe la bonne nouvelle que Funeſtine eſt douce, belle & ſenſible. Pendant qu'il s'occupoit à raiſonner ſi ſenſément, l'Amour paſſa devant lui: quoi! déjà victorieux, lui dit-il, je ne vous ſoupçonne pas d'avoir quitté la partie, vous avez triomphé, puiſque je vous vois. Je m'étois bien douté répondit l'Amour, que vous me feriez faire une fauſſe démarche, & que je ſerois découvert. Seigneur Génie, je vous ſouhaite le bonjour, je ne crois pas qu'on nous voie enſemble de long-temps. Il dit, & s'envole. Clair-obſcur ne répond rien & part de ſon côté.

Le lendemain fit voir un exemple ſingulier de l'inconſtance des choſes ici-bas. Rêveuſe ſe trouva ſi changée à ſon reveil

qu'elle eut peine à se reconnoître : c'étoient les mêmes yeux, les mêmes traits, ce n'étoient plus les mêmes charmes : que devint-elle ? Il n'y a que celles qui sont dans le même cas qui puissent le dire. Sa beauté étoit l'ouvrage des fées, elle finit quand elles cessèrent d'exister. La triste princesse craignoit de se regarder, & n'osoit se montrer. Imagination, Docilité, Vertu, Funestine, firent tout ce qui dépendit d'elles pour la consoler. Réussirent-elles ? On peut en douter avec moi.

Les fées n'étoient rien moins que tranquilles ; devenues mortelles, de jour en jour leur empire se détruisoit. C'étoit si peu de chose que le bien ou le mal qu'elles faisoient dans le monde qu'à peine s'appercevoit-on de leur existence. Quel changement ! Quel revers ! Le désir de se venger les tiroit quelquefois de la langueur où les plongeoit le sentiment douloureux de leur état ; mais le peu de succès de leurs tentatives les rejetoit aussitôt dans une confusion mêlée de désespoir. Elles s'étoient efforcées de s'introduire auprès de Funestine, pour anéantir les desseins de Vertu & d'Imagination, ou du moins pour en suspendre les effets ; loin de pouvoir entrer dans l'isle inaccessible, elles

ne purent même la découvrir. Elles citèrent à leur tribunal les deux fées qui ne comparurent point, & qui furent dégradées. Peu satisfaites d'une vengeance inutile, elles tournèrent leur fureur contre Formose, qui triompha des obstacles que leur suscitoit leur malice avec plus de facilité qu'elles n'en eurent à les faire naître. Dans cette extrémité quel parti prendre ? Un seul se présente, dont l'idée leur fait horreur. Recourir à Clair-obscur ! Lui demander la paix ! Quelle honte ! Quelle bassesse ! Elles sont trop fières pour y consentir, & le génie trop irrité pour leur sacrifier son ressentiment.

Hé bien, leur dit alors une d'entr'elles, qui avoit un gros rhume dont elle craignoit les suites, donnez-moi pouvoir d'agir, je ne trahirai ni les intérêts, ni l'honneur de la féerie. Vous savez que je ne suis pas maladroite : si dans le commencement de nos démêlés avec Clair-obscur, il m'eût été permis de lui répondre, nous ne serions pas réduites à chercher des expédiens pour l'appaiser ; voici ce que je me propose. Vous connoissez Pacifique, j'ai quelque crédit sur ce génie, il en a lui-même sur Clair-obscur, je le prierai de lui parler, & de ménager entre nous un accommodement raisonnable ;

en voici les conditions : il promettra... Non ; non, dirent en l'interrompant celles qui l'écoutoient, qu'il ne promette rien, il courroit risque d'être désavoué. Que vous êtes vives, reprit la fée, il promettra de nous disposer à le bien recevoir, lorsqu'il viendra nous rendre l'immortalité. Vous voyez que je ne m'avance point trop. Si cependant Clair-obscur exigeoit quelqu'autre démarche de bienséance, je ne vous crois point assez ennemies de vous-mêmes pour n'y pas entendre. Vous secouez la tête, vous ne songez pas apparemment combien c'est une laide chose que de mourir. Au reste, s'il en use de bonne grâce, & je n'en doute pas, car il est vif, mais il n'a point de rancune, nous pourrons de notre côté faire quelque chose pour cette Funestine qui lui tient si fort au cœur.

L'affaire mise en délibération souffroit de grandes difficultés ; mais enfin, malgré la résistance des plus opiniâtres, la médiation de Pacifique fut agréée à la pluralité de deux voix. Il n'eût pas mieux demandé que de l'accepter. Il connoissoit l'humeur débonnaire de Clair-obscur, qui n'avoit pas la force de rien refuser ; mais il étoit paresseux, & n'aimoit point a se transplanter.

La fée lui dit tant de douceurs qu'elle vint à bout de le déterminer. Il partit dans un bon équipage, & se rendit à petites journées au palais de son ami, dans le moment qu'il y arrivoit avec la reine, qu'il avoit reprise en chemin. Dès que Clair-obscur l'apperçut, il courut à lui. Vous arrivez à propos, lui dit-il, pour prendre part à ma joie, elle est excessive, tout vient de réussir au-delà de mes espérances. L'admirable personne que Vertu ! Quand vous saurez ce qu'elle a fait pour Funestine, vous en serez émerveillé, je veux vous y mener, vous n'en croirez pas vos yeux. Ces impertinentes fées qui s'étoient donné les airs de me braver, en ont eu complètement le démenti. J'apprends avec plaisir qu'il en meurt tous les jours. Quand vous les reverrez, dites-leur que je ne serai content que lorsque j'aurai vu mourir la dernière ; mais je les méprise trop pour en parler davantage, ne songeons qu'à nous réjouir. Cependant, lui répondit Pacifique, je m'étois chargé de vous proposer de leur part un accommodement. A moi ! reprit le génie, sont-elles folles ? Au contraire, répliqua le négociateur, je trouve qu'elles sont très-sages, puisqu'elles cherchent à regagner votre amitié. Mais moi, dit

Clair-obscur, je n'ai point de plus forte passion que de bien vivre avec tout le monde ; si nous sommes brouillés, c'est leur faute. Elles s'en repentent ! Elles veulent se raccommoder ! J'y consens d'autant plus volontiers, que n'ayant plus besoin d'elles, ce sera sans intérêt de ma part. Je vois que la perte de l'immortalité les afflige, il faut les consoler. Est-ce cela qui vous amène, vous n'avez qu'à dire, je vous donnerai satisfaction ? J'avoue, répondit Pacifique, étonné d'un si prompt radoucissement, que vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Ah, ah, génie ! repondit Clair-obscur, vous en aimez quelqu'une, ou peut-être plusieurs. Eh bien, quand j'aurai marié mon fils j'irai leur rendre visite, je vous promets alors de réhabiliter celles que vous m'indiquerez. Vous ne comptez pas de vous en retourner aujourd'hui, nous souperons avec la reine, ensuite je vous dirai l'histoire de Funestine & celle de Formose, afin que vous puissiez la redire vous-même à vos bonnes amies.

Le souper fut long. Clair-obscur étoit grand parleur, & contoit pesamment ; si la métempsycose avoit lieu parmi les génies, on pourroit croire de celui-ci qu'il avoit été femme,

femme, & qu'il eſt devenu financier. La reine moins patiente que Didon, bailla deux ou trois fois; Pacifique ſe mordit les lèvres juſqu'au ſang pour ne la pas imiter. Par bonne fortune, le conteur s'endormit au milieu d'une longue période dans l'endroit de ſon récit le plus embrouillé; ſes officiers le mirent dans ſon lit, Pacifique reconduiſit la reine & fut ſe coucher.

Après douze heures d'un ſommeil paiſible, il prit congé de ſon hôte, & revint annoncer aux fées que la paix étoit faite; mais il arriva trop tard, elles n'étoient plus.

Les conquêtes de Formoſe ne ſont pas de mon ſujet, je crains trop le ton déclamateur, pour faire entrer des détails de guerre dans un conte de fée. J'aurois pu, comme tant d'autres, diviſant mon ouvrage en pluſieurs volumes, parler de projets, de campemens, de contributions, de ſièges & de batailles : mais cela ſentiroit l'hiſtorien, & je ne le ſuis pas. J'aurois pu même, prenant un eſſor poétique, entrer dans le conſeil des dieux aſſemblés dans l'Olympe, pour délibérer ſur le ſort des mortels, on les eût vus ſuſciter contr'eux ce fier conquérant, & faire marcher devant lui la terreur, la mort & la victoire; mais ces

images ſublimes ſont trop élevées pour un conteur, qui n'eſt recommandable que par ſa ſimplicité.

Diſons cependant quelque choſe de ſon expédition contre les fées. Il venoit de détruire les Sévarambes. On lui avoit dit des choſes étranges des mœurs & de la politique de ce peuple, il s'en fit inſtruire, il en eut horreur, & il les extermina tous.

Le ſeul Embarcès trouva grâce devant le vainqueur : c'étoit un jeune prince à l'âge à-peu-près de Formoſe, il avoit d'auſſi grandes qualités, & des vues auſſi vaſtes que la fortune ne ſeconda pas. Il venoit de conquérir contre vingt rois ſes rivaux, Néodie l'une des plus belles princeſſes de l'univers, il goûtoit à peine avec elle les premières douceurs de ſa victoire, lorſque Bellone l'arracha des bras de l'Amour.

Au bruit des exploits rapides de Formoſe, Embarcès voulut engager les peuples voiſins de ſes états à ſe liguer pour la défenſe commune. La frayeur ne laiſſe entrevoir de reſſource que dans l'eſclavage, tous y coururent. Trop foible ſeul pour réſiſter, il ſe jeta dans une fortereſſe qui fermoit l'entrée de ſon royaume. Il s'y défendit avec une valeur qui d'abord excita la colère de For-

mose; mais qui la changea bientôt en estime & en admiration.

Embarcès n'avoit rien oublié pour faire consentir Néodie à se mettre en sûreté dans sa capitale. Vous m'y serez nécessaire, lui avoit-il dit, vous affermirez la fidélité de mes sujets, vous m'enverrez des secours, vous me ménagerez une retraite, vous vous épargnerez les horreurs d'un siège. Soit obstination, soit tendresse, elle voulut absolument partager sa fortune. La femme la plus complaisante se conserve toujours le droit de faire sa volonté.

Toute ville assiégée, toute ville prise, la plus belle résistance finit comme la plus foible; on se rend plus tard à la vérité, mais on se rend. Quelques jours de plus ou de moins décident de la gloire ou de l'ignominie. Telle est l'opinion, elle est la souveraine du monde; il faut la respecter.

Le prince réduit à l'extrémité fit assembler ses officiers; il n'y eut qu'un avis, ce fut de périr sur la brêche. Seigneur, lui dit Sévaris, vieux soldat que son mérite avoit élevé, peut-être repousserons-nous l'ennemi, peut-être serons-nous forcés. Nous ferons notre devoir, c'est tout ce que nous pouvons vous promettre: nous ne vous

demandons qu'une grâce, c'eſt de faire ſortir la reine, ſa préſence n'étonnera point votre courage, mais elle alarmera votre tendreſſe; vous prodiguerez votre vie, mais vous tremblerez pour la ſienne. La paſſion d'acquérir rend téméraire, celle de conſerver rend circonſpect; on ſe ſouvient malgré ſoi qu'on eſt amant heureux dans l'inſtant où l'on ne doit être que héros. Je connois un ſouterrain qui donne au-delà des lignes des aſſiégeans, j'en ſais tous les détours; ſi la garniſon avoit été plus nombreuſe, je vous l'aurois propoſée pour faire des ſorties; mais loin d'être en état d'attaquer, à peine pouvons-nous ſuffire à garnir nos remparts. Confiez-moi Néodie, je vous réponds d'elle ſur ma tête, je ne demande que dix ſoldats pour la conduire dans Embarcide, j'eſpère même que je ſerai de retour aſſez-tôt pour mourir à vos côtés. Le roi goûta la propoſition, ce n'étoit pas aſſez, il falloit la faire goûter à la reine, qui penſa le déſeſpérer par ſes larmes & par ſa réſiſtance. Dès qu'elle s'eſt rendue, on la déguiſe, la nuit étoit avancée, le temps preſſoit, Sévaris la met au milieu de ſon eſcorte, ils deſcendent, les ténèbres & le ſilence les favoriſent, ils ont franchi l'iſſue, & ſe croyent

hors de danger, lorsque par un de ces coups de hasard si communs à la guerre, Formose, à qui l'on avoit montré ce même souterrain, étoit prêt d'y entrer à la tête de cent hommes. Que peut la valeur contre le nombre ? Sévaris est tué avec deux de ses compagnons, les autres blessés la plupart, & ne sachant point que Néodie est parmi eux, se disposent à fuir. Il s'élève une voix qui crie : camarades, sauvez la reine, & laissez-moi soutenir l'effort de l'ennemi. Ce peu de paroles est entendu par Formose, qui donne ordre qu'on suspende le combat, & qu'on ne fasse que des prisonniers.

Cependant l'inconnu l'attaque avec une vivacité qui l'étonne. Le destructeur de tant de nations est obligé de disputer sa vie contre un simple soldat. Ils s'animent, ils se portent des coups terribles, leurs armes volent en pièces, le sang coule de toutes les parties de leur corps. Embarcès tombe couvert de blessures. Quel autre qu'Embarcès eût pu tenir contre Formose ! Il faisoit assez de jour pour distinguer les objets. O ciel ! s'écrie un des siens, le roi est mort. Formose le reconnoît, le fait porter dans sa tente, & sans songer à l'état où il est lui-même, il cherche la reine. Empressement

inutile! On la trouve expirant à côté de Sévaris; il aide à la relever, elle ouvre à peine les yeux; elle demande d'une voix oible où eſt le roi; elle apprend qu'il n'eſt point en danger. Je meurs donc contente, ajoute-t-elle, & elle rend le dernier ſoupir entre les bras de ceux qui la ſoutiennent.

Embarcès guérit, on lui avoit caché la mort de ſon épouſe. Prince, lui dit Formoſe, un ennemi digne de moi, les armes à la main, a des droits ſacrés ſur mon cœur quand il eſt déſarmé. Ce n'eſt pas moi qui vous ai vaincu, c'eſt la fortune qui vous a trahi. Je vous rends vos états. Plût aux dieux que mon amitié pût vous rendre..... Ah! ſeigneur, interrompit Embarcès, vous ne m'en dites que trop! La reine n'eſt plus. De quel uſage peuvent être vos bienfaits pour un malheureux qui ne ſonge qu'à ſe réunir à ce qu'il aime? Quelle eſt ma deſtinée! L'auteur de tous mes maux m'inſpire de la reconnoiſſance, & je mourrai ſans le haïr. Non, non, reprit Formoſe, vous vivrez pour être aimé de moi, peut-être pour m'aimer vous-même. Prince, mettez le plus grand prix à cette amitié que je vous demande, mon cœur ne trouvera rien d'impoſſible pour l'obtenir.

Formoſe étoit trop fier pour diſſimuler, Embarcès trop généreux pour être ingrat; leur union devint auſſi célèbre que leur valeur. L'idée de la reine devint moins vive, elle s'effaça tout-à-fait, la tendre Néodie fut oubliée.

Sur les aîles du temps la triſteſſe s'envole.

Peut-être ce nouvel Enée ne trouva-t-il point de Didon ſur ſon paſſage; mais nous le verrons ſe conſoler auprès de Rêveuſe, comme le premier s'étoit conſolé auprès de Lavinie.

L'hiſtoire d'Embarcès paroîtra déplacée, elle me le paroît à moi-même. Nous ſommes bizarres, nous autres auteurs, l'un donne ce qu'il n'a point promis, l'autre ne donne pas ce qu'il promet, il faut nous paſſer quelque choſe.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que les Thuvariens vinrent ſe plaindre à Formoſe de l'orgueil inſupportable des Médoncires. Ce prince ne croyant pas qu'il fût de ſa dignité d'entrer dans une querelle auſſi peu importante, & qui ne troubloit point la tranquillité de ſes autres ſujets, les renvoya ſans rien décider.

Le récit de leurs démêlés n'auroit rien

d'intéreſſant pour le lecteur qui n'entend parler d'autre choſe tous les jours. On ne s'amuſe plus aujourd'hui des ſcènes bizarres que ces deux nations donnent au public, elles reviennent trop ſouvent. On voit, ſans étonnement, que malgré le mépris & la haine qu'elles ont l'une pour l'autre, elles vivent enſemble, parce qu'on ſait que l'intérêt eſt plus fort que l'antipathie. Les Thuvariens ont beau dire que les Médoncires ont ſecoué leur joug, on ne les écoute point, parce que ces nouveaux Ilotes, malgré l'obſcurité de leur origine & la baſſeſſe de leurs occupations, prennent avec leurs anciens maîtres un ton de ſupériorité, qu'ils ſoutiennent avec tant de hauteur, qu'on ne ſait plus qui ſont les eſclaves.

Les Médoncires, inſtruits que les Thuvariens avoient en vain réclamé leurs droits, crurent devoir un remerciment à Formoſe. Ils députerent un d'entr'eux, qui renfermoit en lui ſeul tout le précis de la nation. Ce moderne orateur, s'imaginant qu'une figure paſſable étoit un titre d'eſprit, ſe préſenta d'un air de confiance qui ſurprit Formoſe, accoutumé à voir trembler tout le monde. Son diſcours, quoique doucereux, fut aſſez bon, grâce à la plume d'un Thuvarien qui

sacrifia l'honneur de ses frères à l'amour qu'il avoit pour la fille du harangueur. Le prince l'écoutoit avec quelque sorte de plaisir, & peut-être alloit-il juger en sa faveur, si l'imprudent Médoncire

Ne se fût avisé d'unir mal-à-propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Il fut congédié sans réponse. A l'exemple du maître, les courtisans lui tournèrent le dos pour n'être pas surpris en lui faisant de fausses caresses. Tout cela n'étoit rien pour son amour-propre à l'épreuve des disgraces; à peine fut-il humilié par le discours d'Embarcès, qu'il entendit distinctement. Cette espèce d'hommes, disoit-il, n'a de consistance que lorsqu'ils font parler les autres, & qu'ils en ont les habits.

Il ne restoit plus à Formose qu'un royaume à conquérir, il ne pouvoit s'en rendre maître qu'en traversant l'empire des fées. Il députe Embarcès pour leur demander passage. Cette démarche eut de fâcheuses suites.

Le prince partit avec un train leste & superbe; les merveilles qui s'offroient à sa vue faisoient une agréable diversion à sa douleur; il étoit dans le pays des fées, c'est tout dire. Tant d'autres en ont parlé, que je ne veux point être plagiaire.

Le bruit se répand que Formose leur envoye un ambassadeur. On s'assemble, on délibère si l'on doit le recevoir & l'entendre; les avis se partagent, l'affirmative l'emporte, on se réunit pour décider qu'on ne lui accordera rien, avant le retour de Pacifique.

Embarcès arrive; & demande audience. Il essuie un cérémonial épineux avant de l'obtenir; on le logea dans un palais si vaste, & dont les appartemens étoient si exhaussés, qu'il lui fallut près de trente mille aunes de damas jonquille pour le meubler; on le chicana sur ses prérogatives, sur ses équipages, sur sa dépense, sur tout. Enfin, on lui donna jour, il entre dans le conseil, & dit:

Formose, maître de toute la terre, ou du moins de la plus grande partie, m'envoye vous dire qu'il vous laisse la libre jouissance de vos états. J'ai pouvoir de traiter avec vous, mesdames, comme avec des souveraines, & de vous offrir de sa part tout ce qui peut dépendre de l'amitié d'un conquérant, qui ne connoît de loix & d'obstacles que sa modération; il n'attend de vous qu'une légère complaisance, c'est de lui donner passage pour aller contre les Apicholes, qui ne veulent point se soumettre. Je vous promets, foi de prince, que ses

troupes ne feront aucun désordre sur vos terres, & qu'on payera jusqu'à l'eau des rivières, si vous l'exigez.

On lui répondit durement que, n'étant permis à aucun mortel d'entrer dans leur empire sans leur permission, il étoit heureux qu'elles vouluſſent bien ne pas violer le droit des gens. Qu'il avoit sans-doute oublié que tous les rois du monde sont leurs sujets, qu'autrement il n'auroit point eu la témérité de prendre devant elles le titre de prince. Qu'à l'égard du fils de Clair-obscur, c'étoit un petit glorieux, dont elles mépriſoient également la haine & l'amitié; que les Apicholes étoient leurs alliés, & qu'elles ne souffriroient jamais qu'il entreprît de les opprimer.

Mais, reprit Embarcès, songez-vous bien que vous irritez Formoſe? A ce mot, le plafond de la salle s'entr'ouvre, un monstre épouvantable la remplit de souffre & de fumée, le prince qui le voit s'élancer sur lui la gueule béante, se met en défense, son épée se briſe dans ses mains, il appelle à son secours ses gens qui ne pouvoient l'entendre, ils étoient pétrifiés. Comment donc, meſdames, leur dit-il, vous en venez aux actes d'hoſtilité? Croyez-vous m'intimider

par de vaines illuſtons ? Vous allez voir que l'ami de Formoſe ne craint point les preſtiges. Alors débouchant une phiole, qu'il tire de ſa poche, il la porte au nez du dragon, qui vient en rampant lui lécher les pieds. Après cette marque de reſpect, le monſtre prend ſon vol, & la voûte ſe referme. Le prince auſſitôt court à ſes gens, dont les différentes attitudes le réjouirent beaucoup. A peine eurent-ils reſpiré le précieux élixir, le charme ceſſa.

Les fées ſurpriſes de cet événement, diſparurent l'une après l'autre. Embarcès revint auprès de Formoſe, & lui rendit compte de ſa commiſſion. Je ſuis fâché de ce contretemps, lui dit-il, j'aurois voulu n'avoir rien à démêler avec elles, de peur qu'on ne diſe dans le monde que j'ai fait la guerre à des femmes; mais ce ſont des extravagantes qui ne doivent point nous arrêter : nous en ſerons quittes pour eſſuyer quelques injures.

Le lendemain les couriers de l'armée rapportèrent qu'ils avoient été pouſſés par quelques partis de cavalerie; d'autres dirent qu'ils avoient vu des troupes ſe former & ſe retrancher ſur une colline à trois lieues du camp. Les princes trouvèrent ſi peu de

vraiſemblance dans ce récit, qu'ils voulurent voir par eux-mêmes ce qui en étoit.

Ils ſe mirent en marche à la tête de trente maîtres. A peine avoient-ils fait mille pas, que tous, hors Formoſe, qui étoit le plus avancé, s'écrièrent : ſeigneur, vous allez vous noyer, le fleuve eſt rapide & paroît très-profond. Il crut qu'ils avoient perdu l'eſprit, parce qu'il ne voyoit qu'une campagne devant lui. Par une prérogative, qu'il ignoroit lui-même, les enchantemens, quels qu'ils fuſſent, ne pouvoient changer à ſes yeux l'ordre naturel des choſes. Il continue ſa route ; ſon détachement le ſuit, fort étonné d'être dans l'eau ſans ſe mouiller. Embarcès jeta dans le fleuve quelques goûtes de ſon élixir : nouveau prodige ! On ſe trouva dans une vaſte forêt, remplie d'une quantité prodigieuſe de loups, dont la vue & les hurlemens épouvantèrent ſi fort les chevaux, que toute la troupe ſe mit à la débandade. Les princes auroient eu le même ſort, s'ils ne ſe fuſſent promptement jetés par terre. Que ſignifie cette terreur panique, demanda Formoſe ? C'eſt, répondit Embarcès, en riant, une galanterie des fées, qui nous envoyent des loups pour nous dévorer. Des loups ! reprit Formoſe preſqu'en colère ;

parlez-vous sérieusement ? Quoi, seigneur, vous ne voyez point de loups, & vous ne croyez point être dans un bois ? Non, en vérité, dit Formose, & toutes ces badineries commencent à m'ennuyer. Embarcès comprit que Formose n'étoit point sujet aux enchantemens, & Formose connut qu'Embarcès avoit le don de les dissiper.

Ils résolurent de retourner au camp, & de faire marcher l'armée, que le prince précéderoit pour détruire les fantômes qui se présenteroient. Il n'eut pas une petite occupation ; mais il en vint à son honneur. Les fées voyant que leurs artifices ne réussissoient point, changèrent de batterie. Le second jour on vit de loin une armée qui venoit en bon ordre se mettre en bataille dans une plaine. Formose crut que c'étoit des Apicholes, qui venoient à sa rencontre. Il fondit sur eux. Le combat dura près de quatre heures, sans avantage sensible.

Formose irrité de la résistance opiniâtre qu'il rencontre par-tout, fait une dernière charge, Embarcès le seconde, tout cède à leurs efforts. L'ennemi s'ébranle, les rangs se confondent ; ce n'est plus qu'horreur & carnage ; aucun ne prend la fuite, aucun ne veut se rendre, tous passent au fil de l'épée.

Le ſoldat victorieux frémit en dépouillant les morts de ne trouver que des femmes. Et quelles femmes ! Ici la vérité ceſſe d'être vraiſemblable. Les fées ne voyant point revenir Pacifique qui ſe hâtoit toujours lentement, s'imaginèrent qu'il avoit échoué dans ſa négociation ; entraînées par une force ſupérieure qui les précipitoit à leur ruine, elles avoient pris la réſolution inſenſée de ſe traveſtir pour s'oppoſer à Formoſe. Telle eſt la fameuſe époque de leur anéantiſſement. Ceux qui l'ignorent, les mettent tous les jours en œuvre comme des êtres exiſtans ; ceux qui ſont mieux inſtruits, font de vaines tentatives pour les reſſuſciter, ils ne leur ſubſtituent que des avortons, que des éphémères.

Formoſe défendit à ſes hiſtoriens de parler de cette expédition, il ſentoit qu'elle intéreſſoit ſa gloire. Choſe incroyable ! Il avoit trouvé le moyen de ſe faire obéir. Et ſans les mémoires ſecrets qu'Alexandre découvrit dans le temple de Jupiter Ammon, on ignoreroit encore ce grand événement.

Les Apicholes ſe confiant trop dans la ſituation de leur pays, n'en défendirent point l'entrée, ils jetèrent toutes leurs troupes dans les places fortes, & demeurè-

rent tranquilles. L'hyver approchoit, ils ne crurent pas que Formoſe osât expoſer ſon armée à périr dans des marais impraticables. Ils ſe trompèrent ; leurs villes furent aſſiégées, & priſes l'une après l'autre. La dernière ſe défendit pendant trois mois, les Grecs y auroient mis vingt ans. Ce fut à ce ſiége dont Clair-obſcur avoit parlé à Vertu, qu'il vint chercher ſon fils ; il arrivoit preſque toujours trop tard. Formoſe étoit parti par un autre chemin pour ſe rendre au palais des événemens. Il ne put s'empêcher de trembler en examinant les ouvrages, & de dire que tous les Génies du monde, que lui-même y auroit échoué.

Formoſe, depuis quelque temps, ſentoit une ſecréte langueur mêlée d'inquiétude, qu'il s'efforçoit de cacher. Il eut beau ſe faire violence, il changea ſi fort que les ſiens en furent alarmés. Je ne ſais ce qui ſe paſſe en moi, diſoit-il un jour à ſon cher Embarcés, mes conquêtes ne me flattent plus, ma gloire m'eſt à charge, je ne ſuis plus le même. Elevé dans mon enfance avec une jeune princeſſe appelée Funeſtine, que je haïſſois, que je croyois avoir oubliée, ſon image me perſécute, je brûle du déſir de la voir. Un mouvement involontaire me

pouſſe au palais des événemens. Quel dieu diſpoſe ainſi de notre cœur ? Ne vous imaginez pas que ce ſoit l'amour, les monſtres n'en inſpirent point. Allons, continuoit-il, où le deſtin nous appelle ; les hommes n'ont pu me réſiſter, je ne puis réſiſter aux dieux, hâtons-nous de donner les ordres néceſſaires pour la tranquillité de nos royaumes, je dis de nos royaumes, car tout eſt commun entre les amis ; quand tout ſera diſpoſé, partons ſans rien dire.

Le voyage fut triſte, l'enjouement d'Embarcès ne put tirer Formoſe de ſa rêverie. Ils arrivèrent au palais des événemens, à-peu-près comme un amant & une maîtreſſe dont l'un ou l'autre bouderoit.

On conçoit aiſément, ſans que je le diſe, que l'iſle étant inacceſſible, Vertu les avoit enlevés pendant leur ſommeil, & les y avoit introduits par des routes inconnues.

Croyez-vous, dit Formoſe à ſon ami, que mon père a fait toutes ces merveilles pour une princeſſe que vous n'oſeriez regarder. Je ne blâme point ſes idées ; mais il me ſemble que ce petit bâtiment auroit ſuffi pour la loger. Croiriez-vous encore, ajoûta-t-il, qu'on veut me la faire épouſer ? A vous ? ſeigneur, répondit Embarcès. Vous êtes né pour dé-

truire les monstres, & non pour vivre avec eux. A quoi vous déterminez-vous ? A ne jamais consentir à ce mariage, dit Formose. Pourquoi donc voulez-vous la voir, & quand vous l'aurez vue, que ferez-vous, répondit Embarcès. Je l'ignore, commençons par la voir, nous déciderons après, poursuivit Formose. Mais, seigneur, s'il n'étoit plus temps, reprit Embarcès ? Je crains ces impatiences involontaires, elles sont d'un mauvais augure pour un cœur indifférent. Vous me raillez, dit Formose, je le mérite ; cependant ménagez-moi. Que je vous ménage, répondit en riant Embarcès ! C'est à moi, seigneur, à vous faire cette prière ; j'aurai peut-être besoin d'être ménagé moi-même. Que sait-on si je ne trouverai point aussi quelque Funestine qui me donnera envie de l'aimer & de lui plaire ?

Formose étoit trop agité pour continuer cet entretien. Il quitta son ami pour donner ses ordres dans le palais, dont il s'étoit mis en possession par droit de conquête ou de bienséance ; il y régla toutes choses avec cet air de souverain qui l'accompagnoit dans ses moindres démarches : surpris de ne point voir Funestine, il en demanda des nouvelles. Seigneur, lui dit une de ces espèces d'hom-

mes qui se font fête de parler de ce qu'ils savent, & de ce qu'ils ne savent pas ; la princesse occupoit l'appartement de cryſtal ; mais elle étoit si laide & si méchante, que Clair-obscur l'a mise dans une prison pour y faire pénitence le reste de ses jours. Elle n'est donc plus dans l'isle ? Pardonnez-moi seigneur, & c'est dans cette petite maison qu'elle est enfermée. N'y peut-on point entrer ? Non, seigneur, la porte en est interdite à tous ceux qui s'y présentent, mais je ne crois pas qu'on la refuse à votre majesté ; voulez-vous que j'aille m'en informer ? Non, j'irai moi-même. Embarcès rioit des questions de Formose, & des réponses du courtisan ; le premier ne se lassoit point d'interroger, le second ne se lassoit point de répondre.

Cependant Vertu va trouver Funestine, elle l'instruit de l'arrivée de Formose, & la prépare à le recevoir. Vos ordres sont sacrés pour moi, lui dit la princesse, loin d'y résister, je voudrois pouvoir les prévenir ; ma laideur ne me fait point de peine, je ne crains point de me montrer à Formose ; mais, dieux ! quel objet pour lui que Funestine ! Eh quoi, reprit Vertu, s'il vouloit vous épouser telle que vous êtes, refuseriez-

vous d'y consentir ? Vous-même, déesse, ajouta Funestine, y consentiriez-vous ?

Vertu, sans lui répondre, passa dans l'appartement de Rêveuse. Princesse, lui dit-elle, la perte d'une beauté passagère vous afflige trop. Vous en regardez la privation comme un effet de la colère des dieux. Désabusez-vous, ils vous destinent à un prince aimable dont vous ferez le bonheur, & qui fera le vôtre ; bientôt vous n'envierez plus le sort de Funestine.

Les princes se promenoient dans le jardin de la petite maison ; ils apperçurent de loin deux jeunes personnes qui venoient à leur rencontre. Seigneur, dit Embarcès à Formose, en lui montrant la plus belle ; voilà une inconnue qui m'a bien l'air de rallentir votre empressement pour Funestine ; l'attention avec laquelle vous la regardez me fait soupçonner qu'elle ne vous sera pas longtemps indifférente. Avez-vous jamais rien vu qui ressemble à ces yeux, à ces traits, à cette grâce ? Mais j'ai tort de vous la peindre, vous ne l'avez que trop bien remarquée. Votre choix est fait, j'en suis bien aise, il s'accorde avec mon respect & mon amour ; l'autre me plaît, sa physionomie me charme, elle est moins belle que sa com-

pagne ; tant mieux, ſa beauté ne me rappellera point celle de Néodie, & je ne veux rien aimer qui puiſſe m'en retracer l'image.

Les princeſſes avançoient & ne pouvoient les éviter ; elles paſſerent auprès d'eux. Formoſe, l'intrépide Formoſe reſte interdit, les ſalue & n'oſe les aborder. Funeſtine le reconnut, & prit ſon trouble pour une marque de mépris, elle en ſoupira : l'amour propre plus fort que la réflexion lui arracha quelques larmes qui remplirent ſes yeux. Rêveuſe n'en vit rien, elle étoit occupée de l'inconnu qui l'avoit regardée d'une manière dont elle étoit contente. Elle crut & ne ſe trompa pas, que c'étoit là le prince dont Vertu lui avoit parlé.

Que viens-je de voir, dit Formoſe ? Si j'en crois la ſimplicité de ſes habits, ce n'eſt qu'une ſuivante de Funeſtine. Et l'autre, répondit Embarcès, ſeigneur, pour qui la prenez-vous ? Elle eſt tout au moins ſa dame d'honneur. Il ſeroit plaiſant que le maître du monde n'aimât qu'une affranchie, & que ſon confident eût mieux choiſi que lui. Formoſe ne l'écoutoit point. Je lui fais tort, pourſuivit-il, je dois juger par ſa beauté merveilleuſe, & plus encore par l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur, qu'elle eſt née

pour commander à toute la terre, puiſqu'elle règne ſur moi. Pendant qu'il parloit de la ſorte, il ſuivoit des yeux Funeſtine qui rentroit dans ſon appartement.

Jamais il n'y eut de nuit moins tranquille que la ſuivante. Pour développer les mouvemens qu'éprouvèrent ces quatre perſonnes, il faudroit connoître tous les reſſorts du cœur; il faudroit plus, il faudroit aimer. Formoſe adore une inconnue, & ſent malgré lui que ſon idée ne peut chaſſer celle de Funeſtine qu'il croit haïr. Quelle biſarrerie de ſentimens! De ſon côté Funeſtine eſt prévenue pour Formoſe de cette première eſtime qui précède l'amour, elle ne peut douter qu'il ne ſoit prévenu de haine pour elle. Quelle ſituation! Rêveuſe eſpère, Embarcès deſire. Ils ne ſont point à plaindre, ils n'intéreſſent plus.

Formoſe, ſuivi par Embarcès, alla chez Funeſtine. Le premier objet qu'il rencontra, ce fut encore ſon inconnue. Madame, lui dit-il d'un air embarraſſé, je venois ici rendre une viſite de bienſéance, je ne comptois pas..... Seigneur, interrompit la princeſſe, je ſens ce que doit vous coûter la violence que vous vous faites. Funeſtine n'eſt pas un objet aſſez agréable pour la mériter.

Eh, madame, reprit le prince, qui craignoit au moindre bruit que ce ne fût elle qu'on alloit annoncer, sans un devoir indispensable, croyez..... Seigneur, interrompit encore Funestine, cette visite est aussi douloureuse pour elle que pour vous, quelque différens qu'en soient les motifs. Souffrez..... Elle n'eut pas la force d'achever. O Vertu, s'écria-t-elle en se retirant, est-ce ici la dernière épreuve où vous mettrez mon cœur?

Formose se trouve seul, & ne sait quel parti prendre. Embarcès qui s'étoit expliqué avec Rêveuse, vint à lui. Bonnes nouvelles, seigneur, lui dit-il, vous venez d'entretenir.... Qui? demanda-t-il avec précipitation, parlez, ne me faites point languir. Donnez-moi le temps de vous parler, reprit Embarcès. La personne que j'aime est la princesse Rêveuse sœur de Funestine, & Funestine est votre inconnue. Prince, répondit Formose, je suis dans un état, où tout autre que vous ne me plaisanteroit pas impunément. Moi, seigneur, dit Embarcès. Brisons là-dessus, poursuivit Formose, sans donner à son ami le temps de le désabuser. Vous manquez aux droits de l'amitié, ne me forcez pas d'y manquer moi-même. Là-dessus il le quitte & s'enfonce dans un bois pour y rêver en liberté.

Vertu, qui vouloit terminer cette aventure, avoit envoyé chercher le roi d'Australie; son extrême vieillesse ne lui permit pas d'entreprendre un si long voyage, Clair-obscur, la reine avec laquelle il s'étoit réuni, l'Amour & l'Hymen furent aussi mandés. L'Amour arriva le premier. Vous pouvez, lui dit la déesse, rendre Funestine sensible, je vous livre son cœur, vous n'aurez pas le temps d'y faire de grands ravages, je ne vous le confie que pour le remettre ce soir à votre frère. Ensuite se montrant à Formose: Prince, lui dit-elle, je suis Vertu. Pendant que vous rendiez votre nom célèbre, je vous formois une épouse digne de vous, vos yeux vous répondent déjà de ses charmes, l'Amour & l'Hymen vous répondront de son cœur. Cette épouse est Funestine. Je vous étonne; vous ne pouvez croire, sur l'idée que vous vous en êtes faite, qu'elle soit la même personne dont la vue a fait naître en vous une passion si prompte & si violente; elle ignore elle-même ce qu'elle est, j'ai voulu vous laisser le plaisir, en lui apprenant que vous l'aimez, de lui apprendre qu'elle est belle. Recevez ce miroir, faites qu'elle s'y regarde. Il est juste que vous jouissiez le premier des transports de sa sur-

prise,

prise, de sa joie, & de sa reconnoissance. Allez, prince, ne retardez point votre bonheur par des remercîmens dont je vous dispense.

Pénétré d'amour, occupé des idées les plus flatteuses, il vole chez Funestine. Ah! madame, lui dit-il en l'abordant, pardonnez si je vous ai méconnue, quelle autre que Funestine! .... Eh quoi, seigneur, interrompit-elle avec douceur, suis-je encore plus horrible aujourd'hui que je ne l'étois hier? Dites plutôt, ajouta Formose, que vous êtes mille fois plus charmante, mille fois plus adorable. Est-ce ainsi, reprit-elle, que le plus généreux de tous les hommes se fait un plaisir cruel d'insulter une malheureuse princesse? Je sais que je suis laide, je le dis à qui veut m'entendre; mais, seigneur, je vous avoue ma foiblesse, je n'ai point encore assez de vertu pour vous entendre me le dire; je devrois être moins sensible, ou mieux cacher ma sensibilité; mais je me plains de vous dans ce moment, pour ne plus m'en plaindre jamais. C'est trop, répliqua Formose, c'est trop long-temps vous laisser ignorer ce que vous êtes. Tenez & jugez. Funestine se regarde. O dieux! s'écria-t-elle, que vois-je? Le miroir s'échappe

de ſes mains, il ſe briſe en éclats. Prince, pourſuivit-elle, les glaces ne ſont pas heureuſes avec moi, je les caſſe par dépit ou par ſurpriſe. S'il eſt vrai que je ſois telle que je viens de me le paroître, c'eſt l'ouvrage de Vertu, c'eſt elle que vous devez en remercier, elle a voulu me rendre moins indigne de vous. Et c'eſt elle, dit le prince en lui baiſant les mains, & c'eſt elle qui vous donne à moi.

Fort bien, mes enfans, fort bien, dit Clair-obſcur, en entrant, embraſſez-moi; je doute que vous ſoyez auſſi aiſes que je le ſuis; je ſavois bien, moi, que je viendrois à bout de ce mariage. Avois-je tort, madame, continua-t-il, en s'adreſſant à la mère de Formoſe, avois-je tort de deſtiner cette princeſſe à votre fils?

Vertu ſurvint, & leur dit: Princes, tout eſt prêt pour vous unir; Embarcès & Rêveuſe vous attendent dans le temple, vivez tous heureux & ne m'oubliez jamais.

La cérémonie achevée, Vertu reprit avec Imagination le chemin de Thyas. Docilité retourna auprès de ſes chers malheureux, je ne ſais ſi ces déeſſes ſe ſont rendues inviſibles; mais je n'ai lu dans aucune hiſtoire qu'elles ayent fait depuis pour perſonne ce qu'elles avoient fait pour Funeſtine.

NOUVEAUX CONTES

DE FÉES.

LA PETITE GRENOUILLE VERTE,

CONTE.

DANS un continent, dont le nom n'eſt pas venu juſqu'à moi, il y avoit deux rois couſins germains & voiſins, l'un nommé Peridor, & l'autre Diamantin. Ils étoient protégés par des fées; mais il faut toujours dire les choſes comme elles ſont; les fées les aimoient beaucoup moins que les princeſſes qu'elles leur firent épouſer.

Les princes trouvent ordinairement tant de facilité pour ſatisfaire leurs paſſions, qu'ils ont beſoin de plus de vertu que les particuliers, pour être ſimplement honnêtes-gens, & les dames de la cour d'un roi lui ſont difficilement cruelles. Diamantin fut plus criminel, ſelon les fées. Il s'abandonna avec plus d'emportement à ſes déſirs; & ce qu'il y eut dans le fond de plus mal, c'eſt qu'il témoigna plus de mépris pour la reine ſa femme qui ſe nommoit Aglantine. Qu'en arriva-t-il? Les fées le punirent en le faiſant mourir. Une fille unique, qu'il laiſſoit

au berceau, hérita de son royaume ; & comme elle étoit dans un âge à ne pouvoir gouverner elle-même, la régence fut décernée du consentement de tous les ordres de l'état, à la reine douairiere, veuve de Diamantin. Cette vertueuse princesse s'en acquitta avec autant de sagesse que d'esprit ; & ne faisant usage de son autorité que pour le bonheur de ses peuples, elle ne profita de l'heureux état du veuvage (dont savent si bien profiter tant de bonnes personnes, à qui Dieu donne longue vie), que pour vivre avec plus de retenue. Une situation aussi douce ne fut troublée que par l'absence de sa fille ; les fées, pour des raisons à elles connues, ne voulurent point lui laisser élever cette aimable fille, qu'elles nommèrent Serpentine ; ce fut un soin dont elles se chargèrent.

Quant à l'autre prince, il est bien vrai que malgré l'amour qu'il portoit à la reine Constance, & quoiqu'il n'eût jamais cessé d'avoir pour elle les meilleurs procédés, il ne put éviter d'être soupçonné de quelques petites galanteries. La faute, s'il y en eut, n'étoit pas moins pardonnable qu'elle étoit légère ; aussi ne fut-il puni qu'indirectement : mais ne lui eût-il pas été mille fois plus

doux de mourir, que de se voir privé de ce qu'il aimoit le plus? La mort lui enleva précipitamment la reine sa femme; dans un même instant, il vit disparoître l'objet de sa joie & de son bonheur, & sentit renaître dans son cœur des sentimens d'amour pour la reine, plus vifs que tous ceux qu'il avoit jamais éprouvés. Sa situation devint cruelle. Il ne lui restoit de consolation que dans un fils unique âgé de trois ans, que la reine lui laissoit pour gage de son amour. Il s'y attacha uniquement; le soin de son éducation, & celui des affaires du royaume, devinrent ses seules occupations. Mais, à parler sincèrement, sa douleur ne lui permit jamais d'être un moment sans avoir présente à l'esprit la perte qu'il avoit faite de la reine Constance; & méritant de son peuple les surnoms de bon & de juste, on ne put lui refuser celui de roi triste. Il est constant que personne n'a pu croire qu'il fût possible de vivre pendant quinze ans dans une tristesse égale à la sienne. Pour moi, j'ai toujours été persuadé que les fées lui fournissoient sous main des moyens pour n'y pas succomber.

Le prince son fils, nommé Saphir, avoit parfaitement répondu à l'éducation que le

triſte Peridor lui avoit donnée : Il étoit, à parler ſans aucune prévention & ſans aucune habitude des belles épithètes que l'on ajoute ordinairement au nom de prince ; il étoit, dis-je, accompli. Sa figure, toute charmante qu'elle étoit, méritoit encore moins d'éloges que ſon caractère. Il étoit né doux ; & ſon eſprit, orné de beaucoup de connoiſſances, étoit accompagné d'une imagination vive & agréable.

Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, les fées craignirent que la tendreſſe à laquelle il étoit naturellement porté, ne fût un obſtacle aux deſſeins qu'elles avoient ſur lui. Elles placèrent donc, & ſans affectation, dans un cabinet très-agréable où Saphir ſe retiroit ſouvent, un miroir tout ſimple en apparence, puiſqu'il n'étoit bordé que d'un cadre noir, tel que ceux qui venoient autrefois de Veniſe, & dont nos pères faiſoient un ſi grand cas. Le prince fut quelque temps ſans faire attention à ce nouveau meuble. Le jour qu'il en fit la remarque, la ſimple ſurpriſe l'engagea à le regarder. Avec quel étonnement apperçut-il dans cette glace, au lieu de ſa figure, celle d'une jeune perſonne belle comme le plus beau jour ! Elle ſortoit de l'enfance, & cette belle fleur de la jeuneſſe

couvroit les traits du monde les plus agréables. Le beau Saphir en fut frappé ; eh ! qui ne l'eût pas été ? Le charme de cette merveilleuse glace ne consistoit pas seulement à rendre fidellement un aussi beau portrait ; elle peignoit encore, avec la même exactitude, toutes les actions de cette incomparable beauté, & produisoit à chaque instant des tableaux d'autant plus agréables, que la plus jolie personne du monde en étoit la figure dominante.

Ce miracle séduisit, comme on peut croire, le cœur du jeune prince. Il devint éperduement amoureux de tant d'agrémens, de tant de douceur, & de tant de sagesse ; toutes ses occupations cédèrent à celle d'être, à tous les instans, le témoin des plus frivoles occupations de la belle inconnue ; on ne pouvoit l'arracher de son cabinet. C'étoit, il faut en convenir, un grand soulagement à ses peines, que de voir à toute heure ce qu'il aimoit ; mais enfin, il ne pouvoit imaginer quelle seroit la fin d'une telle aventure, & souvent son esprit se révoltoit contre les sentimens dont son cœur étoit enivré ; mais que produisent les réflexions de l'esprit contre les sentimens du cœur ?

Quelque sensible que lui fût cette incerti-

tude, un nouveau ſujet d'inquiétude le tourmentoit encore bien plus cruellement. Une année s'étoit à peine écoulée depuis qu'il jouiſſoit de ſon fidelle miroir, qu'un jour, en le conſidérant avec plus d'attention, il crut y découvrir un ſecond miroir parfaitement ſemblable au ſien, & qui avoit la même propriété. Il ne ſe trompoit pas ; la belle inconnue le poſſédoit depuis peu, & n'étoit plus occupée que du ſoin de le regarder. Que ne voyent point les yeux d'un amant ! Saphir avoir démêlé que le cœur de la belle étoit devenu ſenſible ; il avoit apperçu chez elle de ces changemens que l'amour ſeul a le pouvoir d'opérer ſur les perſonnes auparavant indifférentes. Il ne lui avoit pas été difficile de deviner la cauſe de ce miracle, ni pourquoi le nouveau miroir étoit conſulté ſi ſouvent ; mais quelque peine qu'il ſe donnât, il ne lui avoit pas encore été poſſible de diſtinguer ce qui s'y paſſoit. Le miroir ſe trouvoit toujours diſpoſé de façon que l'aimable perſonne, dont il étoit enchanté, étoit placée en le regardant, entre lui & l'objet dont elle s'occupoit, & par conſéquent, elle le lui cachoit tout entier. Il en avoit ſeulement aſſez diſtingué, pour ne pouvoir douter que la figure d'un homme ſe

peignoit à elle ; & c'en étoit assez, pour allumer dans son cœur la plus noire jalousie. Faut-il qu'une passion pour laquelle nous sommes si véritablement nés, qu'une passion autorisée & avouée par la nature, ait besoin de choses tristes & pénibles pour ne se point éteindre ? Hélas ! il n'est que trop vrai ; & l'on m'a fort assuré, que malgré tous les charmes dont étoit douée la personne du miroir, sans cette jalousie, sans le trouble, sans l'impatience & les sermens que Saphir faisoit de ne revenir jamais être le témoin des regards que l'on portoit à un autre : l'on croit, dis-je, que son amour n'auroit pas été aussi constant qu'il le fut : Quoiqu'il en soit, les fées le voulurent ainsi ; il est à présumer qu'elles avoient leurs raisons.

J'ai conté tout au plus juste, à ce qu'il me semble, le triste état auquel le roi Peridor étoit réduit : j'ai dit encore qu'il y avoit quinze ans qu'il ne connoissoit aucun plaisir, son fils pouvoit alors en avoir dix-huit, & depuis trois ans il faisoit constamment usage du joli miroir. Au bout de ce temps, une maladie de langueur s'empara de Peridor ; elle fit bientôt craindre, avec raison, pour ses jours. Son fils, sa maison, sa capitale, tout le royaume, éprouvèrent une inquié-

tude & une douleur si vive, que je n'entreprendrai point de la décrire ; cette description ne pourroit que nous attrister le lecteur & moi.

Le roi triste, pendant toute sa maladie, ne parloit que de la reine, & du chagrin qu'il avoit de l'avoir offensée. Enfin, l'espérance de la revoir étoit la seule consolation qu'il éprouvoit. Toutes les facultés, tous les empiriques & les charlatans, avoient inutilement tenté une cure, contre laquelle les eaux, en dernier lieu, & tous les remèdes possibles qui les avoient précédés, avoient échoué. Las enfin de tous les propos inutiles, & de toutes les citations tant grecques que latines que l'on faisoit à tout moment pour lui prouver qu'il étoit malade ; à bout de toute complaisance, il obtint qu'on le laissât seul dans sa chambre, & qu'on ne vînt point l'y troubler.

Un de ses plus grands maux étoit une oppression considérable, qui lui laissoit à peine la faculté de respirer. Il avoit donc ordonné qu'on laissât les fenêtres ouvertes, dans le dessein d'avoir un peu plus d'air. A peine eut-il été seul quelques momens, qu'un oiseau, dont le plumage étoit éblouissant, vint, après avoir voltigé quelque temps,

se poser sur sa fenêtre. Son plumage étoit bleu céleste & or ; ses pieds & son bec étoient de rubis ; mais d'un si grand poli, que l'on n'en pouvoit soutenir la vue ; ses yeux effaçoient par leur éclat le feu des diamans les plus brillans ; il avoit sur sa tête une couronne ; en bonne foi, je ne sais pas de quoi elle étoit ; mais je sais sûrement qu'elle étoit encore plus éclatante que tout le reste. Les comparaisons me manquent, pour faire imaginer combien son corsage étoit agréable & bien disposé. Pour son ramage je n'en puis rien dire, car l'oiseau ne chanta point ; il regarda seulement le roi, & ce regard lui rendit toutes ses forces. L'oiseau fit plus, il vola dans la chambre, en regardant toujours fixement le roi ; & chaque coup-d'œil étoit une nouvelle confirmation de santé. Peridor se trouva disposé, tel qu'il étoit avant sa maladie ; il se leva, & ne pouvant résister à l'envie de se rendre maître d'un aussi bel oiseau, auquel il étoit de plus redevable de son entière guérison, il voulut s'en saisir ; mais plus léger qu'une hirondelle, l'oiseau sut l'éviter. Peridor au désespoir sonne, appelle de toutes ses forces, on entre en foule. Il n'écoute ni la joie, ni la surprise que toute sa cour, qui l'adore,

lui veut témoigner du retour de sa santé. Il dépeint à la hâte l'oiseau qu'il a vu, & qui vient de le guérir; il ordonne qu'on le poursuive, que l'on descende au jardin, & qu'on ne néglige rien pour lui apporter ce qui seul fait son desir. On court à la hâte de tous côtés, soit à pied, soit à cheval, l'on bat tous les buissons, tous les oiseleurs du royaume se mettent en campagne. Peridor étoit si fort aimé, la récompense qu'il promettoit étoit si considérable, & ces deux motifs ont toujours été si puissans pour faire agir les hommes, qu'en moins de rien, tout le monde, grands & petits, fut aux champs; & les villes devinrent désertes.

Tous ces grands mouvemens ne produisirent, suivant la coutume, que du tumulte & beaucoup de bruit; l'oiseau ne se trouva point: & ce qui fut bien plus affligeant, le roi, quelques jours après, retomba dans le même état, & bientôt on le vit avec chagrin au-même degré de langueur. Saphir, pénétré de la plus vive douleur, car il étoit le fils le plus tendre qu'on pût rencontrer, persuadé que le sentiment facilite les recherches, se flatta de trouver mieux qu'un autre, & pourquoi l'espéra-t-il? Parce qu'il avoit plus de desir de rencontrer. Il partit, quelque

chose qu'on pût faire pour l'empêcher ; sa maison voulut le suivre. Il n'avoit formé aucun projet qui le déterminât à prendre un chemin plutôt qu'un autre. Les retraites qu'il crut les plus favorites des oiseaux furent ses seuls guides ; il battit toutes les haies & tous les buissons ; il questionna tous ceux qui se présentèrent sur sa route ; il fit enfin tout ce que peut dicter un aussi bon sentiment que celui de vouloir sauver la vie d'un père, & d'un père tendrement aimé ; mais plus il chercha, moins il trouva. Son impatience égaloit son attachement.

Il arriva dans une des plus immenses forêts du monde ; les cèdres qui la composoient, respectables par leur vieillesse, élevoient leurs têtes aux nues ; & ces superbes têtes étoient portées par les tiges les plus droites que l'on puisse imaginer. Malgré l'ombre que de si beaux arbres répandoient sur la terre qui les produisoit, cette terre étoit parée d'une herbe molle, émaillée des fleurs les plus rares. Toutes ces choses persuadèrent Saphir que le bel oiseau devoit avoir pour retraite un séjour aussi délicieux ; dans cette idée, il prit la résolution de ne point quitter cette forêt, qu'il n'en eût examiné tous les tours & tous les détours.

Il réſolut de la parcourir dans tous les ſens ; il imagina de plus de faire peindre des filets de toutes les couleurs dont on lui avoit dépeint l'oiſeau, perſuadé qu'on ſe laiſſe aiſément prendre à quelque choſe qui nous reſſemble. Non-ſeulement il avoit avec lui des oiſeleurs expérimentés, mais toute ſa ſuite excelloit dans cette profeſſion. Indépendamment de l'amour que Peridor s'étoit attiré, un courtiſan n'eſt-il pas de tous les métiers ?

Saphir, après avoir couru une partie de la journée, comme il faiſoit ordinairement, ſe ſentit un jour preſſé de la ſoif. Il apperçut heureuſement une fontaine agréable dans ſa ruſticité, & dont l'eau claire & vive lui promettoit une ſatisfaction complette. Il tira de ſa poche une taſſe (c'eſt une précaution que tout voyageur ne doit pas mettre en oubli); dans le temps qu'il voulut la remplir, une petite grenouille verte, beaucoup plus jolie qu'une grenouille ne le doit être, ſauta dans la taſſe. Il la rejeta, peu touché de ſes agrémens : plus vive qu'auparavant, elle fit un nouveau ſaut. Saphir tourmenté de la ſoif, & l'eſprit inquiet, ſe préparoit à la jeter avec une ſorte d'impatience, dans le fond bien pardonnable, quand la petite grenouille, en le regardant avec les plus beaux yeux du

Je suis une amie de l'oiseau, monsieur mon ami.

C. P. Marillier. inv.

C. De Ghendt. sculp.

monde ; je ſuis une amie de l'oiſeau, ménagez-moi, lui dit-elle, buvez, votre ſoif m'inquiète, vous m'écouterez enſuite.

Quand le prince eut étanché la ſoif qui le dévoroit, il obéit à la jolie Grenouille qui lui ordonna de s'aſſeoir & de ſe repoſer. Pour lors elle lui dit, faites de point en point ce que je vais vous ordonner, raſſemblez votre ſuite, établiſſez la à quatre pas d'ici, dans un hameau que vous trouverez, il eſt ſuffiſant pour la contenir ; ſuivez tout ſeul, & ſans que perſonne vous accompagne, une grande route que vous trouverez à votre droite, en marchant vers le midi. La route eſt longue, elle eſt plantée de cèdres du Liban. Au bout de cette allée, un château ſuperbe ſe préſentera devant vous ; recevez ce petit grain de ſable, dit-elle, en le lui préſentant avec une politeſſe & une grâce infinie ; mettez-le dans la terre, le plus près que vous pourrez de la porte du château ; il aura la vertu de la faire ouvrir & d'endormir tous ceux par leſquels il eſt habité. Alors, marchez droit à l'écurie, ſans être occupé que de ce que je vous recommande ; choiſiſſez le plus beau de tous les chevaux, montez promptement deſſus, & venez me retrouver ici le plus vîte qu'il

vous ſera poſſible. Adieu, prince, je vous ſouhaite fortune : cela dit, la petite grenouille ſe plongea dans l'eau, & ne parut plus.

Le prince, rempli d'une eſpérance qu'il n'avoit point eue depuis ſon départ, exécuta ce qu'on lui avoit preſcrit ; il laiſſa ſes gens dans le hameau, trouva la route qu'on lui avoit indiquée, la ſuivit tout ſeul, enfin il arriva à la porte d'un château qui lui parut ſuperbe, & c'étoit avec raiſon ; car il étoit de criſtal, & tous les ornemens étoient d'or maſſif. Ces beautés frappèrent peu ſa vue ; il ſema ſon grain, la porte s'ouvrit, tout le monde, ainſi que l'avoit prédit la grenouille, étoit endormi. Saphir alla droit à l'écurie, il avoit déjà fait choix du plus beau des chevaux dont elle étoit remplie, lorſqu'il apperçut tout auprès de ce bel animal le plus riche harnois qu'on eût jamais vu. Il ne douta pas un moment que ce ne fût l'équipage de la monture qu'il ſe deſtinoit, & ſans imaginer de faire le moindre mal (en effet, qui prend le cheval peut bien emporter la ſelle), il le mit ſur le dos du ſuperbe courſier. Dans l'inſtant, tous les gens du château ſe réveillèrent ; on ſe jeta ſur lui, on le ſaiſit ; il étoit bien & dûment arrêté, qu'on crioit encore au voleur. On le mena

devant le seigneur du lieu qui, prévenu par sa bonne mine plus que par les raisons qu'il allégua, voulut bien lui accorder la permission de se retirer. L'on m'a dit qu'il avoit exposé qu'aimant fort la cavalerie, il avoit voulu, en attendant qu'on fût éveillé dans le château, faire un tour de manège sur le cheval dont on l'avoit trouvé saisi ; cette raison, toute frivole qu'elle étoit, fut trouvée bonne, & la preuve, c'est qu'il fut relâché. Il ne faut point faire de difficultés inutiles ; il n'y a rien à dire contre ce qui suffit.

Saphir, bien triste, bien affligé, revint à la fontaine, où la grenouille le traita tout au plus mal. Pour qui me prenez-vous, lui dit-elle, toute en colère, croyez-vous, en bonne foi, que ce soit pour bavarder que je vous ai donné les avis dont vous avez si mal profité ? La douleur du prince fit recevoir ses excuses, & la bonne petite grenouille s'étant laissée attendrir, lui donna encore un petit grain ; mais pour cette fois il étoit d'or. Elle lui recommanda d'observer les mêmes choses que la première fois, à la seule différence, qu'au lieu d'aller à l'écurie qui lui avoit été si funeste, elle lui ordonna d'entrer dans le château, le plus vîte qu'il le pourroit ; de suivre l'enfilade de l'apparte-

ment, jusqu'à ce qu'il trouvât une chambre remplie de parfums, dans laquelle une fille endormie, & d'une beauté parfaite, se présenteroit à sa vue ; il eut ordre de l'éveiller, & de l'amener sur le champ, quelque chose qu'elle lui pût dire pour s'opposer à son dessein.

Le prince exécuta de point en point les ordres de la grenouille, & tout lui réussit encore : la porte s'ouvrit, tous les habitans du château parurent plongés dans le plus profond sommeil ; il trouva la belle couchée entre deux draps, & sa beauté lui parut admirable. Il l'éveilla en la priant, d'une façon assez déterminée, de vouloir bien le suivre : la belle y consentit, quoiqu'avec assez de peine ; aux conditions, lui dit-elle, monsieur, que vous me permettrez seulement de mettre mon jupon : que diroit-on de vous & de moi, ajouta-t-elle, si l'on vous rencontroit, me donnant fort poliment la main, pendant que je serois en chemise. Cette proposition parut trop naturelle à Saphir pour être refusée.

Mais la belle n'eut pas plutôt touché ce fatal jupon, que toute la maison s'éveilla, & que bien plus sérieusement que la première fois, le prince fut arrêté & garotté.

Il étoit si troublé de la faute qu'il avoit commise, si fâché de sa sotte complaisance, si déconcerté, qu'il ne sut que dire pour se justifier. Pour moi, j'ai toujours cru que les fées avoient séduit ses juges ; en effet, comment pouvoit-on l'excuser, & quelle peine ne méritoit-il pas étant pris en flagrant délit, comme il l'avoit été, & qui pis est, en récidivant ? Quoiqu'il en soit, on le mit à la porte avec assez de politesse ; mais ce qui lui causoit un bien plus grand embarras, c'étoit la crainte de revoir la grenouille sa bienfaitrice. Comment se résoudre à paroître devant elle, après ce qui s'étoit passé ? Il prit à la fin ce parti ; mais ce fut avec une peine infinie. La grenouille le gronda, le chapitra, fit ce que l'on appelle un train épouvantable ; le prince demanda pardon, représenta qu'il étoit bien difficile de refuser à une jolie personne (qui d'ailleurs veut bien vous suivre) la simple permission de ne mettre qu'un jupon. Il faut, en un mot, faire ce que j'ordonne, lui dit, d'un ton colère, la jolie grenouille.

Après bien des excuses & des regrets de la part de Saphir, elle se rendit encore à ses prières ; & s'étant tout-à-fait radoucie, elle lui donna un petit grain de diamant,

Retournez au château, lui dit-elle, semez à la porte ce grain de diamant; mais ne pensez plus à l'écurie, ni à la chambre, elles vous ont été trop fatales; allez droit au jardin, passez sous un portique qui se trouvera en face d'un bosquet, au milieu duquel est un arbre dont la tige est d'or, & les feuilles d'émeraudes. Sur cet arbre, vous trouverez perché le bel oiseau que vous cherchez avec tant de soin; vous couperez la branche sur laquelle il repose, & vous me l'apporterez sur le champ. Mais je vous avertis, en bonne amie, que si vous voulez en faire à votre tête, comme il vous est déjà arrivé deux fois, vous n'avez plus de ressources à espérer, ni de moi, ni de personne.

Pour lors à son ordinaire, elle se cacha sous l'eau, & le prince frappé de ses dernières menaces, partit dans la résolution de ne les pas mériter. Il trouva tout ce qui lui avoit été annoncé, le portique, le bosquet, l'arbre superbe, & le bel oiseau qui dormoit profondément sur une de ses branches. Il la coupa, & quoiqu'il vit à côté de lui une cage d'or qui convenoit très-fort, ce lui sembloit, pour emporter sa proie avec plus d'assûrance, il n'en fit aucun usage

& revint à la fontaine, marchant sur la pointe du pied, & retenant son haleine dans la crainte de réveiller le bel oiseau. Quel fut son étonnement! au lieu de trouver cette fontaine comme il espéroit, il apperçut dans la place qu'elle occupoit auparavant un petit palais, rustique à la vérité, mais bâti dans le meilleur goût; & sur la porte de cette aimable retraite une personne charmante & qui le mit hors de lui-même; le lecteur n'en sera point surpris, puisque c'étoit en effet l'inconnue du miroir. Quoi! madame, ne sachant ni ce qu'il faisoit, non plus que ce qu'il disoit, tant il étoit ému; quoi c'est vous! La belle en rougissant lui dit: seigneur, quant à vous, votre figure m'est bien connue, mais je croyois que vous me voyiez pour la première fois. Ah! madame, lui répondit-il, que j'ai passé de jours & de momens à vous admirer. Ce commencement d'entretien fut suivi du récit circonstancié de ce qui avoit occupé jusqu'alors nos deux amans; ils se communiquèrent réciproquement sans se rien cacher tout ce qui leur étoit arrivé; ils eurent ensemble de ces conservations détaillées, dans lesquelles l'esprit soumis au cœur ne voit & n'entend que par les organes du sen-

timent. Enfin, plus ils approfondirent, plus ils furent convaincus qu'ils étoient l'un & l'autre l'objet des attentions qu'ils portoient à leur miroir. En s'avouant leurs inquiétudes & leurs jalousies, ils s'avouèrent tout l'amour imaginable.

Le prince, après quelques momens de la plus tendre conversation, ne put s'empêcher de demander à la belle inconnue par quelle heureuse aventure elle se rencontroit dans cette forêt. Il la pria de lui dire ce qu'étoit devenue la fontaine, & la conjura sur-tout de lui donner des nouvelles d'une grenouille à laquelle il étoit redevable de son bonheur, & à laquelle il avoit promis de reporter le bel oiseau qui, par parenthèse, dormoit toujours. Hélas! seigneur, vous la voyez devant vous, cette grenouille, dit-elle, d'un air assez embarrassé. Mon histoire ne sera pas longue; j'ignore, & ma naissance, & ma patrie: je sais seulement que je m'appelle Serpentine, les fées qui ont pris soin de moi, depuis que je suis au monde, n'ont jamais voulu que je fusse instruite ni de l'une, ni de l'autre; elles n'ont rien négligé pour mon éducation, & leurs bontés pour moi ont été excessives. J'ai toujours vécu dans la retraite, & depuis deux ans j'avoue qu'elle

qu'elle ne m'a point été difficile à soutenir. J'avois un miroir, seigneur.... La rougeur & la timidité l'empêchèrent d'en dire davantage ; mais s'interrompant avec vivacité ; vous savez que les fées veulent être obéies, & sans réplique ; elles changèrent hier la petite demeure que vous voyez, dans la fontaine dont vous me demandez des nouvelles ; & m'ayant métamorphosée en grenouille, elles m'ordonnèrent de dire à celui qui viendroit à la fontaine, tout ce que je vous ai dit avec exactitude. Mais, seigneur, quand je vous ai vu paroître, qu'il m'a été douloureux, sur-tout avec les impressions dont mon cœur n'étoit que trop rempli, de paroître à vos yeux sous une figure aussi difforme. Enfin, c'étoit une nécessité ; & toute cruelle qu'elle m'a paru, il a fallu s'y soumettre. Je désirois votre réussite, non-seulement pour vos intérêts, seigneur, mais aussi par rapport à ma métamorphose qui ne devoit finir que quand vous seriez le maître du bel oiseau, j'ignore absolument ce qui vous en fait désirer la possession. Pour lors, Saphir exposa l'intérêt de la santé de son père, & tout ce qui a été rapporté ci-devant.

Serpentine devint triste à ce récit, & ses

beaux yeux se remplirent de quelques larmes. Saphir la pressa tendrement de l'instruire des raisons d'un si prompt changement. Ah ! seigneur, vous ne connoissez de moi que ma figure, & quelques actions dont votre miroir vous a instruit ; je conviens que ces actions, tout indifférentes qu'elles puissent être, dénotent en général les sentimens du cœur ; mais j'ignore ma naissance, & j'apprends que vous êtes fils de roi. Je vois de plus que vous méritez de l'être ; que faut-il que je devienne, malheureuse que je suis ? Saphir eut beau protester tout ce que l'amour excessif peut faire dire en cas pareil, l'aimable Serpentine lui répondit toujours : seigneur, je vous aime trop pour vous engager à faire un mariage qui ne vous conviendroit pas ; je ferai fort à plaindre, mais je ne changerai point de sentimens. Si les fées, m'apprenant une naissance sur laquelle je n'ai eu jusqu'ici, je l'avoue, aucune curiosité, ne me prouvent pas une extraction digne de vous, seigneur, quelques sentimens que vous m'ayiez inspirés, jamais je n'accepterai l'offre de votre main.

Ils en étoient à cet endroit de leur conversation qui n'auroit pas été si promptement terminée, quand une des fées parut dans

son char d'ivoire, accompagnée d'une très-belle femme, mais qui n'étoit plus dans sa première jeunesse. Le bel oiseau se réveilla pour lors, & sautant sur l'épaule de Saphir, d'où il ne voulut jamais sortir, il lui fit toutes les caresses qu'un oiseau peut faire. La fée dit à Serpentine qu'elle étoit contente d'elle; elle fit ensuite mille amitiés à Saphir, & le présenta à Aglantine sa tante, à la mode de Bretagne, car cette femme qu'elle amenoit avec elle, étoit en effet la veuve de Diamantin.

Après quelques embrassemens, la fée, d'un coup de baguette, rendit sa voiture à quatre places, d'un vis-à-vis qu'elle étoit; elle se plaça avec Aglantine dans le fond, Saphir (ayant toujours le bel oiseau sur l'épaule) & Serpentine se mirent sur le devant. La fée manda par un de ses pages à l'équipage du prince qu'il pouvoit revenir à la cour de Peridor à petites journées, & que le bel oiseau étoit trouvé. Après cette petite attention, elle fit envoler son char. Malgré la vîtesse avec laquelle se faisoit le voyage, Saphir & Serpentine furent agités de toutes les pensées que le plaisir de se voir, & la fin de leur conversation, pouvoient faire

naître en eux; car rien n'égale la promptitude des pensées des amans.

Dans cette situation d'esprit, ils arrivèrent au palais du roi Peridor; il s'étoit fait porter dans un vestibule fort aëré, où l'on croyoit à tout moment qu'il touchoit à son dernier instant. D'abord que le char fut à une certaine distance, le bel oiseau prit son vol, & venant à tire d'aîles fondre sur le roi malade, il lui rendit une santé à laquelle Constance s'intéressoit plus que lui-même: c'étoit elle en effet qui reprit une figure que son cher Peridor n'avoit pu oublier. Elle témoignoit à son époux, à son fils, le contentement qu'elle éprouvoit de les revoir, en même-temps qu'elle asûroit la fée de la plus vive & de la plus tendre reconnoissance: elle exprimoit tous ces sentimens à-la-fois, avec le désordre de l'excessive joie & de la surprise, quand on vit arriver dans les airs une autre voiture. C'étoit l'équipage de l'autre fée, car on doit se souvenir que j'ai toujours dit qu'elles étoient deux. Elle amenoit avec elle Diamantin, qu'elle avoit puni par l'absence, & enfermé dans son château entre quatre chaises, dont il n'avoit pas bougé, & qui, plus passionné que jamais, & dans la ferme résolution d'être fidelle,

trouva Aglantine plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue ; leur raccommodement fut auſſi tendre que ſincère.

Au milieu de tant de reconnoiſſances & de contentemens, nos jeunes amans étoient dans une perplexité difficile à exprimer ; quand tout-à-coup les fées, prenant Serpentine par la main, dirent aux rois & aux reines : Vous ne nous demandez point quelle eſt cette beauté, l'excès de votre joie excuſe votre peu de curioſité. Alors elles dirent à Serpentine, en lui montrant Aglantine & Diamantin, voilà ceux qui vous ont donné le jour. La nobleſſe de ſes ſentimens, & la vivacité des mouvemens de ſon cœur, lui causèrent à ces mots une joie que Saphir ſeul pouvoit lui diſputer. Après les tendres embraſſemens d'une famille réunie, les fées proposèrent le mariage de Serpentine & du prince Saphir, qui fut généralement approuvé. Leurs cœurs furent dans la ſuite toujours fidelles. Les fées aſſiſtèrent à ces trois mariages, car en effet il y en eut trois ; je ne crois pas que l'on puiſſe me le diſputer, & tout le monde fut content & ſage par la ſuite.

Peridor & Diamantin, comblés des bontés & des faveurs des fées, voulurent que

leur hiſtoire devînt publique, afin qu'elle pût ſervir d'inſtruction à tous les hommes ; & pour donner encore une plus grande marque de leur reconnoiſſance, ils firent raſſembler les hiſtoires de Féerie, arrivées dans les royaumes voiſins, & c'eſt une partie de ces contes qui compoſe ce petit volume.

LES PERROQUETS,

CONTE.

Il y avoit une fois une princeſſe, qui vint au monde avec beaucoup d'eſprit, de courage & d'ambition. Ces dons du ciel, ſi rarement réunis, ont ſouvent été plus avantageux à ceux qui les ont reçus en naiſſant, que les ſucceſſions des plus grands empires. Quand elle fut dans un âge à pouvoir diſpoſer de ſa main, elle épouſa un prince qui vivoit en homme privé, dans des états où ſes ancêtres avoient régné jadis. Ce prince avoit échappé ſeul à la cruauté d'un puiſſant roi du voiſinage, qui avoit uſurpé le royaume, & qui, pour jouir avec plus d'impunité du fruit de ſes crimes, y en avoit ajouté un nouveau, en faiſant maſſa-

crer impitoyablement toute la famille royale, qu'il venoit de dépoſſéder.

La princeſſe ne fut pas plutôt mariée, qu'elle ne fut plus occupée que du ſoin d'inſpirer au prince ſon mari le deſſein de remonter ſur un trône qui lui appartenoit. Elle lui répétoit ſans-ceſſe, qu'il étoit honteux d'obéir dans un lieu où l'on avoit droit de commander. Le prince étoit naturellement pareſſeux, par conſéquent il étoit doux; car rien ne conduit à la douceur autant que la pareſſe, cette fille de la volupté. Mais quels changemens une femme n'apporte-t-elle pas, quand elle le veut, dans le caractère de ſon mari?

Il ſe laiſſa donc peu-à-peu convaincre, ou plutôt ſéduire par les raiſons de la princeſſe ſa femme. Quand il lui repréſentoit que les projets qu'elle formoit étoient d'une exécution impoſſible; elle répondoit en général que l'hiſtoire donnoit des exemples de plus grandes révolutions. Si le prince, en entrant dans le détail, lui diſoit que toutes les places du royaume étoient occupées par les troupes de l'uſurpateur; la princeſſe répondoit que tous les gouverneurs étoient ſes ſujets naturels. Elle lui objectoit encore que tous les habitans gémiſſoient ſous le joug

d'un prince étranger & avare, & que par conséquent sa domination étoit odieuse. Mais par quel moyen pouvoient-ils se prévaloir de cette conjoncture? Puisque l'argent, le nerf de toutes les entreprises, leur manquoit absolument.

Ils avoient l'un & l'autre assez de bien pour vivre aisément en personnes privées; mais pour exciter une révolte, & faire une révolution générale dans un royaume, il faut avoir des sommes immenses à sa disposition: l'argent est, en ce cas, d'une nécessité absolue. Il en faut, pour avoir des armes & des chevaux. Il en faut, pour s'attacher ceux auxquels on confie le secret de l'entreprise; il faut qu'ils ne puissent pas espérer une plus grande récompense de ceux à qui ils pourroient le révéler. Enfin il y avoit un nombre infini d'objections plus sensées les unes que les autres, que le prince paresseux faisoit à la princesse ambitieuse. L'article de l'argent étoit surtout, comme on dit, son cheval de bataille.

La princesse avoit été élevée dans un château situé au milieu des rochers & des bois, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit ouï parler du pouvoir des fées. Elle avoit entendu raconter à sa nourrice & à

ſa gouvernante, qu'elles avoient transformé en pluſieurs manières différentes l'équipage de chaſſe du prince ſon père, toutes les fois qu'il s'étoit trop approché d'une caverne, où l'on diſoit dans le pays qu'elles faiſoient leur demeure, & l'on aſſuroit qu'elles en avoient interdit l'entrée à tous les mortels. Elles étoient bien aiſes que leur habitation fût tout-à-fait ignorée.

Les paſſions ſont ingénieuſes à tout mettre en œuvre. La princeſſe ambitieuſe avoit hérité par la mort de ſon père & de ſa mère, un château ſitué dans le voiſinage des fées; elle réſolut d'y aller paſſer quelques mois, dans la ſeule eſpérance d'établir un commerce avec les fées ſes voiſines: nul autre motif ne pouvoit aſſurément l'y conduire. Ce château étoit aſſis au milieu des montagnes; tout y tomboit: les gens du lieu, les ſeuls au monde qui puſſent en parler, faiſoient ſans-ceſſe l'éloge des beaux droits & de l'étendue de la juſtice de la terre; mais dans le fond c'étoit une priſon cruelle à habiter.

Il en arriva cependant comme la princeſſe l'avoit eſpéré, & la conjoncture qui fit naître l'événement dont elle profita, ne pouvoit être plus favorable à ſes deſſeins.

Un ogre effroyable qui habitoit dans les mêmes rochers, faisoit depuis long-temps la guerre à ses voisins; il ne se repaissoit que de carnage, & il avoit, chemin faisant, dévoré plusieurs domestiques qui appartenoient aux fées. Ce procédé étoit absolument contre le droit des gens; car il y avoit toujours eu quelque sorte d'alliance entre les fées & les ogres, à-peu-près comme nous en avons avec les mahométans pour la nécessité du commerce. Et les ogres ne pouvoient en prétendre cause d'ignorance; car on dit que ceux qu'ils avoient dévorés étoient des gens de livrée, ce qui rendoit l'insulte plus offensante & le cas plus grave; surtout autrefois, où l'on étoit plus sensible à ces sortes d'affronts que l'on ne l'est aujourd'hui. Les fées irritées contre cette détestable nation, avoient pris le parti de l'exterminer.

Ce fut dans ces entrefaites que la princesse vint habiter son château. Les ogres, après quelques rencontres où ils avoient toujours eu du désavantage, se trouvant inférieurs en puissance & en enchantemens aux fées leurs ennemies, vinrent supplier la princesse de leur donner retraite. Elle la leur accorda sans peine, regardant comme un

acte d'humanité, de ne pas refuſer l'aſyle à des malheureux qui imploroient ſa bonté.

Les fées, que leur art inſtruit de tout quand elles conſultent leurs livres, ayant appris que la princeſſe avoit retiré les ogres, envoyèrent lui porter leurs plaintes d'un ſemblable procédé. Elles la firent avertir en même-temps, que c'étoit rompre ouvertement avec elles. Qu'elles pouvoient d'un coup de baguette réduire ſon château en cendres. Qu'elle avoit trop d'eſprit pour l'ignorer; que voulant conſerver des égards pour une princeſſe d'un auſſi grand mérite, & fille de parens qu'elles avoient toujours aimés, elles n'avoient voulu prendre aucun parti ſans l'avoir auparavant avertie. Qu'elles la prioient de vouloir bien faire ſortir leurs ennemis de ſa maiſon, en l'aſſurant que ſi elle avoit cette honnêteté, elle éprouveroit, ſi l'occaſion s'en préſentoit jamais, qu'elles étoient de bonnes voiſines.

La princeſſe répondit ſimplement, qu'elles n'avoient donné d'aſyle aux ogres que pour ne pas refuſer la prière de gens qui lui avoient paru malheureux, qu'elle les alloit congédier, & qu'elle ſupplioit ces dames de lui accorder la permiſſion d'aller leur ren-

dre visite, ou de lui marquer un lieu où elle pût les entretenir.

La plus importante des fées fût touchée de l'honnêteté de la princesse, & elle vint la voir dans un char tiré par six animaux qui avoient chacun quatre aîles & quatre pieds. La vîtesse de leur allure étoit si grande, qu'on ne pouvoit distinguer s'ils voloient ou s'ils marchoient. La fée fit présent à la princesse d'une cassette en apparence assez commune, & la pria de ne l'ouvrir qu'après son départ. Les fées bienfaisantes, du nombre desquelles étoit celle dont je parle, ne font aucune visite sans accompagner l'honneur qu'elles prétendent faire de quelques marques sensibles de leur bonne volonté. La princesse reçut & la visite & le présent avec de grandes démonstrations de reconnoissance; & la fée fut extrêmement contente, & de ses propos & de ses sentimens. Je n'ignore pas, lui dit-elle en la quittant, les grands desseins que vous méditez, & dont vous êtes sans cesse occupée; vous pouvez compter sur mon secours, parce que la justice est de votre côté.

La princesse savoit très-bien que la caverne où la fée avoit son palais étoit inaccessible à ceux qu'elle n'y vouloit pas recevoir;

elle lui demanda donc pour preuve de ſes bontés, la grâce d'y pouvoir quelque jour être introduite. La fée y conſentit, elle lui aſſigna un jour, & la princeſſe y fut exacte. Elle fut reçue à l'entrée de la caverne par douze jeunes fées plus magnifiques les unes que les autres. Elles étoient vêtues de brocard d'or, leurs coiffures garnies de diamans étoient chargées de plumes & d'aigrettes, chacune étoit parée du portrait de la grande fée, attaché à un grand ruban couleur de feu, de la façon que l'on porte les rubans des ordres. Ces douze belles & jeunes fées reçurent la princeſſe avec toutes les marques du plus grand reſpect, & la conduiſirent dans l'appartement de la fée.

Elle étoit négligemment couchée ſur un lit, où l'or brilloit de tous les côtés, un ſimple couvre-pied d'Edredon étoit encore plus négligemment étendu ſur elle. L'on ſe doute bien de la raiſon qui l'engageoit à recevoir la princeſſe en cet état; c'étoit pour éviter l'embarras des cérémonies. Cette méthode ſatisfait à-la-fois la vanité & la pareſſe, & c'eſt ce qui m'engageroit à répondre que cet uſage ſera pratiqué plus long-temps qu'aucun autre. Sa cour étoit des plus nombreuſes, quoiqu'elle ne fût compoſée que des

officiers du palais & de toutes les fées de sa famille, les uns & les autres étoient dans un grand silence autour d'elle. L'on voyoit auprès de son lit un bureau de corail, de pièces de rapport, sur lequel étoit une écritoire d'or émaillé, des papiers, des livres, & des instrumens de féerie; sur le pied du lit quelques petits chiens qui, par parenthèse, aboyèrent beaucoup quand la princesse entra, & un peu plus bas sur des carreaux, il y avoit des perroquets, des nains, & des singes: enfin tout ce qui sert à l'amusement des grands. La princesse fut placée auprès de la fée dans un fauteuil d'un prix infini; il étoit d'une broderie d'or relevée des plus grosses & des plus belles perles de l'Orient.

Aussitôt que la princesse fut assise, tout le monde se retira par respect. La fée renouvela alors les offres qu'elle avoit déjà faites de son pouvoir & de ses conseils, & la princesse lui fit mille remercîmens du riche présent qu'elle avoit reçu. Elle lui parloit de la cassette qu'elle lui avoit apportée, lorsqu'elle l'étoit venue voir, & qu'elle avoit trouvée remplie de pierreries d'un prix inestimable. Je vous en fournirai toujours de pareilles, lui répondit la fée, quand vous en aurez besoin pour des desseins aussi légi-

times ; & elle ajouta à ce premier préſent, celui d'une ſeconde caſſette pleine d'or monnoyé, pour s'en ſervir dans les premières occaſions, en attendant qu'elle eût pu trouver à vendre les pierreries.

Sa généroſité ne ſe borna pas à ces ſeuls préſens, elle lui donna pluſieurs Perroquets, qui non-ſeulement parloient, ce qui n'eût pas été rare, mais qui étoient encore capables de négocier les affaires les plus délicates : car ils avoient de l'intelligence, de l'eſprit, de la fineſſe & du ſavoir, toutes choſes néceſſaires aux négociations. Ils vous ſeront néceſſaires, lui dit la fée ; employez-les hardiment, ils pourront vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſera dans le conſeil de vos ennemis, & par leur moyen vous pourrez entretenir commerce avec vos amis : ces négociateurs ne peuvent être ſuſpects. Munie de tant de ſecours, & aidée des conſeils & des inſtructions que la fée lui avoit donnés, la princeſſe prit congé d'elle, en l'aſſurant d'une reconnoiſſance éternelle. Elle brûloit d'impatience de revoir le prince ſon mari, & de mettre en œuvre ſes grands deſſeins.

L'ambition eſt toujours vive ; la princeſſe entretint ſon mari très-exactement de tout

ce qui lui étoit arrivé d'heureux ; mais il eut peine dans le commencement à y ajouter foi. Le doute & la méfiance en pareil cas ne ſont point ſurprenans, & le lecteur fera peut-être lui-même quelque difficulté de croire le récit que je fais. Cependant le prince vit tant de marques ſenſibles de réalité, qu'il ſe réſolut à tenter la fortune. L'or & les pierreries étoient des preuves bien fortes de ce qu'il entendoit dire. Les Perroquets achevèrent de le perſuader. Car ils avoient avec les perſonnes en qui ils pouvoient prendre confiance, des converſations plus raiſonnables que celles des hommes ordinaires ; par-tout ailleurs ils prononçoient, comme tous les autres perroquets, ſeulement quelques mots mal articulés.

Le prince ne doutant plus de la puiſſance de la fée qui favoriſoit ſon deſſein, crut qu'il n'y avoit plus de temps à perdre. Il conſentit à quitter ſon vieux château, auquel il s'étoit cependant accoutumé, & réſolut de ſe rapprocher de la capitale, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles & de donner des ordres.

Il dépêcha de concert avec la princeſſe un de ſes plus habiles Perroquets avec de bonnes inſtructions, pour ſe tenir auprès du

gouverneur-général de tout le royaume. Il avoit ordre de revenir à tire d'aîles, s'il apprenoit qu'on eût le moindre soupçon de son projet. Le Perroquet arriva promptement dans le jardin du gouverneur, il vola d'oranger en oranger pendant une heure ou deux, & se conduisit si bien qu'il se laissa prendre. Il fut présenté au gouverneur, qui le trouva si joli, si doux & si caressant, qu'il le fit mettre sur-le-champ dans son cabinet dans une cage magnifique, dont il sortoit quand il lui plaisoit. Il se servoit de cette liberté pour voler partout où alloit le gouverneur, & particulièrement quand il ne voyoit qu'une seule personne avec lui; de telle sorte que l'on ne traitoit d'aucune affaire, qu'il n'en eût connoissance. Le gouverneur étoit un homme fort grave en public, mais il faisoit dans son cabinet de grandes extravagances, dont le Perroquet fit de bons contes après la révolution.

Le Perroquet ayant volé plusieurs fois dans le jardin sans avoir abusé de sa liberté, puisqu'il étoit toujours revenu très-exactement, ne fut plus observé, ce qui lui facilita le moyen de rendre compte de tout ce qu'il apprenoit, à un autre Perroquet que le prince envoyoit de temps en temps pour en être

instruit. Ce dernier étoit un des bons couriers que l'on eût jamais vu ; sa diligence étoit infinie. Le prince & la princesse tirèrent mille connoissances par cette voie, qui leur servirent à prendre des mesures certaines pour leur entreprise. Les autres Perroquets furent employés en plusieurs endroits du royaume, pour porter & rapporter des nouvelles, & s'en acquittèrent avec toute la fidélité & l'intelligence qu'on pouvoit desirer ; & pour tout dire enfin, ils firent ce que la fée avoit promis de leur service. Les pierreries furent vendues dans les grandes villes, & l'argent que l'on en reçut, aussi-bien que celui que l'on tenoit déjà de la libéralité de la fée, fut distribué avec tant de sagesse & tant de bonheur, que tout le royaume s'étant soulevé en un même jour, les garnisons de l'usurpateur furent presque par-tout désarmées à la même heure; & ce fut avec si peu de sang répandu, qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'une pareille révolution ait été méditée & exécutée avec autant de sagesse & de promptitude.

Les étrangers furent congédiés. Le prince & la princesse furent couronnés dans la ville capitale, au milieu des acclamations de tous

leurs sujets, charmés de voir leur légitime maître sur le trône, & un maître si aimable par sa douceur, & les qualités qu'il avoit pour la société, qu'il fit pendant toute sa vie les délices de toute sa cour, pendant que la princesse, en suivant son inclination naturelle, s'occupoit pour le bien de l'état des affaires les plus essentielles, & de la plus grande importance. Ils vécurent heureux & unis, parce que chacun d'eux partagea le gouvernement suivant son goût & son caractère.

LE NAVIRE VOLANT,

CONTE.

Il y a plusieurs siècles que tous les princes de la terre, aussi-bien que leurs sujets, fatigués de la tyrannie que les fées exerçoient sans-cesse, résolurent d'un commun accord de leur déclarer la guerre. Ils étoient convaincus que leur pouvoir causoit pour l'ordinaire de très grands maux, & ne faisoit du bien qu'a très-peu de gens; & ce bien comment étoit-il accordé? C'étoit le plus souvent à des conditions si rigoureuses,

qu'il falloit se livrer aux plus terribles épreuves, avant que de parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & quelquefois avant que d'obtenir la moindre grâce.

Les fées étoient alors immortelles comme elles le sont aujourd'hui ; mais elles n'en étoient pas moins soumises à ce jour fatal de chaque semaine, où paroissant sous la figure de quelqu'animal, elles étoient exposées aux insultes de leurs ennemis. Au moment de leur métamorphose, toute leur puissance s'évanouissoit, & sujettes aux mêmes misères que les bêtes dont elles avoient été obligées de prendre la figure ; ce n'étoit qu'en fuyant ou en se cachant, qu'elles pouvoient se dérober aux outrages qu'on leur préparoit. Mais malgré toutes les précautions qu'elles prenoient, elles étoient souvent surprises, & tous les rois dont je viens de parler, profitèrent avec tant de succès de l'avantage que leur donnoit ce jour funeste pour les fées, qu'en peu de temps il en périt un très-grand nombre, & qu'on les réduisit à prendre le parti de la retraite.

Elles étoient assez irrésolues sur le choix d'une contrée qu'elles vouloient habiter en commun, & sans le mêlange d'aucune personne mortelle ; lorsqu'une d'entr'elles, qui

surpassoit les autres en prudence & en industrie, ouvrit un avis qui fut unanimément applaudi. Elle proposa de construire un fort grand vaisseau d'un bois extrêmement léger, dont le dehors seroit couvert de plumes d'autruches. Ces plumes ne devoient être arrêtées au corps du navire que par le gros du tuyau, afin que l'air, en les agitant, soutînt la machine, & la fit marcher d'un cours rapide & certain. Le dedans de ce grand vaisseau devoit être, selon le projet, doublé de peaux de cignes, & deux plumes de phénix si éblouissantes, qu'elles avoient la vertu de rendre invisible à tout ce qui les environnoit, devoient encore être attachées à la poupe & à la proue de cette belle machine, d'une façon que rien au monde ne pouvoit les en séparer.

Aussitôt que le dessein de ce bâtiment fut approuvé, l'ouvrage fut dans sa perfection. Le simple souhait des fées suffit pour l'exécution. Elles s'embarquèrent à la hâte, bien résolues de ne déterminer leur demeure qu'après avoir examiné toute la terre avec la plus grande attention. Elles furent à l'instant élevées, sans que le vaisseau fit le moindre mouvement, & nul mortel n'a pu se vanter d'avoir vu leur embarquement. Lorsqu'elles

furent parvenues à la plus haute région de l'air, le vaiſſeau vogua avec une égalité parfaite, comme il eût pu faire ſur la mer la plus paiſible & la plus calme; les aſtres paroiſſoient de ce lieu dans une ſplendeur qui n'étoit jamais obſcurcie, & qu'on ne peut imaginer dans notre hémiſphère : leur éclat ne cauſoit aucun éblouiſſement, & leur voiſinage n'incommodoit point par ſa chaleur. Quand on regardoit la terre à travers cette immenſité d'air, on la voyoit ſemblable à un chaos triſte & ténébreux, qui ne devoit naturellement inſpirer aucun regret aux perſonnes qui en avoient abandonné le ſéjour.

Mais que ne peut l'habitude ? Les fées étoient accoutumées de trop longue main à l'habitation de la terre; elles faiſoient trop de cas de leur art, qui ne ſe peut exercer que ſur les hommes, pour ſe réſoudre à s'en ſéparer entièrement : elles ne vouloient pas non plus s'éloigner du voiſinage des cieux. Combattues de ces deux deſirs, qui leur paroiſſoient à elles-mêmes incompatibles, elles furent ſecourues par la rencontre d'une montagne contre laquelle leur vaiſſeau fut prêt à ſe briſer.

Cette montagne étoit la ſeule au monde

qui s'élevât à une hauteur si excessive. Les précipices qui l'environnoient la rendoient inaccessible ; le sommet excédoit beaucoup l'air grossier, par conséquent il étoit exempt de toutes ses intempéries ; mais plus la pente de cette montagne se rapprochoit de la terre, plus elle étoit couverte de neiges & de glaces. Les fées les amassèrent en un même lieu ; elles en construisirent un sallon fort vaste & fort exhaussé. Le froid & les tempêtes eurent défense d'approcher à l'avenir de tout ce canton ; les fleurs & les fruits prirent la place des frimats, & le zéphir eut ordre de ne jamais cesser de l'embellir. La situation du sommet de la montagne étoit admirable & délicieuse ; mais malheureusement son espace étoit d'une petite étendue.

Les fées ménagèrent donc le terrain ; elles placèrent au milieu un bassin d'une matière précieuse ; elles y firent naître une source qui ne pouvoit jamais tarir, & dont l'eau se répandoit sans-cesse par des cascades agréablement distribuées, sur les fleurs & sur les fruits dont la montagne dès lors se trouva revêtue. Cette eau, qui participoit de la matière céleste avec laquelle elle se mêloit, étoit beaucoup plus pure que celle dont nous usons ici-bas ; elle avoit de plus

la propriété de procurer l'immortalité, & d'entretenir la beauté des personnes qui s'y baignoient, en même temps qu'elle procuroit une santé parfaite à celles qui en faisoient usage pour leur boisson. Les fées élevèrent en un moment, à l'un des côtés de cette fontaine, un palais magnifique, où elles établirent leur demeure, & ce palais se trouva placé de symétrie avec le sallon dont j'ai parlé.

Les fées avoient fait de ce sallon un lieu d'enchantement; elles en avoient converti en diamans les murailles, qui n'étoient auparavant qu'un amas de glaces; & le soleil, par son voisinage, avoit achevé d'y donner la solidité, sans en altérer la transparence. Ce n'étoit pourtant qu'un des moindres prodiges qui rendoient ce sallon merveilleux & digne d'être habité par les dieux. Lorsqu'on y étoit entré, & qu'on élevoit les regards, le mouvement des cieux se développoit avec la même netteté que si on eût été dans le ciel; on distinguoit de même l'immensité de la mer & la terre toute entière; on pénétroit jusqu'au fond de ses entrailles, lorsqu'on abaissoit les regards. Quant aux murailles de ce beau sallon, elles représentoient tour à tour, & suivant la volonté

de

de celles qui les conſidéroient, toutes les perſonnes qui habitent l'univers. Non ſeulement leurs figures s'y peignoient au naturel, mais toutes les actions préſentes y étoient encore retracées avec la plus exacte vérité.

A ce miracle de la vue, ſe joignit celui de l'ouïe. Sans ce dernier article il eût manqué quelque choſe à la curioſité. L'on trouvoit donc dans le même lieu, pluſieurs ſortes d'inſtrumens rangés ſur des tables de rubis, qui produiſoient le même effet pour les converſations, que les murailles pour les objets viſibles; afin qu'en connoiſſant les figures, il fut poſſible de connoître auſſi les caractères de leur cœur & de leur eſprit. Pour mettre en œuvre ces inſtrumens, il ſuffiſoit d'ordonner à celui dont on aimoit mieux le ſon, de rapporter les paroles que proféroient les perſonnes pour leſquelles on avoit de la curioſité; l'inſtrument obéiſſoit auſſi-tôt, avec beaucoup de fidélité & de mélodie. Il avoit de plus l'agrément de ne ſe rendre intelligible qu'à celui qui l'interrogeoit, afin, non-ſeulement d'être diſcret, mais encore de n'être pas un obſtacle à ceux qui pouvoient en même temps avoir un ſemblable deſir.

Les fées ſe trouvèrent dans l'obligation

d'employer une dernière induſtrie pour pouvoir habiter aiſément un auſſi petit terrein. Et de plus, il leur étoit néceſſaire, pour venir sûrement ſur la terre, quand elles en auroient la volonté, de ſe rendre méconnoiſſables par le changement de figure: ſans cela, quelle eſpérance pour elles d'y pouvoir exercer librement leurs talens? Ce dernier expédient fut de réduire leur taille à la hauteur de celle des plus petits enfans, en conſervant cependant les proportions des grandes perſonnes les mieux faites. Elles donnèrent encore à leur peau une dureté qui approchoit de celle des pierres, & elles couvrirent cette peau d'un vernis, qui laiſſoit voir la blancheur de leur teint, & le rouge dont elles aimoient à ſe parer; & par ce moyen, leur beauté devint très-éclatante & très-ſolide.

Quand elles avoient envie de venir dans le monde, elles ſe préſentoient devant les murailles du ſallon; elles faiſoient paſſer en revue toutes les perſonnes, ſur-tout les plus jolis enfans qui ſe trouvoient alors ſur la terre, & ſe déterminoient ſur leur phyſionomie, à s'attacher à eux, tantôt pour leur nuire, & tantôt pour leur faire plaiſir. Enfin, elles en agiſſoient en ce cas comme preſque

tout le monde fait, suivant les préventions de la haine ou de l'inclination. En arrivant sur la terre, elles se défendoient, pour l'ordinaire, l'usage de la parole. Il n'y eut donc que les enfans qui eurent de la considération pour elles ; mais il ne leur importoit à quel titre elles entrassent dans les palais & dans les plus simples maisons, pourvu qu'en effet elles y fussent reçues. Leur teint étoit, comme je l'ai déjà dit, d'un blanc, d'un incarnat, & d'une poliſſure au-dessus du naturel, & leur parure étoit toujours très-recherchée. Les enfans se divertissant à les habiller & à les déshabiller, elles devinrent communes dans la société ; on en trouvoit par-tout. Il falloit donc leur choisir un nom ; & les hommes leur donnèrent celui de Poupée, en mémoire d'une impératrice de ce même nom (1), qui s'étoit rendue fameuse par l'application continuelle qu'elle avoit eu toute sa vie à se farder, & à se charger d'ornemens. Les Poupées reçues dans le monde, sans que l'on eut d'elles la moindre méfiance,

(1) Sabine Poppée, seconde femme de l'empereur Néron, fameuse par sa coquetterie & le soin qu'elle prenoit pour la conservation de sa beauté. Quelques-uns lui attribuent l'invention du fard.

faiſoient le bien & le mal qu'elles vouloient ; ſans que l'un ni l'autre leur fût attribué, & il y a apparence qu'elles continuent à ſe conduire de la même façon, malgré la prévention où l'on eſt que leur puiſſance eſt finie, & que leur corps eſt converti en un plâtre inanimé.

Quoiqu'il en ſoit ; il y a ſept ou huit mille ans qu'une des fées, dont les tréſors ne tariſſoient jamais, celle-la même qui avoit élevé à la royauté par une voie biſarre (ainſi que tout le monde l'a ſu) une fille de médiocre condition qu'elle avoit priſe en amitié ; cette fée, dis-je, réſolut de chercher encore quelqu'occupation digne d'elle ; elle entra dans le ſallon ; & s'étant aſſiſe négligemment ſur un canapé, vis-à-vis une des murailles, elle fut frappée, dans la revue qu'elle fit du genre humain, d'une petite princeſſe de quatre ans, dont la beauté & les agrémens ſurpaſſoient tout ce qu'elle avoit jamais vu. Elle conſulta ſur ſon eſprit un deſſus de violon, qui lui rapporta des diſcours ſi brillans & ſi enjoués, qu'elle jugea qu'il ne lui manquoit rien pour être parfaite. La princeſſe ſa mère, qui étoit fort jeune, fort belle & fort ſpirituelle, ne la charma pas moins. Elle ſe ſentit prête à voler auprès de cette

aimable famille, & rien ne mit obſtacle à ſon deſſein, que la découverte qu'elle fit avec chagrin, qu'il n'y avoit plus de perfection à leur donner.

Elle ne put cependant ſe réſoudre à leur être inutile ; quand on s'intéreſſe vivement aux gens, l'on diſtingue aiſément à quoi l'on peut leur être utile. Elle s'apperçut que leur fortune n'étoit pas proportionnée à leur naiſſance & à leur mérite ; que la petite princeſſe avoit un frère à qui tout le bien de ſa maiſon appartenoit, & que par conſéquent elle pourroit avoir dans la ſuite un grand beſoin de ſon aſſiſtance. Car dès ces temps reculés, la fée des tréſors étoit néceſſaire & déſirée dans le monde.

Cette découverte détermina la fée à partir ; mais pour être reçue plus favorablement de cette aimable enfant, elle trouva le moyen de lui être envoyée par une tante qu'elle aimoit beaucoup. Cette tante paſſoit ſa vie retirée dans un déſert, & ne pouvoit voir ſa nièce que fort rarement. Elle fut enchantée d'avoir un tel préſent à lui faire ; & l'on ne m'a pas pu dire laquelle avoit eu le plus de plaiſir, ou de donner, ou de recevoir. La tante revêtit la Poupée d'habits ſemblables aux ſiens, & à ceux des perſonnes avec leſ-

quelles elle habitoit ſon déſert. La petite princeſſe reçut le préſent ; elle appela la Poupée, ſa tante, & lui fit des amitiés & des careſſes, comme ſi en effet elle eût été telle : le reſte de la maiſon ne lui fit pas un moins bon accueil, & la fée en fut ſi contente, qu'elle engagea une de ſes ſœurs à venir lui tenir compagnie. Celle-ci y conſentit volontiers, & fut donnée de la même main & ſous le même habit.

Ces deux fées ne pouvant rien ajouter aux grâces de la princeſſe, s'appliquèrent à lui inſpirer un courage capable de réſiſter à tous les malheurs de la vie ; elles firent la même faveur à ſa mère ; & comme la petite étoit dans l'âge où l'on commence à inſtruire les enfans, les fées la rendirent en peu de temps très-ſavante, ſans lui donner la peine d'étudier : ſa vivacité ne ſe ſeroit pas accoutumée à cette peine.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, elles l'emmenèrent une nuit dans la chaloupe du navire dont on a lu la deſcription. Les plumes d'autruches lui donnoient la même légéreté. Elles la conduiſirent dans le beau ſallon que l'on pouvoit appeler le miroir de l'univers. Alors, elles firent paſſer en revue devant elle tous les rois du monde, dans

le deſſein de ſavoir celui qu'elle trouveroit le plus à ſon gré. La princeſſe n'oſoit au commencement faire un choix ; il lui paroiſſoit que c'étoit en quelque ſorte bleſſer la modeſtie ; enfin, après un commandement abſolu, elle remarqua un jeune roi, & c'étoit celui-là même que les fées lui deſtinoient.

Elles avoient comblé ce prince depuis ſa naiſſance de leurs dons les plus précieux ; elles l'avoient rendu extrêmement aimable, & il avoit encore le cœur libre. Il ne s'agiſſoit plus que de lui inſpirer un deſir égal à celui qu'il avoit fait naître. Les fées firent tomber entre ſes mains le portrait de la princeſſe ; ce ne leur fut pas une choſe bien difficile, & le prince encore plus aiſément en devint éperdûment amoureux. Quoiqu'il fût dans la plus grande jeuneſſe, ſa ſageſſe & ſon mérite extraordinaire le rendoient maître abſolu de lui-même & de ſes états ; il ne voulut donc point d'ambaſſadeur pour négocier l'affaire du monde qui lui importoit le plus : il vint en perſonne, avec une cour & un équipage pompeux, demander la princeſſe. Il n'eût pas de peine à l'obtenir ; dès ces temps reculés, ce n'étoit plus le mérite ſeul qui décidoit de la fortune. Cet heureux événement parut incompréhenſible

à tout le monde ; on ignoroit à qui la petite princeſſe & ſa mère pouvoient avoir une telle obligation. Elles ſeules, qui étoient dans la confidence des fées, & qui profitoient tous les jours de leurs bienfaits, en avoient connoiſſance.

Le navire volant que les fées avoient précieuſement conſervé dans une grotte de la montagne, fut donné aux nouveaux mariés, qui préférèrent avec raiſon cet équipage à tout autre, pour aller dans leur royaume. Ils y furent reçus avec des acclamations & une joie qui ne ſe peuvent exprimer, & qui ne ſe ralentirent point avec le temps. Le navire demeura toujours à ces deux aimables époux, avec le pouvoir d'y faire entrer tous ceux qu'ils vouloient, & celui d'y être viſibles ou inviſibles. L'on doit ſe ſouvenir qu'il ne falloit, pour cet effet, que couvrir & découvrir, à ſa volonté, les plumes de phénix.

Les nouveaux mariés furent dans leur belle voiture, rendre viſite à la tante qui avoit donné les Poupées. Ils ne voulurent plus lui permettre d'habiter ſon déſert ; ils l'emmenèrent avec eux ; elle fut de plus aſſociée à tous les privilèges accordés par les fées. Celui qui la toucha davantage, fut l'agrément de ſe baigner avec ſa ſœur & ſa

nièce dans l'eau céleſte qui communiquoit l'immortalité. Cette circonſtance fait juger avec fondement, que cette compagnie jouit encore de toute la félicité qu'on vient de dépeindre, & qu'elle ſe divertit peut-être en ce moment même, à voyager dans les airs ſur le navire volant, & quelque jour les plumes de Phénix, différemment placées, nous permettront de les voir paſſer.

LE PRINCE PERINET

OU L'ORIGINE DES PAGODES.

CONTE.

ALMIDOR, roi d'une partie des Indes, devint amoureux d'une belle princeſſe, qu'il épouſa avec toute ſorte de magnificence. Le peu de temps que ces deux nouveaux époux vécurent enſemble, ils le paſsèrent dans une union parfaite; la raiſon en eſt ſimple : ils n'eurent rien à déſirer, & par conſéquent rien à ſe reprocher.

La reine étoit devenue groſſe au commencement de ſon mariage, & le roi attendoit avec impatience qu'elle mît au monde

le fruit de leurs amours ; elle accoucha enfin d'un beau prince, qu'on nomma Perinet.

Almidor goûtoit une joie parfaite, quand une femme de la reine vint lui dire qu'elle touchoit à sa dernière heure. Il ne courut pas, il vola dans l'appartement de cette princesse, qu'il trouva prête à rendre les derniers soupirs. Dès qu'elle vit son cher Almidor, elle lui dit d'une voix entrecoupée, en lui tendant la main : Je vous laisse un fils qui, à ce que j'espère, vous consolera de ma mort ; si vous m'aimez, vous ne vous remarierez jamais. Elle en auroit bien dit davantage ; mais la parque inhumaine ferma sa bouche pour toujours.

Le roi s'abandonna à tous les regrets que devoit exiger de lui la perte qu'il venoit de faire. Il s'enferma avec son cher Perinet, qu'il tenoit entre ses bras, & qu'il mouilloit à tous momens de ses larmes. Quand l'excès de sa douleur fut un peu appaisé, il se montra à son peuple, & ne fut occupé que du soin de le bien gouverner.

Quelques années s'écoulèrent de la sorte ; le petit prince en avoit alors près de six, & le roi l'élevoit avec tous les soins & la tendresse que méritoit un enfant aussi aimable, & qui lui étoit aussi cher. Un jour que

toute la cour se promenoit au bord de la mer, dans un jardin délicieux, arrosé par une infinité de sources de la plus belle eau du monde, & qui n'étoit formé que par des compartimens de fleurs & de gazon, des berceaux & des cabinets couverts de fruits exquis; on vit tout-à-coup s'élever sur la surface de la mer (quoiqu'elle fût calme de toutes parts, & qu'il ne fît pas alors le moindre vent) on vit, dis-je, un feu qui flottoit d'une viteſſe incroyable sur les vagues, & qui s'accrût au point, que lorsqu'il s'arrêta près du rivage, il parut une montagne enflammée.

On regarda ce prodige avec un étonnement mêlé d'admiration; mais on fut bien plus surpris quand on vit sortir, du milieu de ces flammes, un petit bateau traîné par deux cignes plus blancs que la neige, dans lequel étoit assise une femme d'une beauté éblouissante. Lorsque le bateau fut à la portée de la voix, cette belle personne adressa la parole au roi, & lui dit: Je suis la fée Manipe; je me suis toujours intéressée aux princes de votre maison; un malheur vous menace; vous pouvez cependant le prévenir; vous devez être séparé de votre fils; avant qu'il ait atteint sa quinzième année, il vous

ſera enlevé dans vos propres états : prenez ſur cela le parti que votre prudence vous dictera. Elle diſparut dans le moment, & laiſſa toute la cour dans une douleur auſſi vive, que ſi la prédiction eût déjà eu ſon effet.

Almidor ſe retira, accablé de triſteſſe, & ne penſa plus qu'à chercher les moyens de ſe ſouſtraire à un tel malheur. Enfin, il jugea que ſa ſœur, la reine des fées, étoit ſeule capable de l'en garantir ; & ſans délibérer davantage, il conduiſit lui-même ſon cher Perinet au palais de cette princeſſe. Elle les reçut l'un & l'autre avec toute la tendreſſe & l'amitié poſſibles ; & lorſque le roi l'eut inſtruite des raiſons qui l'obligeoient à remettre entre ſes mains un dépôt ſi précieux : Je l'accepte, dit-elle, de tout mon cœur ; comptez que, ſenſible comme je le dois à la confiance que vous me témoignez, j'aurai pour ce cher neveu toutes les attentions qu'il mérite ; oui, je vous le promets ; tant qu'il ſera dans mon royaume, il ne lui arrivera rien qui puiſſe vous cauſer la moindre peine. Almidor, charmé des bontés de ſa ſœur, s'en retourna ſatisfait.

La reine des fées ne fut plus occupée qu'à procurer à ſon neveu tous les divertiſſe-

mens convenables à ſon âge. Elle n'avoit point d'enfans : elle le regardoit donc comme ſon propre fils, & l'aimoit avec autant de tendreſſe que s'il l'eût été véritablement. Mais en même-temps qu'elle épuiſoit ſon art pour faire paſſer au jeune prince des jours délicieux, elle étoit encore plus attentive à lui procurer une éducation digne de ſa naiſſance. Des maîtres habiles furent appelés de tous côtés pour lui enſeigner la muſique, la danſe, & tous les exercices qui forment l'eſprit & le corps ; en un mot, elle lui fit apprendre tout ce qu'un prince doit ſavoir à fond, & voulut qu'il eût du moins une teinture de ce qu'il n'eſt pas permis à un homme d'un certain rang d'ignorer entièrement.

La chaſſe occupoit ordinairement Perinet ; à ſon retour, il trouvoit toujours quelque nouveau plaiſir. La reine avoit auprès d'elle les plus belles filles du monde, parmi leſquelles il y en avoit une qui étoit même un peu de ſes parentes ; elle lui ordonna de mettre tout en uſage pour paroître aimable aux yeux de Perinet. Cette fille ſe nommoit Ticie. Elle obéit ſans peine aux ordres de la fée. Pendant quelque temps, elle ſe perſuada que l'obéiſſance ſeule avoit part aux ſoins qu'elle prenoit pour ſe faire aimer ; mais inſenſible-

ment elle s'apperçut qu'il se passoit au-dedans d'elle-même quelque chose qui lui étoit inconnu ; & bientôt elle tomba dans une langueur qui la rendit méconnoissable à elle-même. Elle en chercha la cause, & elle découvrit, mais trop tard, qu'elle avoit pour le prince la passion la plus violente. Perinet, au contraire, recevoit ses empressemens avec une froideur capable de la faire mourir de douleur. Il ne connoissoit point encore l'amour, & il n'étoit point né pour Ticie. Cette fille fit tous ses efforts pour se guérir de l'amour cruel qui la tyrannisoit ; mais ils furent inutiles. Elle n'étoit plus maîtresse de son cœur. Que la vengeance est douce, qu'elle a d'attraits pour une femme méprisée ! Ticie ne pensa plus qu'à persécuter son amant, puisqu'elle n'avoit pu s'en faire aimer.

Nortandose, prince de l'île Bleue, n'avoit pu résister aux charmes de Ticie ; il en étoit éperdûment amoureux depuis quelques années. C'étoit un des plus grands magiciens de son temps ; ce fut à lui que Ticie eut recours. Elle lui confia son secret, & lui promit que s'il vouloit l'aider à la venger des mépris du prince, son cœur seroit la récompense de ses services. Le prince de l'île Bleue reçut les propositions de Ticie avec toute

la joie que peut donner l'espérance à un homme amoureux.

Il falloit attirer Perinet hors du royaume de la Fée, car on ne pouvoit lui nuire dans ses états, & Perinet étoit gardé avec une extrême attention. Nortandose se flatta de surmonter les difficultés. Le prince alloit souvent à la chasse; un jour qu'il couroit un cerf, un animal plus terrible & plus singulier que tout ce que l'on peut décrire se présenta à lui. Ce monstre étoit grand comme un ours, il avoit trois têtes aussi grosses que celle d'un bœuf; six serpens qui faisoient des siflemens affreux, capables d'épouvanter les plus déterminés, formoient ses six queues. Cette effroyable bête se jeta sur les chiens, & les dévora tous en un instant. Une frayeur mortelle saisit tous ceux qui suivoient le prince, ils l'abandonnèrent; mais lui, ne consultant que son courage, s'approcha du monstre avec intrépidité, & lui lança son javelot d'une main sûre. Le monstre, quoiqu'invulnérable, prit aussi-tôt la fuite. Perinet ne le perdit point de vue, & s'attacha à sa poursuite, charmé d'avoir trouvé une occasion digne de sa valeur.

L'affreux animal l'auroit sans doute conduit hors des états de sa tante, dans l'en-

droit où l'attendoit l'enchanteur, mais une autre merveille l'arrêta lorsqu'il étoit prêt d'en sortir. Il apperçut auprès d'un château, dans un petit bois de genièvre, plusieurs femmes qui se promenoient. Il y en avoit une à qui les autres sembloient rendre des respects ; ce fut celle qui arrêta ses regards, & dont l'extrême beauté le fit passer en un moment de l'admiration la plus vive à des mouvements secrets qui lui étoient absolument inconnus. Il s'approcha de cette aimable compagnie ; la princesse Zainzinette, (car c'étoit elle-même qu'il avoit remarquée), regarda à son tour le prince avec un étonnement dont il s'apperçut. Ils avoient trop d'esprit l'un & l'autre pour ne pas connoître ce qui se passoit dans leurs cœurs. Ils crurent donc qu'il étoit inutile de s'en faire un mystère ; ils se dirent tout ce que le commencement d'une passion violente peut inspirer, & prirent leurs mesures pour se voir tous les jours dans le même endroit.

Ces deux amans goûtèrent pendant quelque temps toutes les douceurs de l'amour, sans en ressentir les peines ; mais, hélas ! il n'y a point de plaisirs durables. Un jour que Perinet venoit de rendre visite à Zainzinette, & qu'il sortoit de chez elle plus amoureux

qu'il ne l'avoit jamais été, la reine des fées lui vint annoncer qu'Almidor touchoit à son terme fatal, & qu'il souhaitoit avoir la consolation d'embrasser son fils avant que de mourir. Le prince, affligé comme il le devoit, partit sur le champ. La fée lui avoit donné une liqueur, dont l'effet étoit si merveilleux, que dès qu'Almidor en eut fait usage, sa santé se rétablit d'une manière surprenante. Indépendamment de la bonté du remède qu'il avoit pris, la joie de revoir un fils qu'il aimoit ne contribua pas peu à son rétablissement.

Il étoit sur le point de renvoyer ce cher fils, pour éviter le malheur dont il étoit menacé; mais il s'en falloit si peu que le prince ne touchât à sa quinzième année, qu'il ne put se résoudre à se séparer de lui. Il crut suffisant de le faire garder avec un soin extrême. Enfin, le jour de la naissance du prince arriva; & le roi, charmé de voir que le terme des malheurs qu'on lui avoit prédit étoit accompli, voulut célébrer une journée aussi heureuse. Il donna sur la mer la plus brillante & la plus galante fête dont on ait jamais ouï parler.

Les divertissemens n'étoient pas encore finis, que Perinet, sous le prétexte de la

pêche, mais en effet pour se dérober aux importuns de la cour, & rêver en liberté à sa chère Zainzinette, se mit seul dans un petit bateau. Il avoit déjà pris plusieurs poissons, sans y faire une grande attention, quand il en apperçut un d'une figure extraordinaire. Ses écailles étoient or & bleu, & ses yeux paroissoient deux escarboucles. Ce poisson vint mordre son hameçon, mais ne y prit pas : le prince auroit donné tout ce qu'il avoit au monde pour l'avoir. Il se faisoit un plaisir d'en pouvoir faire présent à Zainzinette : déjà il étoit résolu de le lui envoyer en poste. Mais le beau poisson s'éloignoit à mesure qu'il le suivoit, & l'éloigna lui même si bien du rivage, qu'il perdit de vue tous ses gens qui, suivant l'usage des courtisans, s'étoient occupés au même exercice. Alors, il sentit son bateau s'enfoncer dans la mer. Il falloit être aussi courageux que Perinet, pour n'être pas effrayé d'un pareil accident ; mais il ne connoissoit point la peur. Il se mit à la nage, résolu de gagner le rivage. Quel fut son étonnement ! quand il vit approcher de lui un homme dont la figure étoit horrible, & qui montoit un gros crapaud. Cet homme affreux le saisit, il le plaça devant lui, sur l'arçon de la selle,

ſans prononcer une ſeule parole, & auſſitôt le crapaud nagea avec une vîteſſe extrême. Quelques momens après, ils arrivèrent tous trois dans une isle, qui ne lui parut habitée que par des bêtes effroyables. La garde en étoit confiée à deux lions, deux ours, deux éléphans & quatre tigres. Le maître du crapaud, après avoir marmotté quelques paroles entre ſes dents, mit la main ſur la tête du prince, & dans le même inſtant il fut changé en pot à thé. Il eſt aiſé de concevoir que ce grand vilain monſieur étoit le prince de l'isle Bleue, qui, pour plaire à Ticie, & ſe défaire d'un rival, venoit de donner cette forme à Perinet. Dans le moment il vola pour recevoir le prix de la méchanceté qu'il venoit de commettre; mais Ticie, qui n'avoit pu bannir le beau Perinet de ſon cœur, ne voulut pas ſeulement le regarder. Elle le bannit de ſa préſence, en l'accablant d'injures.

Le triſte pot à thé, abandonné dans l'isle par Nortandoſe, s'avança quelques pas ſans faire aucune rencontre; mais en entrant dans un petit bois, qu'il trouva ſur ſa route, il entendit des voix qui lui prouvèrent que ce lieu étoit habité. La ſociété eſt une conſolation dans le malheur. Le prince continua

donc sa route ; mais rien ne put égaler sa surprise, quand il apperçut des jattes de porcelaine, des urnes, des rouleaux & des tasses qui s'entretenoient ensemble. Dans le moment qu'il s'avançoit pour écouter ce que de tels personnages pouvoient dire, il fut apperçu par toutes les porcelaines qui vinrent au-devant de lui. Elles demandèrent au pot à thé quel malheur l'avoit réduit en cet état ; & il leur raconta qu'il avoit été pris sur mer par un grand vilain homme qu'il ne connoissoit pas ; que ce grand vilain l'avoit fait monter sur un crapaud, & l'avoit métamorphosé comme elles le voyoient, en arrivant dans l'isle. Au portrait qu'il fit de son persécuteur, un rouleau prit la parole, & lui apprit que son ennemi étoit Nortandose, un génie de la plus grosse espèce, qui aimoit passionnément les porcelaines, & qu'il transformoit de la sorte tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire dans le monde.

Cependant Almidor ne voyant point revenir son fils de la pêche, ressentoit tout ce que l'inquiétude & la douleur peuvent faire éprouver ; & toute la cour l'imita. Le bon roi mit tout le monde en campagne, & lui-même il courut de différens côtés pour

chercher le prince ; mais tous ſes ſoins furent inutiles. Il eut recours à ſa ſœur. Quoique ſans contredit elle eut un grand pouvoir, il ne s'étendoit point juſqu'à faire ſortir le prince de l'endroit où il étoit. Elle lui promit cependant de lui donner tous les ſecours qui dépendroient d'elle. Sur le champ elle ſe tranſporta dans l'isle Bleue, ou plutôt celle des Porcelaines, (cette isle portoit l'un & l'autre nom). Malgré ſes grandes connoiſſances, elle n'eût jamais reconnu le malheureux Perinet, ſi le beau pot à thé jaune ne lui avoit dit tout bas : je ſuis votre infortuné neveu qui ſouffre plus qu'on n'a jamais ſouffert ; l'état où vous me voyez n'eſt pas ce qui m'afflige le plus, mais je ſuis ſéparé de la belle Zainzinette, & ſans elle je ne puis vivre.

La reine fut touchée de l'état où le plus beau prince de la terre étoit réduit ; elle lui promit de ſatisfaire autant qu'elle en auroit le pouvoir, à tous les ſouhaits qu'il pourroit former. Perinet lui demanda pour toute grâce, de ſavoir tous les jours des nouvelles de Zainzinette. Elle lui accorda cette ſatisfaction, bien conſolante pour un amant abſent, & pour cet effet elle lui fit préſent d'un petit épagneul feuille morte & blanc,

auquel elle ordonna de rapporter au prince à chaque instant tout ce que feroit sa maîtresse. Cet épagneul étoit la plus jolie bête que l'on eût vu jusqu'alors ; toutes les porcelaines en devinrent folles, & ne pouvoient être un moment sans jouer avec lui, & sans lui dire toutes les sottises que les femmes ne disent que trop à ses pareils ; Perinet, à qui le chien avoit été donné, trouvoit à peine les momens de satisfaire sa curiosité sur le compte de Zainzinette.

Après que la fée lui eut fait un si beau présent, elle donna trois coups de baguette, & il se forma un palais au milieu d'un jardin, dignes l'un & l'autre de la reine des fées. Les porcelaines de l'isle eurent ordre de ne point quitter le prince, de lui ménager tous les plaisirs qui étoient capables de le distraire de son chagrin, & pour les attacher plus vivement à sa personne, la fée leur fit entendre qu'il étoit destiné à finir leurs malheurs. Toutes les porcelaines s'étant donc réunies, suivirent le pot à thé qui, marchant à leur tête avec gravité, les conduisit dans le nouveau palais. Il étoit fait de porcelaine blanche, émaillée de cet ancien bleu qui commence à devenir si rare & si précieux. Toutes les porcelaines y trouvèrent

préciſément le nombre des appartemens qui leur étoient néceſſaires. Celui que choiſit le prince étoit de rubis, parqueté d'émeraudes; ſon cabinet étoit de diamans, lambriſſé de ſaphirs. Cette pièce étoit celle de l'aſſemblée, où l'on n'étoit occupé que des amuſemens de Perinet, qui ne l'étoit que de ſa chère Zainzinette.

La fée après avoir fait ce bel établiſſement, vint trouver Almidor, & lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il n'y a point d'autre reſſource à votre malheur, lui dit-elle, ni d'autre moyen de le voir finir, que celui d'expoſer ſur mer, dans un vaiſſeau, une fille pucelle. Si elle eſt telle que je vous la demande, le bâtiment ſe rendra de lui-même & ſans conducteur, dans l'endroit où le prince eſt renfermé. Ne vous embarraſſez d'aucun autre ſoin que de la trouver. Ce ſera cette pucelle qui fera reprendre à votre fils ſon aimable figure.

Tous les pères & les mères les plus zélés pour le ſervice du roi, vinrent auſſi-tôt préſenter leurs filles. On ne perdit pas un moment, & l'on fit embarquer ſur le champ celle qui fût amenée la première: mais à peine le vaiſſeau ſe fut-il ébranlé, qu'il revint dans le port. Il y en eut ce jour-là plus

de cent qui éprouvèrent la même destinée. Soit que le vent ne fût pas favorable, soit enfin qu'il leur manquât quelqu'autre chose, elles revinrent toutes à l'endroit d'où elles étoient parties.

Le roi au désespoir de ne pouvoir trouver dans un royaume aussi grand que le sien, une fille telle qu'il en avoit besoin, eut encore recours à sa sœur. Après qu'elle eut bien cherché dans ses vieux livres, elle apprit à Almidor que la princesse Zainzinette pouvoit seule délivrer le prince. A l'instant même le roi envoya demander à la reine Mindamire, la princesse Zainzinette sa fille, pour le prince Perinet. Mindamire avoit souhaité cette alliance de tout temps; mais elle la désiroit encore plus, depuis que sa fille lui avoit confié l'amour qu'elle ressentoit pour le prince. Mindamire, dis-je, par toutes sortes de raisons, reçut la proposition avec grand plaisir. Elle alla sur le champ chercher Zainzinette, car elle s'étoit retirée dans une maison de campagne où elle s'abandonnoit à la douleur, depuis qu'elle avoit perdu son amant; elle l'instruisit du sujet de sa visite, & de l'intention qu'elle avoit de la mener elle-même à Almidor. On ne sauroit exprimer la joie de la princesse. Elle suivit

sa

sa mère dans les états du roi, qui la reçut comme la libératrice de son fils. Sans perdre un seul moment, elle monta dans ce vaisseau, jusques-là si fatal à tant d'autres beautés; toute la cour & la ville étoient sur le rivage; mais tous les spectateurs étoient agités de sentimens bien différens. Les parens, les amis de celles qui n'avoient pu mettre l'aventure à bien, & sur-tout ces dernières, désiroient, comme on le peut croire, que la voiture fût aussi inébranlable pour Zainzinette, qu'elle l'avoit été pour elles: quelques-uns, en petit nombre à la vérité, & ceux-là étoient les bons citoyens, se flattoient, quoique foiblement, de l'espoir de la réussite: le plus grand nombre plaignoit d'avance le sort de la belle Zainzinette. Enfin tout le monde étoit attentif à ce grand événement, quand on vit les voiles se déployer d'elles-mêmes, & le vaisseau voguer d'une si grande viteſſe, qu'on le perdit de vue dans un instant.

La princesse ressentit une joie qu'on auroit peine à décrire. Elle alloit revoir son amant; elle seule dans le monde devoit l'affranchir du malheureux sort qu'il éprouvoit, & pour comble de bonheur, elle lui donnoit en même temps une preuve éclatante de sa fidélité. Il étoit nuit quand le vaisseau mouilla

à l'isle fatale ; cependant Zainzinette débarqua, tant son impatience étoit grande. A peine fût-elle descendue sur le rivage, qu'elle vit venir à elle un petit char de giraffole, dont les roues étoient de topases. Il étoit traîné par six vers luisans ; un enfant riant & beau comme le jour conduisoit la voiture. Dès qu'il eût apperçu la princesse, il mit pied à terre, il alla au-devant d'elle, & la prenant par la main, il la fit monter dans le char, la plaça dans le fond & se mit à ses pieds. Le char marcha d'une si grande vîtesse, qu'elle n'eût pas le temps de faire la moindre réflexion sur ce qui se passoit. En un instant elle arriva devant un superbe palais, & ce fut là que sa jolie voiture s'arrêta tout court.

La singularité toujours plus piquante aux yeux des hommes que la magnificence, distinguoit cette admirable habitation. Elle étoit bâtie d'aîles de papillons incarnats & bleus, & les meubles étoient faits des plus belles toiles d'araignées brodées d'or. Aussitôt que Zainzinette y fut entrée, elle courut par-tout, en appelant Perinet, mon cher Perinet ; car elle ne doutoit point que ce ne fût là le lieu qui devoit le montrer à ses yeux. Quand elle eût traversé plusieurs piè-

ces, elle fut arrêtée par une femme plus petite encore que l'enfant qui venoit de lui ſervir de cocher. Cette eſpèce de Naine lui cria; arrêtez, belle Zainzinette, écoutez-moi, vous cherchez inutilement Perinet. Mon père, le prince de l'isle Bleue, & maître de ce royaume, m'a chargée de venir au-devant de vous, pour vous aſſurer de ſa part de la plus violente paſſion que vous inſpirerez jamais. La crainte de vous déplaire l'a empêché de ſe préſenter lui-même; il n'a oſé paroître devant vous, après la ſupercherie qu'il vient de vous faire; car c'eſt lui qui vient de prendre la figure de l'enfant, pour vous conduire ici, & vous empêcher d'arriver au palais des porcelaines. La princeſſe ſentit à ce diſcours la douleur la plus vive. Elle ne put ſe contraindre, & dans ſa colère, elle dit tout ce que l'amour au déſeſpoir fait ſi bien prononcer: après quoi elle s'évanouit entre les bras de la Naine, qui la fit porter ſur un lit magnifique.

Nortandoſe fut tout autant affligé qu'il le pouvoit être de l'état où il trouva Zainzinette. Il ſe reprocha ſa cruauté, & fut même ſur le point de ramener la princeſſe au lieu où il l'avoit trouvée: mais par malheur il ſe ſouvint alors de la bonne grâce avec laquelle

elle s'étoit embarquée, de la beauté merveilleuse dont il avoit été ébloui la première fois qu'il l'avoit vue ; enfin il se rappela dans ce moment tout ce que l'amour lui avoit fait sentir ; car malheureusement pour Zainzinette, il se promenoit sur mer quand elle s'étoit embarquée pour aller délivrer le beau Perinet. Après qu'il eût fait toutes ces réflexions, ce qui l'occupa assez long-temps (car l'histoire rapporte qu'il lui falloit du temps pour réfléchir) il décida qu'il ne pouvoit se séparer d'une personne qui lui avoit paru si belle & qui lui étoit devenue aussi chère.

La reine sa fille employa tous ses soins pour faire revenir la princesse de son évanouissement. Elle étoit aussi bonne & aussi douce que son père étoit cruel & méchant. Belle Zainzinette, lui disoit-elle, quand elle eût repris ses esprits, modérez votre affliction, calmez vos pleurs ; mon père (je pourrois vous en citer mille exemples) est le plus inconstant des hommes ; souvent il regarde le soir avec indifférence ce qu'il a aimé éperdûment le matin : cela seul ne doit-il pas vous rassurer ? Si cependant il persistoit dans ses mauvais desseins, je veux bien vous secourir ; je le puis, comptez sur moi. Mais rien ne consoloit Zainzinette, elle n'ouvroit la bou-

che que pour dire laiſſez-moi mourir, puiſque je ne puis voir Perinet.

Elle paſſa quelques jours dans ce cruel état, & ce qui paroîtra difficile à croire, Nortandoſe eût le ménagement de ne ſe point préſenter devant elle, dans la crainte de l'irriter. Cette retenue eſt auſſi peut-être la ſeule qu'il ait eue de ſa vie. Pour la naine, elle fut ſi touchée des malheurs de la princeſſe, qu'elle lui promit de la tirer des mains de ſon père, pourvu qu'elle voulût bien donner quelque relâche à ſa douleur. Zainzinette reconnut qu'elle lui parloit avec ſincérité; elle ſuivit donc ſes conſeils, & ſe livrant à l'eſpérance, elle modéra ſes pleurs & ſes gémiſſemens. Elles convinrent enſemble qu'elle permettroit à Nortandoſe de lui rendre viſite, & qu'elle feroit tous ſes efforts pour ne lui point faire appercevoir l'excès de ſon averſion. Le prince de l'isle Bleue prit alors un autre langage : il parut tranſporté des bontés qu'il s'imaginoit de la princeſſe. Tous les jours il lui donnoit des divertiſſemens magnifiques & lui préparoit de nouvelles fêtes. Son amour-propre lui perſuadoit aiſément qu'il ſeroit inceſſamment l'homme du monde le plus heureux. Il fut enfin obligé d'aller mettre ordre à des diffé-

rens ſurvenus entre quelques grands de ſon royaume; & ſa fille, à qui la garde de la princeſſe étoit confiée, profita de ce temps d'abſence pour s'acquitter de ſa promeſſe.

Avant que de ſe ſéparer de Zainzinette, elle lui fit préſent d'une robe toute bleue, qui la couvroit depuis la tête juſques aux pieds. Ce déguiſement, quoique ſimple, facilita ſa fuite; car tous les habitans de l'isle Bleue ne portoient point d'autre couleur. Elle accompagna ce préſent de celui d'une petite baguette blanche qui devoit la conduire en droite ligne au palais des porcelaines; elle la conjura de s'y confier entièrement, l'embraſſa tendrement & lui dit: j'eſpère que votre voyage ſera auſſi heureux que je le déſire. Zainzinette, ſans ſavoir où elle alloit, ſuivit exactement ſa baguette qui la précédoit toujours à une médiocre diſtance. Elle, marcha pendant ſix mois, [illegible] imaginables, & éprouver toutes [illegible] quelquefois de jamais retrouver ſon amant. Enfin elle apperçut un jour un château ſur lequel les rayons du ſoleil donnoient à plomb. Il étoit ſi brillant, que ſes yeux n'en pouvoient ſoutenir l'éclat: cette merveille redoubla ſa curioſité. Quand elle fut à une certaine diſtance, ſon étonnement

devint encore plus grand. Des porcelaines de toutes les espèces vinrent au-devant d'elle, deux rouleaux lui présentèrent la main, deux tasses lui portèrent la robe, une foule de jattes la précédoient, la suivoient & lui faisoient leur cour. Au milieu des honneurs qu'elle recevoit, un pot à thé jaune perça la foule dont elle étoit environnée, & s'arrêtant devant elle, lui dit d'un ton de voix des plus passionnés : c'est donc vous, ma chère Zainzinette, qui voulez bien voir Perinet dans le déplorable état où il se trouve. Elle ne put méconnoître la voix de son amant ; elle le prit entre ses bras avec des transports de joie infinis. Le prince étoit honteux de paroître devant sa maîtresse sous une forme si baroque ; il n'osoit proférer une seule parole, & il ne faisoit entendre que des soupirs. Zainzinette s'en apperçut, (car les amans s'apperçoivent de tout). Quoi ! mon cher Perinet, lui dit-elle, vous ne témoignez pas plus de plaisir de me revoir : n'ai-je point à craindre de vous d'autre changement que celui de votre figure ? Quand on vous aime, lui répondit le prince, en peut-il arriver d'autres ? Rien n'égale la honte & la douleur où je suis. Vous jugez mal de ma tendresse, mon cher Perinet, repartit la

princeſſe, ſous quelque figure que vous ſoyez, vous m'êtes toujours également cher. Ce diſcours de Zainzinette raſſura le pot à thé, & lui fit dire tout ce que l'amour & la reconnoiſſance peuvent inſpirer à un amant.

Quand ils furent arrivés dans le palais, la princeſſe le parcourut pour en admirer la magnificence; enſuite elle vint ſe repoſer dans la chambre de Perinet. Ce fut-là que les porcelaines s'empreſsèrent toutes à lui faire les complimens les plus polis & les plus agréables, ne lui parlant que de la douleur de ſon amant, pendant tout le temps qu'il avoit été ſéparé d'elle. Elles lui racontèrent comment le petit épagneul les avoit averties de toutes ſes démarches; & Perinet lui fit alors un détail exact de tout ce qu'elle avoit ſouffert en chemin, & par conſéquent des inquiétudes mortelles qu'il avoit éprouvées. La matière étoit belle pour un amant tendre & ſincère, auſſi en profita-t-il; mais dans le temps que la converſation étoit en meilleur train (ce qui devoit produire un ſpectacle fort ſingulier) le petit chien accourut avec tant de vîteſſe, qu'il penſa renverſer tout au moins dix ou douze porcelaines. Après avoir pris haleine, (car il arriva tout eſſoufflé) il apprit à la compa-

gnie que Nortandoſe étoit ſur les degrés du palais, qu'infailliblement il alloit entrer ; que ce qui le lui perſuadoit, c'eſt que depuis qu'il avoit perdu la princeſſe, il n'avoit ceſſé de la chercher dans tous les lieux où il avoit cru pouvoir la rencontrer. Cette nouvelle cauſa une alarme générale. Le petit épagneul demanda ſilence, & s'adreſſant au pot à thé, il lui parla en ces termes : prince, il ne tient qu'à vous de faire votre bonheur ; l'enchanteur va bientôt paroître dans ce palais, on ne peut le bleſſer qu'au ſommet de la tête ; ſongez que l'occaſion perdue ne ſe retrouve jamais. A ces mots le petit chien diſparut.

L'on juge aiſément que ſon départ affligea toute l'aſſemblée ; car on n'avoit aucune reſſource, & ce que l'épagneul venoit de dire, devoit faire croire qu'il ſavoit les moyens de ſe délivrer du tyran. On en propoſa mille, & tous-à-la-fois, ſans qu'aucun eût le temps d'être approuvé. Les porcelaines étoient accablées de triſteſſe, & ne ſavoient que devenir ; quand Zainzinette imagina qu'il falloit placer le pot à thé, dont elle connoiſſoit le courage & la réſolution, ſur la corniche, au-deſſus de la porte de la chambre où Nortandoſe entreroit ſans

aucun doute : & que le pot à thé prendroit si bien son temps, qu'il tomberoit à plomb sur la tête du magicien. Les porcelaines approuvèrent le conseil de la princesse, d'autant plus qu'elles ne pouvoient pas trouver mieux. Zainzinette elle-même prit son cher pot à thé, le baisa mille fois, & le plaça dans le milieu de la corniche ; après quoi, toutes les porcelaines se rangèrent auprès d'elle, bien inquiètes de la fin d'un événement qui leur étoit d'une si grande importance.

A peine étoient-elles en ordre, que l'on entendit le prince de l'isle Bleue sur le haut de l'escalier ; il alla de chambre en chambre chercher par-tout Zainzinette ; il parvint enfin à celle où elle étoit ; mais à peine eût-il avancé sur le seuil de la porte que le pot à thé se précipita sur le sommet de sa tête, de là tomba à terre, où il se cassa en mille morceaux. Zainzinette, à cette vue, fit un cri de douleur & tomba évanouie ; mais Perinet qui reprit cette figure charmante, la seule qui jamais ait fait impression sur son cœur, la fit aisément revenir à elle. Toutes les autres Porcelaines retrouvèrent, au-même instant, celle qu'elles avoient lors de leur métamorphose. Jamais on ne vit à-la-fois un si grand nombre de jolies femmes &

d'hommes bien faits ; car les agrémens dont on les vit briller les uns & les autres ne le cédoient qu'à ceux de Perinet & de Zainzinette. Ces deux illuſtres libérateurs ne doutèrent plus de la mort de Nortandoſe ; mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils reconnurent qu'il étoit lui-même changé en Pagode de porcelaine. Cette Pagode n'avoit pas, comme ils l'avoient eu, la liberté de parler & de marcher ; elle avoit ſeulement un certain mouvement de tête qui les menaçoit encore.

Perinet, au milieu des hommages & des remercîmens qu'il recevoit de tous ceux dont il venoit de procurer ſi généreuſement la liberté, n'étoit ſenſible qu'aux careſſes de ſa chère Zainzinette ; elle le tenoit tendrement embraſſé. Charmés de ſe revoir plus beaux que jamais, ils goûtoient une joie infinie que les témoins de leur bonheur partageoient de tout leur cœur, avec l'objet de leur tendreſſe. Mais ils étoient encore dans l'isle fatale, & ils y avoient éprouvé tant de chagrin, qu'il étoit de la prudence de s'en éloigner au plutôt : le prince en dit ſon avis, & tous enſemble, ils prirent le chemin de la mer. Ils y trouvèrent les Monſtres qui gardoient l'isle, & qui s'oppoſant à leur paſſage, ſe jetèrent ſur eux pour les dévorer.

Ils n'avoient point d'armes ; ils ne pouvoient donc ni les repouſſer, ni ſe défendre.

Dans une ſituation ſi accablante, ils furent obligés de retourner au palais, ſaiſis d'une douleur ſans exemple. Nos malheurs ne ſont pas encore finis, diſoient-ils, nous n'avons repris notre première figure que pour voir mourir plus cruellement ce que nous aimons. Quels ſecours pouvons-nous eſpérer contre la faim ? Mais ils furent agréablement ſurpris, quand ils trouvèrent à leur retour dans le palais, pluſieurs tables couvertes des mets les plus délicieux. Ils en profitèrent avec un appétit digne d'envie ; tel de la troupe n'avoit pas mangé depuis trois cent ans. Les liqueurs les plus exquiſes couloient d'elles-mêmes abondamment dans des gobelets & des taſſes d'un prix ineſtimable, & ſe préſentoient à la main, dans le moment qu'on avoit ſoif.

Perinet ne douta point qu'il n'eût encore cette obligation à ſa tante la reine des Fées. Pour lors toute cette bonne compagnie ſe conſola fort aiſément d'être obligée d'habiter un ſi beau lieu, où rien ne leur manquoit. Zainzinette & Perinet ne demandoient pas mieux que d'y vivre long-temps ; qu'avoient-ils à deſirer ? Ils s'aimoient paſſionnément ; ils ſe voyoient toujours, & rien ne les

détournoit de leurs plaisirs. Quand leur repas fut fini, ils allèrent se promener dans le beau jardin dont nous avons parlé. A peine y furent-ils entrés, qu'ils virent paroître en l'air un char qui leur causa une grande frayeur. Ceux qui ont souffert craignent toujours, & plus aisément que les autres, quelque nouveau malheur. Cette voiture étoit d'une figure extraordinaire ; des feuilles de palmier la formoient, & deux hirondelles la traînoient. A mesure que le char descendoit, ils distinguèrent une femme qui se fit bientôt connoître pour la reine des Fées. Elle avoit à côté d'elle la petite Naine, fille de Nortandose. Perinet courut à elle ; elle le reçut avec toute la tendresse imaginable, & l'ayant fait placer auprès d'elle avec sa chère Zainzinette, le reste de la compagnie se trouva placé dans son carosse de suite, traîné par six canards sauvages. Elle leur apprit (chemin faisant) que c'étoit elle qui avoit changé l'enchanteur en Pagode, au moment qu'il alloit rendre l'ame, & elle les assura que tous ceux qui descendroient dans l'isle, & qui auroient un mauvais cœur, éprouveroient la même destinée. C'est de cette punition, ou plutôt de cette justice que sont venues ces belles Pagodes que nous voyons tous les jours.

A peine finiſſoit-elle ſon diſcours, qu'elle arriva dans le royaume d'Almidor. Ce prince l'attendoit au bord de la mer; on ne ſauroit exprimer la joie qu'il eut de revoir ſon fils. Il ne voulut pas retarder plus long-temps: ſur le champ il lui fit épouſer Zainzinette. Les nôces furent magnifiques, & les fêtes qui les ſuivirent très-agréables. La fée, à la prière de Zainzinette, rendit à la naine les états de Nortandoſe, & la bonté de ſon ame lui fit éprouver, tout le temps qu'elle vécut, le ſolide plaiſir de rendre ſes peuples heureux: bien différente de Ticie, que le haſard conduiſit dans l'isle des Porcelaines, & qui fut une des premières Pagodes de la cour de Nortandoſe. Combien y a-t-il de gens dans le monde que j'enverrois voyager dans l'isle Bleue, ſi j'en étois le maître.

INCARNAT
BLANC ET NOIR,

CONTE.

Le fils aîné d'un grand roi se promenoit tout seul en hiver dans une campagne couverte de neige. Il apperçut une Corneille, sur laquelle il signala son adresse. L'oiseau tomba mort sur la neige, & la teignit de son sang. L'éclat de son plumage noir, la blancheur de la neige & la rougeur de son sang, produisirent un assemblage de couleurs dont le prince fut frappé. Cette idée s'empara tellement de son esprit, qu'il ne lui fut plus possible de l'en éloigner. Insensiblement elle lui fit naître dans le cœur une passion violente, & qui toute imaginaire qu'elle étoit, ne lui permettoit pas de croire qu'il pût être heureux, que lorsqu'il auroit trouvé une personne, dont le teint incarnat & blanc seroit relevé par des cheveux d'un noir parfait.

Il étoit comme absorbé dans ses profondes réflexions, lorsqu'il en fut distrait par une voix qui lui dit : allez, prince, dans l'em-

pire des merveilles, au milieu d'une immenſe forêt vous trouverez un arbre chargé de pommes plus belles & plus groſſes qu'elles ne le ſont ordinairement : cueillez-en trois, & ſoyez aſſez maître de vous-même pour ne les ouvrir qu'à votre retour, elles vous offriront une beauté telle que vous la déſirez.

L'empire qui lui étoit indiqué étoit éloigné & de difficile accès ; mais rien ne put empêcher le prince d'en entreprendre le voyage. Il ſe mit en marche à l'heure même, traverſa les mers, parcourut avec un ſoin infini toute la forêt, bref il trouva l'arbre. Il cueillit les trois belles pommes, & ne pouvant dans le premier tranſport de ſa joie réſiſter à la curioſité qui le tourmentoit, il en ouvrit une. Il en ſortit à l'inſtant une perſonne ſi merveilleuſement belle & ſi fort à ſon gré, qu'il en fut ſaiſi d'admiration. Mais cette beauté, bien loin de lui être favorable, le regarda d'un œil courroucé, & ſe plaignant de ce qu'il l'avoit enlevée de chez elle, elle diſparut au même moment.

L'impatience à laquelle il venoit de ſuccomber, devoit naturellement le déſeſpérer ; mais comme il avoit l'eſprit ſuſceptible de conſolation, (c'eſt un beau don du ciel), il ſe flatta aiſément qu'il trouveroit de quoi

réparer sa perte, dans les deux pommes qui lui restoient. Rempli de cette douce espérance, il résolut de ne les point ouvrir qu'il ne fût de retour dans son pays. Souvent les plus tristes expériences ne sont pas capables de corriger d'un foible défaut. L'impatience du prince fut encore plus forte que sa raison, il ne put résister une seconde fois à l'envie d'ouvrir une des pommes.

Il étoit pour lors sur mer. L'on n'éprouve pour l'ordinaire aucune dissipation sur ce triste élément. Il y a donc fort peu de gens qui, dans un cas pareil, n'en eussent fait autant que lui. Il imagina qu'en faisant couvrir exactement le vaisseau sur lequel il étoit embarqué, la belle ne pourroit s'échapper. Il ouvrit alors la seconde pomme, & il en sortit comme de la première, une personne dont la beauté étoit incomparable, & qui lui témoigna tout autant de mécontentement; & malgré toutes les précautions que le prince avoit prises, elle disparut comme avoit fait celle qui l'avoit précédée. Ces deux expériences furent à peine suffisantes pour rendre le prince sage. Il arriva dans son pays, & ayant ouvert la seule pomme qui lui restoit, une personne aussi belle, mais plus douce que les deux autres en sortit. Il

l'épousa sur l'heure & se trouva le plus heureux des maris.

Quelque temps après son mariage, une guerre importante l'obligea de se séparer de la belle Incarnat Blanc & Noir. La reine mère, entre les mains de qui cette jeune princesse demeura, n'avoit jamais approuvé ce mariage. Elle la fit mourir cruellement, & fit jeter son corps dans les fossés du château; &, mettant le comble à sa méchanceté, elle supposa à la place de la malheureuse princesse, une personne sur qui elle avoit un pouvoir absolu.

Le prince, à son retour, fut bien étonné de retrouver une femme si différente de celle qu'il avoit quittée. Mais la reine l'assura positivement que la personne qu'elle lui présentoit étoit sa femme. Elle convint de toutes les différences qui se trouvoient en apparence; mais elle attribua cette métamorphose aux suites de l'enchantement.

En effet, la manière dont cette fille avoit été trouvée par le prince donnoit une sorte de vraisemblance à ce discours. Enfin, soit par douceur, soit faute de défiance (car les honnêtes gens ne la connoissent pas), le prince ajouta foi à ce qu'on lui dit. Mais rien ne fut capable de le guérir de sa pre-

mière passion. Il passoit les jours & les nuits à rêver, & très-souvent il demeuroit des heures entières appuyé sur une des fenêtres de son palais.

Un jour qu'il étoit dans cette triste occupation, il apperçut dans les fossés un poisson dont les écailles brillantes étoient mêlées d'incarnat, de blanc & de noir. Cet objet le frappa; il ne lui fut plus possible de le perdre de vûe. La reine mère trouvant que cette attention si marquée étoit une suite de sa première passion, résolut encore d'en détruire le sujet. Elle ordonna en secret à celle qui jouoit le rôle de la princesse, & qui se trouvoit grosse, de dire qu'elle avoit une extrême envie de manger ce poisson, auquel le prince étoit si fort attaché. Il ne lui fut pas possible de refuser une chose que tout le monde jugeoit être de si peu d'importance. On pêcha le poisson, on le servit à la prétendue reine, & le prince retomba dans sa première mélancolie.

Il en fut soulagé une seconde fois par la vue d'un arbre incarnat blanc & noir. Cet arbre étoit d'une espèce inconnue; personne ne l'avoit ni planté, ni apporté. Il étoit venu de lui-même; on l'avoit vu naître tout d'un

coup dans la place où l'on avoit jeté les écailles du poiſſon. Ce bel arbre cauſa le même plaiſir au prince, & par conſéquent la même jalouſie à la reine mère : la perte en fut donc auſſitôt réſolue, malgré les oppoſitions & les regrets du prince. Le bel arbre fut arraché & brûlé ; mais un ſuperbe château, bâti de rubis, de perles & de jais, que les cendres de l'arbre produiſirent à l'inſtant, fit revivre encore les trois couleurs que le prince avoit toujours aimées. Elles parurent alors dans un éclat qui le ravit. Les efforts qu'il fit pour entrer dans cette belle maiſon furent long-temps inutiles. Les portes lui en étant fermées, il ſe contenta de les regarder ſans-ceſſe, & demeura pluſieurs jours dans cette occupation qui lui rappeloit l'objet de ſes deſirs.

Sa perſévérance fut enfin récompenſée ; les portes s'ouvrirent, il entra dans le palais, & après avoir traverſé pluſieurs appartemens dont les meubles répondoient à la richeſſe du dehors, il trouva dans un cabinet plus magnifique que ne l'étoit encore tout le reſte du palais, cette première femme dont il étoit ſi amoureux, & dont le ſouvenir lui étoit ſi cher. Elle lui reprocha tout ce qu'elle avoit ſouffert par ſa trop grande facilité ; mais en

même-temps elle lui témoigna la joie qu'elle éprouvoit, en voyant qu'il méritoit un pardon qu'elle avoit si grande envie de lui accorder.

Le prince & la reine sa mère & la femme qu'elle avoit supposée, rien ne troubla plus l'union de nos deux époux; ils vécurent fort contens l'un de l'autre, aussi-bien que de leur fortune.

LE BUISSON D'ÉPINES FLEURIES,

CONTE.

Il régnoit autrefois dans l'empire des fées une princesse célèbre par son grand savoir. Elle étoit née avec un cœur naturellement porté à la tendresse; mais elle aimoit encore plus la liberté. Elle en connoissoit même si bien le prix, que ce fut avec toutes les peines du monde qu'elle prit la résolution de se marier. Elle ne s'y détermina que pour assurer le bonheur de ses peuples; encore voulût-elle que son mariage se fit secrétement. Ces sortes d'engagemens ont eu de tout temps

un air de galanterie, & la galanterie étoit une des choſes à laquelle cette princeſſe étoit infiniment ſenſible. Elle choiſit pour époux un roi de ſes voiſins, qui par une inconſtance, commune dès le temps des fées, la quitta quelque temps après ſon mariage pour retourner dans ſes états. La reine, qu'il laiſſoit groſſe, accoucha fort heureuſement d'une fille qui fut nommée la fée Princeſſe. Ce titre lui appartenoit, puiſqu'elle devoit ſuccéder à la reine ſa mère. On n'avoit encore rien vu de ſi parfait que cette aimable princeſſe, dans ce pays des merveilles. Sa beauté ſurpaſſoit toutes les idées; il n'eſt donc pas poſſible de la décrire. Les fées qui préſidèrent à ſa naiſſance ne trouvèrent rien à ajouter aux grâces dont la nature l'avoit ornée.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, on lui donna, du conſentement de tout l'empire des fées, les clefs du fard de jeuneſſe. C'étoit une confiance & même une dignité qui ne s'accordoit jamais qu'à l'héritier préſomptif de la couronne. La reine lui avoit donné pour gouvernante la fée Ménodie. Le ſavoir de cette illuſtre perſonne étoit preſqu'égal à celui de la reine. On l'appeloit ordinairement la fée du Serpent. Je n'ai jamais pu ſavoir par quelle raiſon; mais je ſais de

bonne part, qu'elle avoit été chargée de la garde des ſceaux du royaume, avant qu'on lui eût confié l'éducation de la princeſſe, & qu'elle s'acquitta auſſi parfaitement de cette importante commiſſion, qu'elle avoit dignement rempli ſa première charge.

Les efforts de la reine pour cacher la douleur que lui cauſoit l'inconſtance du roi ſon époux furent inutiles; elle ſouffroit impatiemment ſon abſence, & peu de jours ſe paſſoient ſans qu'elle lui écrivît une longue lettre. Mais elle le preſſoit en vain de venir à ſa cour; ſa paſſion pour la reine étoit éteinte, peut-être même en avoit-il une nouvelle dans le cœur. Quoiqu'il en ſoit, les prétextes ſe ſuccédoient & ſe renouveloient, & ſes lettres promettoient toujours ſon retour, dans des termes qui calmoient quelquefois & pour quelques momens les inquiétudes de la reine.

Un jour qu'elle devoit recevoir des ambaſſadeurs que le roi ſon mari lui envoyoit, toutes les fées eurent ordre de ſe rendre au palais, & de faire éclater la magnificence de ſa cour. Elle voulut paroître elle-même avec de nouveaux charmes, dans l'eſpérance de faire parler d'elle avec éloge au roi ſon mari. C'eſt une eſpèce de coquetterie qui n'eſt pas commune. Pour cet effet, elle voulut ſe

ſervir du fard de jeuneſſe, & réparer ce que la douleur avoit pu effacer de ſa beauté naturelle; mais il ne s'en trouva point dans le tréſor. La fée Princeſſe, à laquelle on avoit confié, comme je l'ai dit, cet important dépôt, en avoit donné à toutes celles qui lui en avoient demandé. Sa bonté fut cauſe de toutes ſes infortunes. Que cet accident eût jeté la reine dans une colère épouvantable, je n'en ſerois point ſurpris; mais il lui donna de l'humeur, ce qui ſans contredit eſt mille fois plus difficile à ſoutenir, je m'en rapporte à quiconque en a ſouffert. Elle chaſſa la princeſſe de ſa préſence; elle lui ôta les clefs qu'elle lui avoit confiées, & ne voulut plus que l'on continuât à lui donner les leçons de féerie, ſcience profonde, myſtères inconnus, auxquels on avoit déjà commencé de l'initier: & comme l'amour mécontent eſt toujours injuſte, elle la menaça de l'enfermer pour dix ans dans une tour, ſi le roi ſon père étoit encore ſix mois ſans revenir à ſa cour.

Ces menaces accablèrent de douleur la fée Princeſſe. Elle s'enferma dans ſon cabinet & ne voulut point paroître à l'audience que la reine donnoit aux ambaſſadeurs. Il eſt bien vrai qu'elle étoit dans une trop grande

affliction,

affliction, & l'on fait bien dans de pareilles situations de ne point paroître en public. Son absence dans une occasion si célèbre étonna toute la cour, & les personnes les plus considérables ayant été informées des raisons de leur brouillerie, vinrent en foule offrir à la jeune fée leurs services: car l'on a toujours vu & l'on verra toujours des courtisans, ou des gens portés à l'intrigue, venir se présenter pour être utiles aux princes mécontens.

L'aimable Princesse les remercia de l'attachement qu'ils lui témoignoient, elle les pria de suspendre leur empressement, & leur demanda le reste du jour pour se déterminer sur le parti qu'elle avoit à prendre. La fée Menodie interrompit cette conversation. Elle venoit de quitter la reine, c'étoit inutilement qu'elle avoit tâché de l'attendrir. Quand toute la cour se fut retirée, elle mêla ses larmes avec celles de la princesse, qui lui confia ses craintes, lui fit le récit des menaces de la reine, lui avoua que l'idée de la prison avoit quelque chose de si effrayant pour elle, qu'elle étoit résolue d'aller plutôt voyager par tout le monde, que de se soumettre à une telle peine.

La bonne gouvernante, (comme elles

font preſque toutes) aimoit la princeſſe avec une tendreſſe qui lui faiſoit partager ſes malheurs. La dernière converſation qu'elle avoit eue avec la reine les détermina à partir ſur-le-champ; elle arrangea dans trois perles tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage, & quand le paquet fut fait, elles montèrent ſur deux ſerins, qui s'envolèrent avec beaucoup de rapidité.

La reine n'apprit leur départ que lorſqu'elles étoient déjà ſorties de ſon royaume. Elle ſe repentit d'avoir pouſſé ſi loin ſa colère; elle en fut d'autant plus mortifiée, qu'il ne lui étoit plus poſſible de faire revenir la princeſſe ſa fille malgré elle. Mais elle la féa de ne pouvoir être vue que de vingt pas, eſpérant que l'ennui d'être toujours ſeule l'engageroit au retour.

Cependant le voyage de la fée Princeſſe ſe continuoit ſans obſtacles; elle s'éloignoit en diligence, & quand elle fut bien certaine d'avoir fait un chemin ſi conſidérable que je n'oſe nombrer les lieues, elle voulut prendre un moment de repos dans un lieu dont l'aſpect lui parut agréable : ce fut ſans doute dans un vallon délicieux, arroſé par un ruiſſeau charmant.

Menodie ouvrit alors une des perles. Il

en sortit une tente d'étoffe pourpre brodée d'or, un lit, des canapés & tout ce qui pouvoit être nécessaire pour leur commodité. Ensuite la fée ouvrit la seconde perle, dans laquelle il se trouva une table couverte des mets les plus délicats; la princesse soupa tout comme une autre personne, & quand elle fut couchée, le murmure du ruisseau l'endormit agréablement.

Elle étoit arrivée, sans le savoir, dans le royaume du prince le plus galant & le plus aimable qui fut dans tout le monde habité. Il se nommoit Zelindor. Il ne lui manquoit, pour être parfaitement heureux, que d'être amoureux; car il n'étoit pas possible qu'il ne fût aimé. Sa figure & son esprit étoient infiniment agréables. Son courage l'avoit rendu à vingt ans redoutable à ses ennemis; il avoit gagné des batailles en sortant de l'enfance, & par sa douceur & sa sagesse il rendoit ses peuples heureux: aussi en étoit-il passionnément aimé.

L'ardeur de pousser un cerf l'avoit éloigné de sa suite. Il ne reconnut pas d'abord l'endroit où il s'étoit égaré, & cherchant à retrouver sinon la chasse, tout au moins son chemin, il arriva au bord du ruisseau où la jeune fée étoit endormie. Il fut ébloui

de sa beauté. Après avoir donné les premiers momens à l'étonnement, il voulut entrer dans la tente pour attendre le réveil de cette belle personne, & lui offrir de la conduire à sa cour, ou dans tel lieu qu'il lui plairoit d'aller. Dans ce dessein il traversa le ruisseau; mais quelle fut sa surprise, de ne plus voir ce qui lui avoit causé tant d'admiration! Il retourna sur ses pas, & dès qu'il fut revenu à la première distance, il apperçut la fée Princesse éveillée, & qui le regardoit avec la même attention dont il étoit occupé pour elle.

Le bruit qu'il avoit fait en traversant le ruisseau avoit éveillé cette rare beauté. Elle gnoroit le charme que la fée sa mère avoit attaché à sa personne. Ce fut donc avec raison qu'elle fut surprise de voir le prince venir aussi près d'elle qu'il avoit fait, & de lui voir ensuite repasser le ruisseau, sans lui avoir fait la moindre honnêteté. Les regards du prince lui persuadoient qu'il se repentoit de son impolitesse. Il s'avança de nouveau vers elle; mais cette seconde démarche ne lui ayant pas été plus heureuse que la première, & la princesse disparoissant encore, le prince éprouva un étonnement impossible à représenter. Il demeura quelques momens

immobile. Ses yeux cherchoient ſon aimable inconnue, mais ne la voyant plus, il repaſſa le ruiſſeau, accablé de triſteſſe, & s'éloigna pour toujours d'un lieu ſi fatal à ſa liberté, & qui lui avoit repréſenté une illuſion d'autant plus douloureuſe qu'elle avoit été agréable.

La fée de ſon côté fut offenſée du procédé mépriſant que l'on avoit eu pour elle. Elle éprouva une colère plus forte qu'elle ne devoit l'être naturellement contre un homme qui lui étoit inconnu. Son premier mouvement fut d'ouvrir la troiſième perle qui ſervoit de cage aux deux ſerins, & d'abandonner un lieu où l'amour venoit de lui donner le plus illuſtre captif qu'il pouvoit lui ſoumettre. Menodie eut ſoin de plier le bagage : l'une & l'autre reprirent leurs jolies montures, & la nuit les ſurprit dans une forêt fort éloignée de l'endroit où le prince Zelindor les avoit rencontrées.

Mais il eſt des ſentimens contre leſquels la fuite eſt inutile. Cette aventure avoit jeté la jeune fée dans une triſteſſe profonde. Elle avoit oublié la diſgrace qui lui faiſoit abandonner la cour de la reine ſa mère ; elle n'étoit plus occupée que de l'inconnu. Elle ſe rappeloit non-ſeulement tous les traits de

ſa charmante figure, mais encore la douceur de ſes regards. Enſuite, en faiſant réflexion à la ſingularité du procédé qu'il avoit eu avec elle, elle faiſoit tous ſes efforts pour le haïr : elle croyoit même quelquefois qu'elle étoit parvenue à le déteſter.

La fée Menodie, qui reconnut d'abord la cauſe de ſon trouble, réſolut d'employer ſon ſavoir pour la garantir de tout ce qu'une grande jeuneſſe, jointe à une paſſion violente, pouvoit lui faire exécuter d'imprudent ; elle conſtruiſit une tour avec les trois perles dont j'ai parlé, après en avoir tiré, comme l'on peut croire, tout ce qu'elles renfermoient de néceſſaire. L'une fut employée à former les murailles, les deux autres plafonnèrent & parquetèrent le nouveau bâtiment. Quand il fut en état, Menodie & la princeſſe s'y retirèrent, & celle-ci paſſa la nuit ſur un canapé, occupée ſans ceſſe des cruelles penſées dont elle étoit agitée.

L'aurore parut avant qu'elle eut donné un ſeul moment au repos. D'un coup de baguette, elle ouvrit la tour dans le deſſein de ſe promener ſeule dans la forêt, eſpérant en changeant de lieu de changer auſſi de penſées. C'eſt un mouvement de la ma-

chine dont on ne peut se guérir. Tout inutile que l'on connoisse ce remède, quel est celui qui n'en fait pas usage ? A peine la jeune fée eut-elle fait quelques pas, que le bruit d'un équipage de chasse frappa ses oreilles. Elle courut promptement se renfermer dans la tour, bien résolue de n'avoir jamais aucun commerce tel qu'il pût être avec les hommes. Pour en trouver un trop aimable, elle détestoit tous les autres. Ces abus de sentimens ne sont encore, hélas ! que trop fréquens.

La tour fut en un moment environnée de chasseurs, qui regardoient dans un profond silence la merveille qui s'offroit à leurs regards. La beauté de la fée étoit aussi surprenante que la singularité de son palais. La beauté, quand elle est extrême, inspire naturellement aux hommes le respect ; par respect ceux-ci se tenoient donc assez éloignés de la jeune fée, pour ne pas sentir le charme qui la rendoit invisible. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût une déesse, & cette idée les conduisit aisément à l'adoration. Plusieurs coururent avertir leur roi, qui n'étoit pas fort éloigné, de ce qu'ils avoient rencontré de merveilleux.

Toute cette multitude étoit comme en-

chantée, tant elle étoit ravie d'admiration. Pendant ce temps, la princeſſe étoit abîmée dans une profonde rêverie, & peut-être ne ſe ſeroit-elle pas apperçue de ce qui ſe paſſoit pour elle, ſans la fée Menodie qui, d'un coup de baguette, éleva la tour à une diſtance conſidérable de la terre, & qui ne laiſſoit plus voir que très-imparfaitement les charmes de cette beauté céleſte.

La princeſſe, inſenſible à l'admiration qu'elle inſpiroit, formoit le deſſein de s'éloigner de ces lieux, quand elle entendit encore le ſon d'inſtrumens de chaſſe, & qu'elle vit avancer vers elle vingt chaſſeurs des mieux faits. Ils formèrent une danſe agréable & champêtre dont la figure imitoit celle qui eſt conſacrée aux ſacrifices. Ces chaſſeurs étoient ſuivis de cinquante autres; ceux-ci lui préſentèrent des fleurs & des fruits, tels qu'ils avoient pu les ramaſſer dans le moment même: un jeune prince, dont la phyſionomie étoit très-agréable, s'avança au pied de la tour, & ſupplia la nouvelle déeſſe de recevoir ſes préſens. La jeune fée qui juſqu'alors avoit paru ſi peu ſenſible à tout ce qui venoit de ſe paſſer, le devint à ce triomphe de ſa beauté. Son humeur bienfaiſante lui fit deſirer de donner des marques

de ſa reconnoiſſance. & la fée Menodie, qui n'ignoroit aucun des mouvemens de ſon cœur, la fit avancer ſur les creneaux de la tour, & ſes premiers regards changèrent en or tous les fruits qui lui étoient préſentés, & toutes les fleurs, en pierres précieuſes. Après cette métamorphoſe, la tour s'éleva ſi haut, ſi haut dans les airs, qu'on la perdit bientôt de vue.

Menodie qui connoiſſoit le ſujet de l'inquiétude de la princeſſe, penſoit avec raiſon, qu'elle auroit parcouru le monde entier, avant de retrouver le repos qu'elle avoit perdu. Elle lui parla donc la première de l'inconnu dont elle étoit occupée. Je ne puis croire, lui dit-elle, que votre beauté n'ait fait ſur lui le même effet qu'elle a coutume de faire ſur tous ceux qui vous voyent; il faut, ſi vous m'en croyez, retourner dans les mêmes lieux où nous l'avons apperçu, & s'il ſe trouve coupable, je vous promets de vous venger des chagrins qu'il vous cauſe.

La fée Princeſſe trembla de la ſeule penſée que l'on menaçoit ſon aimable inconnu; le mal qu'elle éprouvoit lui étoit devenu plus cher que ſa propre vie. Elle craignoit que Menodie ne ſe laiſsât emporter à ſon reſſentiment; mais la propoſition qu'elle lui faiſoit

de le revoir, la combloit de joie. Je le veux bien, lui répondit-elle, allons découvrir ce myſtère. Certainement nous ignorons quelque circonſtance, je ne puis me réſoudre à le croire coupable. Quand le cœur eſt inſenſible, les yeux ne peuvent exprimer une auſſi vive tendreſſe que celle que j'ai remarquée en lui. Peut-être la reine ma mère me punit-elle de mon départ d'une façon ſi cruelle, & peut-être eſt-elle la cauſe des peines que je reſſens.

La princeſſe accuſoit la reine ſa mère pour excuſer ſon amant. Ces ſortes d'accuſations, tout injuſtes qu'elles ſoient, ſont, hélas! bien pardonnables, parce qu'elles ſont bien naturelles. Menodie trouva cette idée vraiſemblable, & faiſant arrêter la tour ſur la cime d'une montagne, elle paſſa toute la nuit à étudier pour découvrir ce que la reine des fées avoit pratiqué contre ſa fille. Son travail ne fut point perdu, la vérité lui fut dévoilée, & l'enchantement démontré. Il ne lui étoit pas poſſible de le détruire, elle entreprit du moins d'en modérer l'effet. Ses livres lui apprirent auſſi que l'inconnu ſe nommoit Zelindor, qu'il étoit ſouverain d'un grand royaume, & qu'il reſſentoit pour

la fée Princeſſe tout ce que l'amour le plus tendre peut inſpirer.

Cette conformité de ſentimens perſuada la fée Menodie que leur amour étoit un arrêt du deſtin. Le prince étoit digne de la princeſſe, & elle ne pouvoit manquer d'être heureuſe en épouſant un grand roi qui reſſentoit pour elle une violente paſſion. Elle réſolut donc de ſervir leur amour ; mais une difficulté preſqu'inſurmontable traverſoit ſon projet. Le prince Zelindor étoit promis à la fille unique du ſouverain de l'isle Funeſte. C'étoit un géant cruel & d'une force ſurprenante, contre lequel Zelindor venoit de ſoutenir une guerre des plus ſanglantes, qui ne s'étoit terminée que par ce mariage. Le prince n'y avoit conſenti qu'avec peine, & uniquement par déférence pour ſes ſujets, qui, voyant avec quelle intrépidité il affrontoit les plus grands périls, avoient appréhendé qu'il n'y ſuccombât, & l'avoient en quelque façon contraint de former cet engagement. La princeſſe fiancée ne reſſembloit point au géant ſon père. Elle n'avoit aucune de ſes mauvaiſes qualités. Heureuſement elle tenoit de ſa mère, qui avoit été une belle princeſſe que le géant avoit autrefois enlevée. Cette fille de géant étoit at-

tendue dans les états de Zelindor ; tous les préparatifs pour la recevoir étoient faits, & le géant lui-même devoit l'accompagner, & être présent à son couronnement.

Menodie fit part de toutes ses découvertes à la fée Princesse. Les embarras & les dangers ne se présentèrent point à son esprit dans le premier moment ; elle ne pensa qu'à l'amour de Zelindor. Quelle joie ne ressentit-elle pas en apprenant qu'elle étoit adorée de ce prince charmant, dont la première vue avoit fait une si vive impression dans son cœur. Elle embrassa mille fois Menodie, en lui demandant son secours pour le prince & pour elle. L'amour vous sert mieux que je ne saurois le faire, lui dit la fée ; Zelindor va s'exposer à de grands dangers : il aura besoin de notre secours : ne perdons point de temps, partons, allons le trouver & lui apprendre que vous l'avez jugé digne de votre protection & de votre tendresse ; il la mérite, puisqu'il ne s'expose que par rapport à vous.

La fée & Menodie arrivèrent en peu d'heures au palais de Zelindor. Elles descendirent dans les jardins. Menodie prit la figure d'une petite vieille : son habillement étoit antique, mais si chargé de pierreries, que

les gardes & les courtisans la laissèrent arriver jusqu'à la chambre du prince, sans former le moindre obstacle. Tant il est vrai que les richesses & la parure ont des prérogatives dont les hommes n'auront jamais la force de les dépouiller. Zelindor pria la fée d'entrer dans son cabinet, en lui disant avec beaucoup de politesse, qu'il alloit lui donner audience dans un moment.

Il fut aisé à Menodie d'entendre les derniers ordres que Zelindor donnoit à des ambassadeurs qu'il envoyoit au géant de l'isle Funeste, pour retirer sa parole & rompre son mariage avec la princesse sa fille. Ses courtisans s'opposoient à cette résolution ; ils se jetoient à ses pieds pour l'en détourner ; mais leurs prières furent inutiles. Le prince ne connoissoit point d'autres malheurs que celui d'être séparé de la beauté qu'il adoroit : son amour étoit d'autant plus vif, qu'il n'osoit se flatter du bonheur de la revoir.

Il n'avoit confié à personne l'aventure qui lui étoit arrivée, il fut surpris en entrant dans son cabinet, quand Menodie lui apprit qu'elle venoit non-seulement pour lui donner des nouvelles de la personne qui lui faisoit manquer de parole au géant, mais

encore pour lui offrir ſes ſervices dans la guerre que ſon refus alloit lui attirer.

Le prince fut tranſporté de joie d'entendre parler de la belle inconnue. Quoi! dit-il, ſeroit-il poſſible qu'il me fût encore permis de revoir cette charmante perſonne? Elle eſt dans votre palais, lui répondit la fée; mais par une cruelle fatalité, vous ne la verrez point, ſi vous n'en êtes éloigné d'une certaine diſtance. Ce malheur, tout grand qu'il vous paroît, n'eſt pas le ſeul que vous éprouverez. Je prévois bien d'autres difficultés que vous aurez à ſurmonter, ſi vous perſévérez dans vos ſentimens.

Allons commencer mes victoires par la conquête du cœur de celle que j'adore, s'écria le prince. Mon courage & l'eſpérance d'être aimé me feront aiſément ſurmonter mes autres ennemis. Je vais vous y conduire & vous en abréger le chemin, lui dit la fée; & le prenant alors par le bras, elle l'enleva & le ſoutint en l'air, juſqu'au lieu où la jeune fée l'attendoit.

Zelindor ne fit preſque pas attention à cette ſurprenante manière de voyager. L'eſpérance de revoir la princeſſe avoit répandu dans ſon ame une joie mêlée de trouble, qui ne laiſſoit en lui aucune place à d'autres

penſées. Menodie le fit arrêter à la diſtance que la fée reine avoit fixée. Il trouva la princeſſe appuyée contre un grenadier, ſi belle & ſi charmante, qu'il voulut courir à elle pour ſe jeter à ſes genoux. Arrêtez, s'écria la fée Menodie; vous allez ceſſer de voir ce que vous aimez. Cette cruelle menace le rendit immobile. Le deſir de plaire à ſon amant avoit encore augmenté les charmes naturels de la princeſſe : une agréable ſérénité, mêlée d'une joie pure, étoit répandue ſur ſon viſage & faiſoit éclater ſa ſatisfaction. Sa parure n'avoit rien d'affecté; elle n'étoit vêtue que d'une ſimple gaze; la façon dont cet ajuſtement étoit mis, en faiſoit l'ornement : il eſt pourtant vrai que la couleur n'avoit pas été choiſie indifféremment; ſes cheveux n'étoient attachés qu'avec des fleurs. Après avoir donné les premiers momens à l'admiration mutuelle, les regards des deux amans devinrent ſi tendres, que malgré toute l'éloquence des yeux, ils deſirèrent de pouvoir ſe parler.

Menodie, qui ſavoit que la princeſſe rempliſſoit une deſtinée inévitable, voulut lui épargner toutes les peines qu'il étoit en ſon pouvoir de lui faire éviter. Elle fit naître à ce deſſein un berceau de jaſmins & de

chevrefeuils, assez long pour renfermer les deux amans dans la distance que la fée reine avoit ordonnée. Elle toucha le berceau de sa baguette; pour lors tout ce que le prince & la jeune fée avoient besoin de se dire, quoiqu'à voix basse, étoit entendu très-distinctement de l'autre extrêmité du berceau.

Cet aimable secours fut bien reçu, comme on le peut croire, car les amans n'aiment point à parler haut; indépendamment de ce qu'ils font sagement d'en user ainsi, pour empêcher les indifférens d'entendre beaucoup de choses, souvent très-plattes & cependant très-délicieuses pour ceux qui les prononcent; il me semble que ces mots, je vous aime, je vous adore, je vous aimerai toute ma vie, & mille autres semblables ne peuvent se crier à tue-tête, comme il eût nécessairement fallu que Zélindor & la princesse eussent fait par la suite. Quoiqu'il en soit, cette idée de la bonne gouvernante donna naissance à cette singularité que l'on remarque en plusieurs bâtimens. Nos deux amans furent si satisfaits de leur conversation, que la princesse obtint de Menodie qu'il seroit possible aux hommes d'imiter quelquefois un prodige si favorable à l'amour; & l'on dit, je ne sais pas trop sur quel fon-

dement, que l'Italie fut le premier pays où l'on connut l'usage de cet aimable écho.

La fée Princesse apprit à son amant son rang & sa naissance; elle lui fit le détail de ce qui l'avoit obligée de quitter la cour de la reine sa mère; elle ajouta avec une élégance & une tendresse infinies, qu'elle devoit à ce malheur le plus grand des biens, & qu'elle ne le regarderoit désormais que comme la source de tous ses plaisirs. Elle lui avoua le penchant qu'elle avoit eu pour lui dès le premier moment qu'elle l'avoit vu; enfin, elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans son cœur, quand elle avoit cru s'appercevoir qu'il n'avoit que de l'indifférence pour elle. Ils se jurèrent cent fois de s'aimer toujours, & de forcer par leur constance tout ce qui s'opposeroit à leur union.

Ils passèrent plusieurs jours dans cet heureux état. Le prince ne paroissoit plus que des momens dans son palais. Il abandonnoit le soin de son empire, & n'étoit plus occupé que de celui de son amour, quand la fée Menodie vint lui dire : prince, il faut vous priver pour quelque temps d'une conversation si pleine de charmes; le géant de l'isle funeste doit entrer aujourd'hui dans

votre royaume, demain il doit attaquer vos troupes, la victoire eſt certaine pour lui ſi vous ne combattez à leur tête.

La capitale du royaume où ils étoient alors étoit éloignée de trois cent lieues de la frontière ; mais la fée Menodie faiſoit, quand elle en avoit la volonté, encore plus de chemin en une heure. Elle pria le prince de ne ſe point inquiéter, & l'aſſura qu'elle auroit ſoin de le faire trouver ſur la frontière au moment qu'il faudroit ranger ſes troupes en bataille.

Toutes les connoiſſances que l'expérience & le ſavoir peuvent donner, ne perſuadent rien au cœur. La princeſſe devoit être certainement plus convaincue qu'une autre du pouvoir des fées ; le péril où Zelindor alloit s'expoſer pour elle la pénétra cependant de douleur. Elle ne croyoit pas qu'il lui fût poſſible de vivre un moment éloignée de lui, & quelque choſe que Menodie pût lui dire pour la conſoler, elle étoit baignée de larmes. Leurs adieux furent ſi touchans, que Zelindor fut prêt mille fois de lui ſacrifier ſon royaume & le ſoin de ſa gloire. La princeſſe elle-même fut obligée de lui ordonner de la quitter.

Menodie avoit conſtruit pour le voyage

de Zelindor un vaiſſeau de plumes de paon, les voiles en étoient de gaze, & les mâts de branches de tubéreuſes. Deux jeunes enfans, qui avoient des aîles de papillons, étoient chargés du ſoin de le conduire. Le prince s'embarqua dans ce joli vaiſſeau, à l'inſtant que l'aurore commençoit à paroître, il arriva cependant avant le lever du ſoleil.

Le vaiſſeau s'approcha de la terre entre les deux armées, & ce fut en cet endroit que le prince débarqua. Le géant ne put donc ignorer ſon arrivée. Il perdit avec douleur l'avantage qu'il eſpéroit tirer de ſon abſence, & ſes troupes épouvantées de ce nouveau prodige tombèrent dans une conſternation, qui fut encore augmentée par les cris de joie que pouſſa l'armée de Zelindor, & par la vue d'une nuée brillante qui renfermoit la princeſſe & Menodie.

Le prince, tranſporté d'amour & de joie, s'approcha de cette charmante princeſſe; mais il la perdit encore de vue. C'eſt toujours beaucoup d'entendre ce que l'on aime. Je n'ai pu, lui dit-elle, être plus long-temps ſans vous ſuivre, je vous apporte des armes avec leſquelles vous combattrez le géant, & je ſerai préſente à votre combat. Quelle

valeur, tant de bontés & la préſence de ce que l'on adore, ne doivent-elles pas inſpirer ?

Les armes que la princeſſe avoit apportées avec tant de ſoin, étoient un bouclier d'un ſeul diamant & une épée d'un métal enchanté, dont il s'arma ſur le champ ; & il marcha en cet état au devant du géant. A l'inſtant de ſon embarquement, & avant même que d'être armé des faveurs de la princeſſe, il l'avoit envoyé défier, afin d'épargner par un combat ſingulier le ſang de ſes ſujets. Zelindor avoit beſoin de toute ſa valeur & de toute ſon intrépidité pour ſe meſurer contre un mortel tel qu'étoit le géant. A peine ſa grandeur laiſſoit-elle voir la difformité de ſon viſage, tout ſon corps étoit couvert d'une armure d'acier d'un pied d'épaiſſeur.

Sans l'épée enchantée, & encore plus ſans la préſence de la princeſſe, Zelindor auroit vraiſemblablement ſuccombé contre un tel adverſaire. Le combat fut vif, le bouclier para des coups mortels ; enfin, le prince en porta heureuſement un dans le défaut des armes de ſon ennemi. Au même inſtant le feu prit au géant & le brûla tout entier en moins d'un quart-d'heure. Zelin-

dor, dans le premier mouvement, ordonna qu'on le secourût, mais il ne fut pas possible de lui obéir.

Dans toute autre occasion, le prince n'eût pas été satisfait d'une victoire qui lui avoit coûté si peu; ce fut un sacrifice que sa vanité eût à faire à son amour. Il levoit les yeux vers la nuée brillante, & cherchoit les regards de la fée Princesse pour la remercier, lorsqu'il parut dans l'air un éléphant tout couvert d'écailles d'or : il étoit porté par six aîles violettes qui couvroient un grand espace de pays. Il prit le prince avec sa trompe, le chargea sur son dos, & s'étant élevé dans les airs avec une rapidité presqu'inconcevable, il fut bientôt perdu de vue. Les cris de douleur & l'étonnement général de toute l'armée ne peuvent se représenter. Ces troupes un moment auparavant si fières de la valeur & du succès de leur roi, ne pensèrent plus à profiter de la victoire.

La fée Princesse, témoin du malheur qui venoit d'arriver & qui lui étoit commun avec son amant, tomba évanouie entre les bras de Menodie. La sage fée la transporta tout au plus vîte dans une petite isle inhabitée, & après lui avoir fait reprendre ses

esprits, elle tâcha de la consoler, en lui faisant entrevoir quelque lueur d'espérance. Je ne doute point, lui dit-elle, que l'enlèvement de Zelindor ne soit une suite de la haine de la reine votre mère; elle ne peut voir sans indignation, que nous ayons surmonté les effets de son injuste couroux, ni vous savoir heureuse avec un prince si digne de votre tendresse; mais je vais employer tout mon savoir pour la vaincre encore une fois. Hélas! dans quelle circonstance je te perds, mon cher Zelindor, s'écria la jeune fée, lorsque mon amant n'avoit plus de périls à redouter, au moment que vainqueur du plus formidable de tous les géants, nous espérions de ne nous quitter jamais: l'excès de ma tendresse te coûte la liberté & peut-être la vie. Ces paroles étoient entrecoupées de mille sanglots; chaque moment ajoutoit quelque chose à son désespoir. Cent fois elle se seroit jetée dans la mer, si la fée Menodie ne l'en eût empêchée. Votre amant est vivant, pourquoi pousser si loin, lui dit-elle, votre désespoir. Si vous vouliez me promettre de le calmer, & si vous pouvez attendre mon retour, j'irois chercher le prince de tous côtés, & je me flatte de le retrouver. Dans l'impatience de

voir exécuter un dessein, dont la seule espérance de la réussite pouvoit l'attacher à la vie, la princesse promit à Menodie tout ce qu'elle voulut exiger.

Cette sage fée, craignant que la reine ne profitât de son absence pour enlever la princesse sa fille, résolut de l'enfermer dans cette isle avec des charmes si forts, qu'il étoit impossible à quelqu'être que ce fût, de lui venir rendre visite sans son propre consentement. Elle y bâtit une petite maison de bois de cèdre & de calambourg, qu'elle entoura d'un bosquet de mirthes & d'orangers, arrosée par des ruisseaux d'une eau plus brillante que le cryſtal, & qui serpentoit au pied des arbres bordés de gazons & de fleurs. Ce fut dans ce lieu que la princesse & Menodie s'embrassèrent mille fois, qu'elles versèrent de nouvelles larmes, & que Menodie monta sur son char traîné par des serpens aîlés pour aller à la recherche de Zelindor.

Quand la fée Princesse se trouva seule, abandonnée à la tristesse de l'amour, car il faut convenir que les chagrins de cette passion sont cuisans, elle s'abondonna à tout ce que la mélancolie peut avoir de plus noir. Elle fut un mois sans sortir de sa chambre;

mais l'impatience se mêlant à ses autres maux, au bout de ce temps, elle se détermina à se promener quelquefois dans le bois qui touchoit à son habitation, & sur le bord de la mer. Souvent elle passoit les nuits sans fermer ses beaux yeux, couchée sur le gason, occupée à se plaindre de ses infortunes.

Sa douleur n'avoit que de trop justes causes, le prince Zélindor étoit encore plus malheureux qu'elle ne se l'imaginoit. La reine, (car c'étoit elle en effet dont l'humeur avoit voulu se satisfaire) après l'avoir fait enlever, l'avoit fait porter sur un rocher escarpé, au milieu de la mer. L'éléphant le posa dans cette affreuse solitude & disparut. Le prince se trouva pour lors entouré de monstres qui sembloient à tous momens vouloir le dévorer. Il avoit eu le malheur de laisser tomber cette épée enchantée, avec laquelle il avoit combattu le géant. La surprise de son enlèvement la lui avoit fait échapper de la main; il n'avoit conservé que le bouclier de diamant. Son courage ne l'abandonna point dans un si grand péril; quoique sans armes, il s'avança avec cette intrépidité qui lui étoit si naturelle. Le bouclier eut la vertu d'empêcher les monstres d'approcher: sans ce secours, rien dans la nature

nature ne l'eût dérobé à leur fureur. Quelquefois il les frappoit de son bouclier, pour lors ils étoient métamorphosés en une eau qui produisoit à l'instant de nouveaux monstres, souvent plus terribles que ceux qui les avoient précédés.

Zélindor passoit les journées dans ce pénible exercice; quand la nuit étoit venue, la lassitude l'obligeoit à se retirer dans une caverne, où, se couchant sur la terre, il s'abandonnoit aux plus cruelles réflexions. Il ne doutoit pas que la mort ne dût bientôt terminer toutes ses infortunes, il l'attendoit sans crainte, la perte de sa maîtresse l'occupoit bien plus que celle de sa vie.

Au milieu d'une nuit obscure, il vit apparoître une grande lumière, à la faveur de laquelle il apperçut une femme d'une grandeur extraordinaire. Ses regards avoient quelque chose de terrible. Elle se jeta sur lui, & lui arrachant le bouclier de diamant, elle le menaça d'augmenter encore les malheurs dont il étoit accablé. Je suis, lui dit-elle, la reine des fées, vous ne pouvez jamais vous soustraire à mon pouvoir, & je vais exercer sur vous une vengeance si cruelle, que la postérité en sera épouvantée. Mais si vous voulez consentir à ne voir jamais la fée Princesse; si pour sûreté

de votre parole, vous voulez épouſer dans deux heures la fille du géant de l'iſle funeſte, je vous tranſporterai dans vos états, j'y conduirai cette princeſſe, & je vous comblerai de toutes ſortes de biens.

Je vois bien, lui répondit le prince, que vous êtes maîtreſſe de ma deſtinée, mais vous ne pouvez m'en faire une plus cruelle, que de me ſéparer & pour toujours de la préſence de la belle fée que j'adore. J'aime mieux perdre la vie, que de la paſſer ſans la voir.

Tu te repentiras de ta conſtance, lui dit alors la reine des fées. Pour lors elle le toucha de ſa baguette, diſparut, & le prince ſe trouva ſeul dans un jardin délicieux. Au moment que l'aurore commença à paroître, les rayons de la lumière découvrirent à ſes yeux tous les ornemens dont il étoit embelli : la nature & l'art ſembloient avoir fait tous leurs efforts pour en augmenter la magnificence. Zélindor ſe promenoit triſtement dans une allée terminée par un baſſin de marbre blanc, rempli d'une eau tranſparente. Une baluſtrade d'or émaillé entouroit ce baſſin. Il s'en approcha & voulut étancher dans ſa main, la ſoif ardente qui le conſumoit ! mais quel fut ſon étonnement, de voir au milieu du baſſin le portrait de la fée Princeſſe, dans

la ſtatue de Vénus, qui faiſoit l'ornement de cette ſuperbe pièce d'eau. Cette ſtatue étoit de marbre blanc : les grâces & les plaiſirs étoient différemment occupés à lui faire leur cour.

Le prince demeura ſi tranſporté d'amour à cette vue, qu'elle ſuſpendit pendant quelques momens le ſouvenir de ſes malheurs. Tant de choſes ſurprenantes lui étoient ſucceſſivement arrivées depuis un eſpace de temps bien court, qu'il ne ſavoit plus que penſer de ſa propre deſtinée, lorſqu'il apperçut dans les airs la fée Ménodie, qui laiſſa tomber une bague à ſes pieds. Il la vit tomber en effet, mais au moment que cet aimable prince ſe baiſſoit pour la ramaſſer, il fut changé en un Buiſſon d'épines fleuries.

Ménodie fut témoin de cette métamorphoſe, mais elle ne put l'empêcher. La reine étoit naturellement plus puiſſante qu'elle partout ailleurs, encore plus dans ſon propre palais. Le malheur du prince avoit prévenu d'un moment le don qu'elle lui faiſoit de la bague qui pouvoit l'en garantir. Elle ne s'abandonna point à des regrets inutiles ; elle prit ſur le champ le parti d'aller retrouver la fée Princeſſe, réſolue de ne rien négliger pour la déterminer à revenir à la cour. Il lui parut,

avec raiſon, que le pardon de la reine des fées & le retour de ſon amitié pour ſa fille, étoient ſeuls capables de mettre fin à l'enchantement & au malheur de Zélindor.

En un inſtant elle parcourut l'eſpace qui ſéparoit le palais de la reine & l'iſle déſerte où la princeſſe étoit retirée. Leurs premiers embraſſemens furent mêlés de larmes. On pleureroit à moins. La bonne fée revenoit ſeule, & l'eſpérance des amans eſt ſouvent injuſte pour ceux qui s'emploient à les ſervir. Ménodie crut qu'il étoit de la prudence de lui déguiſer la vérité ; elle lui dit donc qu'elle n'avoit pu découvrir le lieu que Zélindor habitoit, mais qu'elle pouvoit l'aſſurer, foi de fée, qu'il reſpiroit encore ; elle ajouta qu'il falloit, puiſqu'elle l'avoit cherché inutilement par toute la terre, que la reine l'eût enfermé dans ſon palais, qu'elle ſavoit bien elle-même que c'étoit un lieu qu'il ne lui étoit pas poſſible de viſiter, & qu'elle n'avoit plus d'autre conſeil à lui donner que celui de retourner à la cour, où ſelon toutes les apparences, elle pourroit en avoir des nouvelles.

La confiance que la jeune fée avoit en Ménodie, lui fit reprendre quelqu'eſpérance. La ſeule idée d'apprendre la deſtinée de ſon

amant, la détermina à s'exposer à la colère de la reine sa mère, ainsi qu'à tous les mauvais traitemens que son humeur pourroit lui suggérer. Elle se mit donc en chemin, Ménodie l'accompagna jusques sur les frontières des états de la fée reine. Leur séparation fut tendre. Une gouvernante qui prend le parti d'un amant contre celui d'une mère, n'est pas ordinairement brouillée avec sa pupille.

D'abord que la princesse parut, tout le monde courut au-devant d'elle, on la suivit en foule au palais. Elle se présenta à la reine, baignée de larmes & dans un saisissement qui l'empêcha de pouvoir proférer une seule parole. La sévérité avec laquelle elle fut reçue la fit trembler mille fois pour la vie de son amant; cependant à la fin de l'audience, la reine lui témoigna plus de bonté qu'elle ne l'avoit espéré. L'humeur & la colère étouffent les sentimens, mais elles ne les éteignent pas, & dans le fond de son cœur la reine aimoit la princesse.

Notre infortunée reçut les complimens de toute la cour, & s'ennuya beaucoup en les recevant. Quand elle pouvoit avoir un moment de solitude, elle en étoit charmée, & le plus souvent qu'il lui étoit possible, elle se promenoit seule dans les jardins du palais.

Elle se reposoit quelquefois sur le gason, & pour se garantir du soleil, elle se mettoit auprès d'un Buisson d'épines fleuries, qui lui plaisoit plus que tous les autres arbres du jardin. Quel est le physicien qui peut rendre raison de ces instincts dont l'amour est rempli ?

Zélindor voyoit donc la princesse, car son enchantement présent avoit détruit le premier, & c'étoit avec un grand plaisir de sa part, qu'il l'embrassoit & qu'il la serroit quelquefois entre ses branches. Excepté la parole & la figure, il n'avoit rien perdu de son premier état. Avec quelle sensibilité vit-il cent fois sa chère princesse aller elle-même chercher de l'eau pour arroser le Buisson d'épines fleuries son favori ?

Elle fut un jour surprise par la reine sa mère, lorsqu'elle étoit occupée de ce soin charitable. La fée sentit en ce moment redoubler sa haine contre le prince, & s'adressant à la fée Princesse : allez, lui dit-elle, me cueillir une branche de cette épine fleurie.

La princesse trembla à ces paroles, mais s'accusant elle-même d'une foiblesse qu'elle ne pouvoit trouver raisonnable, elle exécuta cet ordre. Le sang coula aussi-tôt de la branche qu'elle venoit de rompre, & la fée reine ayant rendu au même instant l'usage de la

parole à Zélindor, il fit un grand cri & prononça ces paroles : quoi ! c'eſt vous, ma Princeſſe, qui me donnez la mort ?

Il eſt impoſſible de repréſenter ce que ſentit la fée Princeſſe dans cet effroyable moment. Elle ſe laiſſa tomber à terre auprès du Buiſſon, & mêlant ſes larmes avec le ſang du malheureux prince, elle ſeroit morte d'excès de douleur, s'il ne lui fût arrivé le ſecours le moins attendu.

Mille voix (car les courtiſans ſont toujours empreſſés) s'écrièrent dans le jardin : voilà le roi. La fée reine qui croyoit ne le plus aimer, ſe trouva ſenſible à cette nouvelle. Un moment de ſa préſence lui rendit toute la tendreſſe de la reine ſa femme, & dans les premiers embraſſemens, il lui demanda la grâce de la princeſſe leur fille & celle de Zélindor. Cette grâce lui fut accordée ſur le champ. Zélindor recouvra ſa figure naturelle ; mais comme la perte de ſon ſang l'avoit réduit à la dernière extrémité, la reine répandit ſur lui une liqueur qui le guérit non-ſeulement de ſa bleſſure, mais encore lui redonna toutes ſes forces & tous ſes charmes.

Vous êtes cauſe de tous ces malheurs, dit-elle au roi. Votre inconſtance m'a donné

une si grande aversion pour tous les hommes, que je voulois punir Zélindor de l'amour que ma fille a pour lui; mais vous avez repris tous vos droits sur mon cœur, & je consens à les rendre heureux, puisqu'ils m'ont procuré le plaisir de vous revoir. Je sais que c'est l'amitié que vous avez pour votre fille qui vous ramène auprès de moi. Le roi vouloit lui cacher que la fée Ménodie étoit venue le prier de secourir la jeune princesse & le prince son amant; mais voyant qu'elle n'ignoroit aucune circonstance de ce qui s'étoit passé, il l'assura dans les termes les plus tendres, que son amitié pour sa fille n'avoit pour premier principe, que celui d'être le gage de l'amour qu'elle avoit pour lui. Il embrassa mille fois le prince Zélindor & la fée Princesse. On prit le chemin du palais, & l'on y passa plusieurs jours dans les fêtes, pour célébrer le mariage de ces deux heureux amans, dont la passion paroissoit s'être encore augmentée depuis la certitude qu'ils avoient de leur bonheur. On déclara en même temps le mariage du roi & de la reine. Quelque temps après leurs nôces, nos amans furent régner ensemble dans le royaume de Zélindor, où les peuples qui étoient demeurés fidelles, les reçu-

rent avec les démonſtrations de joie, qui ſont ſi juſtement attachées à l'amour qu'on a pour les bons rois.

ALPHINGE
OU LE SINGE VERT,
CONTE.

Il y avoit autrefois un roi, qui fut marié deux fois: ſa première femme étoit douée d'une beauté & d'un mérite infini, malheureuſement elle mourut peu de temps après ſon mariage, en mettant au monde un petit prince. Le roi fut ſenſiblement touché de la mort de la reine, & ne recevoit de conſolation dans ſa douleur, que celle de voir & d'embraſſer le prince ſon fils. Il méritoit ſon attachement, non-ſeulement par la reſſemblance qu'il avoit avec la reine ſa mère, mais encore parce que c'étoit en lui-même la plus belle & la plus aimable créature du monde.

C'étoit l'uſage dans ce pays de faire donner un nom aux enfans par quelque

personne considérable. Le roi choisit pour cette cérémonie une princesse de ses voisines, renommée par toute la terre pour son esprit & sa grande sagesse. On la nommoit communément la bonne reine. Elle vint donc à la cour du roi, elle donna au petit prince le nom d'Alphinge, & conçut dès ce moment pour lui une amitié qui lui fut avantageuse dans la suite.

Le temps efface les plus grandes douleurs. A peine une année se fût-elle écoulée depuis la mort de la reine, que le roi, non-seulement eut envie de se remarier, mais qu'il mit cette envie à exécution. Il épousa une princesse, à laquelle on ne pouvoit refuser la beauté; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle possédât toutes les vertus dont la défunte reine étoit ornée.

La nouvelle mariée devint grosse quelques mois après son mariage, & accoucha fort heureusement d'un garçon. A peine se vit-elle mère, qu'elle devint belle-mère d'une façon complette, puisqu'elle conçut une extrême aversion pour le petit prince Alphinge qui ajoutoit tous les jours aux charmes de sa personne, ceux d'un esprit merveilleux. Les applaudissemens qu'on lui donnoit redoubloient encore dans la reine

cette baſſe jalouſie que jamais un cœur bien fait n'a reſſentie. Elle diſſimula ſi bien ſes ſentimens, que le roi n'en eut aucune connoiſſance.

Mais enfin n'étant preſque plus maîtreſſe d'elle-même, elle envoya ſecrettement un de ſes plus fidelles domeſtiques trouver la fée de la Montagne. Cette fée, avec laquelle elle étoit en grande liaiſon, lui avoit promis de la ſeconder dans tous ſes projets, tels qu'ils puſſent être. La reine lui mandoit par ſon courier, qu'elle la conjuroit de la défaire du prince Alphinge, que ſa haine pour lui étoit venue au comble, d'autant qu'il étoit un obſtacle inſurmontable à ſon fils pour parvenir à la couronne. Tout ce qu'une belle-mère en fureur & née méchante peut écrire ſur ce ſujet, étoit dans ſa lettre. La fée lui répondit, que quelqu'envie qu'elle eût de ſatisfaire ſes déſirs, il lui étoit impoſſible de rien attenter contre Alphinge; qu'une force ſupérieure, plus puiſſante que la ſienne, protégeoit ce prince; qu'elle n'en connoiſſoit pas le principe, mais qu'elle ne pouvoit douter de l'inutilité de ſon ſavoir en cette occaſion.

En effet, la bonne reine veilloit avec plus d'attention que jamais à la conſervation

d'Alphinge. Elle demeuroit dans des états éloignés ; mais comme ses connoissances s'étendoient tellement sur tout ce qui se passoit de plus secret dans l'univers, qu'absolument rien ne lui étoit caché, elle n'ignoroit aucun des mauvais desseins de la reine. Elle avoit donc envoyé au prince un rubis d'une grosseur & d'une beauté extraordinaires, en lui recommandant de le porter jour & nuit : ses ordres étoient suivis exactement, & par ce moyen le prince étoit à couvert de tout ce que l'on auroit pu entreprendre contre lui. Mais ce Talisman n'avoit de vertu qu'autant qu'Alphinge devoit rester dans les états du roi son père. Par-tout ailleurs il étoit sans force : la fée de la Montagne en fit avertir la reine. Dès-lors cette princesse ne songea plus qu'à trouver les moyens d'éloigner l'aimable Alphinge. Elle fit plusieurs tentatives qui furent toutes inutiles ; enfin le hasard fit pour elle ce que toute son intrigue n'avoit pu produire.

Le roi avoit une sœur mariée à un prince puissant qui régnoit dans des états assez éloignés des siens. Cette sœur conservoit pour son frère une amitié très-tendre ; elle en recevoit souvent des nouvelles, & se faisoit conter avec un plaisir infini tout ce

qui se passoit à sa cour. Les récits qu'on lui faisoit du prince Alphinge la rempliſſoient d'admiration; ils lui firent naître une si grande envie de voir son aimable neveu, qu'elle supplia le roi son frère de trouver bon qu'il vînt passer quelque temps avec elle. Elle accompagnoit sa prière d'instances les plus vives. Le roi, par des intérêts de politique plus que par sentiment, ne lui auroit jamais accordé cette grâce; mais la reine sut si bien ménager son esprit, sans qu'il pût avoir le moindre soupçon du motif qui la faisoit agir, qu'il consentit enfin à ce voyage, & ne songea plus qu'à déterminer le jour du départ, & à ordonner un équipage convenable à la naissance du prince son fils. Il avoit alors quatorze ans, & l'on peut dire sans aucune flatterie, que l'on n'avoit jamais rien vu qui lui fût comparable.

C'étoit l'usage de ces temps-là, que les dames de la plus haute condition fussent les nourrices des enfans des rois. Le prince Alphinge avoit été nourri par une dame qui joignoit à la grandeur de sa naissance, une vertu solide autant qu'aimable, & qui la distinguoit de toutes les femmes de son temps. Elle avoit non-seulement nourri le prince, mais même elle l'avoit élevé jusqu'au temps

qu'on lui avoit ôté les femmes ; & pour lors ce fut ſon mari qu'on lui donna pour gouverneur. Ainſi elle n'avoit jamais été ſéparée du prince Alphinge : elle l'aimoit donc avec une tendreſſe égale à celle qu'elle reſſentoit pour ſa fille unique nommée Zayde. Les grâces & les vertus de cette charmante perſonne faiſoient le bonheur des parens que la nature lui avoit donnés. Le prince de ſon côté n'étoit pas méconnoiſſant de l'amitié de ſa nourrice ; il avoit pour elle tous les ſentimens qu'il auroit eus pour la reine ſa mère.

Quand il fut queſtion du voyage, l'on croit aiſément que cette aimable famille voulut ſuivre le prince ; il partit donc accompagné des gens du monde qui lui étoient le plus attachés. Il voyagea dans les états du roi ſon père, ſans qu'il lui arrivât aucun accident ; mais après qu'il eût paſſé les frontières, & qu'il eût traverſé une plaine de ſable par une chaleur inſupportable ; il entra dans un bois qui ſe trouva ſur la route. Le prince ſe plaignit alors d'une ſoif qui le tourmentoit depuis quelques heures. Malgré la rareté dont étoient les fontaines, on en trouva une, & l'on apporta de l'eau au prince. Dès le moment qu'il en eût goûté,

il sauta en bas du carosse, & disparut aux yeux de toute sa cour. Ce fut inutilement que, fondans en larmes, tous ceux de sa suite le cherchèrent de tous côtés.

Ils faisoient retentir les bois & les rochers de leurs cris, quand un grand & gros Singe noir parut sur la pointe d'un rocher escarpé, & leur dit : c'est en vain, pauvres gens désolés, que vous cherchez le prince Alphinge ; retournez au pays que vous quittez, & n'espérez de le voir qu'après l'avoir longtemps méconnu. Ils ne comprirent rien à ces paroles, & s'en retournèrent avec une douleur incroyable. Quand le roi eut appris cette nouvelle, il en fut si touché, que peu de temps après il mourut.

La reine avoit une ambition démesurée, elle fut ravie de voir la couronne sur la tête de son fils, sans qu'on pût la lui disputer. Elle gouverna l'état avec lui ; & comme l'autorité ne sait point admettre la contrainte, son mauvais naturel se développa bientôt, & l'on ne put douter dans tout le royaume qu'elle n'eût fait périr le prince Alphinge. Il est certain même que sans la considération que l'on avoit pour le roi son fils, qui étoit un prince fort bien né, la révolte eût été générale.

Cependant la nourrice du malheureux Alphinge vivoit retirée chez elle & dans une triſteſſe profonde ; ſa fille étoit pour lors âgée de quatorze ans, & devenoit tous les jours ſi belle, qu'elle cauſoit de l'admiration à tous ceux qui la voyoient. Elle regrettoit le prince, qu'elle avoit aimé depuis qu'elle avoit commencé de le connoître, & ſe rappeloit avec plaiſir les retours de tendreſſe qu'elle en avoit reçus. A ce plaiſir ſuccédoit la triſteſſe, & j'ai ſu de bonne part, qu'elle paſſoit les journées entières à pleurer avec ſa mère. Pour la reine, elle ne ſongeoit qu'à procurer des divertiſſemens au jeune roi ſon fils.

Ce prince aimoit extrêmement la chaſſe, & c'étoit un plaiſir qu'il prenoit fort ſouvent, accompagné de toute la jeuneſſe du royaume. Un jour qu'il avoit fait une grande partie, pour donner des marques de ſon courage & de ſon adreſſe contre des lions, des tigres & les animaux les plus furieux dont les forêts de ce pays étoient remplies ; après avoir chaſſé toute la matinée, il vint ſe repoſer dans un bois au bord d'une petite rivière, où le retour de chaſſe étoit préparé ſous une tente magnifique. Pendant qu'il étoit à table, il vit ſur un arbre un Singe du

plus beau vert du monde, qui le regardoit fixement & d'une manière si tendre, qu'elle lui fit impression. Il défendit à ses gens de rien faire qui le pût effaroucher. Le Singe voyant l'attention que l'on avoit pour lui, sauta de branches en branches, & de si bonne grâce, que tout le monde en fut occupé. On observoit le plus grand silence, dans la crainte qu'il ne voulût point se laisser prendre. Il s'approchoit cependant toujours peu-à-peu de la compagnie, & plus on le vit de près, plus on lui trouva le regard & le maintien agréable. Le roi lui présenta à manger, il en prit avec grâce, & se mit même à table; enfin le roi le reçut sur ses genoux & il l'emporta, charmé d'avoir fait une telle découverte. Il n'en voulut confier la garde qu'à lui-même, il en eut tous les soins imaginables, & ce que l'on croira sans peine, c'est qu'on ne parloit plus à la cour que du beau Singe Vert.

La nourrice du prince Alphinge étoit un matin dans son appartement avec la belle Zayde, le petit Singe y entra par une fenêtre qu'il trouva heureusement ouverte; il s'étoit échappé de chez le roi. Leur premier mouvement fut d'avoir peur; mais le petit animal vint à elles d'une manière si douce & si

insinuante, qu'elles furent bientôt remises de leur frayeur, & un moment après elles se trouvèrent attendries sans en pouvoir deviner la raison. Il y avoit déjà quelque temps que le beau Singe Vert étoit avec elles & qu'il leur faisoit toutes sortes de caresses, quand on vint le redemander de la part du roi. On le voulut prendre, mais il fit des cris si pitoyables, que Zayde & sa mère en furent touchées. Elles firent supplier le roi de le leur laisser encore quelque temps, & il le leur accorda. Il demeura donc encore auprès d'elles, il y revint fort souvent dans la suite, & toutes les fois qu'on l'emportoit, il témoignoit une douleur excessive.

Un soir qu'elles étoient dans le jardin assises au bord d'une fontaine à prendre le frais, le petit Singe regardoit Zayde dont la beauté étoit incomparable, avec un air si triste & si passionné, qu'elles ne savoient que penser. Leur surprise fut bien plus grande, quand elles virent tomber des larmes de ses petits yeux; elles en furent émues. Zayde ne pouvoit être d'accord avec elle-même sur ce qui se passoit dans son cœur, & malgré tout le secours de sa raison, elle se sentoit entraînée par un sentiment dont elle n'étoit pas maîtresse.

Elle se promenoit un jour avec sa mère; après avoir marché quelque temps, elles se reposèrent dans un cabinet de jasmin, & la conversation tomba naturellement sur tout ce qu'elles avoient remarqué du petit Singe. La mère dit à Zayde, je ne puis vous cacher plus long-temps, ma chère fille, ce que j'ai sur le cœur; j'ai fait ce que j'ai pu pour bannir de mon esprit l'idée de croire que c'étoit le prince Alphinge que nous voyions sous cette étrange figure; mais tous mes efforts ont toujours été inutiles : cette idée me tourmente sans-cesse, elle ne m'abandonne jamais. A peine eût-elle achevé ces paroles, qu'elle apperçut le joli petit Singe qui, par des pleurs & des manières qui convenoient à leur discours, sembloit confirmer leurs soupçons.

Sur ces entrefaites, la mère de Zayde vit en songe la bonne reine qui lui disoit : cesse de pleurer & fais exactement ce que je vais te prescrire : descends dans ton jardin, marche jusqu'au pied d'un grand Myrthe, à l'ombre duquel ta fille est si souvent assise, lève un petit carreau de marbre, tu trouveras un vase de cristal rempli d'une liqueur du plus beau vert du monde; prens ce vase, fais mettre ce qui t'occupe le plus dans un

bain couvert de roſes : quand il y ſera entré, frotte-le de cette liqueur verte : voilà le ſeul & l'unique moyen de recouvrer le prince Alphinge. A ces mots elle s'éveilla fort étonnée, elle ſe leva de ſon lit avec empreſſement & deſcendit dans le jardin, exécuta les ordres que la bonne reine lui avoit donnés, & trouva préciſément tout ce qu'elle lui avoit indiqué. Pour lors elle courut éveiller ſa fille qui, comme on le peut croire, n'eut pas de peine à ſortir du lit. Avec quelle eſpérance & quelle vivacité ſoulagea-t-elle ſa mère dans la peine qu'elle prenoit à préparer le bain ? (car elles ne voulurent ni l'une ni l'autre que leurs femmes euſſent la moindre connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit). La belle Zayde alla cueillir les roſes, & contribua avec ardeur à tout ce qui fut de ſon miniſtère. Quand tout fut prêt, elles mirent le Singe dans une cuve de jaſpe. Il ſe ſoumit à tout ce que l'on voulut.

Pendant qu'il étoit dans le bain, la mère en le frottant de la liqueur ordonnée, s'entretenoit avec ſa fille, & continuoit de raconter le ſonge dont elle étoit frappée. Le Singe, comme il avoit fait mille fois, entroit dans la converſation par des coups d'œil & des airs de tête placés ſi à

propos, qu'à chaque instant elles espéroient un heureux succès de leur entreprise. Elles ne furent pas long-temps dans cette attente; tout d'un coup elles virent tomber la peau du Singe, & le prince Alphinge parut à leurs yeux le plus beau & le plus aimable de tous les hommes.

Zayde qui s'étoit retournée pendant qu'il mettoit une robe sur lui, étoit dans un état difficile à décrire. Je laisse à ceux qui ont aimé tendrement, à s'imaginer ce qu'elle sentit, quand elle vit ce qu'elle n'avoit pu s'empêcher d'aimer sous la forme d'un animal : car il étoit vrai qu'elle l'aimoit, & cet amour ne diminua pas, en voyant un homme de seize ans plus beau & plus charmant que l'amour lui-même; je n'entreprendrai point, par la même raison, de rapporter ce qui se passa entre ces deux amans. Ce que l'on pense de sang froid est trop au-dessous de ces tendres vérités.

La mère fut toujours le témoin de leur conversation. Elle éprouvoit de son côté les transports d'une joie excessive, elle ne pouvoit se lasser d'admirer le prince, & de lui faire conter ses aventures & les peines qu'il avoit souffertes dans les bois & dans les déserts, exposé comme il avoit été à la

faim, à la soif & à toutes les injures de l'air. Il convint que l'esprit & le raisonnement qu'on lui avoit laissés par méchanceté les avoit beaucoup augmentées, & que, sans les consolations qu'il avoit reçues de sa marraine la bonne reine, il auroit mille fois succombé; mais qu'elle l'étoit souvent venu visiter; qu'elle lui avoit donné tous les secours qu'il pouvoit recevoir dans un état aussi malheureux; qu'elle lui avoit toujours fait espérer qu'il en verroit la fin; que c'étoit elle enfin qui lui avoit montré le chemin pour venir au lieu où il avoit trouvé le roi son frère. Ils passèrent quelques jours & quelques nuits dans ces charmans entretiens; mais enfin la mère de Zayde, dont le cœur & l'esprit étoient fort élevés, songeoit aux moyens de remettre le prince sur le trône qui lui appartenoit.

La reine de son côté éprouvoit de grandes inquiétudes. La vue du petit singe l'avoit fort troublée; elle n'avoit été occupée depuis que son fils l'avoit apporté, que des moyens de pouvoir le faire périr, ne doutant point qu'il ne fût le prince Alphinge. Ses soupçons furent confirmés par la fée de la Montagne, qui l'avertit de tout ce qui étoit arrivé. Elle courut toute en larmes

trouver le roi son fils. Je suis informée, lui dit-elle, qu'il y a des gens mal intentionnés dans votre royaume, ils ont suscité un imposteur pour vous détrôner, il faut le faire périr pour assurer votre tranquillité : car elle ne pouvoit ni ne vouloit convenir de la vérité.

Le roi, qui avoit beaucoup de courage, assura la reine qu'il auroit bientôt puni les coupables. Il s'informa avec soin de tout ce qui avoit donné lieu aux bruits qui couroient. Il ne pouvoit croire qu'une femme veuve (car le mari de la mère de Zayde étoit mort peu de temps après la perte du prince Alphinge) & une jeune beauté, dépourvues des moyens nécessaires pour exciter une révolte, pussent former un aussi grand projet. Il résolut d'aller chez elles, assez accompagné pour ne se point exposer. Ni la reine, ni aucun de ses confidens, n'eurent connoissance de son dessein; il choisit le milieu de la nuit pour l'exécuter. Il entra dans le palais; les premières portes étoient encore ouvertes; mais quand il arriva à celles des appartemens, il frappa avec assez de violence. Les dames qui s'entretenoient avec le prince dans un grand cabinet, furent extrêmement surprises d'une visite si imprévue;

elles supplièrent Alphinge de ne point se montrer, & il eut beaucoup de peine à leur accorder cette satisfaction. Mais leur étonnement fut bien plus grand, quand on eut ouvert les portes, de voir le roi suivi d'une partie de sa cour. Je sais, dit ce prince, en adressant la parole à la mère de Zayde, que vous avez formé des desseins contre ma personne & contre mon état : je viens pour m'en éclaircir avec vous ; je ne vous demande que de me déclarer la vérité.

Dans le moment qu'elles se préparoient à lui répondre, le prince Alphinge, qui n'avoit rien perdu de la conversation, se présenta tout d'un coup & dit : ce sera moi qui vous instruirai, reconnoissez-moi, mon frère. Il parla & se montra avec tant de grâce & de majesté, que le roi & tous ceux qui le suivoient demeurèrent immobiles. Pour Zayde & sa mère, elles pensèrent mourir de frayeur du péril auquel il s'exposoit. Enfin le roi reprit ses esprits, & ne pouvant méconnoître le prince, puisqu'il n'y avoit que deux ans qu'il ne l'avoit vu, il l'embrassa, en disant : oui, vous êtes mon frère, & pour vous le mieux confirmer, venez remonter sur le trône qui vous appartient. Je n'ai plus rien à y prétendre, puisque je vous ai retrouvé.

retrouvé. Pour-lors il lui baisa la main avec beaucoup de respect.

Le prince l'embrassa avec tendresse. Ils allèrent ensuite au palais des rois ; ce fut-là qu'en présence de tous les grands du royaume Alphinge reçut la couronne des mains de son frère. Pour achever de lever tous les doutes, en cas qu'il pût en rester quelqu'un, il fit voir le rubis que la bonne reine lui avoit envoyé dans son enfance : dans le temps qu'on le regardoit avec attention, il se fendit avec grand bruit ; au même instant la reine mourut. Elle s'étoit renfermée, ne pouvant prendre assez sur elle pour être le témoin du bonheur d'un prince qu'elle avoit si cruellement persécuté.

Alphinge n'eut plus d'autres soins que celui d'aller témoigner sa reconnoissance à sa chère nourrice & à la belle Zayde, qu'il épousa dès le soir même. La bonne reine arriva lorsqu'on commençoit la célébration des nôces, & le contentement du nouveau roi fut au comble. Elle dévoila toute la conduite de la méchante reine ; elle assura de plus qu'il n'y avoit désormais rien à craindre de la fée de la Montagne, qu'elle ne pouvoit plus leur nuire, & que le rubis fendu en étoit une preuve. Elle passa quelque temps avec

les nouveaux mariés, & se retira ensuite dans ses états. Le roi Alphinge gouverna son royaume avec toute la prudence & la douceur imaginables, il fut adoré de ses sujets & tendrement aimé dans sa famille, & il regarda toujours le prince son frère comme associé à la couronne.

Cette histoire est si fameuse, & la mémoire du roi Alphinge est tellement recommandable, qu'on l'apprend aux enfans dès leur plus tendre jeunesse, que les palais des rois sont ornés de peintures qui représentent ses aventures, & que les princesses prennent plaisir de les retracer elles-mêmes avec l'aiguille dans leurs plus riches ameublemens.

KADOUR (1),

CONTE.

DANS le royaume de Cachemire, un des plus riches habitans de la capitale possédoit des biens immenses : les hommes en font

(1) Ce conte a fourni le sujet d'une comédie intitulée : *Les Fées*, donnée au théâtre Italien par Romagnesi, & jouée avec succès en 1736. On trouve cette pièce imprimée dans le théâtre de Romagnesi.

ordinairement dépendre leur bonheur ; cependant, malgré ſes richeſſes, il avoit un chagrin domeſtique qui ſurpaſſoit de beaucoup ſa bonne fortune ; tant il eſt vrai que les hommes ne ſont pas nés pour être heureux. Cet homme avoit une fille unique, & par conſéquent elle étoit héritière de ſes biens : on ne pouvoit rien deſirer à ſa beauté, elle étoit accomplie ; mais cette belle perſonne étoit ſi dénuée des qualités de l'eſprit, que les avantages dont elle étoit ornée lui devenoient inutiles. Les traits de ſon viſage, ce chef-d'œuvre de la nature, devenoient choquans par l'exceſſive ſtupidité que l'on ne pouvoit éviter d'y reconnoître. Il ſembloit que la nature avoit pris plaiſir à raſſembler les traits les plus réguliers, pour en faire un compoſé déſagréable. Toutes les actions de cette eſpèce de beauté n'étoient point accompagnées de ce feu qui ſeul en fait la grâce : ſa taille, quoique bien priſe, paroiſſoit lourde & maſſive ; ſans entrer dans un plus grand détail, on ne remarquoit tous ces défauts, que parce qu'elle n'avoit pas la plus foible étincelle d'eſprit.

Kadour, c'étoit le nom de cette fille, n'avoit pas aſſez d'eſprit pour ſavoir qu'elle en manquoit. Elle ſentoit ſeulement qu'elle

étoit dédaignée ; mais elle ne pouvoit en concevoir la raiſon, ni pourquoi on la laiſſoit toujours ſeule, pendant que les autres perſonnes de ſon âge ſe plaignoient ſouvent de la foule qui les importunoit.

Un jour elle ſe promenoit à ſon ordinaire dans un endroit écarté : la terre s'entr'ouvrit à quelques pas devant elle. Ce prodige ne l'effraya point, elle le regarda même comme une choſe qui étoit dans l'ordre de la nature. De cette ouverture il en ſortit un homme, ou plutôt un monſtre, tant ſa figure étoit hideuſe. A cet aſpect un mouvement naturel lui fit prendre la fuite ; mais les diſcours du monſtre ſurent la retenir. Arrêtez, lui dit-il, belle Kadour, j'ai des choſes fâcheuſes à vous apprendre ; mais j'en ai d'agréables à vous promettre, & les agrémens des unes peuvent balancer les inconvéniens des autres. Les choſes douces, tendres & flatteuſes ont du moins le pouvoir de ſe faire entendre ; on les écoute, quand même elles ne devroient pas perſuader. Kadour s'arrêta donc, & le monſtre continua ſa harangue. On ne peut avoir plus de beauté que vous en avez ; cependant vous ne fixez les regards de perſonne. Je ſais combien ce malheur vous afflige ;

apprenez quelle eſt la raiſon de cette déſeſpérante ſituation : vous ne l'éprouvez que parce que vous ne penſez point. Ce défaut eſt plus conſidérable que vous ne pouvez l'imaginer ; il me met au point de vous dire, (& cela tel que vous me voyez, ſans me faire trop valoir), que vous êtes infiniment au-deſſous de moi : car enfin je ne ſuis que par le corps ce que vous êtes par l'eſprit. Ce que je viens de vous dire eſt bien cruel, j'en conviens ; j'ai cependant remarqué en vous parlant que mon diſcours vous a plus flatée qu'il ne vous a offenſée ; & c'eſt ce qui me fait déſeſpérer du ſuccès des propoſitions qui me reſtent à vous faire. Je vais cependant les haſarder : voulez-vous avoir de l'eſprit ? oui, lui répondit Kadour. A la vérité, elle fit cette réponſe du même air & du même ton que l'on employe pour parler de ce que l'on ne connoît pas ; ce oui étoit prononcé ſans deſir, à peine étoit-il articulé. Hé bien ! ajouta-t-il, en voici les moyens. Il faut aimer Paratinparatos, c'eſt ainſi que je m'appelle, & vous préparer à m'épouſer dans un an. A cette condition vous aurez de l'eſprit ; mais ſur-tout n'oubliez jamais ni l'engagement que vous prenez avec moi, ni le nom que je porte.

Liſez ce qui eſt écrit ſur ce papier que je vous donne ; apprenez-le par cœur, & vous ne ſerez pas long-temps ſans penſer. Voici les paroles qui vont chaſſer votre indolence & diſſiper votre imbécilité.

O toi qui peux tout animer,
Amour, ſi pour n'être plus bête,
Il ne faut que ſavoir aimer,
Je ſuis prête.

Après la lecture de ces vers, Paratinparatos diſparut. Kadour fut à peine remiſe de ſon étonnement, qu'elle voulut eſſayer de faire la même lecture. A chaque vers qu'elle prononçoit, les grâces, les ſourires naiſſoient ſur ſon viſage ; ſes yeux ſi bêtes & ſi traînans s'animoient de la plus grande vivacité ; ſa taille, ſa démarche, ſon maintien, tout enfin ſe reſſentit des promeſſes du monſtre. Elle s'apperçut elle-même du changement avantageux qui ſe faiſoit en elle ; tant de grâces & d'agrémens ne ſe développent pas ſans être accompagnés de l'amour propre. L'on peut me croire quand je dirai qu'elle répéta mille fois ces heureux vers. Elle revint à la hâte trouver ſon père : non-ſeulement elle commença par lui dire des choſes ſuivies ; elle exprima même ſenſément

& finit en peu de temps par témoigner beaucoup d'esprit.

Un changement si subit & si singulier ne pouvoit être ignoré long-temps dans Cachemire de ceux qui y étoient les plus intéressés : c'étoient sans-doute les jeunes gens de la ville. Les galans vinrent donc se ranger en foule auprès de Kadour : cette aimable fille n'étoit plus comme autrefois solitaire au bal ainsi qu'à la promenade, les choses avoient pris toute une autre face. Les amans quittoient sans peine la main de leurs maîtresses, pour avoir seulement le plaisir de regarder cette nouvelle beauté ; les rivaux se battoient, & toutes les femmes en fureur éprouvoient tout ce que la jalousie peut inspirer de haine, de désespoir & d'envie. Enfin il n'étoit bruit que de la belle Kadour.

Parmi le grand nombre de ceux qui la trouvèrent aimable, il n'étoit pas possible qu'elle ne rencontrât une figure qui lui fît impression. Il étoit encore plus aisé d'oublier celle de Paratinparatos. Malheureusement pour lui, il avoit fait don de l'esprit à la belle Kadour, & les paroles qu'elle répétoit avec autant d'attention que de zèle, lui inspiroient de l'amour. Les donneurs de le-

çons ſont preſque toujours abuſés ; ce fut en effet ce qui arriva à Paratinparatos, à la vérité ce fut contre ſes intentions ; cet amour naiſſoit, mais il ne naiſſoit pas pour lui.

Le mieux fait & le plus agréable de ceux qui ſoupirèrent pour Kadour, fut auſſi celui qui l'emporta ſur ſes rivaux. Il s'en falloit beaucoup, qu'étant doué des grâces de la figure, comme il l'étoit en effet, il le fût encore des dons de la fortune. Il n'avoit réellement aucun bien ; auſſi le père & la mère de la belle Kadour trouvèrent le choix qu'elle avoit fait fort mauvais, le déſapprouvèrent hautement, & ſe repentirent plus d'une fois des ſouhaits qu'ils avoient faits, en déſirant de l'eſprit à leur fille. Ils trouvoient que ce don du ciel faiſoit leur malheur ; car ils n'avoient pas eux-mêmes aſſez d'eſprit pour répondre aux objections vives & ſéduiſantes qu'elle ſavoit oppoſer à leurs remontrances. Ne pouvant la priver de l'eſprit qu'elle avoit acquis, ils lui firent au moins (ſuivant l'uſage ordinaire), des leçons ſans nombre contre l'amour. Mais c'eſt en vain que l'on veut défendre d'aimer à une jeune & jolie perſonne. Les oppoſitions qu'elle éprouva ne ſervirent donc

qu'à lui faire aimer un peu davantage Arada (c'étoit le nom de ſon amant). Elles lui donnèrent même ſouvent le plaiſir d'en entendre parler à ceux avec leſquels elle n'eût oſé s'en entretenir.

L'on imagine aiſément qu'elle n'avoit dit à perſonne au monde, comment l'eſprit lui étoit venu; & depuis cette aventure, elle a été ſoigneuſement imitée ſur ce genre de ſecret. Elle fut diſcrète, même avec ſon amant. Ce ſecret eſt peut-être le ſeul qu'il ſoit permis de garder à ce que l'on aime. En effet, ſa vanité étoit trop intéreſſée à cacher ſon hiſtoire dans l'oubli le plus profond. Ayant de l'eſprit, pouvoit-elle avouer qu'elle le devoit à quelqu'autre qu'à elle?

Cependant l'année que lui avoit fixé Paratinparatos, pour apprendre à penſer & pour ſe réſoudre à l'épouſer, étoit preſqu'expirée. Elle voyoit avec une douleur extrême que le terme fatal s'approchoit. Son eſprit lui devenoit alors un préſent funeſte; car il lui préſentoit ſans-ceſſe toutes les circonſtances affligeantes de ſa ſituation. Perdre ſon amant pour jamais, ſe voir à tout autre qu'à lui, devenir la femme de quelqu'un dont elle ne connoiſſoit que la difformité, ce qui peut-être encore étoit ſon moindre défaut; je

n'entreprendrai point d'écrire toutes les réflexions qu'elle faisoit. Une jeune personne qui joint l'amour à beaucoup d'esprit, fait bien du chemin en peu de temps. De telles ou semblables réflexions la mettoient au désespoir. Elle étoit frappée de la parole qu'elle avoit donnée, & sur toutes choses, elle n'oublioit pas qu'en acceptant le monstre pour époux, elle en avoit reçu des dons dont elle ne vouloit point se dépouiller. Il est constant que rien n'égaloit le tourment dont elle étoit agitée ; car plus nous avons d'esprit, plus il sert à augmenter nos malheurs.

Un jour que pleinement occupée de sa cruelle destinée, elle s'étoit insensiblement écartée, & qu'elle étoit seule, elle entendit un grand bruit, & distingua des voix souterraines qui chantoient les paroles que Paratinparatos lui avoit données par écrit. Elle en frémit ; c'étoit en effet le signal de son malheur. Aussitôt la terre s'ouvrit, & (fort doucement à la vérité) elle fut descendue dans le gouffre qui venoit de se former à ses yeux. Paratinparatos environné d'hommes aussi difformes que lui, tenoit alors sa cour. Quel spectacle pour une personne qui n'agueres étoit suivie de tout ce qu'il y avoit

de plus aimable dans sa patrie, & qui de plus ressentoit les premiers feux de l'amour! Sa douleur fut plus grande encore que sa surprise, elle n'eut pas la force de parler, elle versa un torrent de larmes; & ce fut le seul usage qu'elle fit de l'esprit que Paratinparatos lui avoit donné, & que l'on avoit si fort admiré dans Cachemire.

Paratinparatos la regarda de son côté avec tout l'amour & toute la douleur imaginables. Madame, lui dit-il, je m'apperçois aisément que je vous déplais encore plus que la première fois que j'ai paru devant vous. Je reconnois, mais trop tard, que je me suis perdu moi-même, en vous faisant un présent si funeste pour moi; mais enfin, vous êtes encore libre, & je vous laisse le choix entre ma main & votre premier état. Je vous promets de vous remettre chez vos parens telle que je vous ai trouvée. C'est à vous de choisir ou de retourner auprès d'eux avec votre première stupidité, ou d'être avec beaucoup d'esprit la reine de ce royaume. Je suis le roi des Gnomes; c'est assez vous déclarer quel est votre pouvoir dans cet empire. Si vous voulez sacrifier le plaisir de vos yeux, tous les autres vous seront prodigués. Nul homme, sans mon

aveu, ne peut avoir la plus foible partie de l'or & des richeſſes que la terre enferme dans ſon ſein, il ne tient qu'à vous d'en diſpoſer ſouverainement. Avec de l'or & de l'eſprit, qui peut être malheureux mérite aſſurément ſon malheur. Il y a très-peu d'hommes & de femmes ſur la terre qui ne convinſſent de cette propoſition; mais je crains, ajouta-t-il, d'être la ſeule de toutes les choſes que je vous offre qui ne vous puiſſe être agréable. Dites un mot, votre retour eſt ordonné. Oui, lui dit-il avec tranſport, je ne veux pas que rien puiſſe troubler le bonheur que j'eſpère dans la poſſeſſion de votre cœur. Je vous donne deux jours pour examiner cette demeure, & pour décider de mon ſort & du vôtre. Jamais gnome n'a peut-être été auſſi délicat que celui-ci.

Après ce diſcours, Paratinparatos quitta la belle Kadour. On la conduiſit dans un appartement magnifique, elle fut ſervie avec un ſoin extrême par des gnomes femelles, dont la laideur étoit moins choquante que celle des hommes de cette eſpèce; mais pour dire les choſes dans l'exacte vérité, les plus jolies étoient bien mauſſades. On lui ſervit un repas magnifique; mais qu'eſt-

ce qu'un repas, ſans bonne compagnie ? L'après-dînée on repréſenta devant elle une comédie; mais le ſujet ne put intéreſſer ſon cœur. Quand elle auroit eu la liberté de ſon eſprit, quelle impreſſion des gnomes pouvoient-ils faire ſur la ſcène ? Le ſoir on lui donna le bal; elle s'y trouva ſans le déſir de plaire, & le ridicule des pas formés par les gnomes mâles & femelles ne la put amuſer. Elle éprouva donc un dégoût général pour tous les divertiſſemens qu'on cherchoit à lui procurer. Elle n'eut pas différé un moment à remercier Paratinparatos de ſes richeſſes & de ſes plaiſirs; mais la certitude de ſe trouver ſans eſprit méritoit quelque conſidération de ſa part.

Pour ſe délivrer d'un époux haïſſable, elle auroit repris mille fois ſon ancienne ſtupidité; mais elle avoit un amant, c'étoit le perdre ſans reſſource & de la manière la plus ſenſible. D'un autre côté, en épouſant le gnome, elle ne pouvoit eſpérer de revoir jamais ſon cher Arada; il falloit renoncer à lui donner de ſes nouvelles; de plus il ſeroit en droit de la ſoupçonner d'infidélité; & cette crainte eſt de toutes la plus affreuſe pour un cœur bien épris. Enfin, il s'agiſſoit d'épouſer un mari qui lui auroit toujours

paru odieux, quand il eût été aimable, puiſqu'il la ſéparoit de ce qu'elle aimoit; & ce mari, pour comble de maux, étoit un monſtre.

Le parti étoit ſans contredit très-difficile à prendre. Quand les deux jours qu'on lui avoit accordés pour ſe conſulter furent écoulés, il eſt bien vrai de dire qu'elle n'étoit pas moins incertaine que le premier moment. Elle dit au gnome qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire un choix. C'eſt décider contre moi, madame, lui répondit-il; je vais donc vous rendre votre ancien état, puiſque vous n'oſez vous déterminer. A ces mots, elle frémit & devint tremblante. L'idée de perdre ſon amant, par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha aſſez pour lui faire prendre ſon parti. Eh bien, dit-elle au gnome, il faut être à vous, vous en avez décidé. Paratinparatos ne fit point le difficile, il épouſa Kadour, & l'eſprit de Kadour fut encore augmenté par le mariage; mais ſon malheur fit en elle les mêmes progrès que faiſoit ſon eſprit. Elle fut effrayée de s'être donnée à un monſtre & d'avoir quitté l'amant le plus aimé. Elle éprouvoit de ſi grands ſerremens de cœur & de ſi

grandes palpitations, qu'elle eſpéroit à chaqu'inſtant toucher au dernier de ſa vie.

Le gnome s'appercevoit bien de la haine & de l'éloignement que ſa femme avoit pour lui; & quoiqu'il ſe piquât de force d'eſprit, il étoit outré de tout ce qui pouvoit le convaincre qu'il n'étoit pas aimé. Cet éloignement dont il ne s'appercevoit que trop, lui reprochoit ſans-ceſſe ſa difformité; & lui faiſoit paſſer les jours à déteſter les femmes, le mariage & la curioſité qui l'avoit engagé à ſortir de ſes états. Rempli de ces triſtes penſées, il laiſſoit ſouvent Kadour ſeule, & cette ſolitude étoit le plus heureux temps de ſa vie. Elle n'avoit d'autre plaiſir que celui de s'occuper de ſes idées; & les conduiſant auſſi loin qu'elles pouvoient aller, elle imagina bientôt qu'elle devoit donner de ſes nouvelles à Arada, le convaincre par ſes propres yeux qu'elle n'étoit pas inconſtante, & qu'il falloit l'inſtruire au plutôt de la violence que lui avoit fait le gnome, qui ſeule étoit la cauſe de ſon abſence. Elle ſe perſuada aiſément que, puiſqu'elle étoit parvenue ſans obſtacle dans ſon triſte palais, ſon amant pouvoit bien y aborder. Elle ne ſongea donc plus qu'à exécuter un projet ſi flatteur.

Il n'eſt rien d'impoſſible à une femme qui aime. Kadour ſéduiſit un gnome qui n'étoit à la vérité que le froteur du palais, mais qu'importe ſa qualité ; il porta de ſes nouvelles à Arada (par bonheur le temps auquel cette hiſtoire eſt arrivée eſt celui des amans fidelles). Le malheureux Arada ſe déſeſpéroit de l'abſence de Kadour, mais ſon déſeſpoir n'étoit mêlé d'aucune aigreur ; les ſoupçons injurieux n'entroient point dans ſon eſprit ; il ſe plaignoit, il s'affligeoit, il mouroit ſans avoir une penſée qui pût offenſer ſa maîtreſſe, & ſans chercher à ſe guérir.

Il eſt aiſé de croire que penſant de cette ſorte, il ſuivit aveuglément le froteur du palais, & qu'il alla trouver Kadour, à quelque péril qu'il exposât ſes jours, ſur-tout en apprenant que le voyage ne lui étoit pas indifférent. Il arriva dans ces lieux ſouterrains avec cette intrépidité que l'amour ſait ſi bien donner. Il vit Kadour, ſe jeta à ſes pieds & lui dit des choſes plus tendres encore que ſpirituelles ; il obtint d'elle la permiſſion de renoncer au monde pour vivre avec elle & ne la point quitter. Il eſt beau de porter de tels ſentimens à cent pieds ſous terre.

La gaieté de Kadour revint inſenſible-

ment au grand avantage de sa beauté; mais l'amour du gnome en fut alarmé. Il avoit trop d'esprit, & il étoit trop convaincu du dégoût que ressentoit Kadour, (cette conviction est une de celles que toute femme qui épousera un gnome ne doit jamais lui laisser prendre). Il étoit donc trop instruit, pour croire que l'habitude pût avoir adouci sa peine. Il n'étoit pas moins persuadé qu'il ne pouvoit être l'objet du moindre ajustement de sa femme; & Kadour avoit l'imprudence de se parer plus qu'à l'ordinaire.

La jalousie n'est souvent que trop éclairée. Paratinparatos fit tant & tant de perquisitions, qu'il découvrit qu'il y avoit dans son palais un homme qui se tenoit caché; & que cet homme étoit bien fait. D'abord qu'il fut instruit, il médita une vengeance plus délicate qu'à lui n'appartenoit. Il alla trouver Kadour: je ne m'amuse point à faire des plaintes, non plus qu'à me laisser aller à des emportemens, lui dit-il; c'est une sorte de consolation dans le malheur que j'abandonne aux hommes. Quand je vous ai donné de l'esprit, c'étoit pour moi que je vous avois fait ce présent, & je comptois en recueillir le fruit; vous en avez fait usage contre moi; quelqu'irrité que je sois, je ne puis cepen-

dant vous l'ôter abſolument, puiſque vous avez ſubi en m'épouſant la loi qui vous étoit impoſée ; mais convenez avec moi, que ſi vous n'avez pas rompu notre traité, vous ne l'avez pas du moins ſuivi à la rigueur. Je vais donc partager le différend, vous n'aurez d'eſprit que la nuit ; car je ne veux point avoir auprès de moi une femme ſtupide ; pour le jour vous n'aurez pas le ſens commun, & vous ferez ce qu'il vous plaira. Kadour dans le moment même ſentit une peſanteur d'eſprit, que bientôt elle ne ſentit même plus. Quand la nuit fut venue, ſes idées ſe réveillèrent, elle enviſagea ſon malheur, elle pleura, ſans pouvoir ni ſe conſoler, ni chercher les expédiens que ſes lumières pouvoient lui fournir ; elle avoit cependant l'eſprit bien repoſé.

La nuit ſuivante elle s'apperçut que ſon mari avoit le ſommeil très-dur, & pour profiter encore mieux de cette heureuſe circonſtance, elle lui mit ſous le nez une racine qui non-ſeulement augmentoit le ſommeil, mais qui le faiſoit encore durer tout autant de temps que le dormeur la reſpiroit. Paratinparatos lui en avoit autrefois enſeigné les propriétés ; car les maris ſont preſque toujours les inſtrumens de leurs malheurs.

Quand elle s'apperçut qu'il étoit plongé dans le plus profond ſommeil, elle ſe leva d'auprès de lui, ſans autre deſſein dans le premier moment que de s'éloigner de l'objet de ſa haine. Ses rêveries la conduiſirent, ſans trop s'en appercevoir, dans les lieux qui d'ordinaire lui préſentoient Arada. Elle ne comptoit pas le chercher, mais elle ſe flatta qu'il la chercheroit. En effet, elle le trouva dans une allée des jardins; c'étoit un lieu où mille fois ils s'étoient juré un amour éternel. Arada la demandoit alors à toute la nature. Kadour lui fit le récit de ſes nouveaux malheurs; ils furent adoucis en les lui contant. La nuit ſuivante ils ſe rencontrèrent au même endroit, quoiqu'ils n'en fuſſent cependant pas convenus, & ces rendez-vous continuèrent ſi long-temps & avec tant de ſuccès, que leur diſgrace ſervit à leur faire goûter une nouvelle eſpèce de bonheur. L'eſprit & l'amour de Kadour lui fourniſſoient chaque nuit mille reſſources plus agréables les unes que les autres, pour amuſer & s'attacher à ſon amant. Elles empêchoient qu'Arada, quand même il n'auroit pas reſſenti autant d'amour, pût s'imaginer que ſa maîtreſſe n'avoit pas le ſens commun la moitié du temps.

A l'approche du jour nos amans se séparoient, pour lors Kadour alloit réveiller le gnome, après avoir eu soin d'ôter la racine assoupissante, & de la bien cacher. Le jour arrivoit, elle devenoit imbécille ; mais elle s'en consoloit aisément, puisqu'elle employoit ce temps au sommeil.

Qui peut se vanter de n'avoir pas éprouvé l'inconstance de la fortune ? Plus on est heureux, plus on est exposé à ses coups ; la médiocrité du bonheur n'est pas exempte elle-même de ses vicissitudes. La racine assoupissante avoit un inconvénient ; car toutes les propriétés en sont accompagnées. Elle avoit celui de faire beaucoup ronfler. Un gnome domestique du palais, qui n'étoit un jour ni bien endormi, ni bien éveillé, interprêta mal le plus beau ronflement du monde. Il ne douta pas que son maître ne se plaignit & qu'il ne fût malade : son attachement le fit aller à son secours, il apperçut la racine dans sa place triomphante, son soin le plus pressé fut de la déranger. Que ce soin devint funeste à trois personnes ! Le gnome à l'instant s'éveilla ; son premier mouvement lui fit chercher sa femme ; & la solitude où il se trouva excitant sa fureur & son emportement, le fit sortir de son lit. Le ha-

ſard, ou plutôt ſon mauvais deſtin, le conduiſirent au lieu où les deux amans ne pouvoient ſe laſſer de ſe jurer un éternel amour. Paratinparatos ne s'exhala point en injures, il ne leur fit aucuns reproches ; mais il toucha l'amant d'une baguette ; pour lors il devint d'une figure abſolument ſemblable à la ſienne, & la reſſemblance fut ſi parfaite, que Kadour elle-même, la tendre Kadour, ne pût abſolument diſtinguer ſon amant de ſon époux, & vêcut la plus malheureuſe femme du monde. Car elle ne put jamais ſe conſoler de la reſſemblance affreuſe que tout ce qu'elle aimoit dans le monde venoit de prendre avec tout ce qu'elle abhorroit ; & jamais il ne lui fut poſſible de ſavoir auquel adreſſer ſes plaintes, dans la crainte de prendre l'objet de ſa haine pour l'objet de ſon amour. Nous avons bien vu depuis ce temps des amans devenir à la longue des maris ; mais jamais la ſévérité des époux ne les a conduits que cette fois à une ſemblable métamorphoſe.

LE MÉDECIN DE SATIN,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi fort riche, qui n'avoit que deux filles de tous ses mariages. L'aînée étoit d'une figure choquante ; elle étoit louche & bossue ; en récompense elle avoit beaucoup d'esprit, mais c'étoit un esprit artificieux & méchant ; & ce qui ne sera pas difficile à croire, sa flatterie & sa complaisance lui avoient entièrement gagné la confiance & les bonnes grâces du roi son père. La cadette étoit au contraire d'une beauté admirable, son caractère étoit charmant. Bien des gens (ce ne sont, ni des courtisans, ni des amans auxquels je m'en suis rapporté) ne savoient auquel donner la préférence, ou de l'agrément de son esprit, ou des grâces de sa figure.

Un jeune empereur étoit voisin de ce pays. Il n'avoit que vingt ans ; mais à cet âge si peu avancé, il avoit fait des actions de grand capitaine & de soldat, si hardies, & en même-temps si brillantes, qu'il se seroit aisément rendu maître du monde. Heureusement pour le repos de la terre, la modération se

préſenta à lui par ſon beau côté. Il accorda la paix à ſes voiſins, & ſes ſujets le preſsèrent avec raiſon de leur donner une impératrice.

Les deux princeſſes dont on vient de parler étoient les ſeules que l'âge ou la naiſſance lui puſſent faire choiſir. Il dépêcha des ambaſſadeurs pour demander l'aînée, comme on fait ordinairement; car il ignoroit abſolument quels étoient les figures & les caractères des deux ſœurs. Mais, comme il ne vouloit ſe marier que pour vivre heureux avec une femme qu'il aimeroit, il réſolut de juger par lui-même, avant que de s'engager dans un nœud ſi terrible. Quelque-temps après le départ de ſes ambaſſadeurs, il vint les trouver incognito, & dans l'unique deſſein de voir les princeſſes; mais quelque diligence qu'il pût faire, la demande de la princeſſe aînée étoit déjà faite lorſqu'il arriva.

Son voyage ne put être tenu ſi ſecret, que le roi n'en fût informé: il ſe prépara donc à le recevoir avec toute la magnificence poſſible, mais cependant en conſervant toujours l'incognito. Les ambaſſadeurs préſentèrent l'empereur au roi, ſous le nom d'un des princes de ſa cour, le roi le reçut pour tel. Il y eut bal dès le ſoir; le jeune empereur y

vit sans obstacle les deux princesses. La difformité de la figure & l'aigreur du caractère de l'aînée, le choquèrent au point, qu'il n'auroit pas voulu l'épouser, quand elle auroit eu dix royaumes en dot. Il fut au contraire si vivement touché de l'esprit & des charmes de la cadette, qu'il auroit partagé son empire avec elle, n'eût-elle été qu'une simple bergère, & dès ce moment son cœur ne fut plus à lui.

Son éloignement pour la princesse aînée & son attachement pour la cadette devinrent si vifs dès cette première entrevue, que ce fut avec une grande peine qu'il rendit à la bossue l'apparence des hommages que son cœur rendoit intérieurement à la cadette. Mais toutes les découvertes qu'il fit les jours suivans rendirent sa passion trop violente pour la pouvoir cacher, & tous ses soins & ses désirs se déclarèrent enfin pour la cadette. Il lui fit connoître la passion qu'il ressentoit pour elle, & lui fit part du projet qu'il avoit formé de la demander au roi son père (quelque chose qu'il en pût arriver), pourvu seulement qu'elle voulût donner son consentement. Le jeune empereur étoit fait de façon à n'avoir pas de peine à l'obtenir de l'amour.

Il

Il avoit ordonné à ſes ambaſſadeurs de différer de quelques jours leur audience de congé; & quand il ne fut plus en leur pouvoir d'uſer de retardement, ils firent, ſuivant ſes ordres, la demande de la princeſſe cadette. L'on doit ſe ſouvenir ici de toute la prévention & de l'aveugle amitié que le roi avoit pour la princeſſe aînée. Il fut donc ſi fâché du compliment des ambaſſadeurs, qu'il eut peine à ſe contenir en le recevant. Auſſi-tôt que le temps de l'audience fut expiré (car les princes ont eu de tout temps une étiquette) il fut trouver ſa fille aînée pour lui apprendre la demande inſolente que l'empereur venoit de faire de ſa ſœur. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce qu'on nous a dit du jugement de ce jeune empereur n'eſt pas juſte; on nous avoit vanté la ſolidité de ſes réflexions, & une ſageſſe qui devançoit en lui les années; mais je ne puis m'empêcher d'en rabattre infiniment, puiſqu'il a la foibleſſe de ſe laiſſer ſurprendre à la beauté de la jeune princeſſe. Le réſultat du conſeil tenu entre le père & la fille, fut d'envoyer la belle princeſſe dans une province ſi éloignée, que l'empereur ne la pût jamais voir. C'étoit le ſeul moyen de le faire changer de conduite & de le

rendre plus raisonnable, suivant leur façon de penser.

L'artificieuse princesse feignoit de vouloir adoucir l'esprit de son père, elle affecta d'être sensible au mécontentement qu'il éprouvoit de sa sœur ; enfin elle n'oublia rien de tout ce qu'une femme fausse & piquée sait si bien mettre en pratique, & finit ce beau conseil par lui persuader de faire enfermer la jeune & aimable princesse dans la tour du désert, en lui représentant que c'étoit le seul endroit de son royaume où le jeune empereur ne pourroit aborder.

Ceux qui sont piqués devroient bien, ce me semble, être plus reconnus dans le monde qu'ils ne le sont en effet; & la chose est bien aisée, car ils affectent une indifférence marquée, qui, d'ordinaire les caractérise, & qui les devroit toujours déceler. La bossue qui persuadoit au roi son père tout ce qu'elle désiroit, n'eut pas de peine à lui faire entendre qu'elle étoit fort peu touchée de la préférence que l'empereur avoit donnée à sa cadette, qu'il étoit nécessaire de témoigner de l'indifférence sur ce nouveau choix ; & que par conséquent il falloit continuer les divertissemens qu'on avoit préparés. Le roi approuva fort les conseils de

son artificieuse fille, & ne s'apperçut pas que la jalousie & le désir de se venger étoient les seuls motifs qui la faisoient agir. Il donna donc les ordres nécessaires pour rendre les fêtes encore plus brillantes.

L'on détermina un jour pour l'enlèvement de la princesse, & l'on fit avertir toute la cour de se trouver en équipage de chasse dans un endroit de la forêt. Les dames & les cavaliers eurent ordre de s'y rendre séparément. L'empereur & la jeune princesse s'étoient formés des idées si agréables de cette partie, qu'ils attendirent le jour qu'elle devoit s'exécuter avec une grande impatience. Le roi vint au rendez-vous avec l'empereur. Quelle fut la surprise de ce dernier! & de quel trouble son esprit ne fut-il point agité, lorsqu'il ne trouva pas la princesse parmi les dames de la cour? Le premier coup-d'œil qui en impose si rarement aux amans, ne le trompa point. Elle étoit cependant partie long-temps avant lui pour se rendre au même lieu. L'inquiétude du prince fut au comble, quand il vit commencer la chasse sans elle. Il envoya de tous les côtés ceux de ses gens qui l'avoient suivi, pour en savoir des nouvelles, & lui-même passa la journée à la regretter. Quand

la chaſſe fut finie, il revint chez lui accablé de chagrin, & de cette cruelle agitation que l'amour ſait faire éprouver.

Un de ceux qu'il avoit envoyé à la découverte, avoit rencontré le caroſſe de la princeſſe, accompagné de pluſieurs cavaliers qui le gardoient avec la plus grande exactitude; il l'avoit ſuivi juſqu'à la tour du déſert, & tout ce qu'il avoit pu remarquer, c'eſt que peu de temps après le caroſſe étoit ſorti vide de cette horrible ſolitude. Il fut aiſé de juger que la princeſſe étoit demeurée renfermée dans cette effroyable retraite. La nouvelle qu'il en vint donner à l'empereur pénétra ce prince de la plus vive douleur. Il partit à l'heure même, après avoir donné ordre à ſes ambaſſadeurs de déclarer dès le lendemain la guerre au roi, s'il ne rendoit la liberté à la princeſſe. A peine fut-il arrivé dans ſes états, qu'il leva une puiſſante armée, la fit avancer avec diligence, & ſe rendit maître de la frontière, avant même que ſon ennemi eût ſongé à ſe mettre en défenſe.

En quittant les lieux où ſon amour avoit pris naiſſance, il avoit écrit un billet fort tendre à ſon adorable princeſſe, il avoit chargé un de ſes favoris auſſi adroit qu'affectionné

du soin de le remettre, & celui-ci avoit examiné avec tant d'exactitude les environs de la tour du désert, il s'étoit informé avec tant d'adresse de l'endroit où la princesse étoit logée, qu'il découvrit enfin une petite fenêtre de sa chambre à coucher, qui donnoit sur un lieu rempli de ronces que personne ne fréquentoit. La malheureuse princesse étoit si prodigieusement contrainte, qu'il ne lui étoit pas même permis de prendre l'air à cette petite fenêtre, quoique ce fût la seule qui donnât du jour dans sa chambre. On lui avoit choisi pour gouvernante la nourrice de la princesse bossue. C'étoit une femme que l'on prétendoit être descendue d'Argus en droite ligne. L'on dit qu'elle avoit comme lui un œil qui ne dormoit jamais. Indépendamment de cette importunité, c'étoit une vilaine bête sur tous les points. Elle ne quittoit pas la princesse un seul moment; & cette belle infortunée éprouvoit une gêne & une affliction d'autant moins aisées à supporter, qu'elle ne pouvoit presque plus se flatter de recevoir des nouvelles de son amant.

Un jour que cette incommode surveillante étoit enfermée dans son cabinet, occupée à écrire à sa belle élève la princesse

bossue, pour lui rendre compte de ce que la jeune princesse avoit fait & dit depuis qu'elle étoit en prison; la belle malheureuse profita de l'instant de liberté que lui donnoit l'absence de son argus, pour prendre l'air, & regarder un moment par la fenêtre. Elle apperçut un homme caché dans les épines, qui s'avança dès qu'il la vit, & qui lui montroit une lettre. Elle le reconnut aisément pour appartenir à l'empereur; aussitôt elle lui jeta un fil auquel il attacha le billet. Je laisse à penser si ce fut avec promptitude qu'elle le tira à elle. Elle eut heureusement le temps de le lire, avant que la nourrice fût sortie de son cabinet & qu'elle eût achevé ses dépêches. Il est impossible d'exprimer sa joie. La même circonstance qui l'avoit favorisée la veille, lui fournit le lendemain l'occasion de pouvoir faire réponse. Elle se servit d'une feuille de ses tablettes, qu'elle jeta à celui qui lui avoit remis le billet.

L'empereur charmé d'avoir pu donner de ses nouvelles & recevoir de celles de la princesse, résolut d'aller lui-même à la tour du désert au risque de tout ce qui pouvoit arriver, ne fût-ce que pour voir un moment ce qu'il adoroit. Il renvoya son

fidelle meſſager, pour lui en demander la permiſſion, par un nouveau billet, & pendant cet intervalle de temps, il donna les ordres néceſſaires pour que ſon abſence n'alarmât point ſon armée.

La princeſſe répondit à cette ſeconde lettre, qu'elle ſeroit charmée de le voir, mais qu'elle le conjuroit de ne point s'expoſer à un pareil danger; d'autant plus que la vigilance de la vieille nourrice rendroit peut-être ſon voyage inutile; elle ajouta cependant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de l'avertir que cette impitoyable gouvernante écrivoit quelquefois un quart-d'heure le matin, & que pour lors elle la laiſſoit ſeule.

L'empereur étoit trop amoureux pour être arrêté par les obſtacles les plus invincibles. Il étoit déterminé à affronter tous les périls; il réſolut cependant d'eſſayer pour le plus sûr d'endormir la ſurveillante. Il envoya pour cet effet à la princeſſe une poudre aſſoupiſſante, il partit quelque temps après ſon favori, & ſe rendit la nuit dans les ronces, qui le conduiſirent juſqu'au pied de la tour. La princeſſe de ſon côté ayant endormi ſon argus par le moyen de la poudre, parut à la fenêtre, auſſitôt qu'elle eut entendu le ſignal dont elle étoit convenue. Son cœur

étoit si partagé entre la crainte & la joie, qu'il seroit difficile de dire laquelle de ces deux passions y dominoit le plus. Pour l'empereur, il n'étoit occupé que du plaisir de revoir sa chère princesse. Il la pria avec tant d'instances de lui permettre d'entrer dans son appartement, qu'elle ne put lui refuser cette grâce. Elle jeta le bout d'un cordon qu'elle avoit composé de plusieurs nœuds de rubans, & par ce moyen elle tira à elle l'échelle de soie que l'empereur avoit sagement apportée.

A peine l'eût-elle attachée à la fenêtre, qu'elle vit arriver l'empereur dans sa chambre. Leur entretien fut des plus doux & des plus tendres. Il faut avoir éprouvé les mêmes sentimens, & s'être trouvé dans une pareille situation, pour pouvoir exprimer tout ce qu'ils se dirent. Leurs adieux furent encore plus touchans; ils se séparèrent avec douleur, & lorsque le jour ne leur permit plus de demeurer ensemble.

La princesse ayant détaché l'échelle, & fermé la fenêtre, se coucha, ne croyant pas qu'il fût possible à la vieille qui dormoit profondément de rien savoir de ce qui s'étoit passé. Mais elle avoit tout vu par le moyen de cet œil toujours ouvert; c'étoit dans le

fond une infirmité à laquelle on avoit fauſſement attribué une parenté avec Argus. Il eſt bien vrai que ſa curioſité & ſon importunité, jointes à cette infirmité, avoient ſuffiſamment autoriſé cette fiction. Quoiqu'il en ſoit; ſon premier ſoin, d'abord qu'il fit jour, fut celui d'écrire à la princeſſe jalouſe, & de lui faire un détail le plus exact de toutes les circonſtances de l'entrevue de nos deux amans.

La méchante petite boſſue apprit cette nouvelle avec fureur, & ne mettant plus de bornes à ſon reſſentiment, elle réſolut de ſe venger cruellement du mépris que l'empereur avoit fait de ſes prétendus appas. Pour avoir le loiſir d'exécuter ſes pernicieux deſſeins, elle manda à ſa nourrice de ne pas faire ſemblant de s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit. Elle fit faire cependant une eſpèce de trappe diſpoſée de façon, que l'empereur en paſſant par les ronces qui étoient au pied de la tour, détendroit des reſſorts, qui non-ſeulement le prendroient comme on prend une ſouris dans une ſouricière, mais feroient encore partir une infinité de flèches empoiſonnées qui le perceroient de toutes parts. Cette fatale machine fut faite en peu de jours, & poſée

sans que la belle princesse pût en avoir le moindre soupçon.

L'empereur pressé par une impatience que l'amour seul peut inspirer, vint ce soir-là plutôt encore qu'à l'ordinaire. En approchant de la tour, il entendit la princesse qui faisoit un de ces grands éclats de rire, inconnus à tout autre qu'à la jeunesse contente. Il avança avec précipitation, pour faire le signal accoutumé. Heureusement que le ressort de la machine ne se détendit que très-peu, & qu'il ne partit de cette détestable invention que quelques flèches, dont les blessures furent cependant suffisantes pour faire tomber le prince à la renverse tout couvert de son sang.

Son fidelle écuyer, qui ne l'avoit jamais voulu abandonner, l'emporta dans un bois voisin, où le reste de sa suite l'attendoit. On banda ses plaies & l'on fit un brancard sur lequel on le porta en diligence pour le mettre hors du pays ennemi. Les chirurgiens trouvèrent que ses blessures n'étoient pas mortelles; mais quelque grande que fût la douleur qu'il ressentoit, elle lui étoit bien moins sensible que le souvenir du rire de la princesse dans le temps qu'il étoit traité si cruellement.

De son côté, la princesse étoit dans de cruelles inquiétudes ; le soir qui fut si malheureux à l'empereur, elle éprouvoit cette joie que donne le contentement du cœur. Une petite guenon qu'elle aimoit beaucoup fit une grimace si singulière en regardant ronfler la vieille, que la princesse dans l'âge où la gaieté est si naturelle, laissa échapper cet éclat de rire dont l'empereur avoit été frappé en approchant de la tour. L'heure ordinaire de leur signal arriva, & elle fut fort surprise de ne point entendre l'empereur ni personne de sa part. Elle le fut bien davantage, lorsque la vieille, qu'elle croyoit fort endormie, l'obligea de se coucher sur-le-champ, & que depuis ce temps-là elle ne la perdit plus de vue.

Elle passa quinze jours dans une affliction & dans une inquiétude que rien ne peut égaler. Au bout de ce temps la nourrice entra dans son cabinet pour dépêcher son courier ordinaire ; elle avoit laissé la clef à la porte, & la princesse la ferma si adroitement à double tour & si promptement, que la vieille ne s'en apperçut que lorsque sa lettre fut écrite. Le premier mouvement de la princesse fut de courir à la fenêtre. Que devint-elle, quand elle vit des flèches & du

ſang ſur les ronces ? elle ne fut plus maîtreſſe d'elle-même, & ne doutant point de ſon malheur, elle voulut ſe jeter par la fenêtre, pour ne pas ſurvivre à ſon amant. Une ſeconde réflexion, qui n'eſt nullement incompatible avec l'héroïſme le plus pur, lui fit prendre le parti de ſe bien aſſurer du malheur de tout ce qu'elle aimoit, avant que de ſe porter aux dernières extrêmités.

Dans ce deſſein elle ſortit de la tour. Le déſeſpoir eſt une ivreſſe qui nous facilite les choſes les plus impraticables. Lorſqu'elle fut à quelque diſtance de la priſon qu'elle fuyoit, elle rencontra heureuſement le mari de ſa propre nourrice, qui venoit à deſſein de lui rendre quelque ſervice, ou du moins pour s'informer de ſes nouvelles. La princeſſe n'héſita pas un moment à ſe faire connoître à lui; elle le conjura d'aller lui chercher un habit d'homme ; & pour lui donner le temps de faire cette commiſſion, elle le fut attendre dans le plus épais d'un bois prochain qu'elle lui indiqua. Le bon homme exécuta fidèlement ſes ordres, il ne fut pas même long-temps en chemin, (l'attachement & l'amour ne font pas pour l'ordinaire languir les commiſſions). Elle mit l'habit qu'il lui préſenta, & renferma celui

qu'elle portoit dans un sac que le bon homme chargea sur son dos. Cet habit se trouva le plus heureusement du monde & selon l'usage de toutes les héroïnes, couvert de pierreries.

En cet état ils prirent ensemble le chemin des états de l'empereur. L'on peut croire que déguisée comme elle l'étoit, & dans la crainte d'être poursuivie, elle couchoit à la belle étoile. Elle se trouva donc un jour dans un vallon délicieux, arrosé d'une fontaine qui n'étoit pas moins agréable ; elle choisit cet endroit pour y passer la nuit. A la pointe du jour elle fut éveillée par une voix charmante. Cette singularité dans un lieu si solitaire la surprit ; elle avança du côté d'un bois de myrthe, d'où elle avoit cru entendre sortir la voix. Elle apperçut un jeune enfant ; il portoit un carquois, & avoit un arc d'ivoire à la main, il étoit d'une beauté charmante ; elle l'eût pris pour l'amour, mais il n'en avoit pas le bandeau.

Ce bel enfant, lisant dans sa pensée, lui dit avec un agréable sourire, qu'elle ne devoit point être surprise de ne lui pas voir les yeux bandés ; que ses flèches ne faisant naître que des désirs innocens & que des flammes épurées, il avoit par cette raison

besoin d'une vue bien pénétrante pour discerner les cœurs capables de les recevoir, & qu'il étoit en cela bien différent de l'autre amour, qui causoit tant de desirs criminels, & auquel un bandeau sur les yeux étoit absolument nécessaire, pour lui servir en quelque façon d'excuse de tous les crimes, les injustices & les désordres qu'il causoit dans le monde. A ce panégyrique il ajouta qu'ayant fait naître l'amour pur & tendre dont ils brûloient elle & l'empereur, il étoit obligé de les secourir dans leur malheur. Il lui donna donc une petite bouteille d'un baume admirable, en lui recommandant de trouver le moyen d'en mettre sur les blessures de l'empereur. Vous n'êtes plus, ajouta-t-il, qu'à deux journées de distance du lieu de son séjour. Ne perdez point de temps; espérez en l'amour, quoique vous trouviez l'empereur sans aucun espoir de guérison. La princesse remercia le bel enfant, le cœur si gros & les yeux si fort baignés de larmes qu'elle auroit attendri tous ceux qui l'auroient vue. Elle éveilla promptement le mari de sa nourrice, & prit en diligence le chemin du lieu que l'amour lui avoit enseigné.

Enfin elle arriva à cette ville tant desirée. Elle alla droit au château; son air étoit si

majeſtueux, malgré ſon déguiſement, que la première perſonne à laquelle elle s'adreſſa, (c'étoit une honorable bourgeoiſe) s'eſtima trop heureuſe de lui offrir un appartement. La princeſſe demanda des nouvelles de l'empereur avec l'empreſſement que l'on peut imaginer; on lui apprit qu'il étoit à l'extrémité. Avec une hardieſſe que la confiance en l'amour pouvoit ſeule lui donner, elle s'avoua pour médecin, répondit ſur ſa tête de la guériſon de ce prince, & ne demanda que très-peu de jours pour lui rendre ſa première ſanté.

Pour paroître à la cour avec plus d'éclat, le charmant & nouveau médecin réſolut de ſe faire faire un habit de ſatin. La marchande fournit, ſelon ſon dire, le plus beau de la ville, un tailleur prit la meſure, on le paya largement, & l'habit fut fait en deux heures. Le joli médecin fit encore emplette d'un mulet, auquel il fit faire avec la même diligence une houſſe de ſatin pareil à celui de ſa robe.

Pendant que les ouvriers travailloient, il fit cent mille queſtions à la marchande, & ſur toutes choſes il lui demanda ſi elle ne connoiſſoit perſonne chez l'empereur. Elle lui répondit qu'il pouvoit être tranquille de

ce côté-là, parce qu'un officier de la porte étoit frère de la couſine d'une de ſes amies, & que cet officier étoit couſin germain du ſecrétaire d'un capitaine des gardes. Le médecin lui dit qu'elle pouvoit aſſurer tous ceux qu'elle connoiſſoit, que ſur le bruit de la maladie de l'empereur, il étoit arrivé un empirique étranger, qui répondoit de le guérir à peine d'être brûlé vif, s'il ne réuſſiſſoit pas dans ſon entrepriſe.

La marchande qui avoit bavardé cent fois en des occaſions bien moins importantes, courut au château parler d'un étranger qui logeoit chez elle; & ſa tête s'échauffant à tous momens par ſes récits, ſon empirique avoit fait des cures devant ſes yeux bien plus difficiles que celle du prince. Enfin elle répéta tant de fois que ſon médecin répondoit ſur ſa tête de la guériſon de l'empereur, que ſon diſcours fit impreſſion ſur quelques courtiſans.

Les médecins qui n'aiment point d'autres guériſſeurs qu'eux & les leurs, crièrent en vain que l'empirique étoit un fou, & que les offres qu'il faiſoit ſuffiſoient pour le prouver. Quelques-uns de leurs malades ajoutèrent foi à leurs propos; mais tous les officiers du palais leur répondirent avec raiſon, que puiſqu'ils avouoient que leur art ne leur fourniſ-

ſoit plus aucunes reſſources, on ne riſquoit rien d'écouter l'empirique, & qu'ils vouloient abſolument s'en rapporter à lui ; car il eſt bon de ſavoir que les bleſſures de l'empereur, que l'on n'avoit pas jugées mortelles dans le commencement, l'étoient devenues par le terrible effet du poiſon dont les flêches avoient été armées.

On alla donc chez le médecin le conjurer les larmes aux yeux, d'employer ſes remèdes pour la guériſon d'un prince adoré de ſes ſujets. Il ne ſe fit pas prier, il monta ſur ſon mulet avec ſon équipage. Les ſoldats & les habitans les voyant l'un & l'autre couverts de ſatin, dirent, voici le médecin de Satin, & ſon arrivée au château fut annoncée par ce nom qui lui demeura. On le conduiſit dans la ſalle, où le capitaine des gardes l'attendoit pour juger à ſa mine, à ſes diſcours & à ſon maintien, ſi l'on pouvoit prendre quelque confiance en lui. Il lui trouva, quoique dans une extrême jeuneſſe, un air ſi noble, ſi ouvert & ſi heureux, un maintien ſi modeſte, ſi ſage & ſi poli, qu'il entreprit avec chaleur de lui faire voir l'empereur, & il en vint à bout malgré la cabale des médecins & de leurs partiſans. Il faut pourtant convenir que la fatigue & la douleur

avoient diminué beaucoup l'éclat de sa beauté.

D'abord que l'empereur l'eut apperçu & qu'il eut entendu le son de sa voix, il fut touché d'une inclination particulière pour lui, & il prit confiance en ses remèdes. Le médecin de Satin lui répéta ce qu'il avoit déjà dit de modeste aux autres sur son grand savoir; mais il ajouta de plus, qu'il ne vouloit pas que sa conduite fût ni critiquée ni examinée : que pour cela il ne souffriroit pas qu'il y eût aucune autre personne dans la chambre de l'empereur que son écuyer favori.

Plus l'empereur écoutoit le Médecin de Satin, plus son cœur l'engageoit à s'abandonner aveuglément à ses remèdes. Il ordonna donc à tous ses officiers de se retirer. Le Médecin mit de son baume dès le jour même sur les plaies de l'empereur, & ce prince en reçut un si grand soulagement, qu'il passa la nuit tout d'un somme. Le lendemain les médecins, aussi bien que toute la cour, furent surpris de le trouver en si bon état. Après qu'il eut pris quelque nourriture, le médecin de Satin voulut encore que personne ne demeurât dans la chambre du malade. Il leva le premier appareil, & il versa pour la seconde fois de son baume sur les plaies du prince; & ce fut avec un tel succès, que le

lendemain matin il se trouva presque guéri. Mais songeant à la cause de son mal, les chagrins prirent la place de ses douleurs ; la voix & le visage de son nouveau Médecin lui rappeloient vivement le souvenir d'une princesse qu'il croyoit perfide. Il soupira, il lui échappa même quelques larmes. Le médecin de Satin s'en apperçut, & lui dit, qu'il reconnoissoit en lui une autre maladie que celle pour laquelle il l'avoit appelé. Le prince lui répondit, je vois bien aussi que vous avez plus d'une connoissance, mais il vous est impossible de me guerir du mal que vous venez de découvrir en moi. Le médecin le pria de se mettre l'esprit en repos, & l'assura qu'avant de le quitter, il le guériroit de son chagrin, aussi bien que de ses blessures.

Le nouveau Médecin possédoit le talent de la parole dans un degré éminent : il avoit non-seulement l'art de persuader, mais il avoit encore l'heureux talent de savoir amuser son malade par les agrémens d'une conversation légère, vive & badine. La police devroit défendre aux médecins d'être durs & rébarbatifs. Avec de tels secours il fut aisé au médecin de satin de s'insinuer dans l'esprit de l'empereur & d'obtenir sa confiance. Il devint son confident, & ce prince, en lui

avouant tout l'excès de la passion qu'il avoit eue pour la princesse, ne put lui cacher qu'il l'aimoit encore éperdument toute ingrate & toute perfide qu'elle pût être ; car il la croyoit complice de la trahison qu'on lui avoit faite, & cette cruelle prévention n'avoit d'autre fondement que l'éclat de rire qu'il avoit entendu au moment qu'il avoit été blessé. De tout temps les amans se sont portés à toutes les extrémités, sur les plus simples bagatelles : aussi je les exhorte, autant qu'il est en moi, non pas de ne plus s'affecter de bagatelles, ce seroit détruire leur passion, mais de ne rien garder sur le cœur, & de ne laisser ignorer aucune impression. Le médecin de Satin écouta le discours du prince avec un plaisir mêlé de douleur ; il ne put même s'empêcher de soupirer plusieurs fois. Il fit son possible pour persuader à l'empereur qu'il y avoit bien de l'apparence qu'il se trompoit dans le jugement qu'il portoit sur la princesse. Il allégua, mais en vain, de fort bonnes raisons pour la justifier ; car les préventions de jalousie & de mécontentement s'effacent difficilement de l'esprit.

Le médecin de Satin répandit enfin pour la dernière fois de son précieux baume sur les plaies de l'empereur qui s'endormit pro-

fondément, & le médecin en fit autant. Le lendemain matin la princeſſe prit la réſolution de paroître dans ſon état naturel. Elle s'éveilla de bonne heure, quitta ſa robe de ſatin, pour prendre ſes habits ordinaires, mit ſes pierreries, & ne négligea aucune des attentions de parure qui pouvoit non-ſeulement la faire reconnoître, mais encore la rendre brillante aux yeux de ſon amant & de toute ſa cour. Elle finiſſoit ſa toilette, quand l'empereur s'éveilla. Il ſe trouva pour lors dans une ſanté ſi parfaite, qu'il ne reſſentoit pas la moindre foibleſſe. Il étoit ſi bien éveillé, que cette ſituation lui paroiſſoit être un ſonge; & ce qui le confirma dans cette penſée, ce fut la vue de la princeſſe qui vint tirer elle-même les rideaux de ſon lit. Elle lui fit alors le détail des diverſes ſituations où elle s'étoit trouvée depuis leur dernière entrevue dans la tour du Déſert, en lui reprochant tendrement l'injuſte ſoupçon auquel il s'étoit laiſſé aller. L'empereur ſe jeta aux pieds de la princeſſe, & n'oublia rien de tout ce qui ſe peut dire, pour marquer ſa reconnoiſſance & la violence de ſa paſſion. Pendant ce temps, les principaux de la cour & les médecins étoient dans l'antichambre, attendant le ſuccès du remède.

L'empereur voulut leur faire connoître l'obligation qu'il avoit au Médecin de Satin. Il fit ouvrir la porte de sa chambre. Leur étonnement fut extrême, en le voyant jouir d'une santé parfaite. Ils entrèrent avec précipitation pour faire des remercîmens & donner des éloges au Médecin de Satin (comme bons courtisans qu'ils étoient); mais quelle fut leur surprise, quand à la place d'un empirique, ils apperçurent la plus belle princesse du monde! L'empereur leur dit qu'en remerciant son médecin, ils pouvoient en même temps saluer leur impératrice. Il voulut donner sur le champ ses ordres pour la cérémonie de leur mariage; mais la princesse le pria sagement d'attendre l'agrément du roi son père.

L'armée de l'empereur, indignée de la lâche trahison qu'on avoit faite à leur prince, avoit poussé ses conquêtes avec autant de bonheur que de courage sous les ordres d'un général habile. Le roi père des deux princesses étoit renfermé sans aucune ressource dans sa ville capitale. Le siège étoit formé, & l'on poussoit les travaux avec une grande vivacité. Cependant malgré les soins que l'on apportoit pour serrer la place de près, le bruit de la singulière guérison de l'empe-

reur & de la qualité du médecin se répandit dans la ville assiégée. La méchante & jalouse princesse, dont le tempérament étoit des plus colériques, éprouva une douleur si vive en apprenant que sa sœur & l'empereur étoient sur le point d'être heureux, elle fut si peinée de l'inutilité des obstacles qu'elle avoit apportés à leur bonheur, qu'elle mourut d'un étouffement. Le roi fut pénétré de sa mort ; dans ses premiers transports, il fit brûler la nourrice de cette princesse, pour la punir du peu de soin avec lequel elle avoit gardé la belle princesse dans la tour du Desert.

La douleur du roi commençoit à s'appaiser, il étoit plus en état de reconnoître son injustice, lorsque les ambassadeurs de l'empereur arrivèrent, pour lui offrir la paix à des conditions si avantageuses, qu'il se trouva trop heureux de les accepter, aussi bien que la demande qu'ils lui firent de la princesse sa fille pour l'empereur leur maître. Il voulut même se trouver à la cérémonie du mariage qui se fit avec autant de joie que de magnificence. Mais les remords lui rendirent la vie si insupportable (dans le fonds il avoit le cœur bon, les mauvais conseils de sa fille l'avoient seuls perverti), il fut si

touché d'avoir aimé un ſujet ſi peu digne de l'être, & d'avoir tourmenté l'objet qui méritoit le plus ſon amitié, qu'il ne lui fut pas poſſible de ſurvivre à des chagrins auſſi cuiſans. Pour nos deux époux, ils éprouvèrent le ſort des amans perſécutés; ils s'en aimèrent plus tendrement, & vécurent heureux dans toutes les circonſtances.

LE PRINCE ARC-EN-CIEL,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi qui fut marié un temps fort conſidérable ſans avoir d'enfans. Il obtint enfin du ciel une fille d'une ſi grande beauté, qu'il ne crut pas pouvoir lui donner de nom plus convenable que celui de Plus-belle que fée. Le bon prince ne penſoit pas qu'un pareil nom devoit néceſſairement attirer ſur cette enfant la haine redoutable des fées. En effet, elles ne furent pas plutôt informées de ce nom plein d'orgueil, qu'elles formèrent le deſſein de ſe ſaiſir

saisir de la personne à qui il avoit été donné, résolues de la tourmenter cruellement, ou du moins de la soustraire aux yeux des hommes.

La plus ancienne de tout le corps fut chargée du soin de cette vengeance. Cette fée qui se nommoit Lagrée, étoit si vieille, qu'il ne lui restoit plus qu'un œil & qu'une dent, encore étoit-elle obligée de les mettre tremper toutes les nuits dans une liqueur fortifiante. Elle étoit en même-temps si méchante, qu'elle ne s'occupoit que du triste soin d'exécuter les noirceurs & les méchancetés de ses compagnes. Avec autant d'expérience & de mauvaise intention qu'elle en avoit, il ne lui fût pas difficile d'enlever Plus-belle-que fée. Cette petite fille, qui n'avoit alors que sept ans, pensa mourir de peur, quand elle se vit seule au pouvoir d'une personne si hideuse. Elle fut cependant un peu rassurée, lorsqu'après avoir fait environ une heure de chemin sous terre, elle se trouva dans un superbe palais, environné de jardins magnifiques, & qu'elle s'apperçut que son chien & son chat l'avoient suivie.

La vieille la conduisit dans une assez jolie chambre, qu'elle lui donna pour habitation; & lui montrant une cheminée, elle lui

ordonna expreſſément d'entretenir un feu continuel, & de prendre garde, ſur les yeux de ſa tête, de conſerver ſans les caſſer, deux fioles de verre qu'elle confia à ſes ſoins. Après ces deux ordres donnés avec l'accompagnement des menaces les plus terribles, la vieille s'en alla, & laiſſa la petite fille aſſez contente, de pouvoir ſe promener dans ce palais, & de n'avoir que deux fonctions, qui ne lui paroiſſoient pas difficiles à remplir. Elle s'en acquitta très-exactement pendant quelques années & s'accoutuma ſi bien à la vie ſolitaire, qu'elle oublia entièrement la cour du roi ſon père.

Un jour qu'elle s'amuſoit à jouer auprès d'une belle fontaine, placée au milieu des jardins, les rayons du ſoleil donnant ſur cette onde claire, formèrent un Arc-en-ciel, dont l'éclat & la beauté ſurprirent Plus-belle-que-fée. Il ſortit de cet Arc-en-ciel une voix dont le ſon la charma encore davantage. Cette voix paroiſſoit être celle d'un jeune homme. A la douceur & à l'agrément des propos qu'il tenoit, on ne pouvoit ſe diſpenſer de ſe former l'idée de la figure la plus aimable : mais l'imagination pouvoit ſeule travailler en cette occaſion ; car la perſonne étoit inviſible.

Le bel Arc-en-ciel fit entendre à Plus-belle-que-fée, qu'il étoit dans la première jeuneſſe, que ſon père étoit un puiſſant roi, & que Lagrée pour ſe venger de ſes parens & les affliger, l'avoit privé pour quelques années de ſa figure naturelle : qu'elle l'avoit enfermé dans ce palais, que ſa pénitence lui avoit été fort difficile à ſoutenir dans les commencemens ; mais qu'il ne pouvoit lui cacher qu'il craignoit de la voir finir, depuis qu'il avoit eu le bonheur de voir Plus-belle-que-fée, & qu'il avoit eu la hardieſſe de l'aimer. Il ajouta à cette déclaration, beaucoup de choſes encore plus galantes, auxquelles Plus-belle-que-fée fut d'autant plus ſenſible, que la douce ſéduction des propos tendres étoit un plaiſir tout nouveau pour elle.

Le prince ne pouvoit ni paroître ni ſe faire entendre que ſous la figure d'un Arc-en-ciel. Il falloit donc que le ſoleil parut, & qu'il ſe trouvât de l'eau pour produire cette agréable apparition, & Plus-belle-que-fée ne perdoit aucun des momens qui pouvoit lui faire voir ſon amant. La converſation devint un jour ſi intéreſſante, & les momens lui parurent ſi courts, que le feu qui lui étoit confié s'éteignit.

Lagrée à ſon retour s'apperçut de cette négligence, & bien loin d'en témoigner du reſſentiment, elle ſaiſit avec joie ce prétexte pour exercer toute ſa rage contre la belle enfant qu'elle tenoit priſonnière. Elle lui commanda donc d'aller dès le lendemain de grand matin demander du feu à Locrinos, pour rallumer celui qu'elle avoit laiſſé éteindre. Ce Locrinos étoit un monſtre cruel qui dévoroit toutes les perſonnes qu'il pouvoit rencontrer, & ſur-tout les jeunes filles. Plus-belle-que-fée obéit avec une douceur infinie, & ſans avoir pu dire adieu à ſon amant, elle alla chez Locrinos, comme à une mort certaine. En traverſant un bois, elle fut avertie par un oiſeau de prendre un caillou brillant comme une étoile, qu'elle trouveroit dans une fontaine voiſine, & de s'en ſervir quand il en ſeroit temps. Plus-belle-que-fée ſuivit ce conſeil, & continuant ſon voyage, elle arriva à la maſon de Locrinos. Heureuſement elle ne trouva que ſa femme, qui étoit ſeule à la maiſon. Elle fut touchée de compaſſion à la vue de la jeune princeſſe, (c'eſt un des grands avantages de la beauté que l'intérêt qu'elle ſait inſpirer) : mais la femme du monſtre fut encore plus frappée de l'éclat du caillou qu'elle lui préſenta. Elle lui donna

donc du feu, & en reconnoiſſance de la belle pierre qu'elle lui avoit donnée, elle lui fit préſent d'une autre, dont elle lui dit qu'elle pourroit un jour faire uſage; puis elle la renvoya ſans lui avoir fait aucun mal.

Lagrée fit paroître autant de ſurpriſe que de mécontentement d'un bonheur ſi extraordinaire, & Plus-belle-que-fée attendit avec une impatience extrême le moment de pouvoir entretenir le prince Arc-en-ciel de ce qui venoit de lui arriver, & celui de pouvoir lui marquer la joie qu'elle avoit de le revoir. Elle ne lui apprit pourtant rien de nouveau, il avoit déjà été informé de ſon aventure par une fée de ſes parentes qui le protégeoit.

La crainte d'expoſer tout ce qu'il adoroit à de nouveaux périls, lui fit imaginer un moyen plus commode que celui auquel ils avoient eu recours juſqu'alors pour s'entretenir, & Plus-belle-que-fée le mit tous les jours en uſage avec ſuccès. Elle poſoit ſur la fenêtre de ſa chambre, ſuivant l'inſtruction qu'elle en avoit reçue de ſon amant, un baſſin rempli d'eau; l'Arc-en-ciel ſe formoit dans le baſſin, comme il eût fait ſur la fontaine: ainſi Plus-belle-que-fée ne s'éloignoit en voyant ſon amant, ni du feu, ni des

deux fioles, où la vieille mettoit tremper & sa dent & son œil. Ils profitèrent quelque temps de tous les instans de soleil, pour avoir de ces conversations tendres qui rendent les journées si courtes.

Le prince Arc-en-ciel vint un jour au rendez-vous dans la tristesse la plus profonde. Il avoit appris avec désespoir, qu'il alloit être incessamment banni de ces beaux lieux, sans savoir précisément en quel endroit de la terre on devoit le conduire. On peut juger aisément de la douleur de nos deux amans; ils ne laissèrent échapper aucuns rayons de soleil, & se donnèrent rendez-vous pour le lendemain.

Ce lendemain arriva enfin, mais malheureusement le temps étoit couvert. Après quelques heures d'une impatience que l'amour seul fait connoître, le soleil se découvrit un instant. Plus-belle-que-fée accourut pour en profiter, & ce fut avec une si grande vivacité, qu'elle renversa toute l'eau du bassin qu'elle avoit préparé dès la veille. Elle n'en trouva point d'autre que celle des deux bouteilles confiées à sa garde. Il s'agissoit de voir son amant encore une fois, c'étoit une séparation. Elle ne fit donc aucune difficulté de casser les deux fioles, & l'Arc-en-ciel

se forma. Il est bon de savoir que l'usage de la parole qui lui étoit interdit, étoit attaché à la vivacité de ses couleurs. Leur adieu fut plein de tendresse ; le prince fit à sa maîtresse les protestations les plus sincères & les plus vives, il lui promit de ne rien négliger pour la tirer du lieu où il étoit contraint de la laisser, pour s'unir à elle par un mariage auquel il la supplioit de vouloir consentir. Plus-belle-que-fée lui jura à son tour qu'elle n'auroit jamais d'autre époux, & qu'elle étoit prête à s'exposer à la mort pour le retrouver.

Le destin qui les séparoit si cruellement ne leur permit pas de faire leurs adieux plus longs. L'Arc-en-ciel s'évanouit, & Plus-belle-que-fée outrée de douleur, & résolue à tout entreprendre, prit avec elle son chien, son chat, avec une branche de myrthe & le caillou que la femme de Locrinos lui avoit donné. Quelle hardiesse le véritable amour ne fait-il pas inspirer dans de certaines occasions ? car il est certain que cette jeune princesse se mit en chemin sans autre équipage, & sans autre guide que le hasard & le désespoir.

Lagrée s'apperçut à son retour de la fuite de sa prisonnière, elle devint furieuse, &

dans le même instant elle courut après elle. Elle la joignit dans le temps précisément que la malheureuse, accablée de lassitude, voulant prendre quelque repos, s'étoit couchée dans une caverne que le caillou dont elle s'étoit chargée venoit de former pour elle. Le petit chien qui veilloit soigneusement à la garde de sa maîtresse, mordit Lagrée d'une manière si sensible, qu'au lieu de se saisir de Plus-belle-que-fée, comme elle s'y préparoit, elle se heurta contre la caverne, & cassa son unique dent.

Avant qu'elle fût revenue de la douleur & de la rage que lui causa cet accident, la jeune fille eut le loisir de s'échapper & de faire encore beaucoup de chemin. La crainte d'un péril si pressant lui fit quelque temps oublier sa lassitude; mais succombant enfin, elle se laissa tomber, ne pouvant plus se soutenir.

Le hasard fit que la branche de Myrthe qu'elle portoit toucha la terre, & cette branche lui fit aussitôt un cabinet de verdure où elle espéra de pouvoir dormir tranquillement. Lagrée de son côté qui n'étoit occupée que du désir de se venger se mit de nouveau à poursuivre notre malheureuse princesse. Elle arriva au moment qu'elle commençoit

à s'endormir. Le chat grimpé sur une des branches du cabinet, ne fut pas d'un moindre secours à sa maîtresse que ne lui avoit été le petit chien quelques heures auparavant. Il sauta au visage de Lagrée, lui arracha son œil unique, & délivra par conséquent & pour toujours Plus-belle-que-fée des persécutions de cette impitoyable fée. Mais à peine se vit-elle soulagée d'une aussi grande inquiétude, qu'elle éprouva les horreurs de la faim, & celles de la fatigue. Elle fut à la veille d'y succomber; enfin demi-morte & dans un état affreux, elle arriva auprès d'une petite maison verte & blanche.

Une belle dame habillée de ces deux couleurs, qui en étoit la maîtresse & l'unique habitante, l'y reçut avec toute la bonté imaginable. Après un long souper & un long sommeil dans le meilleur lit du monde, la dame verte & blanche prédit à Plus-belle-que-fée, qu'après de grandes peines elle viendroit à bout de ses desseins. En l'embrassant & lui disant adieu, elle lui donna une noix qu'elle lui ordonna de n'ouvrir que dans un pressant besoin. Plus-belle-que-fée fut reçue, après avoir encore essuyé beaucoup de fatigues, dans une maison & par une dame toute semblable à celle qu'elle

avoit déjà trouvée. Elle y reçut auſſi un préſent & aux mêmes conditions; mais au lieu d'une noix on lui donna une grenade d'or. La triſte & fatiguée princeſſe fut encore obligée de pourſuivre ſon voyage avec des peines incroyables, & elle fut ſoulagée une troiſième fois dans une maiſon ſemblable aux deux autres qu'elle avoit déjà rencontrées ſur ſa route.

Ces maiſons appartenoient à trois ſœurs également douées des talens de féerie, & d'une figure & d'une humeur ſi ſemblable, qu'elles vouloient auſſi que leurs demeures & leurs habits ſe reſſemblaſſent abſolument. Elles n'étoient occupées que du ſoin de ſecourir les malheureux; elles étoient enfin auſſi douces & auſſi bienfaiſantes que la défunte Lagrée étoit cruelle & malfaiſante. Cette troiſième fée conſola Plus-belle-que-fée, la conjura de ne ſe point rebuter, & lui promit la récompenſe de ſes peines. Elle accompagna ſon diſcours du préſent d'un flacon de criſtal de roche, avec ordre de ne le déboucher que dans une néceſſité abſolue. Notre héroïne la remercia avec la douceur & l'affection que la triſteſſe & l'eſpérance ſavent inſpirer, & s'éloigna de ces

lieux, la tête remplie des plus agréables penſées.

Le chemin qu'elle ſuivit la conduiſit quelques heures après dans un bois charmant. On y reſpiroit un air pur, parfumé de l'odeur la plus ſuave. Elle n'eut pas fait cent pas dans ce beau lieu, qu'elle apperçut un château d'argent attaché aux quatre plus grands arbres; il étoit ſuſpendu par de grandes & groſſes chaînes du même métal, & ſi bien en équilibre, qu'il étoit agité par un doux zéphir qui ne faiſoit que le bruit qu'il falloit pour entretenir un ſommeil paiſible.

L'eſpérance de voir finir ſes peines redoubla à cette vue, apparemment par un ſecret preſſentiment; mais ces mêmes eſpérances furent un peu rallenties, quand elle reconnut que le château étoit porté en l'air, & qu'il n'avoit ni porte ni fenêtres. Elle ne douta point, (& je n'ai jamais ſu pourquoi) que ce ne fut le moment de ſe ſervir de la noix qu'on lui avoit donnée. Elle l'ouvrit, il en ſortit un ſuiſſe d'une taille proportionnée au lieu qui le tenoit enfermé. Il pendoit de ſa ceinture une clef d'or, attachée à une petite chaîne, & cette clef pouvoit être grande comme la moitié d'une épingle. Plus-belle-que-fée ſe ſervit d'une

des chaînes qui pendoit jusqu'à terre, pour monter comme elle eût fait par une échelle, jusqu'au château d'argent ; elle tenoit dans sa main son petit suisse, qui malgré la disproportion apparente de sa taille, ouvrit avec sa petite clef une porte que l'on ne pouvoit appercevoir, & qui devint cependant assez grande pour laisser passer Plus-belle-que-fée. Un sallon merveilleux composoit l'intérieur de ce beau château, il ne recevoit de lumière que par des étoiles d'or & des pierreries attachées à la voûte. Au milieu du sallon il y avoit un lit d'ange, d'étoffe coloriée des mêmes couleurs que l'Arc-en-ciel ; & ce lit suspendu par des cordons d'or, suivoit les mouvemens du château d'une manière à procurer délicieusement le sommeil.

C'étoit sur ce beau lit que le prince Arc-en-ciel, beaucoup plus beau que toutes les choses dont il étoit environné, étoit endormi depuis qu'il avoit été séparé de tout ce qu'il aimoit. Sans un pareil enchantement, sa douleur & son amour ne lui auroient pas laissé le moindre repos, & la présence de sa maîtresse l'auroit alors transporté de joie.

Plus-belle-que-fée, malgré tous les pres-

ſentimens de ſon cœur, n'oſoit ſe livrer au plaiſir de regarder celui qui paroiſſoit le maître de cette ſingulière & voluptueuſe habitation. Elle craignoit de ne pas trouver dans la figure qui commençoit à la charmer, les ſentimens & le ſon de voix de celui qu'elle aimoit; mais ſans ſe donner le temps de demêler les diverſes agitations de ſon ame, ſon amour-propre fut offenſé de l'indifférence & de l'inſenſibilité avec laquelle elle étoit reçue. Elle conta vingt fois toutes les peines & les fatigues qu'elle avoit eſſuyées, & quoiqu'elle parlât d'un ton fort haut, le ſommeil du prince n'en parut point interrompu. Elle eut recours à la grenade; tous les grains qu'elle renfermoit étoient autant de petits violons qui, lorſqu'elle l'eût ouverte, s'élevèrent dans la voûte, & compoſèrent ſur-le-champ une muſique charmante, douce & pleine de mélodie. Le prince ne fut pas entièrement éveillé, mais il ouvrit un peu les yeux, & par conſéquent il devint infiniment plus beau.

Plus-belle-que-fée s'impatientant de n'être point reconnue, employa le dernier préſent qu'on lui avoit fait. Elle ouvrit ſon flacon, il en ſortit une petite Sirène, qui fit taire les violons, & qui chanta à l'oreille du

prince tout ce que sa maîtresse avoit souffert pour le venir trouver ; elle ajouta quelques légers reproches à ces récits, & pour lors le prince fut tout-à-fait éveillé.

Il se jeta transporté aux pieds de Plus-belle-que-fée. Dans le même instant le sallon s'ouvrit de tous les côtés ; un trône d'or couvert de pierreries s'éleva dans le milieu. L'on vit paroître alors une cour aussi superbe que nombreuse, qui précédoit plusieurs chars d'une beauté extraordinaire, remplis de dames les plus belles & les mieux parées. A la tête de ces chars il y en avoit un qui l'emportoit sur tous les autres par sa magnificence. Il étoit aisé de juger qu'une dame que l'on y voyoit toute seule étoit la reine de cette cour. Cette dame avoit encore beaucoup de beauté, quoiqu'elle ne fût plus dans la première jeunesse. C'étoit la mère du prince Arc-en-ciel. Elle lui apprit que son père étoit mort, & que la colère des fées étoit appaisée, qu'ainsi rien ne l'empêchoit plus de venir gouverner des peuples fidelles qui ne souhaitoient que sa présence ; elle ajouta à cette déclaration toutes les caresses qu'on peut s'imaginer. La cour, qui étoit présente à cette conversation, témoigna toute la joie & la tendresse possibles

à ſon nouveau roi. Il en auroit été tranſporté dans un autre temps; mais le deſir de faire déclarer Plus-belle-que-fée reine des états qu'on lui venoit offrir, l'occupoit uniquement. Il avoit réſolu de ne montrer à ſa nouvelle cour pour faire approuver ſon choix que les charmes de Plus-belle-que-fée; mais les trois ſœurs vertes & blanches arrivèrent alors, quand elles étoient le moins attendues; elles déclarèrent la naiſſance de Plus-belle-que-fée, & rendirent par ce récit l'applaudiſſement de la cour abſolument général & unanime.

La reine mère fit monter les deux amans dans ſon char, & les conduiſit dans la ville capitale. Tous les habitans les reçurent avec des acclamations & des cris de joie qui ne ſe peuvent exprimer. Le mariage fut célébré le même jour, & n'apporta aucune diminution à leur amour; les années même ne détruiſirent ni leur beauté, ni leur tendreſſe. Ils vécurent pluſieurs ſiècles toujours aimés de leurs ſujets, & laiſsèrent des enfans héritiers de leurs perfections & de leur bonne fortune.

LE
LOUP GALLEUX
ET
BELLINETTE.

LE LOUP GALLEUX,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui s'aimoient beaucoup, & qui desiroient avec ardeur d'avoir des enfans, quoiqu'ils n'eussent pas grand-chose à leur laisser. Ils alloient souvent à la porte de plusieurs fées leur présenter des placets & leur demander des enfans; mais celles qui consentoient à leur donner audience, leur répétoient toujours : *Vous venez chercher bien loin ce que vous avez bien près.* Ils ne comprenoient rien à ce langage mystérieux, & s'en alloient toujours en s'embrassant & en se disant : qu'avons-nous donc si près ? nous le trouverons quelque jour. Tranquillisons-nous, disoit la reine. C'est bien dit, si nous pouvons, lui répondit le roi : cette réponse n'étoit qu'une façon de parler, car il étoit l'homme le plus tranquille & le plus patient que le ciel eût formé.

Un jour que la reine filoit, assise au coin d'une des plus belles haies de leurs états, & que le roi chassoit aux alouettes dans un chaume voisin, il parvint au bonheur d'en

prendre une ; on assure même qu'il n'étoit ni fort adroit, ni fort heureux ; une pareille idée n'est pas absolument dépourvue de vraisemblance : car depuis quinze ans, qu'il chassoit tous les jours, il n'avoit encore rien attrapé. Et comment prit-il celle-ci ? il est très-important de le savoir. Elle vint se jeter dans ses bras pour éviter un épervier qui la poursuivoit, & qui étoit au moment de la saisir. L'épervier dit plus d'une fois au roi d'une voix menaçante : *Rends-moi mon alouette, roi, ou tu t'en repentiras.* Ce prince, bien aise de conserver son gibier, comme il est naturel, & se trouvant heureusement dans une disposition de fierté qui ne lui étoit pas ordinaire, lui répondit : elle est dans mes états, elle est dans mes chaumes, elle m'a demandé asyle ; je voudrois ne pas rendre l'alouette. En disant ces mots il la regarda ; ses yeux vifs & perçans redoublèrent son courage, & son petit cœur, qu'il sentoit palpiter dans sa main, entretenoit sa compassion. Animé par ces sentimens, il enfonça son chapeau, regarda fièrement l'épervier & lui dit en lui montrant l'alouette : Regarde-la bien, tu peux t'en torcher le bec, comme l'on dit dans mon royaume, tu ne l'auras ma foi pas,

j'en jure ; ce n'eſt point dans mes états que l'on demande impoliment une injuſtice. Alors, ſans s'embarraſſer de ce que l'épervier devenoit, il lui tourna le dos pour porter ſa chaſſe à la reine, & ſavoir d'elle ſi le procédé fier & généreux qu'il venoit d'avoir ne pouvoit lui faire courir aucun riſque. La reine étoit encore trop éloignée pour l'entendre, qu'il lui cria bonne chaſſe, en lui montrant de loin la petite alouette. La bonne reine laiſſa tomber ſa quenouille pour être plutôt auprès de lui, & pour voir ce qu'il lui montroit. Le roi lui dit en la lui préſentant avec la joie & le plaiſir d'un piqueur qui préſente le pied : Recevez, madame, un hommage qui vous eſt dû. La reine reçut & baiſa mille fois la petite alouette & dit : La première fois que vous irez à la ville, vous lui achetterez une cage, nous l'entendrons chanter, nous l'apprivoiſerons, elle jouera avec le petit enfant que nous aurons un jour. Elle fit en un moment cent projets que le roi approuva tous : elle en feroit peut-être encore ; mais au milieu de ces importans châteaux en Eſpagne, la petite alouette, qui avoit eu le temps de reprendre ſes eſprits, dit, *quelle heure eſt-il ?* La joie de l'entendre parler fut ſi grande,

que le roi & la reine ne lui répondirent pas d'abord; mais à la seconde question ils lui dirent tous deux, car c'étoit une chose qui se trouvoit à leur portée, ainsi qu'à celle de beaucoup de gens : il peut être quatre heures & demie. *Tout-à-l'heure vous verrez*, poursuivit l'alouette. Cette réponse juste & conséquente frappa le roi & la reine, & les fit demeurer immobiles, les yeux fixes & la bouche ouverte, pour mieux voir ce qu'on promettoit de leur montrer. En effet, quelques momens après l'alouette prit la figure d'une grande & belle femme entre deux âges, qu'ils reconnurent à son chaperon brodé, à sa baguette & à son beau clavier pour être une fée. A cet aspect les princes frémirent, & le roi se prosternant lui dit : mon dieu, madame, ne vous ai-je point trop serrée quand je vous tenois dans ma main. Pour moi, dit la reine, qui étoit dans la même posture, souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai trouvée bien jolie, que je vous ai caressée, & que si j'ai parlé de vous mettre en cage, c'étoit pour vous garder du chat. Levez-vous, leur dit la fée avec bonté : je vous dois la vie qu'une méchante fée, qui me le payera tôt ou tard, m'auroit enlevée sans le courage

La Fée des Broussailles ne veut pas que le Roi et la Reine ayent des Enfans.

P. Mariller. inv. E. De Gheindt. sculp.

& la fermeté du roi. Parlez, continua-t-elle, desirez-vous quelque chose? mon pouvoir n'est pas des plus étendu; mais vous aurez toute votre vie des preuves de la reconnoissance que vous doit la fée Mimi. Nous vous demandons, dirent les deux princes d'un commun accord, après l'avoir beaucoup remerciée, nous vous demandons un petit enfant pour être la consolation de notre vieillesse. Un enfant, reprit la fée, cela n'est pas difficile à avoir : il est vrai qu'ils donnent bien souvent de la peine, & l'on ne sait ce que l'on demande, mais vous en voulez, il faut vous en accorder, c'est le moins que je puisse faire pour l'obligation que je vous ai. Voyons d'abord pour quelle raison vous n'en avez pas, vous portant aussi bien l'un & l'autre; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Je vous assure, madame, qu'il n'y a rien là-dessous, interrompit la reine en faisant une petite révérence, d'un air moitié piqué, moitié poli. Voyons toujours, dit la bonne Mimi en touchant son livre de sa baguette, qui s'ouvrit aussitôt à l'endroit qu'il falloit lire : voici ce qu'elle y trouva : *La fée des Broussailles ne veut point que le roi & la reine ayent des enfans.* Nous n'en aurons donc

jamais, grande Mimi, lui dirent le roi & la reine, puiſqu'une fée ne le veut pas. La choſe devient difficile, répliqua leur protectrice ; nous avons affaire à une femme méchante, noire & entêtée. Imaginez-vous que c'eſt elle qui donne la nielle aux bleds, la clavelée aux moutons ; que c'eſt elle qui commande aux chenilles dont elle a toujours quantité dans ſes poches, & qui les engage à manger tous les biens de la terre. Quelle femme, s'écrièrent le roi & la reine ! cela fait frémir. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit la fée, c'eſt elle qui s'eſt fâchée contre moi, & qui dans un accès d'humeur s'eſt faite épervier, & c'eſt elle qui ſans vous m'auroit croquée comme une alouette que j'étois. Je veux & je dois vous ſervir, j'y brûlerai mes livres ou vous aurez un enfant. Sans l'obligation que je vous ai, je vous aurois répondu comme ont fait mes compagnes ; car on n'aime point à avoir affaire ni à ſe commettre avec des femmes d'un pareil caractère, & je lis dans mon livre que toutes celles que vous avez été voir vous ont dit : *vous venez de bien loin chercher ce que vous avez bien près.* Cela eſt vrai, madame, elles nous ont dit cela tout comme vous le liſez. Elles avoient raiſon, reprit la fée ; voyez-vous

voyez-vous ces brouissailles qui sont à cent pas d'ici auprès de ce tas de pierres. Oui, madame. Eh bien, poursuivit Mimi, c'est-là que demeure celle qui ne veut pas que vous ayez d'enfans. Attendez-moi là, je vais faire tous mes efforts pour la faire sortir, car il ne m'est pas possible d'entrer chez elle qu'elle n'y consente, quoiqu'à présent je ne la craigne en aucune façon; je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma reconnoissance qu'en faisant une telle démarche. Les princes lui obéirent & demeurèrent-là. Pendant le temps que Mimi employa pour se rendre auprès du tas de pierres & pour faire quelques conjurations avec sa baguette, le roi & la reine se frottant les mains & s'embrassant de joie, se dirent, à la fin nous aurons un enfant, d'abord qu'une fée s'en mêle, il n'est pas permis d'en douter. Non, dit la reine, c'est comme si je le voyois. Ah que je serai contente, poursuivit-elle, je le nourrirai. Vous ne le nourrirez pas, répondit le roi, nous prendrons une nourrice. Je le nourrirai, vous dis-je. Vous ne le nourrirez pas, je vous en assure; voulez-vous vous abîmer, vous perdre? La reine pleura, le roi se fâcha; enfin la première contestation de ce bon

ménage, & qui fut même assez vive, arriva pour un enfant qui n'étoit pas seulement commencé.

Leur dispute sur la nourriture ne seroit pas encore finie si le roi & la reine n'eussent prêté leur attention à de grands éclats de rire qu'ils entendirent; ils reconnurent que c'étoit une troupe de petits enfans qui jouoient avec cette sécurité & ce peu de souci que connoît seul cet âge heureux. Ces rires si près de la porte de la fée des Broussailles étant une insulte pour un caractère pareil au sien, elle sortit du tas de pierres, un martinet à la main, pour convertir en larmes des rires qui la revoltoient, & Mimi dont le moyen pour la faire sortir avoit réussi, fit disparoître les enfans & l'aborda. Le roi & la reine les voyant venir à eux, firent, comme de raison, la moitié du chemin pour aller au-devant d'elles, mais chapeau bas & dans une attitude respectueuse & suppliante; ils s'apperçurent que Mimi & la fée des Broussailles parloient avec beaucoup de vivacité. Je consens d'oublier l'injure que vous m'avez faite & les mauvais desseins qui vous ont animée contre moi, disoit Mimi, je vous promets de n'en faire aucune plainte si vous avez quelques douceurs pour ces bonnes gens, & sur-tout si vous

leur accordez un enfant. Leur royaume me convient, tout petit qu'il eſt, pour un de mes amis, lui répondit la fée des Brouſſailles; j'attends patiemment leur mort, puis-je mieux faire ? Il eſt vrai que je m'oppoſe à leur poſtérité : d'ailleurs comment pourrois-je accorder un enfant à des gens qui n'ont pas de quoi le nourrir ? C'eſt un ſervice que je leur rends en le refuſant, & dont vous devriez me ſavoir gré, ſi vous prenez quelqu'intérêt à ce qui les regarde. Le roi & la reine tirèrent alors Mimi par la manche & lui dirent : Je vous aſſure que des gens moins riches que nous nourriſſent tous les jours leurs enfans, & que nous ſommes en état d'en avoir un, nous n'en demandons pas davantage ; voyez vous-même ſi nous en pouvons moins demander. Mimi fit alors de nouvelles inſtances, auxquelles la fée finit par répondre avec une extrême colère : ils auront un enfant, j'y conſens, mais il leur coûtera cher. Le roi & la reine, ſans s'embarraſſer du prix & de la menace, ſe mirent à ſauter en répétant encore, nous aurons un enfant. J'eſpère au moins, dit madame des Brouſſailles en ſe retournant du côté de la bonne Mimi, que vous me ſaurez gré de ma complaiſance, & ſans attendre ſa réponſe, elle lui tourna fière-

ment le dos, revint à son tas de pierres & disparut. Cependant le roi & la reine, qui ne voyoient pas plus loin que leur nez, n'étoient occupés que de leur joie & de leur satisfaction. Aussi Mimi fut-elle à peine écoutée quand elle voulut prendre part aux chagrins qu'ils alloient éprouver, & voyant qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raison, elle leur donna un sifflet, en leur disant: toutes les fois que vous aurez besoin de moi, l'un ou l'autre, soufflez là-dedans & je paroîtrai; cependant servez-vous-en avec modération. Adieu, soyez toujours sages & raisonnables; comptez sur moi, leur dit-elle, en faisant paroître son char traîné par deux petits moutons blancs, dans lequel elle monta.

Quelque temps après la reine s'apperçut qu'elle étoit grosse; cet événement fit autant de plaisir au père & à la mère, que si la chose par elle-même eût été impossible, & que les fées n'y eussent pas donné leur consentement. Le roi en fut peut-être encore plus flatté que la reine; on auroit imaginé en le voyant, qu'il avoit seul le secret d'avoir des enfans: cependant le moindre petit mal de cœur, le plus foible dégoût, la plus légère incommodité, qui n'étoient qu'une suite nécessaire de sa grossesse, faisoient courir le roi à

son sifflet ; & la bonne fée arrivoit aussi-tôt. Elle leur dit plusieurs fois avec douceur, qu'il ne falloit la faire venir qu'à propos ; mais le roi & la reine ne se connoissoient pas plus en à propos que mille gens que l'on voit tous les jours : enfin quoique la bonne Mimi éprouvât qu'il y a des cas où la reconnoissance est extrêmement fatigante, la bonté de son cœur l'empêcha toujours d'en donner la moindre preuve.

La grossesse de la reine fut très-heureuse ; mais d'abord que les premières douleurs se firent sentir pour accoucher, la tête tourna au roi, il siffla plus d'un quart d'heure de suite : la fée étoit même arrivée qu'il siffloit encore. Pour cette fois elle ne lui fit aucun reproche, sa présence étant nécessaire pour douer l'enfant que la reine mit au monde quelques momens après son arrivée ; c'étoit une petite princesse charmante : Mimi la prit sur ses genoux, & voulant la douer à tête reposée, en gros ainsi qu'en détail, elle commença par les mains & dit, elle aura les mains blanches & belles. Dans ce moment la fée des Broussailles parut dans la chambre : elle aura tout ce que vous voudrez ; mais on n'en verra rien que je n'y consente. Douez, Mimi, douez tout à votre aise, je n'en aurai pas

le démenti, poursuivit-elle, en montant avec fureur dans son char tiré par d'épouvantables chauvesouris. Ce compliment mit la compagnie en désarroi; la fée rassura de son mieux les bonnes gens qui demeurerent étonnés comme des fondeurs de cloche : elle leur promit de ne les point abandonner & de les soulager dans leurs peines. Elle doua tout bas le bel enfant, & voulut remporter le sifflet qui lui avoit fait faire tant de courses inutiles, les assurant qu'il ne leur étoit plus nécessaire, & qu'elle veilleroit suffisamment à leurs intérêts. Cependant la petite princesse, suivant le don de Mimi, avoit les mains si blanches & si belles, qu'on lui donna le nom de princesse blanches mains, quand on les avoit vues, on ne pouvoit la nommer autrement. Il n'est pas même certain qu'on lui ait jamais donné d'autre nom; mais il est sûr qu'on ne l'a connue dans le monde sous aucun autre.

Son enfance n'eut rien de recommandable. Le roi & la reine l'élevèrent selon leur pouvoir & leur capacité; ce n'est pas beaucoup dire, mais son bon naturel y suppléa. Quand la fée des Brouffailles passoit devant la porte du roi & de la reine, ce qui arrivoit très-souvent à cause du voisinage, elle faisoit peur des esprits à la petite princesse,

ou lui arrachoit ſon poupard ; & tous ces vilains procédés étoient accompagnés d'une paire de ſoufflets qu'elle lui donnoit en s'écriant : Ah qu'elle eſt laide ! ce que la petite princeſſe n'entendoit point ſans pleurer ; mais elle étoit conſolée par le roi & la reine qui l'aimoient à la folie, & qui lui diſoient toujours en lui frappant ſur le dos, mais tout bas à la vérité ; elle en a menti la fée, ne pleure point, mon enfant, tu es bien jolie. Cependant ce bon père & cette bonne mère qui n'avoient point oublié les menaces de la fée des Brouſſailles, ſe répétoient ſans-ceſſe ; ſans-doute elle nous permet de la voir comme elle eſt ; l'enchantement n'eſt pas fait pour nous : ne la trouves-tu pas charmante, ma femme, diſoit le roi ; oui, mon mari, diſoit la reine. Cependant, à dire le vrai, elle auroit dû leur paroître laide comme à tous ceux qui la voyoient ; mais l'aveuglement des pères & des mères durera tant qu'il y aura des enfans. Il eſt cependant vrai que la fée des Brouſſailles, par une méchanceté rafinée, permettoit à tous les boſſus & à tous les gens contrefaits de la voir telle que la nature l'avoit produite, c'eſt-à-dire, charmante ; auſſi tous ceux de cette eſpèce qui la virent en devin-

rent passionnément amoureux, & quand un bossu passoit dans le village, toutes les petites filles disoient, *c'est pour la fille du roi.* Elle avoit beau se trouver fêtée & caressée par tous ces bancroches, loin de s'accoutumer à leur figure, elle leur faisoit sans-cesse toutes sortes de niches; la plus grande étoit de leur parler continuellement de leur bosse, sans jamais leur laisser croire un moment qu'il leur fût possible de l'effacer ou de l'escamoter à ses yeux. Elle les questionnoit encore sur l'accident qui les avoit contrefaits, & comparoit sans-cesse la bosse de l'un à celle de l'autre, & cela toujours en présence des bosses intéressées. Ce fut ainsi qu'elle coula à fond tous les princes & autres gentils-hommes bossus, qui se donnoient dès ce temps reculé l'épithète d'*incommodés*, & qu'elle vint à bout de s'en délivrer absolument. Tous les bossus étoient donc partis, quand un Prince fils d'un roi voisin, que ses parens envoyoient voyager, apperçut un jour cette princesse, sans y faire plus d'attention à la vérité que ne le méritoit son peu de beauté; mais pressé d'une soif ardente, il lui dit: ma bonne enfant, ne pourrois-je avoir de l'eau? Blanches-mains qui n'étoit pas accoutumée à de plus grands respects,

& qui trouvoit ce prince fort joli, s'offrit de le conduire à la fontaine, avec tant de politeſſe & tant de grâces, qu'il en fut enchanté. Sa converſation ne diminua point les impreſſions favorables que ſa douceur & ſa politeſſe lui avoient déjà données ; il fut étonné & ravi d'apprendre qu'elle étoit la fille du roi. La ſimplicité de ſon habillement ne lui avoit point donné l'idée d'un rang auſſi élevé, elle lui ſervit auſſi d'excuſe ſur la liberté qu'il avoit priſe. La princeſſe aux blanches mains lui répondit avec une merveilleuſe ſageſſe, que la fortune donnoit l'opulence, & le bon naturel les ſentimens. Ce lieu commun ſi bien placé, inſpira pour elle plus de reſpect au prince que ſi elle eût paru à ſes yeux aſſiſe ſur un trône d'or, couverte de diamans, & environnée de la cour la plus brillante. Mais quand ils furent arrivés à la fontaine, & que pour lui donner à boire elle tira ſa taſſe de ſa poche & fit paroître ſes belles mains, car elle les avoit toujours tenues cachées ſous ſon tablier, par modeſtie ou plutôt par l'envie de les conſerver & de les garantir du hâle ; le prince demeura ébloui & confondu ; les exclamations & les admirations ne finirent point ſur leur beauté : c'étoit lui dire que ſes

mains étoient ce qu'elle avoit de plus beau ; mais la louange que le cœur & l'esprit avouent, ne donne pas le temps de penser au reste, & ce qui plaît commence toujours par suffire. Enfin, en un moment l'amour fut si bien établi dans le cœur du prince, qu'il résolut de l'aimer toute sa vie ; aussi lui fit-il l'aveu des plus tendres sentimens. Blanches-mains qui le trouvoit d'autant plus à son gré, que jamais personne de bien fait ne l'avoit seulement regardée, ne savoit que répondre. Le silence est presque toujours une faveur pour les amans. Ils étoient dans ce tendre embarras quand la fée des Brousailles, que la méchanceté empêchoit de demeurer long-temps dans la même place, les surprit. Comment tu l'aimes, dit-elle au prince, & tu n'es pas bossu ! ton exemple alarmera & corrigera tous les gens bien faits. En disant ces mots, elle le toucha de sa baguette & il devint le plus joli cabri blanc que l'on eut encore vu ; il étoit sans cornes, & n'avoit point de barbe. Le prince, bien éloigné de changer de sentimens en prenant une nouvelle forme, ne fut que plus attaché à la princesse ; car il la vit dès le premier instant de sa métamorphose avec toutes les beautés qu'elle avoit reçues de la nature :

ainſi, loin de la quitter, loin de lui reprocher ſon malheur, il la regardoit ſans-ceſſe, il bondiſſoit dans la plaine, il jouoit avec les chiens, il animoit les troupeaux qui, quoique l'on diſe, paroiſſent toujours plus attachés à leurs beſoins qu'à leurs plaiſirs. Enfin il ne négligeoit rien pour lui plaire, & pour entretenir ſon idée dans ſon cœur; car en tout, moins on a plus on donne. L'impreſſion qu'il avoit faite étoit trop bien gravée dans le cœur de Blanches-mains pour craindre de la voir effacée; mais la crainte de perdre, ou plutôt l'avarice de l'amour, fit toujours la conſervation de ſon exiſtence. Mimi, continuellement attentive, n'ignora point ces événemens; elle accourut pour conſoler la princeſſe, elle l'exhorta à la conſtance, & la quitta en levant les épaules ſur les injuſtes procédés qu'elle rougiſſoit de voir à une de ſes compagnes. Cependant le roi & la reine, à qui la princeſſe préſenta le petit Cabri ſans dire ce qu'il étoit, le reçurent à merveille. Bientôt ils en furent charmés, & ils auroient paſſé toute leur journée à jouer avec lui, ſi la princeſſe qui vouloit le garder pour elle, ne leur avoit dit ſouvent, étant même prête à pleurer, qu'elle vouloit qu'il n'y eût qu'elle dans le

monde qui le fît jouer. Le roi & la reine eurent pour elle cette complaisance qui leur parut raisonnable.

Les méchans de l'espèce redoutable ont ordinairement de l'esprit, ils savent en faire usage pour connoître les situations, détruire celles qui sont heureuses & agréables, & faire naître ainsi qu'entretenir celles qui sont fâcheuses & déplaisantes. Ainsi la fée des Broussailles trouva bientôt que la princesse Blanches-mains & le prince Cabri étoient mille fois trop heureux. Se voir & s'aimer sans obstacle & sans rivaux, c'en étoit trop pour le goût de la persécution qui la dominoit, & pour les chagrins que les plaisirs des autres lui causoient. De plus elle étoit inconsolable de ne pouvoir empêcher les agrémens de la princesse de briller aux yeux du prince ; mais c'étoit une nécessité de féerie. Pour ne leur pas laisser une aussi douce consolation, elle résolut de les séparer ; ils s'aimoient, l'absence étoit donc un tourment déjà certain ; elle commença par enlever la princesse, & laissa Cabri avec le roi & la reine qui, sans le connoître, l'aimant comme leur enfant, en eurent plus de soins que la fée ne l'auroit désiré. Ces attentions lui étoient nécessaires ; car dès qu'il ne vit

plus la princeſſe, il ne voulut plus manger; il ne ſautoit plus, il alloit bêlant par-tout, ne pouvant la demander ni ſe plaindre autrement du malheur qu'il avoit d'en être ſéparé. Cependant d'abord que la fée eut enlevé la princeſſe Blanches-mains, elle lui colla une paire de gants ſur ſes beaux bras, & les colla ſi bien, que rien ne les lui pouvoit ôter. Enſuite elle la conduiſit dans ſon palais de puces; les méchancetés complettes & bien conditionnées doivent avoir l'apparence de la bonté; tous les plaiſirs, tout le faſte des cours rempliſſoient ce palais. Cependant c'étoit un tourment réel que la fée avoit imaginé, & qui répondoit à ſon caractère; car la bienſéance vouloit que malgré les piquûres & les démangeaiſons cruelles que l'on éprouvoit ſans-ceſſe, on ſe contraignît les uns pour les autres. Le nombre de ces inſectes étoit ſi grand, que le palais en étoit noir, & que le ſoin de chercher ſes puces auroit été une occupation fort inutile. Ce palais magnifique d'ailleurs étoit rempli d'une cour nombreuſe; mais ſi les dames & les ſeigneurs qui la compoſoient étoient accoutumés aux puces, la malheureuſe princeſſe y ſouffrit des tourmens inconcevables. La méchante fée, non contente des douleurs

du corps & des chagrins de l'absence, voulut encore lui faire ressentir les peines de l'esprit ; ainsi par une cruelle ironie elle l'avoit non-seulement transportée à cette cour comme fille du roi, mais elle avoit ordonné qu'elle y tînt le premier rang ; en un mot qu'on la regardât comme la reine. Blanches-mains n'avoit jamais tant vu de personnes rassemblées, elle n'avoit aucune connoissance du monde ; c'étoit donc pour se mocquer d'elle, sans aucun ménagement, qu'elle l'avoit conduite au milieu de cette cour. Sa timidité, ses manières campagnardes furent le sujet de mille rires immodérés, & les ridicules dont elle se couvrit devinrent bientôt la suite des propos déplacés qu'elle tenoit sur le trône à mesure qu'elle prenoit la douce habitude de l'autorité. La fée des Broussailles venoit très-souvent goûter la maligne joie de voir quelqu'un souffrir plusieurs tourmens qu'elle s'applaudissoit d'avoir inventés. Quand elle arrivoit, elle se faisoit conter les choses déplacées que la princesse avoit dites ou faites, s'en mocquoit en sa présence ; ensuite elle lui disoit : allons, faites la reine ; aussitôt elle étoit obligée de monter sur le trône, & pour lors elle lui lâchoit plusieurs milliers de puces, dont elle redoubloit la rage par

ſon pouvoir. C'étoit un plaiſir pour elle de voir les différentes contorſions que cette malheureuſe princeſſe étoit obligée de faire, & moins les attitudes convenoient à la majeſté du trône, plus la fée jouiſſoit & s'amuſoit. Cependant aux douleurs près, la princeſſe Blanches-mains tira parti pour la ſuite de ſa vie, du mal que la fée avoit prétendu lui faire; car enfin c'étoit à une cour qu'elle l'avoit conduite; & la plus mal compoſée eſt encore capable de former: auſſi la princeſſe qui avoit de l'eſprit, ſut réparer par le ſéjour qu'elle y fit le défaut d'une éducation, que le peu de génie & d'opulence de ſes père & mère avoient empêché de lui donner bonne & convenable. La bonne Mimi inſtruite de tout ce que faiſoit ſon ennemie contre ceux qu'elle protégeoit, ne ſe crut plus avec raiſon obligée à aucun ménagement. Elle fit revivre l'inſulte qu'elle en avoit reçue lorſqu'elle étoit alouette; elle ne lui avoit promis le ſecret qu'à des conditions qu'elle n'avoit point remplies; ſa parole ſe trouvant ainſi dégagée, elle alla ſe plaindre au conſeil des fées. La franchiſe & la bonté de ſon caractère étoient ſi connues, que l'on ajouta foi ſans peine à ſon récit: non-ſeulement on trouva

qu'elle méritoit juſtice ; mais on lui donna tous les pouvoirs néceſſaires pour la punition de la fée des Brouſſailles, & l'on approuva tout ce qu'il lui plairoit de faire ; car on n'avoit point encore vu d'exemple d'un pareil attentat, commis par une fée contr'une de ſes compagnes. Mimi ſatisfaite & contente des procédés que l'on avoit pour elle, fit ſigne à ſes petits moutons d'aller le plus vîte qu'ils pourroient, & bientôt elle arriva dans la triſte habitation de la méchante fée ; car en vertu de ſes pouvoirs, il lui fut permis d'y entrer ; & lui dit : je veux bien encore vous pardonner, je conſens à oublier tout ce qui s'eſt paſſé ; mais promettez-moi de ne plus tourmenter Cabri & Blanches-mains. La douceur & l'honnêteté rendent toujours les méchans plus inſolens ; auſſi la fée des Brouſſailles lui répondit-elle avec dédain : quoi, c'eſt pour cela, ma commère, que vous venez ici ! vous vous déplacez pour une bagatelle de cette eſpèce ! ah, vraiment, vous n'y êtes pas ; je n'ai pas encore commencé à les tourmenter vos benêts d'enfans ; vous verrez, vous verrez par la ſuite. Je ne verrai que ta punition, lui répliqua Mimi ; apprends donc que j'en ai le pouvoir, & que ton ſort eſt dans mes

mains. Tu ne peux m'ôter la vie, lui dit-elle, que me feras-tu ? Tu ne saurois, toi ni ta belle autorité m'obliger à consentir au mariage de tes vilains protégés. C'est ce qu'il faudra voir, répliqua Mimi; je te punirai, j'en jure, jusqu'à ce que tu m'ayes satisfaite : & pour commencer, deviens loup, lui dit-elle, en la touchant de sa baguette. Pour lors elle s'éloigna du loup & se rendit avec diligence au palais pour engourdir les puces; ensuite elle alla chercher Cabri qui ne savoit que devenir; car la fée des Brouillailles venoit, quelques momens auparavant, de métamorphoser le roi & la reine en dindons. La méchanceté n'étoit pas grande, elle altéroit peu leur caractère; mais c'en étoit une de plus, & qui fit encore de la peine à Mimi. Cette bonne fée ne pouvant faire autre chose, leur fit donner de la bonne pâtée pour les consoler & satisfaire au moins la gourmandise de leur état. Après cette marque d'attention, elle prit dans ses bras le joli petit Cabri & le porta à la princesse Blanches-mains. Quand ce petit animal l'apperçut, il lui fit tant de caresses, il fit tant de sauts & de bonds pour marquer sa joie, que l'on ne peut entreprendre de les décrire. La fée les

laiſſa contens de ſe voir, & les quitta en leur diſant : prenez garde au loup.

Cependant la fée des Brouſſailles ne ſe trouva pas mal de ſon nouvel état de loup ; je puis mordre, je puis mordre, je puis faire du mal, diſoit-elle en elle-même : Mimi eſt une imbécille, elle devoit pour ſe venger me faire poule ou quelqu'autre animal pacifique, j'aurois plus ſouffert, j'aurois été plus embarraſſée de ma perſonne : les caractères foibles comme le ſien ne ſavent pas faire de la peine. Cependant, continua-t-elle, j'ai plus d'eſprit que les autres loups ; j'en ai vu devenir les favoris des rois : pourquoi ne jouerois-je pas le même rôle ? Auſſitôt elle ſe mit en marche, & n'eut pas de peine à trouver un roi, car il y en avoit beaucoup dans ce temps-là ; elle en rencontra juſtement un qui chaſſoit, & ſe donna à lui : bien aiſe d'éviter par ſa protection que l'on criât toujours après elle : au loup, au loup, comme on avoit déjà fait ; ce qui réellement eſt très-incommode pour quelqu'un qui voyage. Le roi l'ayant accueillie, elle fut très-bien reçue à ſa cour ; elle y vécut flatteuſe pour le roi, mais mordant & faiſant tout le mal qu'elle pouvoit faire, ſurtout au petit peuple. Mimi qui la faiſoit

ſuivre & qui obſervoit ſa conduite, dans la crainte qu'elle n'allât manger le petit cabri, ſe crut obligée de faire ceſſer les déſordres qu'elle cauſoit, & ne trouva point de meilleur expédient pour lui faire perdre la protection du roi, que de rendre galleux ce vilain loup contre lequel tout le monde étoit fâché. Le moyen réuſſit, & d'abord que la galle fut déclarée, tout le monde s'en éloigna: on réſolut même de le tuer; ce que le loup ayant entendu, il ſe vit obligé de quitter la cour, ce qu'il fit tout au plutôt. Sa rage & ſa méchanceté naturelle redoublèrent encore par la façon dont on crioit dès qu'on la voyoit, non-ſeulement au loup; mais on ajoutoit l'épithète de galleux: choſe fort déſagréable à s'entendre reprocher. La fée n'eut donc point d'autre parti à prendre, que celui de courir la campagne, & d'attaquer les hommes & les animaux; mais ſurtout les petits enfans, qu'elle mangeoit tout crus: en un mot, elle devint la malle-bête qui faiſoit trembler tout le monde. Mimi inſtruite de tous les maux qu'elle cauſoit, lui voyant prendre le chemin de ſon palais de puces, la fit arrêter & mettre dans une cage de fer que l'on plaça au milieu d'une place publique, où tous les petits gar-

çons alloient sans cesse lui dire des injures, lui jeter des pierres, & lui faire tout le mal que leurs forces pouvoient leur permettre. Enfin la fée des Broussailles excédée de tous les maux qu'elle s'étoit attirés, consentit à tout ce que Mimi désiroit d'elle, promit d'être plus sage, demanda que la galle lui fût ôtée & la liberté rendue, promettant de plus d'aller passer dans les forêts de Moscovie tout le temps qu'elle devoit être loup. Ces grâces lui furent accordées; alors Mimi rendit la figure au prince, fit reparoître la princesse aux Blanches-mains aussi belle, à tout le monde indifféremment, que la nature l'avoit formée : il lui fut possible d'ôter ses vieux gants, & le mariage des jeunes princes fut célébré avec éclat, après que la bonne fée eut rendu au roi & à la reine leur première figure. Il faut convenir qu'ils se sentirent toujours un peu de leur métamorphose, & que toutes les cours ont gardé une impression des puces, que l'on reconnoît sensiblement par l'agitation continuelle que tout le monde y éprouve.

BELLINETTE

OU

LA JEUNE VIEILLE,

CONTE.

Il y avoit une fois une fée digne par son esprit du surnom qui lui avoit été donné dans le collège des fées : elle n'y étoit connue que sous le nom de Sublime. Malgré toutes les affaires de l'univers, dont elle étoit continuellement occupée, elle s'étoit encore chargée de l'éducation de la petite Bellinette, & de la conduite des beaux royaumes qui lui appartenoient depuis la mort du roi & de la reine qui lui avoient donné le jour.

Les premières années de l'enfance de la petite reine furent employées avec les plus grands succès à son instruction. La fée ne la quittoit presque jamais, affectant tous les dehors du service & de la soumission ; mais conservant réellement toute l'autorité. Elle demandoit l'ordre à la reine dans le temps qu'elle en donnoit un tout opposé ; usage que

les premiers miniſtres ont fort bien ſuivi depuis. Bellinette, trop jeune encore pour ſonger à gouverner, ſe contentoit d'acquérir tous les jours de nouveaux charmes; elle répondoit ſi parfaitement aux ſoins de la fée, que ſes ſujets aimoient déjà leur petite reine à la folie, & ſa cour, qui la voyoit encore de plus près, en perdoit l'eſprit. Sublime étoit enchantée des progrès de ſon élève, & ſurtout de l'attachement qu'elle avoit ſu inſpirer; cependant elle prévit qu'il étoit encore des écueils pour la princeſſe: elle craignit l'impreſſion que des applaudiſſemens continuels & des louanges repétées ſanſceſſe peuvent produire ſur l'eſprit d'une jeune perſonne née ſur le trône, c'eſt-à-dire, loin de toute vérité. Elle commençoit à s'appercevoir que la certitude de réuſſir, l'habitude de n'être jamais contredite, l'approbation qu'elle ne pouvoit s'empêcher elle-même de donner à Bellinette, lui inſpiroient un amour-propre des plus violens. Ce ſentiment que l'on cherche à faire naître, à étendre, à fortifier dans les enfans, que l'on ſe plaît à confondre avec l'émulation, devint dans un âge plus avancé la cauſe de toutes les erreurs. Il ne faut pas être fée pour en juger ainſi. Ce n'étoit cependant point encore le

ſeul défaut que l'on pût reprocher à la petite reine ; une envie naturelle de plaire, qui juſqu'alors avoit ajouté à ſes charmes, commençoit inſenſiblement à dégénérer en coquetterie ; défaut d'autant plus dangereux, que les nuances en ſont imperceptibles. Sublime, qui vouloit rendre ſon éducation parfaite, & qui craignoit d'ailleurs que ſa trop grande tendreſſe pour Bellinette ne fût capable de l'aveugler elle-même, ſe détermina, non ſans peine, à prendre un parti violent, mais néceſſaire.

Bellinette étoit parvenue à ſa quinzième année, lorſqu'un matin, après s'être trouvée à ſa toilette encore plus jolie que de coutume, elle courut à l'appartement de Sublime ; elle y entra avec la confiance & la gaieté d'une jeune perſonne accoutumée à être careſſée. Occupée d'une nouvelle mode qu'elle avoit imaginée ce jour-là, elle ne prit pas garde au ſérieux de la fée, & lui demanda avec empreſſement comment elle la trouvoit ; mais Sublime ſans lui répondre, ſe contenta de lui montrer une glace qui étoit auprès d'elle. La jeune reine perſuadée que c'étoit une façon détournée de lui dire, mon dieu, que vous êtes jolie aujourd'hui! que cette parure vous ſied bien!

qu'elle eſt bien imaginée ! enfin, tout ce qu'elle s'étoit dit à elle-même ne manqua pas d'obéir avec empreſſement. La figure qu'elle apperçut dans ce miroir lui fit faire des rires immodérés; enſuite elle ſe retourna promptement pour conſidérer de plus près cette vieille ſi ridicule : mais voyant avec ſurpriſe qu'il n'y avoit perſonne derrière elle, elle ſe rapprocha de la glace avec vivacité. Quel fut ſon étonnement en s'appercevant que cette vieille, qui l'avoit tant divertie, n'étoit autre qu'elle-même! Elle fit un cri perçant, laiſſa tomber la glace & s'évanouit. La fée avoit pris ſes précautions pour n'avoir point de témoins de cette ſcène; elle fut d'abord attendrie, mais déterminée à ſuivre ſon projet, elle ſongea ſeulement à la faire revenir. Quand la princeſſe eut repris avec ſes ſens une nouvelle confirmation de ſon malheur, la fée voulut en vain eſſayer de la calmer; toute ſa ſcience & ſon grand eſprit ſe trouvèrent bien médiocres pour conſoler une jeune perſonne d'avoir auſſi ſubitement perdu ſa jeuneſſe & ſa beauté. Perſonne ne me verra, s'écria Bellinette, pénétrée de la plus amère douleur, jamais je ne me montrerai : le plus affreux déſert, l'obſcurité la plus profonde conviennent

conviennent seuls au malheureux état que j'éprouve. A ce désespoir succédoient les larmes les plus tendres, & les discours les plus flatteurs. Quoi, madame, dit-elle encore, je ne serai donc plus pour vous qu'un objet d'horreur ! est-il possible que vous puissiez vous résoudre à me voir dans la cruelle situation où je suis réduite ! je dois à présent vous inspirer le dégoût le plus affreux, & vous faire la plus horrible peine à regarder. Quoi ! vous, qui me rendriez jeune & jolie, si j'avois le malheur d'être vieille, c'est vous, c'est Sublime elle-même qui me laisse précipiter, ou qui me précipite dans le comble du malheur ? Quel exemple pour votre justice & pour la bonté de votre cœur ! Que dira-t-on quand on verra le malheur que j'éprouve, moi, que vous avez tant aimée ! ne sera-t-on pas en droit de me soupçonner des plus grands crimes ! en est-il même qui puisse mériter une semblable punition ! L'espérance d'obtenir grâce lui fit encore ajouter mille autres choses. Sublime, touchée de compassion, eut peine à se vaincre elle-même ; mais sans vouloir apprendre à la princesse si cette cruelle métamorphose étoit son ouvrage, elle se contenta de lui dire avec

fermeté qu'il falloit se soumettre à l'ordre du destin. Otez-moi donc la vie, s'écria Bellinette d'une façon si déterminée, que la fée fut alarmée de son désespoir ; alors, pour tâcher d'adoucir sa peine, elle lui dit avec tendresse : tout ce que je puis faire pour vous, ma chère enfant, est de vous rendre alternativement jeune & vieille. Ce projet avoit toujours été celui de Sublime ; mais dans l'idée de lui faire trouver son malheur plus supportable, elle avoit été bien aise de lui en faire appréhender un plus grand. La princesse, bien persuadée qu'elle ne pourroit rien obtenir, ne voulut cependant point avoir rien à se reprocher dans une si cruelle extrêmité ; elle fit donc encore à la fée toutes les objections sur lesquelles l'amour-propre peut insister. Comment voulez-vous, lui disoit-elle, que je paroisse vieille avant le temps aux yeux d'un peuple & de toute une cour dont je suis sans-cesse environnée ? Quels ridicules & pour vous & pour moi qu'un pareil changement ! Mais Sublime, qui avoit tout prévû, lui répondit : je consens encore à vous ménager sur ce point ; je vous ferai passer pour votre grande tante, que l'on sait avoir été enlevée autrefois par Grondine la méchante, & dont depuis ce

temps on n'a point entendu parler : je dirai que touchée du récit que je vous ai fait de ſes malheurs, la bonté de votre cœur vous a fait deſirer de lui céder votre trône de deux jours l'un, pour lui donner au moins quelques jours heureux avant ſa mort, que ſon grand âge ne peut permettre de croire éloignée. J'ajouterai que vous m'avez même engagée à obtenir cette grâce de Grondine; à condition toutefois d'aller occuper ſa place. Ce trait de généroſité ne peut manquer de vous faire honneur : & ce ne ſera pas encore, ajouta-t-elle, le ſeul avantage que vous pourrez tirer de votre diſgrace. Vous allez voir à découvert le cœur de tous les gens qui vous environnent. Vous ſerez effrayée du peu de ſincérité que vous trouverez parmi cette foule de courtiſans, que vous avez vus juſqu'à ce moment uniquement occupés à vous plaire & à vous admirer. La façon naturelle dont ils vous parleront de vous-même à la faveur de votre déguiſement, en démaſquant à vos yeux leur caractère, ſervira encore à vous donner les moyens de vous corriger. Eh, madame, reprit Bellinette avec vivacité, une amie telle que vous laiſſe-t-elle quelque choſe à deſirer! L'envie de me rendre digne

de vous n'auroit-elle pas suffi pour me rendre parfaite ! La voix d'une amie sincère a bien peu de pouvoir contre une multitude, lui répondit la fée. Au surplus, c'en est assez, je ne veux plus rien entendre. Je ne vous recommande point le secret ; vous avez trop d'intérêt à le garder. Je vais songer à établir dans la cour le retour de votre grand'tante. Pendant le temps qui m'est nécessaire, je consens encore à vous rendre votre jeunesse & vos charmes; mais quand j'aurai tout préparé, vous vous soumettrez à prendre la figure que vous avez vue. Alors elle la toucha de sa baguette & sortit de son appartement. Bellinette se saisit d'un miroir, elle s'y regarda mille fois, craignant toujours que la vieillesse n'eût laissé quelqu'impression sur son visage. Quand elle fut pleinement rassurée, elle reparut à la cour.

Sublime la laissa quelques jours dans ce prétendu repos, si l'on peut appeler ainsi l'état qu'elle éprouvoit ; car si d'un côté elle jouissoit du plaisir de se retrouver jeune & jolie, elle trembloit en songeant qu'il faudroit cesser de l'être. Une des choses qui servoit le plus à la tourmenter, fut la satisfaction qu'elle étoit obligée de montrer du

retour de sa grand'tante. La fée en parloit continuellement, & ne cessoit point de la combler d'éloges, & ces éloges répétés par une foule de courtisans lui perçoient le cœur.

Quand Sublime eut suffisamment établi le retour de la vieille, dont l'âge étoit si considérable que personne ne se souvenoit de l'avoir vue, elle annonça son arrivée pour le lendemain. Tout le monde prit congé de la reine avec l'apparence de la plus vive douleur ; car on supposoit qu'elle passeroit fort mal son temps chez Grondine. Ce fut alors qu'elle sentit avec le plus violent désespoir les approches de la vieillesse. En effet, toutes les vieilles que l'on a vues, que l'on voit, & que l'on verra, ont eu le temps de se préparer à ce malheur ; elles ont d'abord remarqué une ride, un fil, en un mot la plus petite altération : en cherchant à la réparer, elles se sont toujours flattées qu'elle n'étoit point apperçue, elles ont vu qu'elles plaisoient. Elles ont pris peu à peu l'habitude de voir ce défaut ; souvent il s'est évanoui à leurs yeux par la découverte d'un nouveau auquel il a fallu donner les mêmes soins. Cette succession de temps apporte plus aisément de la consolation à

l'esprit. L'habitude des yeux & la quantité des exemples engagent à prendre son parti. L'amour-propre vient encore au secours, & persuade sans-cesse que l'on ne paroît point avoir cet âge cruel que l'on se déguise à soi-même ; que l'on est bien conservée, & que sûrement on ne paroît point si mal que telle ou telle, dont l'exemple véritable ou faux se présente facilement aux yeux. Toute la cour étoit alors occupée de la nouvelle scène qui alloit se passer; on tint plusieurs conseils sur la façon de recevoir la reine. Enfin, l'on convint que l'on prendroit les habits les plus sérieux que l'on eût dans sa garde-robe. Celles qui n'avoient que des parures trop jeunes prirent le parti de ne pas se montrer. Le premier jour, le battant l'œil, les écharpes, les petits manteaux furent imaginés sur-le-champ, on ne pouvoit rien inventer d'assez grave dans l'espérance de réussir. Sublime se souvint que les vieilles étoient pour l'ordinaire fort matineuses, & comme elle ne vouloit rien négliger pour mieux tromper, dès la pointe du jour elle fit monter Bellinette dans son char pour la ramener quelques momens après sous le nom & la figure de Belline. Songez, lui dit-elle en chemin, que vous

êtes à préſent une perſonne d'un âge très-avancé : n'oubliez pas que vos diſcours & votre maintien doivent répondre à l'opinion que l'on a priſe de vous. La triſteſſe de Belline lui tint lieu de ſageſſe & de réſerve. A ſon arrivée à la cour chacun s'empreſſa auprès d'elle ; elle n'avoit pas encore parlé que l'on vantoit déjà la ſageſſe de ſon eſprit & l'excès de ſa prudence. Enfin, tous les ſots courtiſans, partie la plus brillante comme la plus vile des états, ne pouvoient ſe taire ſur l'avantage d'être gouvernés par une reine d'une expérience conſommée : car dans une cour l'extérieur ſeul décide, & celui qui juge le plus promptement eſt celui dont l'avis l'emporte néceſſairement. Cependant cette vieille n'avoit que douze ans, & ſes propos, regardés la veille comme légers & frivoles, n'avoient acquis aucune ſolidité ; mais la prévention ſuffit, c'eſt elle qui décide, & la cour ſemblable en cela au peuple, ſe laiſſe toujours entraîner par le torrent. Belline réuſſit donc parfaitement au gré de ſes ſujets ; ſa prudence fut vantée, ſa ſageſſe fut célébrée, ſes malheurs excitèrent des plaintes. Quelques paroles inconſidérées & quelques vivacités de jeuneſſe, furent regardées comme des reſtes précieux

des agrémens qu'elle avoit eus autrefois, & comme des traits de la vieille cour, toujours recommandables dans une femme d'un certain âge. On en vint jusqu'au point de critiquer Bellinette & même avec amertume. Belline, malgré son indignation, parut y applaudir. Pour lors on ne garda plus de ménagement. C'est passer sa vie à jouer à la poupée que d'être gouverné par une reine de cet âge; sa naïveté que l'on vante n'est dans la vérité que sottise; les plaisirs qu'elle procure ne sont qu'une fatigue outrée auxquelles le corps ne peut résister, sans jamais donner aucune satisfaction à l'esprit: enfin, cette enfance éternelle, à laquelle il falloit se soumettre, étoit le comble de l'humiliation pour une cour éclairée. Aussi de ce moment, continuoit-on, on commençoit à vivre & à respirer. Belline ne pouvoit revenir de sa surprise. La scène du lendemain ajouta cependant encore à son étonnement: car elle fut reçue avec toutes les marques de l'attachement le plus véritable. Il sembloit que son retour eût fait l'unique occupation pendant le jour de son absence. On n'étoit point encore revenu de l'ennui que l'on avoit éprouvé la veille. On ne comprenoit pas comment on avoit le courage

de se montrer dans un tel excès de décrépitude ; il étoit même aisé de s'appercevoir que la vieille reine n'avoit point été jolie ; son esprit étoit encore plus baissé que son âge ne le comportoit ; en un mot, c'étoit un radotage parfait. Si d'un côté il étoit cruel pour Bellinette de passer sa vie à s'entendre déchirer sous toutes les formes, cette situation ne laissoit pas aussi que d'avoir son embarras pour les courtisans ; car il falloit précisément passer en un jour du blanc au noir, contredire ce que l'on avoit admiré la veille ; applaudir ce que l'on avoit critiqué ; s'habiller d'une façon toute opposée. Cette métamorphose continuelle devint bientôt une excellente leçon pour une jeune princesse née avec un esprit supérieur ; elle découvrit clairement le peu de cas qu'elle devoit faire des éloges qui lui étoient sans-cesse prodigués. Mais les critiques amères qu'elle essuyoit étoient d'autant plus piquantes, qu'elles étoient accompagnées de toute la malignité que l'envie de séduire inspiroit alternativement pour la jeune & pour la vieille. Ainsi la princesse, après avoir éprouvé le tourment le plus affreux, apprit à connoître la cour en particulier, & les hommes en général.

Telle étoit donc alors la ſituation de la cou de Bellinette. La curioſité de voir une choſe ſi ſingulière y avoit attiré pluſieurs princes étrangers; car dans ces temps de féerie les rois mêmes cherchoient à s'inſtruire; mais le ridicule d'une cour où l'on paſſoit alternativement du colin maillard à l'embarras d'oſer encore ſe montrer ſans bequille, ne pouvoit engager à y faire un long ſéjour. Le prince Brillant, guidé par la bonne fée Cotte-Blanche qui avoit préſidé à ſon éducation, & qui l'aimoit ſi fort qu'elle ne pouvoit s'en ſéparer; ce prince, dis-je, parut à cette cour avec un équipage digne de ſon rang. Il étoit bien fait; ſon abord étoit agréable; ſa converſation vive & enjouée répondoit parfaitement au nom qu'il portoit. Si Bellinette lui parut charmante, il ne fut pas long-temps ſans faire une égale impreſſion ſur ſon eſprit. Cette impreſſion eſt une des routes les plus sûres dont l'amour ſe puiſſe ſervir pour exercer ſon empire. On ſe plaît enſemble, on ſe communique ſes idées, le cœur s'ouvre, la tête ſe remplit, & cette tendre habitude devient enfin la plus ſolide occupation. Brillant n'étoit pas ſans défaut; mais en eſt-il, ou du moins peut-on les appercevoir, quand les grâces de la

jeuneſſe, de l'eſprit & de la figure ſe trouvent réunies ! De plus, c'eſt la jeuneſſe elle-même qui juge & qui décide ; elle ſait ce qui lui convient. Bellinette avoit cependant perdu une partie de ſa gaieté & de ſon enjouement depuis ſes malheurs. La vieilleſſe qui l'attendoit tous les jours l'affligeoit plus ſenſiblement que le retour de ſa jeuneſſe ne lui donnoit de ſatisfaction. Ces idées mortifiantes, ſans altérer ſes charmes, répandoient ſeulement un air de langueur & de retenue dans toute ſa perſonne. Sublime lui en tenoit compte ; elle régardoit ſa vivacité diminuée comme un commencement de ſageſſe. L'amour que Brillant ſut lui inſpirer changea encore en bien ſon caractère ; mais il lui fit auſſi éprouver de violentes inquiétudes. Ne voir ſon amant que de deux jours l'un, ce n'eſt aſſurément point aſſez ; il eſt cependant des malheureux en amour, qui feroient encore leur bonheur d'un pareil régime. Bellinette avoit ſur-tout défendu au prince de paroître jamais chez Belline ; elle ne vouloit le voir que sûre de lui plaire : indépendamment de toute coquetterie, on n'aime point à paroître vieille aux yeux de ſon amant. Elle avoit été obéie dans les commencemens ; mais la défenſe devint bientôt

pour lui un puiſſant attrait ; & Brillant n'étoit point encore aſſez amoureux pour connoître le prix d'un ſacrifice : il avoit les erreurs de ſon état & celles de ſon âge, c'eſt tout dire. Il ſe fit donc une idée délicieuſe de plaire à Belline ; & de n'aimer que Bellinette. Aux yeux de la même cour, c'étoit réunir tout ce qu'un homme à bonnes fortunes peut deſirer, & de plus il ſe croyoit à l'abri de tout éclairciſſement. La première fois que la princeſſe l'apperçut ſous la figure de vieille, elle le reçut avec l'air du monde le plus froid, & bien réſolue de ne lui point parler. Le prince perſuadé qu'il ne devoit cet accueil qu'au mécontentement de Belline du peu d'empreſſement qu'il lui avoit témoigné, ne ſongea qu'à le réparer : il mit tout en uſage pour la ſéduire. La princeſſe en fut piquée ; les hommages que l'on rendoit à ſa beauté pouvoient ſeuls la toucher : elle ignoroit qu'il fût encore d'autres moyens de plaire ; mais la coquetterie lui ſervit bientôt de leçon. L'eſprit étoit ſon unique reſſource ; elle ſut l'employer, & le prince en ſortit enchanté. Le lendemain il eut quelques reproches à eſſuyer ; mais la paſſion de la princeſſe prenant toujours de nouvelles forces, elle s'accoutuma inſenſiblement à ſe

montrer vieille aux yeux de ſon amant. Ceſſer de le voir, & ceſſer de plaire lui paroiſſoient plus à redouter que les peines qu'elle avoit d'abord enviſagées. Le prince de ſon côté devenant tous les jours un peu plus amoureux, paſſoit une vie aſſez agréable, & du moins très-occupée; il ne pouvoit quitter Belline ſans peine & retrouvoit toujours Bellinette avec plus de plaiſir. Il en étoit enfin venu au point de ne leur plus cacher à l'une & à l'autre ſes ſentimens. Jamais je ne vous ai tant aimé, diſoit-il quelquefois à Bellinette, & je ſens cependant que je donnerois ma vie pour prolonger les jours de Belline: je ſuis sûr, continuoit-il, qu'à votre âge elle avoit vos charmes, s'il m'étoit permis de croire que le temps pût exercer ſon pouvoir ſur vous, je croirois que vous auriez un jour ſes traits, & ſa figure. Ne pourrai-je donc jamais goûter à la fois les tranſports de l'amour & les douceurs de l'amitié. Je ne ſuis point jalouſe, lui diſoit la princeſſe; je ne ſerois point heureuſe ſi l'amour étoit la ſeule paſſion qui pût occuper votre ame. Aimez Belline, c'eſt la plus grande marque de paſſion que vous puiſſiez donner à Bellinette; (car par coquetterie elle étoit flattée d'être aimée les jours

de sa vieillesse, pendant lesquels Brillant n'avoit assurément pas de rivaux). Ils avoient souvent de semblables conversations. Cependant la bonne fée Cotte-Blanche n'avoit point abandonné le prince depuis son arrivée; & semblable aux mères qui croyent avoir tout fait quand elles n'ont point perdu leurs filles de vue, elle ne lui avoit jamais donné le moindre conseil sur sa conduite : & charmée de l'amour qu'il avoit inspiré à la princesse ou plutôt des préférences qu'il sembloit obtenir, elle vint un jour trouver Sublime, & lui dit : nos enfans s'aiment; ils sont nés l'un pour l'autre; pourquoi différer de les unir ? L'amour leur sera plus utile que toutes nos leçons. Il n'est pas encore temps, lui répondit Sublime; il s'en faut beaucoup qu'ils connoissent & qu'ils ressentent l'amour, selon la haute idée que je m'en suis toujours faite. Je conviens que cette passion éprouvée même avec médiocrité corrige sûrement de tout défaut à l'égard de l'objet aimé; mais les réflexions & les exemples n'en sont pas moins nécessaires pour se conduire à l'égard du monde en général, sur-tout pour des princes qui doivent gouverner les autres. Bellinette n'est pas parfaite, je le sais, poursuivit-elle; mais votre prince a encore bien

des erreurs ; ſon cœur eſt ſouvent aveuglé par ſon eſprit ; l'habitude du trône lui fait penſer que tous les hommes ſont nés pour lui. Il regarde l'attachement qu'on lui témoigne & les ſervices qui lui ſont rendus, comme une dette dont on s'acquitte. Je conviens que la reconnoiſſance n'eſt pas la vertu des princes en général ; mais elle doit être celle de nos élèves : en un mot, il faut que Brillant ſoit parfait ou qu'il renonce à la princeſſe. Cotte-Blanche, que la réflexion n'avoit jamais menée bien loin, fut très-étonnée du diſcours de Sublime. Elle voulut d'abord ſe fâcher ; mais la fée lui repréſenta avec douceur que les plus ſages étoient ſujets comme les autres à s'abuſer ; que la raiſon ſervoit non-ſeulement à convenir de ſes torts, mais à les réparer ; que ſa conduite à l'égard de Bellinette étoit un aveu de ceux qu'elle reconnoiſſoit avoir eus : enfin elle amena Cotte-Blanche au point de convenir qu'il y avoit eu beaucoup de négligence de ſa part dans l'éducation qu'elle avoit donnée à Brillant : que faute de l'avoir accoutumé à refléchir, il s'étoit inſenſiblement habitué à regarder les hommes du haut de ſon trône comme étant d'une autre eſpèce que lui ; qu'il avoit même quelquefois ſacrifié les

richeſſes & la vie de ſes ſujets, à ſa fantaiſie & à ſon ambition, comme un bien qui lui appartenoit. La bonne fée croyoit avoir fait ces découvertes toute ſeule, quoiqu'elle eût été prodigieuſement aidée par Sublime. Ainſi elle ajouta encore pluſieurs autres choſes & toutes dans la même idée, car elle étoit ſi étonnée de raiſonner (c'étoit peut-être la première fois de ſa vie) qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à finir. Cependant Sublime haſarda encore quelques critiques ſur l'abus de l'eſprit & ſur le faux brillant; mais ſes réflexions ſe trouvant de beaucoup trop délicates pour Cotte-Blanche, elle ne voulut point abuſer de ſa ſupériorité, & ſe contenta de chercher avec elle les moyens d'éclairer l'eſprit du prince & de le faire renoncer à ſes erreurs. Les fées ſe croyoient ſouveraines maîtreſſes de leurs élèves; mais toutes puiſſantes qu'elles étoient, elles éprouvèrent elles-mêmes des obſtacles; tant il eſt vrai que tout ce qui reſpire eſt traverſé. Pour l'intelligence de cet événement, il eſt bon de reprendre les choſes d'un peu plus haut. On a vu Bellinette transformée en Belline : cette princeſſe avoit non-ſeulement exiſté, mais elle vivoit encore malgré ſon grand âge. Bellinette inſtruite par Sublime n'avoit fait à ſa cour

que le récit d'une partie de ſon hiſtoire, la voici toute entière.

Hiſtoire de Belline.

GRONDINE avoit autrefois été chargée, en qualité de fée, de gouverner le royaume que la ſucceſſion des temps fit enſuite tomber ſur la tête de Bellinette. Cette fée naturellement de mauvaiſe humeur, devint encore plus inſupportable quand elle eut à conduire de plus les deux enfans que le roi & la reine mirent au jour. Le petit prince, aïeul de Bellinette, & que l'on connoît dans l'hiſtoire ſous le nom de Millefleurs, étoit frère de Belline dont il s'agit ici, & dont Sublime avoit fait prendre la figure à ſon élève. Grondine étoit ſans-ceſſe après ces deux pauvres enfans, leur gentilleſſe ſembloit la révolter. On aſſure même qu'elle pouſſa un jour l'humeur juſqu'à donner un ſoufflet au petit prince. La reine ſa mère qui l'aimoit à la folie eut à ce ſujet une ſcène avec Grondine; elles furent au moment de ſe ſéparer & de faire un éclat qui ne pouvoit être que dangereux; mais l'on fit un accommodement dans lequel on convint que Grondine ne ſe mêleroit plus

du prince, & qu'en récompense on lui abandonneroit absolument la malheureuse princesse. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on voit dans toutes les familles les filles sacrifiées avec la plus grande injustice à ce que l'on croit avantageux pour les garçons. Belline fut donc la victime de cet accord, & la fut de toutes les façons possibles : non-seulement elle étoit grondée pour deux, mais elle n'avoit pas la consolation de raconter ses peines. Elle étoit continuellement obligée de se cacher dans un coin de sa chambre pour pleurer tant, que cela faisoit pitié. Quand Grondine l'appeloit, elle étoit dans la cruelle nécessité de courir de toutes ses forces pour être grondée plus vîte ; & qui plus est, il falloit encore qu'elle cachât ses larmes. Si la fée se fût apperçue qu'elle eût pleuré, son humeur en auroit encore redoublé ; en un mot elle étoit obligée d'agir comme si elle eût été continuellement caressée. On prenoit part à sa peine, mais c'étoit d'une façon si détournée ; on la plaignoit même si bas qu'elle ne pouvoit s'en appercevoir. Personne enfin, pas même le roi & la reine n'osoient dire ce qu'ils en pensoient, c'eût été le moyen de la faire gronder davantage. Ces tourmens & ces peines n'empêchèrent point la princesse de grandir & de

devenir belle & éblouiſſante. Pluſieurs princes en devinrent amoureux ; la crainte que Grondine inſpiroit les écarta tous, ou plutôt ou plûtard. Le prince Fidèle fut le ſeul qui ne redoutant rien à l'abri de ſa franchiſe, s'abandonna aux charmes d'une paſſion qui fut bientôt payée du plus tendre retour. Grondine, qui ſentoit l'amour comme les Ogres ſentoient autrefois la chair fraîche, ne fut pas long-temps à s'en appercevoir. La fureur la tranſporta, & toujours en grondant, ſans écouter la moindre réflexion, elle commença par les enlever dans ſon char noir, & les conduiſant ſur les bords de la mer glaciale, elle en mit un au pied d'une montagne & l'autre au ſommet, en leur diſant : cherchez-vous à préſent, parlez-vous ; trompez-moi, j'y conſens, ſi vous le pouvez ; vous n'êtes pas cependant éloignés l'un de l'autre. En effet, quand l'un montoit, l'autre deſcendoit ; quand Fidèle s'arrêtoit, Belline en faiſoit autant : tel étoit l'enchantement de la fée. Mais de quoi l'amour ne tire-t-il pas parti ? Dans une auſſi cruelle ſituation leurs ſentimens étoient nourris par l'eſpérance de ſe rencontrer, par l'idée de n'être point éloignés, par le plaiſir d'habiter les mêmes lieux, & par la conſolation de s'offrir tout ce qu'ils

souffroient. Ceux dont l'humeur tourmente les amans, ignorent la vivacité qu'ils donnent à l'amour; cette connoissance seroit un tourment qu'il faudroit leur procurer. Heureusement l'humeur de Grondine avoit placé ces fidèles & malheureux amans dans les pays froids, qui conservent la force & la beauté. Cependant plusieurs années s'étoient révolues dans cette cruelle situation, qui n'auroit peut-être fini qu'avec leur vie, car Grondine joignoit l'entêtement à l'humeur, si la doyenne des fées, en regardant son grand livre, n'avoit vu qu'il lui manquoit un prince & une princesse. Elle en demanda compte à Grondine qui s'en trouva chargée. Le premier supplice qu'elle éprouva, fut l'aveu de sa faute, qu'elle fit en balbutiant en présence de toutes les fées. Le conseil envoya promptement chercher ces malheureux amans, qui cependant n'étoient point à plaindre, puisqu'ils étoient fidèles & qu'ils n'éprouvoient point de jalousie: on attendit leur présence pour condamner Grondine à demeurer chouette pendant trente ans, conservant les lumières de son esprit & la noirceur de son caractère, mais privée de tout son pouvoir. Après avoir rendu cet équitable arrêt, les fées offrirent à Belline & au prince Fidèle des

royaumes à leur choix ; mais d'un commun accord ils n'en voulurent aucun. Nous ſerions, dirent-ils, des princes triſtes, nous ne connoiſſons plus le monde & ſes uſages : occupés de nos plaiſirs qui nous ſuffiſent parfaitement, comment nous ſeroit-il poſſible de gouverner les autres ? Les fées charmées de ce rare exemple d'amour & d'équité, les tranſportèrent dans une des isles fortunées, & leur firent trouver à l'envi tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire.

Il y avoit long-temps que ces événemens étoient paſſés, & Grondine revenue dans ſon premier état, pour avoir été punie n'en étoit ni plus douce ni plus raiſonnable ; elle imagina que Sublime n'avoit fait reparoître Belline dans le monde, ou du moins ſa figure, que pour rappeler le ſouvenir de ſa punition. Son humeur lui fit bientôt regarder comme certitude ce qu'elle n'avoit d'abord écouté que comme ſoupçon ; & ne conſultant plus que la fureur, elle réſolut de déranger les projets de ſes compagnes, & de faire tomber ſa colère ſur le prince Brillant & ſur la princeſſe Bellinette. Pour cet effet, un jour que ce prince étoit à la chaſſe, elle l'enveloppa d'un nuage épais, & paroiſſant tout-à-coup, elle le fit monter dans ſon

char, que des chiens & des chats attelés tiroient tant bien que mal; car ce que l'humeur arrange & ce que la discorde tire ne marche pas ordinairement d'un pas trop égal. La surprise & l'étonnement du prince lui firent garder le silence quelques momens, & Grondine en profita pour se fâcher contre les animaux qui traînoient sa voiture, & qui véritablement étoient eux-mêmes fâchés les uns contre les autres. Quand ils furent arrivés dans la caverne obscure qu'elle habitoit, & qui étoit toujours remplie de tous les animaux que la nature a rendus antipathiques, Brillant lui demanda avec fierté ce qu'elle avoit résolu de faire de lui. Ce que je veux faire de vous, reprit-elle avec le ton de voix enroué que donnent ordinairement l'aigreur & l'humeur, vraiment! vraiment! ce sont bien les fées que l'on interroge de cette façon; mais voyez, je vous prie, j'irai lui dire ce que je veux faire de lui; j'instruirai Monsieur; je verrai si ma conduite a le bonheur d'en être approuvée! je la réformerai si elle ne lui plaît pas! Cette belle tirade plus longue encore fut mille fois interrompue par les menaces qu'elle faisoit à ses chiens qui se battoient, ainsi qu'à ses chats qui juroient. Quand Brillant eut trouvé

l'instant un peu plus favorable, il lui dit avec douceur : Hé, madame, que vous ai-je fait ? Quoi ! tu me feras toujours des questions, répondit-elle avec fureur, je suis bien faite pour y répondre. Sublime & Cotteblanche se repentiront de ce qu'elles m'ont fait, j'en jure. Mais qu'ai-je de commun, poursuivit le prince, avec ces dames respectables ? Elles t'aiment, répliqua Grondine; ce n'est qu'en te tourmentant que je puis leur faire sentir que mon pouvoir égale leur autorité ; & Bellinette elle-même.... Quoi, madame, interrompit Brillant, vous auriez la cruauté de faire souffrir cette aimable princesse ! Les sentimens de l'amour révoltèrent de tous temps les cœurs portés à la haine ; ainsi ce tendre intérêt, ces douces paroles dictées par l'amour même, causèrent à Grondine un redoublement d'aigreur si considérable, qu'en balbutiant & en écartant la dragée elle s'écria comme si on l'avoit prise a la gorge : Bellinette..... tu l'aimes, j'en jure.... hé bien, tu ne la verras, avant qu'elle eût achevé, jamais, car c'en étoit fait, si elle eût prononcé ce terrible mot, Sublime, qui n'avoit pas perdu le prince de vue, se trouva derrière elle & lui souffla, que tu n'en sois digne. Beaucoup

de gens, sans être aveuglés par la colère; ni se trouver dans un état aussi violent que Grondine, prennent tous les jours le mot qu'on leur présente; aussi la méchante fée le répéta sans même y faire aucune réflexion. Après cet important service, Sublime se retira & laissa parler Grondine, dont les paroles ne pouvoient plus être que du bruit. Brillant ignoroit encore tout le risque qu'il avoit couru; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il prit le parti du silence. Les gens d'humeur l'interprêtent mal, & le regardent ordinairement comme une marque de mépris; ce n'étoit pas l'intention du prince. Séparé de Bellinette, ses idées ne lui présentoient que des souvenirs, & ses plaisirs n'étoient plus que des regrets. Grondine quelquefois vouloit lui faire accueil & le ramener par des politesses; mais son naturel & ses manières rendoient sa douceur si déplacée, que l'on regrettoit ses emportemens quand elle étoit polie. Enfin dans le triste séjour que le prince fit auprès d'elle, il remarqua non-seulement les inconvéniens, mais encore l'inutilité de la bile, de l'aigreur, de la déraison, de l'injustice & de la prévention. Cet exemple terrible & si souvent répété le rendit tout le reste

de

de ſa vie égal & modéré. Il s'étoit flatté vainement de pouvoir adoucir l'eſprit & le caractère de Grondine ; ſes manières douces & obligeantes ne ſervirent qu'à l'irriter davantage : ne pouvant voir Bellinette ni ſe conſoler avec Belline, il paſſa donc les plus cruels momens que l'on puiſſe imaginer. Après un ſéjour auſſi triſte, la fée excédée du prince, car l'humeur ſe ronge elle-même, le tranſporta pendant qu'il dormoit dans un pays qui lui étoit inconnu. Ce ne fut aſſurément pas le bruit qui interrompit ſon ſommeil, car on n'en entendoit d'aucune eſpèce ; mais à ſon réveil il ſe vit entouré de beaucoup de gens qui le regardoient avec étonnement. Il voulut leur parler : cette voie lui fut inutile ; pour s'éclaircir il eut recours aux geſtes, il fut d'abord entendu. Enfin avant la fin du jour il reconnut clairement que tous les habitans de ce pays étoient ſourds & muets. L'envie de briller & de montrer de l'eſprit, qui ne l'avoit pas encore abandonné, ne lui fut alors d'aucune reſſource ; cette éloquence naturelle, cette imagination vive, ce feu dont il ſe piquoit ; enfin, tous ſes merveilleux talens lui devinrent parfaitement inutiles. Brillant s'apperçut bientôt qu'il falloit

être fort différent de ce qu'il étoit au milieu d'un peuple composé de gens sages, posés, & qu'un geste gouvernoit. Les usages auxquels il fut contraint de se soumettre, & les réflexions qu'il fut obligé de faire, devinrent pour lui une excellente leçon. Il acquit en peu de temps le jugement, le bon sens & le maintien : il est vrai que les chagrins de l'absence contribuèrent encore beaucoup à le mettre au ton de ce triste pays. On avoit pour lui tous les égards possibles : on lui laissoit toutes sortes de libertés : on s'empressoit à l'obliger ; mais on ne pouvoit lui apprendre des nouvelles de Bellinette. Quand il n'eût pas été amoureux, les plaisirs que des sourds & des muets peuvent prendre & procurer, auroient paru insipides à un homme doué de tous ses sens : mais quelle affreuse situation pour un malheureux amant qui n'auroit pu trouver de consolation qu'à faire le récit de ses malheurs ! Le prince, après avoir parcouru ce triste royaume, reconnut que ces peuples avoient reçu l'ordre de ne le point laisser sortir de leur pays ; car jamais il n'éprouvoit de gêne ni de contrainte, que lorsqu'il s'approchoit de certains endroits qu'il jugea sans peine être les frontières de leurs états. Voyant

qu'il ne pouvoit espérer de liberté du côté des terres, il tourna ses pas vers le rivage. La mer bordoit une partie de ce vaste continent ; la marine de ce peuple étoit même considérable : mais le prince n'y trouva pas plus de facilité. Matelots & pilotes, tout fut inexorable, tout fut incorruptible. Enfin, après un temps fort considérable, lorsqu'il n'imaginoit plus aucune ressource, il fut conduit sur le bord de la mer, où il trouva un vaisseau tout équipé, dans lequel il lui fut permis de s'embarquer. On a toujours été persuadé que cette liberté qui lui fut accordée étoit l'ouvrage de Cotte-blanche & de Sublime.

Après un mois de navigation les muets, qui l'avoient aussi bien servi sur mer que sur terre, lui firent entendre par signe qu'il ne manqueroit d'aucune des choses nécessaires ; & après lui avoir fait les adieux les plus tendres, (car il en étoit venu au point de connoître tous leurs gestes & d'y répondre même avec facilité), ils le débarquèrent dans une petite isle & prirent le large. Une montagne aride & sèche, qui s'élevoit à perte de vue, occupoit la plus grande partie de cette isle. Le prince en fut d'abord effrayé, mais ayant fait quelques pas, il

apperçut entre la montagne & le rivage une petite plaine dont l'aſpect n'avoit rien de ſauvage ; tout y peignoit la nature ſimple & riante : entre les tiges des plus beaux arbres on découvrit un terrein fertile & délicieux, à l'ombre de cette futaie magnifique. Tous ces grands arbres, recommandables par leur antiquité, étoient ornés de tablettes, ſur leſquelles étoient poſés des milliers de bouquets plus ou moins gros, mais toujours formés par l'aſſemblage heureux des plus ſuperbes fleurs ; l'air en étoit embaumé, les yeux en étoient charmés. Les géographes & les voyageurs n'ont jamais parlé de ce pays que ſous le nom de l'isle des bouquets. Le prince en voyoit arriver de nouveaux à chaque inſtant, les uns ſe montroient avec autant de faſte & d'étalage que d'empreſſement, & prenoient place dans les endroits les plus apparens ; d'autres plus modeſtes, ſans être plus ſincères, s'épanouiſſoient auſſitôt, contens d'être arrivés. Ils étoient tous dans des caraffes de la plus belle eau ; & ſur ces caraffes on voyoit le nom gravé de ceux qui les envoyoient, les motifs de leurs préſens & les chiffres de ceux à qui ils étoient offerts. Le prince, en les examinant, vit avec plaiſir les noms de pluſieurs

perſonnes de la cour de Bellinette & de la ſienne. Les choſes les plus inanimées qui nous parlent de ce que nous aimons, quelqu'indirectement que ce ſoit, ſe font toujours entendre, & ont pour nous un puiſſant attrait; elles ſont une conſolation dans les malheurs de l'abſence, & leur converſation peut ſeule diſtraire & conſoler des peines. Cependant ces fleurs, ces caraffes, enfin tout ce qui ſe préſentoit aux yeux de Brillant étoient autant d'énigmes pour lui. Dans le moment qu'il étoit le plus occupé de ces réflexions, il vit avec ſurpriſe que pluſieurs de ces bouquets ſe fanoient à l'inſtant même de leur arrivée, que les eaux de preſque toutes les caraffes ſe noirciſſoient & devenoient bourbeuſes & corrompues; il remarqua encore que tantôt quelques fleurs, tantôt les bouquets en entier, diſparoiſſoient ſans que perſonne parût s'en approcher. Surpris de ces prodiges, il avança dans la plaine pour ſatisfaire ſa curioſité. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il ſe trouva dans le centre, en face d'une ſtatue du plus beau marbre blanc. Elle repréſentoit une femme d'une agréable proportion, charmante par ſa modeſtie, ſa candeur & la ſimplicité de ſa coëffure & de ſes habillemens; elle for-

moit un groupe avec des lions, des tigres, des panthères & des ſerpens, qui paroiſſoient la careſſer & s'adoucir pour elle; ce groupe faiſoit face à toutes les parties de la petite plaine, & le piédeſtal de figure circulaire recevoit à moitié de ſa hauteur un rétable, qui formoit un autel ſur lequel on voyoit trois ou quatre fleurs des champs, vives & dans tout leur éclat; des caraffes ébrechées les portoient, mais l'eau en étoit auſſi pure que ſa ſource. On y liſoit les noms de quelques gens d'un état ſimple. Une caraffe entr'autres ſe diſtinguoit, & par la place qu'elle occupoit ſur l'autel, & par ces mots : on ne veut qu'une fleur, cependant ma vie eſt toujours prête. L'eſprit du prince fut enfin éclairci en liſant l'inſcription de la ſtatue écrite en gros caractères; elle étoit conçue en ces termes : rougiſſez, mortels, en voyant ceux que j'ai ſoumis. Brillant, ſaiſi & touché, comme les gens bien nés le ſeront toujours à l'aſpect des objets vertueux, ne pouvoit s'arracher de ces lieux, & vouloit en découvrir toutes les particularités. Les fées, contentes de ſes ſentimens & du reſpect dont elles le voyoient pénétré, permirent à la ſtatue de s'animer, d'abandonner le piédeſtal qui la portoit, &

d'accompagner Brillant pendant le ſéjour qu'elles avoient réſolu qu'il feroit dans cette isle. Leurs ſoins ne ſe bornèrent point à ce ſecours moral, elles lui firent encore rencontrer au pied du plus bel arbre de la futaie une petite habitation, où toutes les choſes néceſſaires ſe trouvoient ſans aucun ſuperflu. La Réconnoiſſance animée ne le quitta plus, & lui parla en ces termes : Née avec le monde, peu de princes juſqu'à vous, ſeigneur, m'ont connue, encore moins viſitée ; cependant, ſi l'on s'en rapportoit aux diſcours de tous les hommes, & à ceux des princes mêmes, mon empire ſeroit d'une vaſte étendue ; il n'y a perſonne qui ne ſe vante de me rendre un culte parfait & continuel. Vous voyez néanmoins, ſeigneur, le peu d'étendue du terrein qu'occupe la Reconnoiſſance ſur toute la ſurface de la terre. Je me ſuis fait long-temps ſcrupule d'exiger même une fleur de ceux qui avoient reçu quelques ſervices ; mais enfin j'ai voulu qu'il exiſtât quelques témoins du bienfait ; l'oubli total donnoit trop de facilité aux ingrats. Vous avez pu remarquer avec quel étalage on m'envoye ces amas de fleurs, qui ne conſervent ſouvent que quelques minutes leur éclat & leur odeur ; l'ingrati-

tude, mon ennemie, les sèche & les fane sans-cesse : elle a cent moyens pour y parvenir. Tantôt elle fait usage de l'esprit pour me détruire, elle développe & suppose des motifs à l'obligation reçue ; elle allègue des procédés, ou rappelle des négligences dans la société. Que sais-je, elle met tout en usage, & ne réussit que trop bien à me bannir des cœurs de ceux mêmes dans lesquels je me croyois le plus solidement établie. Elle n'a pas, continua-t-elle, beaucoup de chemin à faire pour exercer ses perfidies. Cette terrible montagne aride & séche n'étoit autrefois qu'une taupinière dans laquelle l'ingratitude étoit renfermée ; elle s'est accrue insensiblement ; elle est enfin devenue cette masse énorme qui renferme des cavernes immenses, trop resserrées encore pour la foule des courtisans qui l'environnent, & pour contenir tous les bouquets fannés & désséchés qui s'envolent continuellement dans sa triste demeure ; ils lui servent de trophées. Cependant par une loi du destin, le nom de celui qui l'a donné demeure attaché au bouquet, & quand le hasard fait lire le bienfait & le nom de celui à qui il étoit adressé, c'est alors que l'ingratitude allégue tout ce que l'esprit ou les travers du monde savent si

parfaitement lui ſuggérer, & qu'elle trouve toujours des excuſes applaudies par la foule de ceux dont elle eſt environnée. Auſſi mon empire ſe rétrécit tous les jours, la montagne me gagne ſans-ceſſe; il eſt vrai que ce petit coin du monde eſt encore trop étendu pour recevoir & pour contenir les offrandes ſincères qui me ſont envoyées. L'expérience auroit dû me rendre ſage; mais rien ne me corrige : trop sûre de travailler pour le faux triomphe de ma rivale, je m'expoſe encore tous les jours avec joie à en courir les riſques; & mes peines ne ſont pas perdues, à mon ſens, quand je trouve un cœur reconnoiſſant entre mille. Je puis vous parler, continua-t-elle, d'autant plus librement, que votre nom ſe voit ici; il auroit peut-être dû s'y trouver plus fréquemment, ajouta-t-elle en baiſſant la voix; mais ſuivez-moi. Le prince lui obéit. Après avoir marché quelques pas, il apperçut un bouquet qu'il offroit à Cotte-Blanche en reconnoiſſance des ſoins qu'elle avoit pris de lui; la caraffe de Bellinette adreſſée à Sublime étoit à côté de la ſienne : les fleurs de l'une & de l'autre étoient fraîches & dans leur beauté. Je ne vois point ici, s'écria le prince, la preuve de mes ſentimens & de ma reconnoiſſance pour les

bontés de Bellinette ! La reconnoissance que l'on doit à l'amour ne me regarde point, lui répondit la déesse, en rougissant. Brillant voulut ensuite examiner quels sentimens pouvoient conserver plusieurs personnes qu'il avoit traitées avec la plus grande distinction ; mais il n'apperçut aucune de leurs caraffes. Ce n'est point ici, dit la déesse, qu'il faut les chercher, vous les trouverez chez mon ennemie. Le prince éprouvoit pendant les conversations qu'il avoit avec la Reconnoissance, cet épanchement de cœur, ce charme de la vertu qui parle sans-cesse aux honnêtes gens, & qui fait le tourment des cœurs corrompus. J'ai pu vous connoître, j'ai pu vous sentir, lui dit-il, j'ai pu vous admirer, puis-je vous oublier de ma vie ! Un charme secret & plus fort que moi-même m'oblige à m'éloigner ; les malheurs de ma situation font que je vais malgré moi où j'ai horreur de me trouver. Grondine, la cruelle Grondine, non contente de m'arracher depuis si long-temps à ce que j'aime, me force encore de vous quitter, douce & délicieuse déesse, pour aller voir l'Ingratitude son amie, & notre commune ennemie. A ces mots, pénétré de tendresse & d'attendrissement, il embrasse la Reconnoissance

& prend le chemin de la montagne. Ces deux divinités ſont ſi voiſines que le prince n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour ſe trouver ſur les terres de l'ingratitude, ou plutôt à l'entrée de ſa caverne. La déeſſe y parut ſuivie d'une brillante cour dont elle entretient la fauſſe joie avec cent viſages. Les excuſes, vêtues de toutes les couleurs, & les prétextes frivoles l'accompagnent ſans-ceſſe. Malgré l'éclat de ſon nombreux cortège, malgré les dorures dont ſa caverne lui parut lambriſſée, le prince ne put la voir qu'avec horreur. Un homme rempli de reconnoiſſance peut-il enviſager autrement l'ingratitude. Le mépris qu'il lui marqua diminua d'abord l'accueil obligeant de cette pernicieuſe déeſſe. La colère s'emparant de ſon eſprit, ſa feinte douceur ſe convertit en fureur, & s'exhala en propos mépriſans. Va, lui dit-elle, ta prétendue généroſité, tes grands ſentimens alambiqués ne ſe trouvent qu'avec la ſottiſe. Si ton eſprit ſe développe un jour, tu ſauras me retrouver : le monde & les exemples te ramèneront à moi. Sors, je ne puis encore te plaire, & ta préſence feroit le malheur & la peine de ceux qui me ſont attachés. Le prince, ſans être piqué, ſe contenta de la regarder avec

l'indignation qu'inſpire la vertu contre les vices. Content de s'éloigner, il ſortit ſans autre deſſein que d'éviter un ſemblable objet. A peine eut-il fait quelques pas, qu'un char traîné par des colombes ſe préſenta devant lui. Dès qu'il y fut monté, les colombes prirent leur vol, & traversèrent pluſieurs étendues de terres & de mer. Enfin, il ſentit une douce & charmante impreſſion dans l'air; les colombes s'arrêtèrent & ſe posèrent dans un pays ſi fertile & ſi délicieux, que le prince en fut frappé malgré la triſteſſe & le chagrin qui le tourmentoient depuis qu'il étoit ſéparé de Bellinette. Après avoir récréé quelque temps ſes yeux de toutes les beautés naturelles qui ſe préſentoient à lui de tous côtés, il deſcendit avec impatience du char qui l'avoit conduit. Tant de charmes répandus ſur cette terre lui firent eſpérer d'y rencontrer Bellinette. Quel autre objet, diſoit-il en lui-même, pourroit animer cette prodigieuſe quantité de belles fleurs! Les cœurs tendres ſont toujours ſenſibles aux attraits de la douce nature, d'autant plus qu'elle ne peint & ne retrace que l'amour. Le prince Brillant marcha quelque temps plus diſſipé qu'il ne l'avoit été depuis les tourmens que Grondine exerçoit ſur lui; ſurpris

cependant de n'appercevoir aucun habitant dans un pays si agréable, il vit assez près de lui une petite vieille, propre, mais simplement vêtue, qui couroit au secours d'un oiseau qui s'étoit pris la patte entre deux branches, & qui témoignoit sa douleur par la façon dont il se débattoit. Quels furent l'étonnement & la joie du prince en reconnoissant Belline, cette Belline dont l'esprit l'avoit charmé ! Il courut à elle avec plus de vivacité qu'elle ne couroit elle-même, & lui dit : Ah ! ma chère Belline, quel bonheur pour moi de vous rencontrer ! Fidelle de son côté qui n'étoit pas loin, ayant apperçu la course de Belline, avoit tout quitté pour joindre ses empressemens aux siens, de façon qu'il arriva pour entendre les mots affectueux que prononçoit le prince. Ils le glacèrent d'effroi. Ces mots sortis de la bouche d'un jeune homme aimable & bien fait le firent frémir : c'étoit le premier mouvement de jalousie qu'il eût jamais éprouvé. Le malheur de ce sentiment est de raisonner fort mal ; aussi Fidelle s'affligea, & son cœur fut déchiré. Cependant, Belline paroissoit surprise de l'accueil de connoissance qu'on lui faisoit, & ne répondoit rien au prince. Fidelle auroit pu se rassurer par ces preuves, & par

l'âge de Brillant qui ne pouvoit avoir connu Belline, qui depuis trente ans au moins n'avoit apperçu que lui; d'ailleurs les ſentimens de cette princeſſe & tous les événemens paſſés auroient dû le tranquilliſer. Mais la jalouſie eſt ſourde, elle eſt aveugle, les jugemens & les impreſſions des autres ne ſervent à rien; ils ſont inutiles pour la calmer; on eſt jaloux de l'objet qu'on aime tel qu'il ſoit, parce que l'on en veut tout. Belline qui s'apperçut de la peine que Fidelle ſouffroit, devint encore plus embarraſſée & voulut ſe retirer. Quoi, vous faites ſemblant de me méconnoître, ma chère Belline, lui dit le prince; vous à qui j'ai de ſi grandes obligations, vous dont je révère le cœur! Mais, pourſuivit-il avec plus de vivacité, parlez-moi naturellement, ne verrai-je pas demain Bellinette? Comment, vous en êtes déjà aux petits noms, s'écria douloureuſement le prince Fidelle! Cet imbroglio ne dura que quelques momens; les vieux princes démêlèrent enfin la vérité par les éclairciſſemens qu'ils ſe donnèrent l'un à l'autre: enſuite ils conduiſirent Brillant dans leur demeure. Pluſieurs palmiers la formoient; des mouſſes, des meubles aſſortis & charmans par leur propreté ſuffiſoient dans un pays tempéré,

où l'on ne trouvoit aucun animal dangereux. Ce fut là que Brillant eut tout le temps néceſſaire pour admirer les tendres ſoins de ces bons & véritables amans. Son cœur fut pénétré en voyant leur amour ; il étoit vif, il étoit pur, ſans jalouſie & ſans ſacrifice. Enfin c'étoit l'amour ami, qui réunit tous les deſirs & comble toutes les néceſſités. Les fruits ſeuls les nourriſſoient, ils étoient produits ſans culture par une terre toujours ornée de fleurs, arroſée de petits ruiſſeaux d'une eau toujours claire & nette qui ne groſſiſſant jamais n'apportoit aucun obſtacle pour les traverſer. L'aſpect de tant de beautés produiſoit les comparaiſons riantes de leurs converſations ; il embelliſſoit l'expreſſion & la peinture de leurs ſentimens ; ce beau pays leur donnoit enfin & leurs idées & leurs beſoins. Les oiſeaux troubloient ſeuls ou plutôt amuſoient & décoroient leur ſolitude ; ces heureux amans ne craignoient point le dégoût, ils s'aimoient comme au premier jour. Le ſouvenir de ce qu'ils avoient ſouffert toujours préſent à leur eſprit, augmentoit leurs jouiſſances ; leurs cœurs, leurs goûts, tout étoit d'accord. Cette tendre union ne leur ayant jamais donné d'enfans, rien ne leur faiſoit enviſager l'avenir & tous les atta-

choit au préſent. Ce fût là que Brillant apprit à aimer ou plutôt à connoître le véritable amour. Cependant Belline & Fidelle inſtruits de tout ce qui lui étoit arrivé, ne ſe contentèrent pas des bons exemples qu'ils lui donnoient continuellement, ils lui parlèrent encore avec la franchiſe d'une ſimplicité éclairée, & lui firent ſentir les différences qui doivent ſe trouver néceſſairement entre la conduite d'un prince ſur le trône ou celle d'un prince retiré.

Il eſt temps à préſent de revenir à Bellinette. Grondine après avoir enlevé le prince Brillant, s'étoit auſſi emparée de cette princeſſe, ſans que tout l'art de Sublime pût y mettre obſtacle, tant l'humeur a de reſſources & de droits dans le monde ! D'abord que la petite reine qui dans ce moment étoit Belline, c'eſt-à-dire vieille, fut en la poſſeſſion de la méchante fée, elle la tranſporta dans une forêt ſombre & noire, capable d'inſpirer la frayeur aux gens même les plus avancés en âge. Les cris, les terreurs, les careſſes de cette princeſſe ne purent adoucir la fée qui lui dit après avoir long-temps murmuré ſans pouvoir rien prononcer : Oui, oui, je vous le conſeille, de vouloir reſſembler à Belline, je vous apprendrai.... Quoi,

madame, c'eſt pour cela que vous m'enlevez & que vous me grondez, reprit la princeſſe avec étonnement! J'ai tort, n'eſt-ce pas? lui répliqua Grondine, de faire voir à Sublime qu'elle n'eſt qu'une bête avec tout ſon eſprit & toutes ſes grandes réflexions; mais nous verrons ſi vous oſerez paroître davantage ſous la forme d'un princeſſe dont la figure vient encore me tourmenter ſur ſes vieux jours. Ah! madame, interrompit la petite reine avec vivacité, ſi je n'étois plus jamais Belline, que je vous aurois d'obligations! Le ciel m'eſt témoin que je ne l'ai jamais été par goût. Je ſuis bien fâchée de vous ôter une choſe qui vous faiſoit tant de peine, reprit Grondine; mais je dois me venger de Sublime, & je n'en ai point d'autre moyen. Non, non, continua-t-elle, vous ne ſerez plus Belline. Oſerois-je vous demander, lui dit Bellinette avec inquiétude qui je ſerai à préſent? Qui vous ſerez, reprit Grondine? vous ſerez Bellinette; ne l'avez-vous pas toujours été? Allez, vous n'êtes qu'une petite pareſſeuſe; voyagez, courez le monde, je ne vous veux point de mal; ſoyez aſſurée que vos peines ne finiront point, *qu'un portrait où tout le monde vous reconnoîtra ne ſoit pas reſſemblant.* Les chiens & les chats pri-

rent alors leur courſe ou leur vol ; car Grondine leur donnoit des aîles ou des pattes ſuivant ſon humeur. Quoiqu'il en ſoit, la voiture diſparut avec Grondine, & Bellinette demeura charmée d'imaginer qu'elle ne ſeroit plus vieille avant le temps. La ſolitude, l'horreur de la forêt, toutes les peines & les fatigues auxquelles elle alloit être expoſée ne furent pas capables de l'occuper. Un miroir de poche qui l'aſſura qu'elle avoit ceſſé d'être vieille, & que ſes appas & ſa jeuneſſe étoient dans tout leur éclat, ne lui laiſſa qu'un contentement parfait. Cependant Sublime avoit volé à ſon ſecours ; quelques momens plutôt elle auroit arraché Bellinette au pouvoir de Grondine, & l'auroit ſouſtraite à ſon injuſte vengeance ; mais les paroles étoient prononcées, & une fée ne peut détruire l'ouvrage de ſa compagne : tout ce que Sublime put faire, fut de ne point abandonner Bellinette. Elle lui devoit ſes ſoins comme à ſon élève ; mais elle les lui devoit encore, parce que la figure de Belline étoit de ſon invention, & que cette métamorphoſe avoit cauſé ſeule ce prodigieux déſordre. Cette fée ſecourable ne jugea point à propos de paroître aux yeux de la petite reine ; mais pour lui rendre plus

utiles les voyages auxquels elle étoit condamnée, elle voulut que, jeune à ſes propres yeux, elle parut encore vieille aux yeux de tout le monde. Il eſt vrai que ce ne fut plus ſous la forme ni ſous les traits de Belline; mais comme elle ſongeoit à tout, elle chargea une petite mouche de la ſuivre, & lui défendit abſolument de ſe faire connoître : en un mot elle lui ordonna de garder le plus grand incognito. Il eſt bon d'avertir que cette mouche eſt une vieille femme de chambre; car il n'eût pas été ſéant que la princeſſe eût voyagé toute ſeule. La petite reine contente de ſa beauté, ſur laquelle il ne lui reſtoit plus de doute, ſe mit en marche ſans aucun autre ſouci que celui de rencontrer le prince Brillant, charmée d'imaginer qu'il pourroit l'aimer & que de ſon côté elle pourroit lui plaire tous les jours, car elle en étoit fort occupée, ſur-tout quand il ne lui reſtoit nul objet de coquetterie. Cependant pour remédier à tous les inconvéniens du voyage, Sublime lui fit trouver au pied d'un arbre, quelques momens après le départ de Grondine, un de ces petits paniers que les filles portent à l'école; il renfermoit une petite collation, une ſerviette & un paraſol couleur de roſe; le tout enſemble ne peſoit

pas plus d'une once ; la petite reine ramassa le panier, parce qu'il lui parut d'une jolie forme, & le conserva parce qu'il lui devint nécessaire. Il ne lui fallut pas un temps considérable pour connoître ses admirables propriétés, elle marcha quelques heures, & la nuit approchant, le besoin de manger l'engagea de recourir aux vivres de son panier ; la propreté lui fit étendre la serviette par terre pour se coucher, la crainte du serein lui fit planter son parasol au-dessus de sa tête, & l'habitude d'avoir la tête élevée, l'obligea à la placer sur son panier : la serviette devint un très-bon lit, le parasol forma d'amples rideaux, & le panier se trouva le meilleur des traversins. Avec de tels secours Bellinette passa une très-bonne nuit, le soleil & le chant des oiseaux la réveillèrent, & son premier mouvement fut de chercher avec empressement son miroir pour voir si elle étoit encore jeune. Elle eut la satisfaction de se trouver telle, & de voir que sa coiffure n'étoit nullement dérangée ; elle reconnut ensuite avec surprise qu'elle n'étoit point fatiguée, car elle étoit dans la bonne-foi, & croyoit fermement avoir couché sur la dure ; chose qu'elle avoit redoutée toute sa vie. L'espérance d'avoir

peut-être oublié quelque chose la veille dans son panier, l'engagea à le visiter de nouveau ; elle y trouva un petit pain & du caffé au lait ; c'étoit son déjeûné ordinaire. Cette protection visible des fées & sur-tout sa jeunesse confirmée lui donnant une joie bien nécessaire dans les voyages, elle ploya son petit équipage, passa l'anse de son panier dans son bras gauche, tint son parasol dans la main droite, & se mit gayement en marche. A la dînée, la serviette devint une chaise longue, le parasol une petite tente, & le panier ayant pris la forme d'une table, présenta de nouveaux mets variés & délicieux. Le petite reine marcha quelques jours de cette façon, sans rencontrer personne, la solitude ne l'avoit pas même ennuyée, la jeunesse & les attraits dont elle se croyoit pourvue lui suffisoient. Après quelques jours de marche elle entendit le bruit d'une chasse, & vit paroître un jeune homme suivi d'une cour brillante, c'étoit le prince des Plumes, qui, frappé lui-même de l'équipage & de la rencontre de la Princesse, ne douta pas qu'elle ne fût une véritable fée. On sait combien ces dames ont toujours été respectées & redoutées. Le respect n'est souvent dû qu'à la crainte ; aussi le prince des

Plumes ne balança pas un moment à mettre pied à terre. Tous ceux qui l'accompagnoient imitèrent ſon exemple, il aborda la princeſſe avec toute la ſoumiſſion poſſible, lui fit offre de tout ce qui dépendoit de lui, & l'aſſura qu'il ne négligeroit rien pour mériter ſes bontés. La petite reine reçut ſes hommages comme étant rendus à ſes charmes, ſon amour propre en fut ſatisfait. Ce n'eſt point ici mon rang que l'on conſidère; diſoit-elle en elle-même, c'eſt moi ſeule, c'eſt ma beauté. Que la fée qui m'a enlevée eſt bonne femme! elle a les manières un peu bruſques, le propos révoltant; mais ſes procédés ſont admirables; cependant les impreſſions qu'elle cauſoit n'étoient point-du-tout celles qu'elle imaginoit. Que d'erreurs ſont pareilles à la ſienne! les petits mots, les petites mines, toutes choſes qui plaiſent, ou que l'on ne remarque point dans une jeune perſonne paroiſſoient ſi ridicules avec ſon grand âge, que l'on auroit peut-être éclaté de rire ſans le reſpect que l'on croyoit devoir à ſon rang. Le prince des Plumes lui fit donner le plus beau de ſes chevaux, & la conduiſit à ſon palais ſans même achever la chaſſe commencée; il la préſenta à la reine ſa mère, qui lui céda ſon appartement. Sublime, ſans pa-

roître, eut soin d'entretenir cette cour dans les idées qu'elle s'étoit formées. Sans cette précaution, Bellinette les auroit bientôt détruites par sa vivacité; elle paroissoit ne désirer que les bals, les spectacles & les plaisirs, elle eut entière satisfaction. L'on ne pensoit qu'à suivre ou à prévenir ses désirs; mais ces bals & ces avances que sa coquetterie naturelle lui faisoient recevoir, ne servirent qu'à l'étonner & qu'à l'affliger. Les jeunes gens de la cour l'entouroient sans-cesse à la vérité, & cherchoient à lui plaire: mais c'étoit d'une façon cruelle; on avoit recours à son crédit, à sa justice, à son autorité. L'un la conjuroit de rendre sa maîtresse sensible, l'autre de lui faciliter un rendez-vous; en un mot, personne ne lui parloit d'elle-même. Quelle peine pour une jeune personne coquette, que celle d'entendre toujours parler des autres! Elle fut obligée de rabattre un peu de sa fierté, mais plus elle faisoit d'avances pour se faire dire quelque chose d'obligeant, plus on sembloit redouter les discours qui lui étoient étrangers, cette situation humiliante réduisit la princesse au désespoir, & mille fois plus excédée de toutes les fêtes, qu'elle ne les avoit désirées, elle prit le parti de la retraite, & préféra la solitude, avec les foibles res-

sources qu'elle avoit trouvées dans ses voyages, à une cour où l'on faisoit si peu de cas de ses charmes. Un clair de lune parfait lui fit prendre la résolution de s'éloigner promptement; elle se mit en marche, toujours suivie de la mouche que Sublime avoit chargée de veiller à sa conduite & de la préserver des accidens qui ne sont que trop communs dans les voyages. La mouche qui ne l'avoit pas abandonnée un instant étoit fine. Ainsi quand elle appercevoit quelques objets qui pouvoient avoir quelqu'espèce de danger, elle couvroit la petite reine d'une de ses aîles, la rendoit invisible & lui ôtoit même la vue des choses qui pouvoient ne pas convenir à son sexe & à son âge.

L'aventure de Bellinette à la cour du prince des Plumes lui fit faire de sérieuses réflexions, & lui fit sentir le bonheur & l'avantage d'être aimée souverainement. Toutes ces idées lui rappelèrent pour lors le prince Brillant, qui ne perdoit point à toutes ces comparaisons. Après quelques jours de voyage, elle arriva auprès d'une fontaine célèbre dans ce pays par le concours des amans qui y venoient en pélérinage, & connue sous le nom de la fontaine des Roses; ce lieu champêtre & rustique présentoit à la vue & à l'odorat tout

ce

ce que la nature a de séduisant. Toute jeune qu'étoit la petite reine, elle fut frappée des beautés qu'elle y découvrit ; car il est des âges consacrés à de certaines sensibilités. Bellinette fut amusée par la quantité des papillons qui voltigeoient dans ce beau lieu, la variété de leurs plumages, leur vol & leur agitation animoient ce bel endroit de la terre. La princesse résolut d'y demeurer quelque temps. Un plaisir secret, un charme qui n'est point développé, nous arrête souvent sans pouvoir distinguer le motif qui nous retient. C'est l'amour qui nous parle, c'est lui qui nous engage, le lieu lui plaît & lui convient. Bellinette se reposa donc au bord de cette délicieuse fontaine, charmée de son ombre & de sa fraîcheur ; la fatigue & les tendres réflexions la plongèrent bientôt dans un profond sommeil. Sublime qui vouloit profiter des favorables dispositions de son cœur, lui envoya un songe mystérieux ; tous les papillons qui l'avoient occupée avec tant de plaisir pendant le jour, se présentèrent à son imagination, & par le pouvoir de la fée, ces animaux, symboles de l'inconstance, de la légéreté & de la coquetterie, lui parurent avoir des têtes charmantes qui la séduisirent avec raison, parce qu'ils avoient tous celle de

l'amour de tous les âges ; mais après un long examen, elle reconnut que ces belles têtes mâles & femelles avoient des corps de tigres, de fouines, de chats, de bléreaux & autres animaux de cette méchante eſpèce. Sublime lui fit ſentir encore par la légèreté des papillons, que l'inconſtance & la coquetterie ne pouvant avoir de temple fixe, tous leurs adorateurs n'avoient point de ſéjour déterminé ; ce qui devenoit la cauſe de leurs plus grands chagrins. Ces idées ſemées dans l'eſprit de la petite reine devinrent à ſon réveil la matière de pluſieurs réflexions, & déjà mécontente du peu d'impreſſion que ſes charmes avoient fait à la cour du prince des Plumes, elle commença à avoir quelque doute de leur peu de valeur. Cette partie de l'amour-propre, diminuée dans une femme, eſt un grand point ; dès-lors la conſtance & le véritable amour, ſans aucune diſtraction, ſe préſentèrent à elle avec leur mérite ; ſon imagination lui repréſenta encore plus fortement le prince Brillant, & lui fit regretter plus vivement d'en être ſéparée ; elle eut même du chagrin de n'avoir plus rien à lui ſacrifier. Tous les ſacrifices dont elle ſe croyoit ſi riche quelques jours auparavant, ces ouvra-

ges de l'amour-propre, ces preuves d'un goût médiocre étoient évanouis par ſes nouvelles idées ; elle ſe détermina à quitter promptement un lieu qui lui déplaiſoit en lui rappelant ſans-ceſſe l'idée de l'inconſtance & de la coquetterie. Bellinette, plus délicate & plus tendre, abandonna ſans peine cette fontaine qui lui avoit fait un ſi grand plaiſir à rencontrer ; c'eſt ainſi que tout prend le caractère de l'amour & ſe ſoumet à ſes idées ; elle partit avec vivacité pour chercher le prince, dont elle ſentoit que l'attachement lui étoit plus néceſſaire que jamais ; l'inquiétude de ſon abſence, celle de ſa conſtance, le partage de ſes peines s'emparèrent de ſon cœur, & furent la ſeule occupation de ſon eſprit. Elle ne marcha pas long-temps ſans rencontrer les bords de la mer ; cet élément la fit rêver, après lui avoir rendu le tribut d'étonnement que l'on doit à ſon immenſité pour la première fois qu'on l'apperçoit. Cette princeſſe, dont l'extrême vivacité ne la laiſſoit pas un moment en repos, alors toute abſorbée dans ſes réflexions, auroit étonné tous ceux qui la connoiſſoient, ſes ſens même étoient ſi fort ſuſpendus, qu'elle laiſſa tomber ſon panier, ſon panier d'une ſi jolie forme, ſon

panier qui la nourrissoit, son panier qui portoit tout ce qui lui étoit nécessaire, enfin tout ce qu'elle possédoit & tout ce qui la mettoit en état de chercher le prince Brillant. Elle ne balança point à courir après la vague qui emportoit tous ses trésors ; à peine eut-elle fait un pas dans la mer, que le panier devint une barque charmante, où la princesse monta avec tant de facilité qu'elle ne fut presque point mouillée : cette barque lui offrit toutes les commodités dont elle pouvoit avoir besoin, & la conduisit par le plus beau temps du monde aux isles fortunées, où elle s'arrêta. La petite reine voyant son bâtiment immobile, mit pied à terre, & la barque redevint aussitôt le même petit panier. Bellinette, élevée par des fées, ne fut point étonnée de tous ces prodiges ; mais engagée par la beauté du pays, elle avança dans les terres. Elle eut à peine fait quelques pas que Fidelle & Belline, qui l'avoient apperçue, vinrent au-devant d'elle, & lui offrirent tout ce qui dépendoit d'eux, avec la sincérité & la candeur qui engagent à recevoir. Bellinette, sensible à leurs offres, les suivit, & prit avec eux le chemin de leur habitation. Ils rencontrèrent le prince Brillant, qui rêvoit, assis au pied d'un pal-

mier; la petite reine rougit en l'appercevant, & voulut courir à lui, emportée par son amour & sa vivacité; mais Belline l'arrêta en lui disant : laissez-le rêver, la liberté régne dans cet heureux séjour, il a plus de plaisir sans-doute de songer à Bellinette qu'il n'en auroit à nous voir. La princesse, charmée de ce qu'elle entendoit, se reprocha la démarche qu'elle avoit voulu faire, & résolut de ménager à son amant le plaisir de la surprise; mais ses projets agréables ne furent pas de longue durée. Le bruit qu'ils firent obligea le prince de se lever & de les venir joindre; il s'approcha avec un air d'intérêt & d'amitié pour les vieillards, qui se convertit en froid & en sérieux à la vue d'une personne qui lui étoit inconnue. Bellinette, surprise d'un tel accueil, lui en fit quelques reproches, auxquels il ne répondit que par des plaisanteries douces & légères : elles ne furent pas longues; car ils arrivèrent aux cabanes. Bellinette après les avoir visitées demeura seule un moment dans celle de Belline, disant en elle-même avec inquiétude : quoi, ne serois-je plus jolie! Serois-je méconnoissable! Elle regarda promptement son miroir, & se trouvant aussi bien qu'elle s'en étoit flattée, l'incon-

tance qu'elle ſuppoſa au prince, & le mépris dont elle lui parut accompagnée, la firent tomber évanouie; elle fut même aſſez long-temps dans cet état. Mais Belline & le prince Fidelle, inquiets de ſa longue abſence, la vinrent trouver & la ſecoururent; ils la portèrent dans la cabane du prince Brillant, qui conſentit aiſément à la lui céder. Elle étoit tapiſſée de toutes les dépouilles des oiſeaux du plus riche plumage qui ſe trouvoient ſans nombre dans cet heureux ſéjour. Brillant qui avoit beaucoup de goût naturel, & qui deſſinoit aſſez bien pour un prince, s'étoit non-ſeulement amuſé à donner un arrangement merveilleux à ces plumes, mais il avoit encore deſſiné les plus belles fleurs qui naiſſoient à chaque pas dans ce délicieux climat : ces deſſeins ſe trouvoient arrangés au milieu de ſes chiffres & de ceux de Bellinette, tout enfin y retraçoit ſon amour. Quand la petite reine fut revenue à elle, le prince Brillant ſe trouva le premier objet dont ſes yeux furent frappés; mais elle ne vit dans les ſiens qu'une indifférence & un froid qui la mirent au déſeſpoir. Elle remercia Belline & Fidelle de leurs ſoins, & les pria de la laiſſer ſeule, ſous prétexte de prendre quelque repos

mais en effet pour s'abandonner à la douleur. Ses beaux yeux répandirent des torrens de larmes. Son imagination lui rappela vainement les discours de Belline quand elle avoit apperçu le prince, elle ne put l'attribuer qu'à un cruel rapport de noms. Ses regards tombèrent sur les chiffres dont la cabane étoit remplie : se peut-il, s'écria-t-elle, que tant de marques d'amour du prince soient pour une autre ! Mais aussi pouvoit-elle les accorder, s'ils étoient pour elle, avec l'indifférence que Brillant lui avoit témoignée. Il faut s'en éclaircir, dit-elle en se levant avec précipitation, une plus longue incertitude ne se peut soutenir : si le prince m'aimoit, il ne pourroit affecter de me méconnoître ; de plus, quelle raison en auroit-il ? Voyons tout, examinons avec soin, & surtout ne nous nommons point ; cachons à ces vieillards respectables ma honte & mon humiliation : elle sortit en effet. Le prince s'étant déjà éloigné pour rêver à son aise, elle eut la liberté de faire à Belline & à Fidelle toutes les questions qui pouvoient intéresser son amour : elle apprit que le prince, qui leur avoit souvent conté son histoire, n'avoit que Bellinette pour objet, que tous les arbres étoient ornés de ses

chiffres, & que sa cabane qu'il lui avoit cédée en étoit remplie : elle sut encore qu'il avoit mille fois essayé de faire son portrait ; mais que son imagination toujours plus vive n'avoit jamais été satisfaite, & qu'il avoit toujours déchiré son ouvrage.

Ces bons vieillards lui montrèrent aussi leurs portraits qu'il avoit faits pour se dissiper, & dont elle fut obligée d'admirer la ressemblance. Ces éclaircissemens ne pouvoient qu'augmenter son trouble & son embarras, quand le prince se joignit à eux pour prendre le repas frugal que la nature leur présentoit. Bellinette, sans se nommer, dit plusieurs choses qui étonnèrent Brillant ; & quoiqu'il fût bien éloigné de la reconnoître, il fut frappé des traits de son esprit, qui avoit toujours eu le droit de le charmer, & dont il étoit encore sans-cesse occupé. Cette espèce de reconnoissance le rendit plus aimable qu'il ne l'avoit paru jusques-là aux deux vieillards. Ainsi leur soupé fut prolongé. Bellinette un peu plus contente, sans cependant être satisfaite, ne fut occupée pendant tout le cours de la nuit que des moyens qu'elle pourroit mettre en usage pour se faire reconnoître : elle se voyoit aimée & en même temps méprisée. Cette situation

ne se pouvoit soutenir; il falloit convenir qu'elle étoit changée. Cette idée cruelle à tout âge, étoit affreuse à dix-sept ans. Après avoir examiné bien des moyens & formé bien des projets, elle se détermina à demander au prince de faire son portrait; elle espéra que l'attention nécessaire pour ce travail lui rappelleroit plus aisément ses traits. Elle ne pouvoit comprendre comment ils étoient si vivement gravés dans son cœur, pendant que ses regards en étoient si peu frappés. Le lendemain, car l'amour est pressé, elle en fit la proposition au prince; il l'accepta par simple politique, & comme un délassement convenable à leur retraite. Sur-le-champ il se mit à travailler avec beaucoup de facilité. Bellinette charmée de voir son amant, animée du désir d'en être reconnue, & piquée de ne l'avoir point été, ne négligeoit rien de ce qui peut plaire, soit par la figure, soit par l'esprit; car l'amour est un transport, & plaire est un talent. La tête étoit à-peu-près finie, quand Belline & Fidèle arrivèrent & se récrièrent sur la prodigieuse ressemblance. Bellinette qui n'avoit point voulu interrompre le prince, s'approcha pour en juger. Quoi! c'est ainsi que vous me voyez, s'écria-t-elle d'abord qu'elle

eut jeté les yeux sur l'ouvrage ! Je suis perdue, continua-elle en s'enfuyant. Où pourrai-je me cacher ! Elle prononça ces mots de sa voix naturelle & sans être altérée par l'âge ; car dès ce moment elle avoit repris ses graces, sa figure, sa jeunesse. Brillant fut si frappé du son de sa voix, qu'il la suivit avec empressement, & qu'il reconnut sa chère Bellinette dans les bras de Sublime & de Cotte-blanche, accompagnées de la mouche qui ne l'avoit jamais quittée, & qui avoit repris son ancienne figure de vieille femme-de-chambre. C'est dans ce moment que j'arrive dans ces Isles fortunées, puisque je vous y vois, s'écria le prince Brillant avec un transport que le cœur peut seul dicter ! Les fées leur expliquèrent en peu de mots ce qu'ils avoient envie de savoir ; & les trouvant parfaitement corrigés de leurs défauts, & dignes l'un de l'autre ; elles sommèrent Grondine, qu'elles avoient eu la précaution d'amener avec elles, de la parole qu'elle avoit donnée. Celle-ci suivant toujours son caractère, voulut faire quelque difficulté ; mais elles la menacèrent si sérieusement, qu'elle donna son consentement au mariage, de mauvaise grâce à la vérité, & prit promptement la fuite, ne pouvant

soutenir la vue de personnes aussi contentes. Sublime & Cotte-blanche laissèrent Belline & Fidèle dans les Isles fortunées, & conduisirent Bellinette & Brillant dans leurs royaumes, où elles voulurent célébrer leurs nôces, les assurant que tant qu'ils s'aimeroient, ils trouveroient par-tout ces Isles heureuses. Ils apprirent par leur expérience que les fées ne les avoient pas trompés.

Fin du trente-unième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome trente-unième.

Avertissement des Editeurs, page 5

BEAUCHAMPS.

Funestine, première partie, 9
Seconde partie, 56
Troisième partie, 117

NOUVEAUX CONTES DE FÉES.

La petite Grenouille Verte, 173
Les Perroquets, 198
Le Navire Volant, 211
Le prince Perinet ou l'origine des Pagodes, 225
Incarnat Blanc & Noir, 255
Le Buisson d'Épines fleuries, 261
Alphinge ou le Singe Vert, 297
Kadour, 314
Le Médecin de Satin, 334
Le prince Arc-en-ciel, 360

CONTES DE M. L. C. D. C.

Le Loup Galleux, 377
Bellinette ou la Jeune Vieille, 405
Histoire de Belline, 425

Fin de la Table du trente-unième Volume.